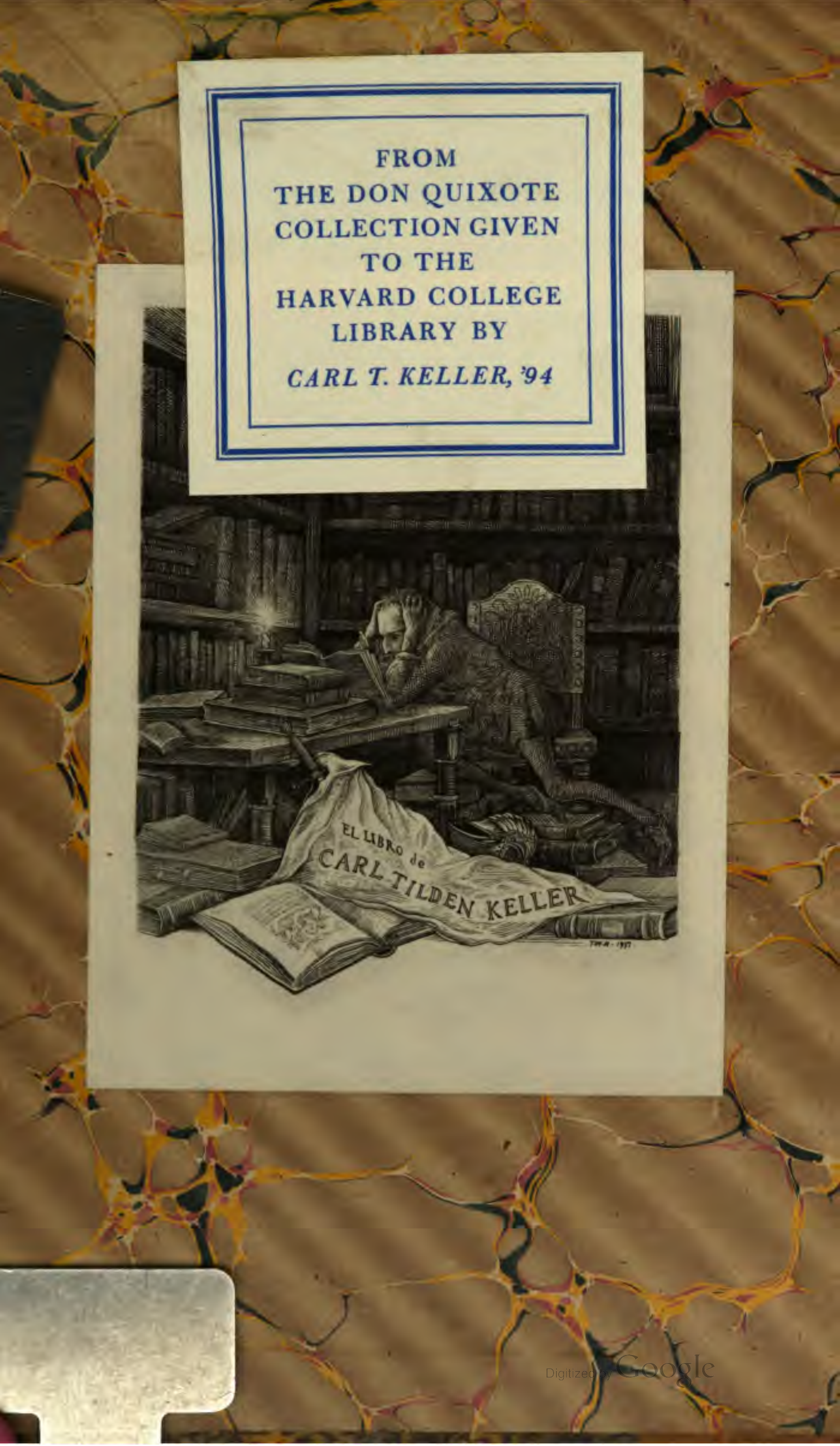



FROM
THE DON QUIXOTE
COLLECTION GIVEN
TO THE
HARVARD COLLEGE
LIBRARY BY
CARL T. KELLER, '94
EL LIBRO de
CARL TILDEN KELLER
Digitized by Google



HISTOIRE

DE

DON QUICHOTTE.

TOME VI.

Imprimerie
de A. Barthelemy,
rue des Grands-Augustins, n. 10.

HISTOIRE

DE

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE,

TRADUITE DE L'ESPAGNOL

PAR FILLEAU DE SAINT-MARTIN;

PRÉCÉDÉE

D'UNE NOTICE HISTORIQUE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE CERVANTES,

Par M. Pr Mérimée.

TOME SIXIÈME.



PARIS,

A. SAUTELET ET Cie, LIBRAIRES,

PLACE DE LA BOURSE.

1826.

HISTOIRE

DE L'ADMIRABLE

DON QUICHOTTE

DE LA MANCHE.

IIIᵉ PARTIE.

LIVRE TROISIÈME.

CHAPITRE XXXIII.

Comment on a découvert ces nouvelles aventures qu'on donne au public.

CID Ruy Gomez, l'ami à qui Zulema, ou Henriquez de la Torré, avait confié ce qu'il avait pu ramasser de l'histoire admirable de don Quichotte, et qu'il avait prié de la continuer, était un de ces hommes particuliers, qui ne sont bons que pour eux-mêmes, ou tout au plus pour

quelques-uns de leurs amis, et qui ne comptent pour rien le reste du monde, surtout le public, qu'ils regardent, sinon avec mépris, du moins avec beaucoup d'indifférence. De sorte qu'Henriquez étant mort dans son voyage des Indes, Ruy Gomez, qui n'avait suivi don Quichotte que pour rendre compte à son ami, ne se trouva pas d'humeur à faire part à qui que ce fût des découvertes qu'il avait faites; on dit même que son dessein était de tout jeter au feu, et qu'il n'en fut empêché que par la mort qui le surprit. Ses héritiers, gens plus attachés au commerce qu'à toute autre chose, songèrent à recueillir sa succession, et traitèrent les papiers qui regardaient les héritiers de la Manche, avec le plus grand mépris du monde; mais un valet, qui avait lu une partie de l'histoire, les ramassa; et de celui-ci ils sont passés à un autre, qui vint avec son maître au-devant de Philippe V, ci-devant duc d'Anjou, et à présent roi d'Espagne.

Un des Français qui avait suivi ce prince, se trouva dans un festin avec des Espagnols; on y parla des héros des deux nations. Le Français nomma don Quichotte, et demanda avec une simplicité de badaud, s'il avait véritablement vécu, et si les aventures qu'on en lisait lui étaient effectivement arrivées : quelques Espagnols lui jurèrent l'affirmative, et le maître de celui qui

avait la suite de l'histoire, dit au Français, que tout ce qu'on en avait écrit, et qui était devenu public, n'était que des bagatelles en comparaison du reste. Cela piqua la curiosité du Français, qui demanda avec empressement à voir la suite. Pour la lui faire trouver meilleure, on lui en fit mille difficultés; et enfin le Français, ardent comme un Français, offrit un si beau présent, que le valet espagnol le prit au mot, et crut assez gagner au change, en lui donnant en même temps les mémoires de Ruy Gomez et ceux d'Henriquez.

Quoique l'Espagnol crût avoir pris le Français pour dupe, celui-ci ne se crut point trompé; et en effet s'il l'a été ce n'est pas de beaucoup: du moins, supposé qu'il ait fait une folie, le public lui en aura l'obligation, étant très-certain que sans lui les mémorables aventures de l'incomparable don Quichotte, et celles du chevalier Sancho Pança, ci-devant son écuyer, seraient restées dans l'oubli, quoiqu'elles soient dignes de la curiosité des gens qui n'ont rien de meilleur à faire que d'employer leur temps à une lecture fort inutile, sans en excepter la morale du savant don Quichotte, dont personne ne profite, ou du moins très-peu de gens.

Comme l'idiome espagnol est devenu à la mode en France, et que tout le monde en veut savoir

un peu, un de mes amis qui l'apprend, m'a fait voir quelques endroits qu'il a traduits de la suite de don Quichotte; ce que j'en ai lu m'est resté dans la tête, et ne m'a pas déplu; et, sans doute aussi fou que le Français qui l'a achetée, j'ai fait en sorte de l'avoir de ses mains; et, comme je le lui ai promis, je l'ai traduite.

CHAPITRE XXXIV.

De l'arrivée de plusieurs personnes dans l'hôtellerie. Qui étaient ces personnes. Nouvel exploit de don Quichotte. Sanglans combats.

Nous avons vu de quelle manière fut interrompue la demoiselle française qui racontait l'histoire de Sainville et de Sylvie. L'hôte faisait un bruit de diable; et très-peu persuadé de la vertu des Françaises, et outre cela extrêmement jaloux, il s'égosillait en appelant sa femme, croyant peut-être qu'il y allait de son honneur; il aurait eu tort d'avoir cette pensée, car sa femme était un véritable remède d'amour, dont la laideur et l'âge pouvaient cautionner la sagesse; mais comme il s'y était accoutumé, il pouvait croire que d'autres s'y accoutumeraient aussi.

Elle descendit enfin à ses cris, et trouva un équipage assez grand, composé d'un carrosse fort magnifique, à quatre chevaux, et dans lequel il y avait un homme fort bien vêtu, une femme parfaitement bien mise, fort jeune et fort belle, deux autres femmes assez propres, mais en mauvais ordre, et cinq ou six cavaliers bien montés, et le tout fort étonné et en confusion.

Ce carrosse était celui du duc d'Albuquerque, qui allait avec la belle Dorothée, son épouse, chez le duc de Medoc, qui était celui qui avait si bien reçu don Quichotte, et chez qui Sancho avait été souffleté par des duègnes. La duchesse de Medoc était indisposée, et avait envoyé prier le duc d'Albuquerque de passer chez elle; et celui-ci, qui était son parent fort proche, y allait, et y menait son épouse, que cette dame n'avait point encore vue.

On a vu dans le cinquième tome, de quelle manière le hardi don Quichotte avait traité les forgerons, et que les gens de sac et de corde s'étaient enfuis dans la forêt, où ils s'étaient joints aux scélérats que don Pedro Carrero, frère de Valerio, commandait; et tous ensemble, tant pour se venger, que pour vivre, continuaient leurs brigandages: ils volaient et assassinaient tous ceux qui avaient le malheur de tomber entre leurs mains. Ils étaient au nombre de plus de trente, tous bien armés et bien résolus, qui faisaient des désordres épouvantables.

C'était eux qui avaient attaqué et blessé Sainville, qu'on avait apporté dans l'hôtellerie à la vue de Sancho et de Parafaragaramus. La bravoure de ce Français avait sauvé de leurs mains six femmes, qui étaient dans un carrosse qu'il accompagnait, et les bandits n'avaient osé les

poursuivre plus loin, de peur qu'on ne vînt à leur secours, ou de l'hôtellerie, qui n'était pas éloignée, ou du château de Valerio, qui en était tout proche.

En s'en retournant au lieu de leur retraite, ils avaient trouvé un cavalier suivi d'un seul laquais et d'un postillon, qui tous trois piquaient à toutes jambes des mazettes de poste. Le cavalier, qui était bien mis, leur parut Français, et avait la bourse bien garnie; outre cela, ils le crurent de la compagnie de celui qui venait de se défendre si bien contre eux, et qui avait blessé deux des leurs. L'ardeur de se venger fit qu'ils se jetèrent sur lui : heureusement leurs pistolets étaient déchargés, sans cela Deshayes, car c'était effectivement lui-même, en avait pour son compte. Celui-ci, surpris de cette attaque brusque et imprévue, n'eut que le temps de mettre la main à ses pistolets; ce que fit aussi son valet; pour le postillon il retourna généreusement sur ses pas aussi vite qu'il était venu.

La contenance hardie de Deshayes et de son valet, arrêta tout court les bandits; mais Deshayes voyant que deux s'étaient éloignés, et rechargeaient leurs pistolets pour venir fondre sur lui, n'hésita plus : il alla à eux, et les choisissant, il les jeta tous deux à terre, et son valet en fit mal-à-propos autant : leurs pistolets étant

vides, don Pedro et sa suite, qui ne craignirent plus le feu, fondirent sur eux l'épée à la main; ils les reçurent en braves gens, et s'étant acculés, ils firent face de tous côtés : cependant étant enveloppés de six hommes, ils auraient infailliblement succombé, si on ne fût venu à leur secours.

Pour savoir qui ce fut, il faut se souvenir que don Quichotte avait vu avec chagrin partir Sancho, pour soutenir contre tout le genre humain la beauté d'Eugénie. Aussitôt qu'il fut parti, notre héros avait été se promener, et du parc de Valerio était entré dans la forêt, dans l'intention d'observer si le nouveau chevalier exécuterait bien toutes les cérémonies de l'ordre; il avait cherché fort long-temps, et n'avait garde de trouver en faction un homme qui était au cabaret. Occupé de ces pensées chimériques, et croyant que Sancho avait pris un autre champ de bataille, il s'assit au pied d'un arbre, où il s'abîma dans ses rêveries, et n'en fut retiré que par le bruit des coups de pistolet que Deshayes et son valet avaient lâchés. Ces armes-là n'étant pas de la chevalerie errante, il ne savait quel parti prendre, parce qu'il était à pied; mais les cliquetis des épées lui faisant connaître qu'il n'y avait pas d'armes à feu à redouter, il se leva, et vit, non sans indignation, un combat si inégal.

Il ne balança pas un moment à prendre son parti, et sautant promptement sur un des chevaux qui était sans maître, il vint se fourrer dans la mêlée. A moi! veillaques, à moi! s'écria-t-il, vous n'êtes que des lâches d'attaquer un seul chevalier avec tant d'avantage. Courage, poursuivit-il, s'adressant à Deshayes, brave Roger, votre bon ami Roland est avec vous; et en disant cela, il passa son épée au travers du corps d'un des assassins, et d'un revers coupa le bras d'un autre. Deshayes, qui était blessé, fut bien réjoui de ce renfort, et se défendait autant qu'il pouvait. Il est certain que don Pèdre et sa compagnie ne savaient s'ils avaient à faire à des hommes ou à des démons. Don Quichotte était celui qui leur donnait le plus de peine, et ce fut contre lui qu'ils firent leurs plus grands efforts. Son cheval s'abattit de ses blessures, et notre héros, à qui le péril n'ôtait rien de son sang-froid, se trouva sur ses pieds. Cependant tant d'ennemis en seraient bientôt venus à bout, si Deshayes et son valet ne les avaient écartés; mais leurs forces étant épuisées, tant par leur lassitude que par le sang qu'ils perdaient, surtout Deshayes, ils auraient assurément succombé tous trois, si les scélérats n'avaient tout d'un coup quitté le combat pour courir avec don Pèdre, leur chef, après deux femmes qui fuyaient de toute leur force.

Ces deux femmes étaient Eugénie et Gabrielle de Monsalve, sa bonne amie, qui voyant que Valerio était endormi, avaient eu dessein de se promener, pour voir ce que don Quichotte était devenu, ou plutôt ce que Sancho avait fait pour soutenir la beauté de la comtesse. L'officier de Valerio, qui faisait le personnage de Parafaragaramus, les avait fait avertir du lieu où ils étaient, Sancho et lui, pour leur en donner la comédie. Elles crurent que le bruit qu'elles entendaient était le combat du chevalier et de l'enchanteur; et c'était celui que faisait don Quichotte et Deshayes, qui étaient au mains avec don Pèdre et ses bandits; ainsi sans aucune crainte elles s'avancèrent dans la forêt.

Don Pèdre, qui avait le visage tourné vers leur chemin, ne vit pas plutôt sa belle-sœur, qu'il courut à elle, et tous ses gens le suivirent. Cette retraite sauva notre héros, et lui donna le temps de voir le péril où était la pauvre Eugénie. Dans ce même moment, Deshayes, fort blessé, se laissa tomber de cheval. Don Quichotte, qui était à pied, profitant de l'occasion, sauta sur ce cheval, et courut après don Pèdre à bride abattue. Il fut bientôt à lui, et il en aurait purgé le monde, s'il eût été moins observateur des lois de la chevalerie; mais croyant qu'un franc chevalier ne devait frapper personne par derrière:

Tourne visage à moi! lui cria-t-il. Don Pèdre se tourna en effet, et voyant encore un homme qu'il croyait avoir assommé, fit face à notre chevalier, après avoir dit à ses gens d'emmener Eugénie.

Le valet de Deshayes, qui croyait son maître mort, avait résolu de le venger, et de rendre à don Quichotte le secours qu'il leur avait si généreusement prêté. Il y vint, et s'attacha à don Pèdre; notre héros, qui vit ce scélérat assez occupé, le laissa dans un combat seul à seul pour courir après les ravisseurs d'Eugénie. Ils l'avaient déjà mise sur un cheval entre les mains d'un d'entre eux, malgré sa résistance, et Gabrielle de Monsalve cédait à leur violence; mais notre chevalier leur fit bientôt lâcher prise. Ceux qui tenaient Gabrielle la quittèrent, et se mirent sur les traces de leurs compagnons, qui enlevaient la comtesse, sans se mettre en peine de secourir don Pèdre, qui avait affaire à forte partie. Le cheval de notre intrépide chevalier, qui n'était qu'une mazette bien fatiguée, n'aurait jamais attrapé les ravisseurs, s'ils n'avaient pas été arrêtés par huit cavaliers fort bien montés, que les cris d'Eugénie avaient fait détourner du chemin pour venir à elle. Les questions qu'ils leur firent donnèrent le temps à notre héros de les joindre; il était trop en colère pour songer

à autre chose qu'à la vengeance : il déchargea un si furieux coup de son épée sur la tête de celui qui tenait Eugénie, qu'il le renversa tout étourdi, et la comtesse tomba à terre aussi bien que lui. Les bandits voyant encore notre chevalier à leurs trousses, s'enfuirent; mais notre héros n'était pas pour en rester là. Il mit pied à terre pour soulager la comtesse, et dans ce temps-là le duc d'Albuquerque, qui était sorti de son carrosse, parut, et peu après lui la belle Dorothée, qui lui criait de ne se point mêler dans une affaire où il n'avait aucun intérêt.

Ils reconnurent notre intrépide chevalier, et s'approchèrent d'Eugénie, qui était évanouie et sans mouvement. Don Quichotte, qui la crut morte, résolut de la venger. Ah, maudits Sarrasins! s'écria-t-il; vous fuyez, infâmes, devant un seul chevalier qui a défait toute votre armée, mais je vous irai chercher jusqu'au fond des abîmes, malgré Mahon, et vos faux enchanteurs. Cela dit, il remonta à cheval, et voulut prendre sa course; mais sa monture, qui n'en pouvait plus, tomba sur le nez, et lui aussi, avec tant de bonheur pourtant qu'il ne fit que s'écorcher les mains, qu'il avait heureusement portées au-devant de lui en tombant; il se releva, et son épée, qui était prise dans le mors de la bride de sa bête, se cassa entre ses mains; ainsi il se

trouva démonté et désarmé. Le duc, qui le vit dans le plus grand embarras où il eût été de sa vie, lui remontra qu'il n'était point en état de s'exposer. Notre hardi chevalier n'en voulut point démordre : il prit le cheval de celui qui emportait Eugénie, qui était libre, et se saisissant de l'épée de ce scélérat, il se mit après les ravisseurs malgré le duc et Dorothée, qui le firent suivre par quatre cavaliers de crainte d'accident; mais comme il ne suivait que sa tête et ses visions, ceux-ci, qui le perdirent bientôt de vue, revinrent sans autre fruit que d'être bien fatigués.

Cependant le duc d'Albuquerque et son épouse, restés auprès d'Eugénie, qu'ils ne connaissaient point, tâchèrent de lui donner du secours, et demandèrent vainement à Gabrielle de Monsalve qui elle était. Celle-ci, qui croyait la comtesse morte, pleurait, criait et s'arrachait les cheveux sans répondre une parole. Le duc vit bien que le seul parti qu'il y avait à prendre était celui de les porter toutes deux dans son carrosse jusqu'au lieu le plus proche. Il fit prendre Eugénie, et l'y fit mettre la première; Gabrielle la suivit, et le mouvement du carrosse agitant la comtesse, qui était couchée en travers, la fit revenir à elle; les signes de vie qu'elle donna calmèrent la douleur de Gabrielle, et ce fut dans ce

moment qu'ils arrivèrent à l'hôtellerie, où ils criaient tous à pleine tête pour avoir une chambre, et par leur bruit interrompirent la narration de la Française. Le duc d'Albuquerque aurait bien été chez Valerio, qu'il connaissait particulièrement, s'il avait su que c'était son épouse qu'il avait avec lui, mais n'en sachant encore rien, et l'hôtellerie étant plus proche que son château, il trouva plus à propos d'y aller, tant pour le prompt secours dont cette comtesse pouvait avoir besoin, que pour ne point incommoder un des amis, dont il savait déjà l'aventure.

CHAPITRE XXXV.

Du tour ridicule et malin que fit Parafaragaramus au chevalier Sancho, et des évènemens tristes qui le suivirent.

Nous retrouverons don Quichotte dans peu de temps; laissons-le courir la forêt sans fruit; il n'y fera rien qui mérite notre attention. Il n'en est pas de même du chevalier Sancho Pança: nous l'avons laissé qui écoutait l'histoire de Sainville; et il n'y a pas un lecteur qui ne s'imagine qu'il n'en avait pas perdu un mot. Le lecteur se trompe cependant: la Française parlait français, et Sancho ne le savait pas; il douta quelque temps s'il était effectivement chevalier, parce qu'il n'entendait pas ce que disait la Française, et qu'il avait ouï dire à son maître que les chevaliers errans entendaient toutes sortes de langues. Pour résoudre ce doute, il consulta la bouteille, dont le glouglou mit fin à son inquiétude : il était assis sur une chaise fort haute; il s'endormit la tête et les bras appuyés sur la table. Parafaragaramus, qui n'avait point dormi et avait toujours écouté, lorque la Française fut interrompue, se tourna du côté de Sancho, et

voyant sa belle posture, il lui prit envie de lui jouer une pièce : il perça la table, et avec des cordes qu'il passa dans les trous, il attacha les bras et le corps de Sancho; en un mot, il le mit comme dans un travail, où il ne pouvait se donner le moindre mouvement; il lui attacha aussi les pieds, et ne croyant pas qu'il y eût personne dans l'hôtellerie à qui il dût du respect, ni avec qui il fût obligé de garder des mesures, il retira le siège sur lequel Sancho était assis, et lui mit à l'air le même endroit où il avait reçu les dragées, et il faut observer que le chevalier tournait directement le dos à la porte de la chambre: il ne s'était point encore éveillé, mais la posture contrainte où il était, ne portant que sur des cordes, dissipa bientôt son sommeil.

Le faux enchanteur trouva en sortant de cette chambre ce qu'il ne cherchait pas; ce fut Gabrielle de Monsalve, qui le reconnut, parce qu'elle savait le déguisement. Elle lui dit une partie de ce qui leur était arrivé, et qu'Eugénie était dans l'hôtellerie; il jeta au plus vite son masque, ses armes et sa mandille, et entra dans la chambre où était sa maîtresse, bien fâché de la voir dans un lieu si indigne d'elle, et du sujet qui l'y avait fait venir. Le duc et la duchesse d'Albuquerque, qui savaient pour lors qui elle était, ne l'avaient point quittée, et la joie où

elle était elle-même d'être échappée à son beau-frère, et de se voir en sûreté, l'ayant tout-à-fait remise, elle allait monter dans le carrosse de don Fernand, avec Dorothée et Gabrielle, pour retourner chez elle, lorsqu'en descendant de la chambre où on l'avait portée, et passant devant celle où était Sancho, elle entendit sa voix: elle poussa la porte, et la première chose qu'elle vit fut le chevalier Sancho dans l'état où l'enchanteur l'avait mis; malgré toute sa modestie elle ne put s'empêcher d'en rire; le duc, qui lui donnait la main, Dorothée et Gabrielle, qui les suivaient, et qui eurent la même vision, en rirent aussi à gorge déployée. L'officier était sur les épines, dans la crainte que le scandale ne lui fît des affaires; mais voyant que tout le monde en riait, il en rit aussi, et courut détacher le patient, qui suait à grosses gouttes. Eh, monsieur le chevalier, qui vous a mis là? lui dit-il. Ma foi, répondit Sancho, je m'y suis mis moi-même; mais c'est ce diable de Parafaragaramus qui m'y a attaché par enchantement, car je n'en ai rien senti. Et où est-il, demanda l'officier. Il faut, répliqua Sancho, qu'il soit retourné en enfer; mais patience, rira bien qui rira le dernier: le faux glouton m'en a donné d'une, ajouta-t-il, mais je lui en rendrai d'une autre. Ah! monsieur le chevalier, reprit l'officier, Parafaragaramus

est de nos amis; vous l'avez pris pour un autre, ou quelque autre a pris son nom.

Pendant ce beau dialogue, Sancho fut délié, et se trouvant en liberté, il descendit aussitôt, et trouva Dorothée et Eugénie. Celle-ci lui fit la guerre d'être dans un cabaret au lieu de signaler sa valeur, et lui reprocha qu'il n'était pas de parole. Ah! pardi, madame, lui répondit Sancho, nous voilà bien dedans : ne voyez-vous pas bien que ce maudit Parafaragaramus, jaloux de l'honneur que j'aurais gagné et vous aussi, m'a lâché un démon qui m'a fait déjeûner par enchantement, et de peur que je ne le battisse bien, pour sa récompense, il m'a emmené dans l'endroit où vous m'avez vu, où il m'a endormi et lié; mais patience, tout vient à point à qui peut attendre.

Sancho aurait plus long-temps continué ses extravagances, s'il n'eût été interrompu par une demoiselle qui était la même qui avait commencé l'histoire de Sainville, laquelle ayant appris la qualité du duc d'Albuquerque, son crédit et la figure qu'il faisait en Espagne, le vint aborder fort civilement, et lui demanda sa protection pour des dames françaises et pour un gentilhomme qui en avaient besoin. Le duc la reçut fort civilement; et ayant appris que ces dames et le gentilhomme dont il était question, avaient été at-

taqués le matin dans la forêt par des voleurs, Eugénie, qui ne douta point que ce ne fût encore un coup de son beau-frère, comme en effet c'en était un, se crut obligée de lui offrir un asile dans son château, tant pour elle que pour sa compagnie; ce que la Française ayant accepté, elle alla prendre ses dames, qui étaient la marquise, Sylvie et sa tante, et le blessé, qui était Sainville; et tous quatre s'étant mis dans le carrosse qui les avait amenés, et la demoiselle qui avait parlé et deux filles-de-chambre étant montées en croupe derrière des cavaliers, ils suivirent le duc d'Albuquerque, qui prenait le chemin du château de Valerio.

Comme ils sortaient de l'hôtellerie, on y apportait un homme mourant, que Sylvie n'eut pas plutôt regardé, qu'elle fit un grand cri, qui obligea le duc d'Albuquerque à faire arrêter. Cet homme qu'on apportait tendait faiblement les bras à Sylvie: Je ne suis plus votre ennemi, madame, lui dit-il d'une voix mourante, et en même temps tomba en faiblesse. La comtesse Eugénie ayant appris que ce blessé était l'époux de cette dame française, lui fit aussi prendre le chemin du château, où nous les laisserons aller pour retourner à don Pèdre, que nous avons laissé aux mains avec le valet de Deshayes.

Ce valet était un officier déguisé, qui aimait Syl-

vie depuis long-temps, et qui, croyant, comme beaucoup d'autres, que Sainville l'avait enlevée, s'était mis avec Deshayes pour courir après, dans la résolution de venger sur son rival son amour méprisé, et pourtant de sauver la vie de sa maîtresse en la dérobant à la rage de son mari, qui était parti dans la résolution de la poignarder partout où il pourrait la trouver. Dans ce dessein, il avait suivi Deshayes, à qui il s'était fait présenter comme un valet fidèle, brave et bon postillon; il avait défendu sa vie, non pas par amitié pour lui, mais parce qu'il s'était figuré que c'était Sainville qui lui avait fait dresser cette partie, et qui avait voulu le faire assassiner pour posséder ensuite sa veuve sans crainte et sans traverse. Cette pensée lui était tout-à-fait entrée dans l'esprit, et elle était d'autant mieux fondée, que ces assassins n'avaient point demandé la bourse, et avaient tout d'un coup attaqué la vie; il crut même que don Pèdre était Sainville qui s'était déguisé, et cela avait été cause que, sans s'amuser à courir après les ravisseurs d'Eugénie, il s'était opiniâtrément attaché à lui.

Don Quichotte les avait laissés aux mains ensemble, et n'étant plus que seul à seul, ils avaient fait voir toute la valeur, ou plutôt toute la fureur dont sont capables des gens possédés

par la jalousie, l'amour, le désespoir et la haine. Cet officier n'était pas bien monté, et voyant que son cheval ne pouvait pas tenir tête à celui de son ennemi, qui était un fort andalous, il avait commencé, avant que de s'attacher au maître, par porter au cheval deux grands coups d'épee dans les flancs. Tant que cet animal avait eu de la force, il avait fort bien secondé don Pèdre; mais son sang étant épuisé, les forces lui manquèrent tout d'un coup, et il tomba sur le nez. Le Français mit aussitôt pied à terre dans le dessein d'égorger son ennemi; mais l'Espagnol se releva, et ils continuèrent à pied leur combat, qui fut fort opiniâtre; cependant comme le Français était plus adroit que don Pèdre, celui-ci vit bientôt son sang couler, ce qui ayant achevé de le mettre en fureur, il se lança à corps perdu sur le Français; mais malheureusement pour lui il s'enferra, et tomba roide mort; le Français le démasqua, et voyant que ce n'était pas Sainville, il crut pour lors que ce n'était qu'un voleur, et le laissa là.

Il revint au même endroit où il avait laissé Deshayes, qu'il trouva nageant dans son sang; il l'étancha le mieux qu'il put, et à force d'appeler au secours, il fut entendu de l'hôtellerie, et ceux qui y allèrent l'y portèrent, lorsqu'il fut reconnu par Sylvie qui en sortait, et qui suivait

le duc d'Albuquerque pour aller au château du comte Valerio.

Lorsqu'ils y arrivèrent, ils le trouvèrent éveillé, fort en peine de son épouse qu'il avait envoyé chercher de tous côtés; comme elle s'en était doutée, elle avait concerté sur le chemin avec le duc d'Albuquerque et Dorothée ce qu'ils lui diraient pour ne point le chagriner en lui racontant la mauvaise action de son frère, ce qui aurait encore nui à sa santé, et c'était pour tenir ce petit conseil qu'elle avait empêché le duc d'offrir une place dans son carrosse à la demoiselle française, qui lui avait demandé sa protection, comme la civilité semblait le demander; ainsi étant prêts à répondre, ils lui dirent qu'ils s'étaient amusés à voir le chevalier Sancho en sentinelle, et prêt d'en venir aux coups avec le faux Parafaragaramus. Valerio ne les écouta presque pas, tant il eut de joie de voir chez lui le duc d'Albuquerque et son épouse; il les combla de civilités, et ils y répondirent en gens de qualité espagnols, c'est-à-dire, le mieux du monde. On l'informa ensuite des désordres que les voleurs faisaient autour de chez lui; à quoi Eugénie ajouta qu'elle avait donné retraite dans son château à des gens qui avaient été fort maltraités. Le duc lui dit que c'étaient des Français et des Françaises qui paraissaient gens de qualité, et

que s'il avait été proche de chez lui, il eût évité toute l'incommodité qu'il en pouvait recevoir, en les conduisant dans quelque endroit qui lui appartînt. Valerio lui répondit qu'il lui avait fait plaisir, et qu'étant une fois prisonnier des Français, il en avait reçu un traitement si généreux et si honnête, qu'il ne souhaitait rien plus ardemment que de pouvoir s'en ressentir avec honneur. Il ajouta que s'il était en état de sortir de sa chambre, il irait les voir et les assurer qu'ils étaient absolument les maîtres chez lui, et en même temps il pria la comtesse d'aller donner ses ordres pour que rien ne leur manquât.

Cette dame y avait pourvu en entrant chez elle; elle avait ordonné à son officier de donner des chambres propres aux dames et aux hommes, et avait envoyé chercher le chirurgien qui avait soin de son époux, pour visiter les blessures de Deshayes et de Sainville; si bien que lorsqu'elle y retourna, le chirurgien était à travailler. On les avait mis dans des chambres différentes, et Deshayes ne sut point que Sainville fût dans le même château que lui. Il fut visité le premier comme le plus malade, et le chirurgien ayant eu ordre de venir rapporter au comte et à la comtesse l'état de la santé de leurs hôtes, il vint leur dire que Sainville était, comme Valerio,

sans aucun danger pour la vie, et uniquement épuisé par la perte du sang; mais que pour Deshayes il avait plus besoin d'un confesseur que de tout autre secours, et que c'était sûrement un homme mort dans vingt-quatre heures au plus tard; ce fut aussi le sentiment du vieillard qui avait le premier pansé Valerio chez les chevriers. Ce rapport donna occasion de parler des bandits, et Valerio, qui ignorait la vie que ses frères avaient menée, regrettait sa santé qui ne lui permettait pas de nettoyer son voisinage de tant de brigands qui y faisaient de si grands désordres.

Le duc et la comtesse, pour ne rien dire qui donnât matière aux soupçons, parlèrent de Sancho Pança, et dirent enfin au comte ce qui lui était arrivé dans l'hôtellerie. Il en rit autant que ses blessures le lui purent permettre. De lui, on tomba sur don Quichotte, qu'on dit n'avoir point été vu de la journée. Valerio l'envoya chercher, et on le ramena fort tard sans qu'il eût rien trouvé de ce qu'il avait cherché. Comme excepté ses visions sur la chevalerie errante, il n'y avait guère d'homme au monde de meilleur sens, ni plus discret que lui, Eugénie lui fit confidence de tout ce qui regardait don Pèdre et elle, et le pria de n'en pas plus parler à son époux qu'il n'avait parlé d'Octavio, parce que cela augmenterait sa maladie par le chagrin qu'il

en aurait; don Quichotte le promit, et l'heure du souper étant venue, Eugénie fit mettre la table auprès du lit de son époux, et alla quérir les belles Françaises ses hôtesses; mais Sylvie, qui fondait en larmes, la pria de l'excuser, lui disant que ses malheurs ne lui laissaient que la mort à souhaiter; la marquise pria Eugénie de souffrir qu'elle tînt compagnie à Sainville, et la tante de Sylvie lui fit trouver bon qu'elle tînt compagnie à sa nièce; de sorte qu'il ne vint avec la comtesse, que la même demoiselle française qui avait demandé au duc d'Albuquerque sa protection. Comme les différens sentimens ne permettaient pas que les esprits fussent portés à la joie, on ne fit point prier Sancho de venir souper, et il resta avec l'officier, dont les civilités bachiques lui plaisaient plus que la meilleure compagnie, outre que n'ayant pas tout-à-fait tenu parole à la comtesse, et se souvenant bien de l'état où elle l'avait vu dans l'hôtellerie, il ne cherchait pas à se présenter à ses yeux.

Le souper ne fut pourtant pas triste : Eugénie se contraignit pour ne donner aucun soupçon à son époux; le duc et la duchesse d'Albuquerque tâchèrent d'y inspirer la joie, ou du moins d'en bannir la mélancolie. Don Quichotte, dont l'accès de fureur était tout-à-fait passé, y fit la figure d'un honnête homme; et la Française s'y fit

regarder non-seulement comme une belle personne, mais comme une fille de qualité fort spirituelle et bien élevée. Elle ignorait la part que le frère du comte avait dans ce qui était arrivé; c'est ce qui fit qu'elle s'emporta un peu contre la mauvaise police d'Espagne pour la sûreté publique; à cela près elle plut à tout le monde. On parla des gens avec qui elle était; on la pria de dire par quelle aventure tant de Français se trouvaient en Espagne en même temps. Elle s'en fit d'autant moins prier, qu'elle vit bien que c'etait une nécessité d'instruire ses auditeurs pour attirer leur protection; et qu'outre cela la situation où les Français et les Françaises se trouvaient, ne permettait pas qu'on cachât rien; ainsi elle recommença l'histoire de Sylvie et de Sainville, comme elle l'avait déjà racontée dans l'hôtellerie, et lorsqu'elle fut à l'endroit où elle avait été interrompue, elle poursuivit en ces termes, en faisant parler Sainville en personne.

CHAPITRE XXXVI.

Suite de l'histoire de Sylvie et de Sainville.

J'EN suis resté sur une partie de jeu qui, comme je vous ai dit, madame, ne nous servait que de prétexte ; cette amie, qui jouait avec nous, ne nous était point suspecte, parce qu'outre qu'elle savait les termes où nous en étions, Sylvie et moi, c'était la même Phénice dont elle ne se défiait pas. Nous jouions fort tranquillement ; en effet, nous ne regardions notre jeu que comme notre rendez-vous, n'y ayant d'autre application que celle de nous parler des yeux, et d'y remarquer toute la tendresse que nous avions l'un pour l'autre. Nous nous dîmes adieu, Sylvie et moi, avec les plus tendres transports qui se puissent jamais ressentir ; car, madame, il faut enfin vous avouer tout, puisque vous m'avez défendu de vous rien déguiser, j'aimais Sylvie plus encore que je ne m'en croyais aimé ; elle m'avait fait connaître que son plus ardent souhait était de passer sa vie avec moi, et que je ne la désobligerais pas d'en faire la proposition à sa mère : je vous ai dit, madame, que le parti était très-avantageux ; ainsi voyant ma fortune tout-à-

fait d'accord avec mon cœur, j'étais dans un ravissement que je ne comprenais pas moi-même, et qui me mettait hors de moi.

Nous avions quitté le jeu en même temps que les autres, et en sortant je demandai à Sylvie un moment d'entretien particulier, afin de prendre ensemble des mesures justes pour faire en sorte que sa mère consentît à me rendre heureux; et pour cela je la priai de me permettre de venir chez elle avant l'heure du jeu, et de se trouver seule dans son cabinet, où je me rendrais; elle me le promit, avec une petite rougeur qui acheva de me charmer.

J'avais trop d'impatience pour y manquer. A peine eus-je dîné le lendemain, que j'allai à mon rendez-vous. Je trouvai Sylvie à son clavecin : figurez-vous tout ce que peuvent se dire deux personnes qui s'aiment, et qui n'ont point de temps à perdre. Je l'aimais trop pour lui manquer de respect; en effet, on en conserve beaucoup plus pour une personne qu'on veut épouser, que pour une autre, outre que je craignais de lui déplaire par un emportement que je me figurais qu'elle interpréterait mal : nous nous dîmes cependant tout ce qu'on peut se dire, pour s'assurer l'un et l'autre d'un amour réciproque et éternel, et nous nous fîmes toutes les caresses innocentes qui peuvent accompagner

ces sortes d'assurances. Elle me rassura contre la peur que j'avais de l'avarice de sa mère, et me jura de n'être jamais qu'à moi. J'étais à ses pieds, et ne me relevai qu'au bruit que j'entendis dans la chambre; elle m'embrassa et m'ordonna de rester, ne voulant pas que l'on me vît sortir de son cabinet avec elle, après y avoir été si long-temps seul à seul; je fis ce qu'elle voulut, et un moment après être sortie, elle revint, et m'ayant dit de revenir le lendemain prendre une lettre qu'elle laisserait pour moi sous la housse du dernier siège de la salle, du côté du miroir, elle me fit sortir de son cabinet par l'entresol où couchait sa femme-de-chambre, qui répondait sur le grand escalier.

J'étais dans un tel transport de joie, que je craignis qu'on en découvrît l'excès; et de peur qu'il ne parût, je n'entrai point dans l'appartement où il y avait du monde; je me retirai chez moi l'esprit rempli de mille idées agréables; j'y passai le reste de la journée et toute la nuit entière à rêver à mon bonheur; qui ne fut pas de longue durée.

J'allai le lendemain chez Sylvie pour prendre la lettre qu'elle avait promis de m'écrire; sa mère ni elle n'étaient point au logis: elles étaient allées dîner et passer l'après-midi chez cette dame dont je vous ai parlé, où elles allaient très sou-

vent. Au lieu d'une lettre que j'espérais, je ne trouvai qu'un billet de deux lignes, qu'elle m'écrivait pour me faire excuse de ne m'avoir point tenu parole, sa mère ne l'ayant point quittée. Je ne m'en mis plus en peine, et la remerciai dans mon cœur de m'avoir du moins tiré d'inquiétude.

Je retournai chez elle le lendemain, et trois autres jours de suite, sans pouvoir lui parler, parce qu'on me dit qu'elle était malade; mais je restai dans la dernière surprise, lorsque j'appris qu'elle n'était indisposée que pour moi : je la vis enfin quelques jours après dans l'appartement de sa mère, où l'on jouait, mais elle ne fit pas semblant de me voir; je la saluai néanmoins, et tâchai de lui dire un mot en particulier; mais bien loin de vouloir converser avec moi, elle me rebuta par des airs de mépris auxquels je n'étais point fait; elle fit plus : je m'aperçus qu'elle se faisait un plaisir de caresser Deshayes, et de lui faire des avances à mes yeux : il me parut que ma présence ajoutait un nouveau lustre au sacrifice, et ne voyant là que des objets chagrinans, je n'en soutins pas long-temps la vue : je pris le parti de me retirer, bien en peine de ce qui pouvait causer un si prompt changement. Je lui écrivis plusieurs fois, elle me renvoya mes lettres cachetées, sans les lire; j'allai trouver Phénice, pour savoir d'elle en quoi j'avais of-

fensé son amie; elle ne put ou plutôt elle ne voulut me rien dire, et me promit seulement de s'en expliquer avec elle; j'y retournai pour savoir ce qu'elle en aurait pu apprendre, elle me dit que Sylvie n'avait jamais voulu s'expliquer sur ce qui me regardait, et qu'elle lui avait fait promettre de ne lui jamais parler de moi; j'appris de tous côtés que partout où elle se trouvait avec sa mère et ses tantes, elle me déchirait, et disait de moi tout ce qu'on peut dire d'un fourbe et d'un très-malhonnête homme; je n'en fus point surpris, pour ce qui était de ses tantes, mais il n'en fut pas de même d'elle, dont le procédé me déconcerta. Enfin j'appris du bruit commun qu'elle allait épouser Deshayes, et que le contrat de mariage était signé.

Vous avouerai-je tout mon faible pour cette fille? j'en fus au désespoir : je me figurai qu'on l'avait ensorcelée; je la plaignis de son aveuglement; je me persuadai qu'on la trompait; l'amour que j'avais pour elle, la justifiait encore dans mon cœur, je redoublai tous mes efforts pour la désabuser, et pour avoir un éclaircissement avec elle; j'épuisai inutilement mon imagination; je tentai toutes sortes de moyens, mais son obstination fut plus forte que mes soins; elle ne voulut jamais entendre parler de moi, ni lire mes lettres : je n'avais plus d'autre moyen,

pour empêcher ce funeste mariage, que d'en venir aux mains avec Deshayes; j'en cherchai les occasions; je ne sais s'il s'en douta, mais il me fut impossible de le rencontrer dans un lieu commode; enfin le chagrin, la fatigue, et surtout mon désespoir, me firent effectivement tomber malade.

Ma maladie fut longue, et l'abattement où elle me mit, ayant tempéré les ardeurs de ma rage, j'appris sans désespoir, mais avec beaucoup de surprise et de douleur, qu'elle avait épousé Deshayes. J'accusai son inconstance, je me persuadai qu'elle ne m'avait jamais aimé, et que l'amour que j'avais cru qu'elle avait pour moi, n'était qu'un de ces feux passagers si communs aux jeunes gens; je crus que c'était un assez grand malheur pour elle d'avoir épousé Deshayes, pour me croire encore trop vengé de son infidélité; ainsi je bornai toute ma vengeance à les laisser vivre ensemble, à les mépriser également tous deux, et surtout à ne lui parler de ma vie.

Cette résolution rétablit ma santé. Je sortis environ un mois après leur mariage, et par cas fortuit, j'allai me promener au Luxembourg, où elle se trouva aussi; je m'aperçus qu'elle me regardait avec attention, et même avec des yeux humides; elle me parut fort changée et son teint

extrêmement terni; Phénice était avec elle : je ne sais si l'amour-propre me fit voir les objets autrement qu'ils n'étaient, mais je crus m'apercevoir qu'elles auraient souhaité me parler; je ne fis pas semblant de la voir, et je revins chez moi agité de mille différentes pensées. Depuis ce temps-là, c'est-à-dire, depuis environ trois mois que Deshayes était allé à la campagne, ou qu'elle était maîtresse d'elle-même, elle est venue dans tous les lieux où elle sait que je vais d'ordinaire; elle a toujours tâché de me parler, et je l'ai toujours évitée avec soin, sans affectation pourtant, et sans incivilité; enfin au retour de son mari, depuis environ un mois, elle s'est séparée d'avec lui, et leur divorce, dont la cause m'est inconnue, fait un fort grand éclat dans le monde; et pour accomplir votre souhait, madame, je vous dirai que c'est elle que j'ai sauvée, et à qui vous avez donné retraite, et que c'est son mari qui voulait la faire enlever, à ce que la Roque m'a dit en mourant : je n'ai pu me dispenser de lui parler chez vous; il m'a paru qu'elle se repent du change, du moins elle m'a assuré qu'elle m'a toujours aimé, et qu'elle avait été surprise par des impostures effroyables : je les ignore, mais mon indignation pour elle est trop bien fondée pour renouer jamais aucun commerce avec elle : voilà, madame, ce que vous avez voulu savoir

de moi, et je sais bien encore que vous seule pouvez me convaincre qu'il y a dans le monde des femmes sans faiblesse.

Je vous plains, mon pauvre Sainville, lui dit obligeamment la marquise après qu'il eut fini, et je vous plains d'autant plus, que je vois bien que vous l'aimez encore. Je ne sais si c'est la seule curiosité qui m'occupe, ou si c'est l'intérêt que je prends dans votre commun malheur, mais il me semble que vous auriez dû vous instruire avec elle des impostures qu'elle vous dit avoir été faites, quand ce ne serait qu'afin de prendre des mesures pour l'avenir; car je suis fort trompée si l'aventure n'est poussée plus avant, et elle ne me paraît pas aux termes d'en demeurer où elle en est. Je le crains comme vous, lui répondit tristement Sainville. Deshayes sait que je l'ai aimée, et que je ne lui étais pas indifférent; il aura su que c'est moi qui l'ai arrachée de ses mains, et cela aura redoublé son acharnement contre elle. Je vous avoue que, quoiqu'elle n'ait que ce qu'elle mérite, je ne laisse pas d'être sensiblement touché de son infortune, et que je voudrais la voir plus heureuse. Elle sait vivre, reprit la marquise, et je ne doute pas qu'elle ne me rende visite, quand ce ne serait que pour me remercier de la retraite que je lui ai donnée. Lorsqu'elle sera ici, je l'obligerai à me

parler de vous à fond, et je ne crois pas qu'elle me refuse de s'expliquer, surtout après m'avoir dit qu'elle avait mille choses à m'apprendre, qui ne peuvent, ou je serais trompée, regarder que vous, et je vous promets de vous redire tout ce qu'elle m'aura dit: jusqu'à ce temps-là, ne vous chagrinez point, songez que j'ai besoin de vous, et que votre tranquillité d'esprit m'est absolument nécessaire dans l'état où je suis.

Deux jours après cette conversation, Sylvie vint chez la marquise, où était Sainville, et il en sortit après quelques civilités. La marquise voulait le rappeler, mais Sylvie ne fit voir aucun dessein de le retenir; la marquise ne s'obstina pas à le faire revenir, voyant d'ailleurs que sa personne donnait de la confusion à Sylvie, qui était toute défaite. Elle lui fit donner un fauteuil, et la laissa remettre de son trouble. Après quelques momens de silence, Sylvie prit la parole la première. Elle remercia la marquise des bontés qu'elle avait eues pour elle; et celle-ci, qui avait son dessein, fit insensiblement tomber la conversation sur Sainville, et la pria de se souvenir de la parole qu'elle lui avait donnée.

Les larmes vinrent aux yeux de Sylvie, et quoiqu'elle ne fût venue que dans le dessein de décharger son cœur, elle parut tout-à-coup dans un état digne de pitié. La marquise la con-

sola du mieux qu'elle put. Le coup est là, madame, lui dit Sylvie, en mettant la main à l'endroit du cœur; mais du moins avant que de mourir, aurai-je la triste satisfaction d'inspirer à Sainville autant de pitié que de haine. Il ne vous hait point, madame, lui dit la marquise. Qand il me haïrait, madame, reprit tristement Sylvie, sa haine m'est trop due pour m'en plaindre; mais je puis dire qu'il y a dans mon procédé pour lui plus de faiblesse que d'inconstance et de malice; on a surpris ma jeunesse, on m'a inspiré une fierté hors de saison, et de la plus heureuse de toutes les femmes que je serais à présent, si j'avais suivi les mouvemens de mon cœur, on m'en a rendue la plus infortunée. Je vais, madame, vous instruire de tout. L'estime que Sainville a pour vous, m'est un garant certain du secret que je vous demande pour tout autre que pour lui, et vous ne lui direz que ce que vous jugerez à propos qu'il sache de ce que vous allez apprendre; je ne me suis point empressée de le retenir, parce que sa présence m'aurait gênée dans ce que j'ai dessein de vous dire, et qu'il m'a semblé qu'en n'avouant mes faiblesses qu'à une personne de mon sexe, elle aura plus d'indulgence pour tous mes égaremens, et moi plus de liberté et moins de confusion à les expliquer.

Après un moment de silence, elle reprit la parole en ces termes. Si jeune que j'ai été, j'ai aimé Sainville, et à peine me suis-je connue, que j'ai connu que je l'aimais plus que moi-même; j'ai été fort long-temps à lui faire des avances inutiles; il ne les interprétait que comme des marques d'une amitié d'enfant; j'obligeais ma mère d'aller nous promener partout où je savais qu'il allait, et d'aller jouer chez les gens où je savais que nous le trouverions; je l'y voyais avec plaisir; et quoiqu'il ne jouât seulement qu'un fort petit jeu, je prenais part à ses pertes, et le gain qu'il faisait me réjouissait.

Je sais, interrompit la marquise, tout ce qui vous est arrivé à l'un et à l'autre jusqu'au jour que vous lui donnâtes rendez-vous dans votre cabinet, et que vous lui promîtes de lui écrire: je sais qu'il ne trouva pas votre lettre, mais seulement un billet, qui l'instruisait que vous n'aviez pas pu lui tenir parole, et qu'après cela vous ne voulûtes plus du tout entendre parler de lui, et que peu de temps après, vous épousâtes M. Deshayes; et ce n'est que depuis deux jours qu'il m'en a fait le récit.

Il ne pouvait pas vous en dire davantage, madame, reprit Sylvie : lui-même ignore encore les fourberies qu'on nous a faites, et qui nous ont séparés. Je ne sais, continua-t-elle, s'il vous

a dit que dans cette conversation nous nous dîmes tout ce qu'on peut se dire d'engageant l'un de l'autre; mais quoique je me fusse expliquée plus que je ne devais, il ne me parut pas lui en avoir assez dit : il est vrai que je me sentais une espèce de confusion de lui dire de bouche ce que je voulais qu'il sût; et étant persuadée que le papier ne rougissait pas, je me fis un vrai plaisir de lui écrire, pour lui découvrir tout mon cœur; je n'eus pas le front de lui donner ma lettre en main propre, la honte m'en empêcha, et je me contentai de lui indiquer l'endroit où il la trouverait le lendemain; je l'y mis en effet, mais elle fut prise par une autre main que la sienne; et le billet qu'il trouva n'était qu'un billet supposé qu'il ne put pas reconnaître; parce qu'outre que je ne lui avais jamais écrit, il ne connaissait point mon écriture, n'en ayant jamais vu.

Puisque c'est cette fatale lettre qui a causé tous mes malheurs, il faut, madame, que vous sachiez ce qu'elle contenait, afin que vous connaissiez parfaitement le désespoir où je devais être lorsque je crus qu'elle avait été sacrifiée : pardonnez à ma jeunesse et à mon amour pour Sainville, la force des expressions; mais plus elles sont vives, plus vous pénétrerez au fond de mon cœur. En voici une copie qui m'a été

remise en main, et que je vous supplie de lire. La marquise la prit, et lut.

« Vous avez eu raison de me dire qu'il n'y a point de plaisir plus sensible dans le monde, que celui que goûtent deux cœurs unis. Vous ne sauriez concevoir la vivacité des transports agréables qui m'agitent depuis que vous m'avez persuadée que vous êtes tout à moi. Je le souhaite trop pour vouloir en douter; cette incertitude me donnerait la mort. Je crois votre tendresse pour moi telle que vous me l'avez figurée, et quoique j'aie fait les premières démarches de notre intelligence, je ne m'en repens point; au contraire, je me fais un plaisir en moi-même de ne devoir votre cœur qu'à mes soins. Il me semble que sur ce pied, il doit être plus à moi, parce qu'outre le droit de tendresse que j'ai sur lui, j'ai encore celui de conquête. Mais, mon cher amant, mettez tout en œuvre pour achever d'unir deux cœurs qu'un penchant réciproque a déjà joints; adressez-vous à madame.....: elle peut tout sur l'esprit de ma mère, elle m'aime, et vous estime infiniment. Si vous pouvez la mettre dans nos intérêts, vous pouvez être sûr de votre conquête. Je ferai de mon côté tout ce qui me sera possible; vous êtes trop honnête homme pour exiger de moi quelque démarche contraire à ce que je me dois à moi-même; à cela près, soyez

certain que rien ne me sera impossible pour être à vous, ou du moins pour n'être de ma vie à qui que ce soit. Adieu, pressez le temps le plus que vous pourrez, et soyez bien persuadé qu'en avançant votre bonheur, si comme vous me l'avez juré, vous l'attachez à ma personne, vous avancerez aussi celui de

SYLVIE. »

Vous voyez, madame, repartit Sylvie, après que la marquise eut lu, qu'il m'était impossible d'écrire en termes plus forts, cependant il est vrai que si j'en avais su de plus expressifs, je m'en serais servie sans scrupule ; mais, madame, comme il vous est sans doute impossible de concevoir que le cœur d'une jeune fille puisse être rempli de tant d'amour, il vous est aussi impossible de concevoir le désespoir dont je fus saisie le lendemain, lorsque cette même lettre me fut rendue par une femme qui m'assura que Sainville la lui avait sacrifiée.

Cette femme était la baronne de..., dont l'histoire a depuis peu fait trop de bruit dans le monde pour être ignorée de vous ; mais il n'est pas encore temps de vous dire la part que je fus obligée de prendre dans une des dernières aventures de sa vie. Sainville a dû vous parler d'elle comme d'une femme qu'on croyait en intrigue avec Deshayes.

Dès le lendemain que Sainville avait dû recevoir cette lettre, la baronne entra dans ma chambre, où je feignais d'être malade, pour m'épargner la honte de paraître sitôt devant lui, après lui en avoir tant écrit. Elle me pria d'abord de faire sortir ma femme-de-chambre, parce qu'elle avait quelque chose de très-grande conséquence à me dire en particulier. Sitôt que nous fûmes seules, à ce que je croyais, elle commença par me plaindre du mauvais choix que je faisais des gens que j'honorais de ma confiance et de mon amour.

Elle vit que ce mot m'alarmait, et me pria d'écouter jusqu'au bout. Vous êtes jeune, mademoiselle, poursuivit-elle; c'est la plus belle qualité que puisse avoir une personne de notre sexe quand elle est jointe à autant de beauté et d'esprit que vous en avez; mais c'est elle aussi qui donne plus de moyen de la tromper, parce qu'à cet âge, où l'expérience manque, on est rempli des illusions de l'amour-propre qui persuade que tout est et sera en effet comme on le désire; vous avez cru être aimée de Sainville; vous lui avez abandonné votre cœur tout entier: il serait trop heureux s'il en connaissait le prix, et c'est un bonheur pour vous qu'il ne le connaisse pas, parce qu'il est tout-à-fait indigne de le posséder. Ne m'interrompez point, ajouta-t-elle, j'ai bien

d'autres choses à vous dire de plus grande conséquence, et vous connaîtrez quand vous m'aurez entendue, qu'il faut vous aimer autant que je vous aime, pour vous donner le chagrin que je vous donne, en vous découvrant et vous prouvant par des témoins irréprochables, la vérité d'un secret que je voudrais pouvoir me cacher à moi-même.

Cette morale et ce préambule, que je n'attendais pas d'une femme qui ne passait ni pour pédagogue ni pour un exemple de vertu, m'obligèrent à lui dônner toute l'attention dont j'étais capable dans la surprise où j'étais. Il y a plus de deux ans, poursuivit-elle, que Sainville s'est attaché à moi avec une obstination d'autant plus forte, qu'il la cache à tout le monde à cause du mépris que j'ai pour lui; je sais tous les tours de fourbe qu'il a faits à d'autres femmes, dont lui-même s'est vanté à moi. Je ne le regarde que comme le plus dissimulé et le plus indigne de tous les hommes; quelque bonne mine et quelques honnêtetés qu'il fasse à vos tantes, il n'y a rien d'injurieux qu'il ne m'en ait dit. Elles ont eu effectivement quelques affaires qui ont tourné à leur avantage : il est certain que le bon droit était de leur côté, puisque la justice a été pour elles; mais il m'a mille fois dit qu'il n'y avait eu que la faveur qui leur avait fait gagner leur pro-

cès. Épargnez-moi, madame, poursuivit Sylvie en s'interrompant elle-même, le reste de la narration de la baronne, qui regarde mes tantes : elle aurait mauvaise grâce dans ma bouche ; contentez-vous de savoir qu'elle me répéta tout ce qui avait été dit contre elles dans les tribunaux, à quoi elle ajouta mille histoires scandaleuses qui n'ont aucun fondement, mais dont elle faisait Sainville auteur, pour le perdre dans l'esprit de mes tantes, qui écoutaient ce qu'elle me disait; cette perfide le savait, mais elle n'en faisait pas semblant : mes tantes ignoraient qu'elle sût qu'elles fussent présentes, et furent extrêmement surprises d'entendre ce qu'elles entendaient, surtout comme venant d'un homme qui n'avait jamais passé pour médisant; elles ne se montrèrent pourtant pas, et voulurent voir à quoi aboutirait la harangue de la baronne, qui pour les rendre tout-à-fait irréconciliables avec Sainville, les déchira sous son nom de la manière du monde la plus cruelle.

Après en avoir dit tout ce qu'on pouvait en dire de plus outrageant, elle retomba sur moi. Madame votre mère, continua-t-elle, n'est pas plus exempte que ses sœurs de la satyre de Sainville ; ses airs de dévotion ne sont, à ce qu'il dit, que des hypocrisies ; mais c'est vous, mademoiselle, qu'il attaque le plus fortement : il m'a dit

que vous aviez fait auprès de lui les démarches les plus basses et les plus honteuses du monde, qu'il avait feint de vous aimer pour voir jusqu'où vous pourriez vous porter, que sans doute vous iriez encore plus loin que vos tantes dans le pays des aventures; qu'il vous faisait croire que son but était le mariage, mais qu'il avait trop d'horreur pour votre famille pour s'y allier, et pour vous trop de mépris pour vous confier son honneur.

Je n'ai point voulu croire tout ce qu'il m'a dit de vous, mademoiselle, ajouta-t-elle, je l'ai toujours traité comme un fourbe; mais enfin il m'a convaincue. Il vint me dire avec empressement avant-hier au soir qu'il sortait de votre cabinet, où vous lui aviez donné rendez-vous, et où vous lui aviez paru la plus emportée de toutes les filles. Là-dessus, madame, cette fourbe me rapporta mot pour mot la conversation que nous avions eue, Sainville et moi; mais elle m'y attribuait des paroles et me faisait faire des actions qui ne me convenaient point; elle en fit un prétexte pour le mystère de la sortie par la chambre de la fille qui me sert. J'étais, madame, dans un désordre et dans une confusion épouvantables, mais je n'étais pas au bout: l'état de compassion où j'étais ne fit qu'animer cette perfide, qui poursuivit en me disant qu'elle avait soutenu à Sain-

ville que tout ce qu'il lui avait dit de moi était faux, mais que pour la convaincre qu'il ne lui avait rien dit que de vrai, il lui avait promis de lui apporter la lettre que je devais lui écrire, et qu'en effet, il la lui avait apportée la veille; que ce témoin convaincant l'avait surpris au dernier point, qu'elle s'était servie de toute son autorité sur l'esprit de Sainville pour lui ôter cette lettre des mains, en lui promettant de la lui rendre; mais qu'elle m'aimait trop pour lui laisser une preuve si forte de mon attachement pour lui.

Après cela, elle tira de son sein cette fatale lettre; et comme elle voulait que mes tantes en fussent instruites, elle la voulut lire tout haut sous prétexte d'en admirer le style, c'est pourquoi la surprise où j'étais ne me permit pas de l'en empêcher. Imaginez-vous, madàme, ce que je devins à cette lecture! il ne me resta de force que pour déchirer cette malheureuse lettre qu'elle me rendit: je me levai toute nue, pour en aller jeter les morceaux dans le feu, et voulus ensuite regagner mon lit, mais la vue de mes tantes, que j'aperçus derrière mon paravent, me fit tomber évanouie.

Je fus plus de trois heures sans connaissance; et lorsqu'elle me revint, je me trouvai entre deux draps, entourée de ma mère, de mes tantes, et de cette perfide qui était restée.

Ma mère était instruite de tout; le ressentiment de mes tantes était trop violent pour ne pas éclater dans le moment même. Figurez-vous ce qu'elles purent me dire! la confusion où j'étais ne me permit pas d'ouvrir la bouche, et je n'expliquai mon désespoir que par mes larmes et mes soupirs; la baronne me fit assurer par mes tantes qu'elle ne savait pas qu'elles fussent dans ma chambre lorsqu'elle m'avait parlé, et je le crus d'autant plus, que je ne me figurais pas que cette femme eût eu le front de parler d'elles comme elle en avait parlé si elle avait cru en être entendue: je la remerciai du service qu'elle m'avait rendu en me rapportant ma lettre et en me désabusant, et je fus la première à la prier de se trouver le lendemain matin dans ma chambre, pour m'aider par ses lumières à prendre mon parti sur la manière dont je devais me gouverner avec Sainville après son infâme et indigne procédé.

Si on mourait de douleur, je n'aurais pas assurément passé la nuit qui suivit cette malheureuse aventure, sans expirer. Quelles réflexions ne fis-je point sur mon malheur! L'amour que j'avais pour Sainville voulait prendre son parti dans mon cœur, parce qu'il me semblait que je voyais de la contrariété dans ce qu'il avait fait et dans ce qu'il m'avait dit, et que je n'y recon-

naissais point ce caractère de droiture et de sincérité que j'avais toujours entendu louer dans lui; mais je regardai ces apparences de retour vers lui comme une nouvelle trahison de ma tendresse, le sacrifice me paraissait certain, et c'est à quoi je m'arrêtais.

Il me fut impossible de fermer l'œil, et l'agitation de mon esprit ne fut divertie que par l'arrivée de ma mère et de mes tantes dans ma chambre, qui me trouvèrent dans un état digne de leur compassion; aussi bien loin de redoubler leurs reproches, elles tâchèrent de me consoler. La baronne arriva un moment après, et, suivant le conseil qu'elles avaient tenu toutes quatre le soir précédent, ce fut elle qui me porta la parole; elle me parla dans les termes les plus obligeans du monde, et sur ce que je lui dis que mon dessein était d'aller cacher ma honte et mon désespoir dans le fond d'un couvent, elle entreprit de m'en détourner, et y réussit.

Elle me fit comprendre que ce serait encore redoubler la vanité de Sainville, et lui faire croire que ce serait le seul dépit qui me ferait prendre ce parti; qu'outre cela étant fille unique, ma mère ne consentirait pas à me voir religieuse; qu'il fallait oublier Sainville, et le mépriser encore plus qu'il ne me méprisait; que ne pouvant rien prouver contre moi, puisque je ne lui avais

jamais écrit que cette seule lettre, qui était brûlée, tout ce qu'il pourrait dire de notre intelligence passerait pour des impostures; que le seul parti qu'il y avait à prendre était de me marier promptement, et qu'elle avait un parti en main qui me convenait mieux que lui, puisqu'il était plus riche et mieux établi; que cet homme savait que j'avais quelques égards pour Sainville, mais qu'il les avait toujours regardés comme des amusemens d'enfant, que la vertu et le devoir dissiperaient en un moment; qu'elle ne lui avait rien dit et ne lui dirait jamais rien de la lettre que j'avais écrite à Sainville, et qu'elle m'avait rendue, ni de ces engagemens où j'étais entrée; que je pouvais compter sur un secret inviolable de sa part, et que de la sienne elle était certaine que Deshayes s'expliquerait dès qu'il saurait que j'aurais rompu avec Sainville.

Je vous ai dit, madame, poursuivit Sylvie, que ma mère et mes tantes avaient concerté ensemble, le jour précédent, ce qu'elles avaient à faire; ainsi la matière étant disposée, ma mère, qui se laissait gouverner par ses sœurs, fut la première à donner sa parole pour Deshayes; mes tantes la secondèrent, et je n'osai ni ne voulus les en dédire. Deshayes, qui en fut averti, vint dès l'après-midi même me rendre visite : il eut le privilége d'entrer malgré ma fièvre, et ce fut

assez d'être autorisé de ma mère pour s'en faire ouvrir la porte. Pendant huit jours que je restai au lit, et qu'il vint continuellement me voir, je tâchai d'oublier Sainville, et de m'accoutumer à voir et à aimer son rival ; je crus avoir gagné ces deux points sur moi, et, ma résolution étant prise, je n'eus plus d'autre impatience que celle d'être en état de sortir de ma chambre, pour faire voir à Sainville tout le mépris que j'avais pour lui, et à Deshayes toute la complaisance qu'il pouvait exiger de moi dans les engagemens où nous étions.

Je réussis : Sainville me parut au désespoir des avances que je faisais en sa présence à son rival ; et comme je ne voulus point entrer avec lui dans aucune explication, ni lire ses lettres, il s'adressa vainement à Phénice pour me faire demander en quoi il était coupable ; je crus que c'était l'effet de ses trahisons qu'il continuait, et je fus la première à presser mon infortuné mariage.

Le contrat fut signé sitôt que je fus en état de recevoir des visites avec bienséance. Je n'appris plus rien de Sainville, ni je ne le vis plus : son indifférence apparente m'anima encore contre lui ; j'avais néanmoins tort, madame, parce que j'ai appris depuis qu'il était malade ; mais dans la situation où j'étais à son égard, j'aurais

tourné contre lui tout ce qu'il aurait pu faire. Ses soins à me faire expliquer, la quantité de lettres qu'il m'avait écrites, et qu'on m'avait dit qu'il était de mon honneur de lui renvoyer toutes cachetées, et que je lui renvoyai en effet, me paraissaient des suites de ses trahisons, et son absence me parut la confirmation du mépris et de l'indifférence qu'on m'avait persuadé qu'il avait pour moi.

Que puis-je vous dire de plus, madame? Le dépit et le désespoir m'ont jetée entre les bras de Deshayes; je crus me venger de Sainville, et je n'ai fait que le venger sur moi-même de la facilité à croire ce qu'on me disait de lui, malgré mon cœur qui le justifiait. Quoique ce soit le plus grand des malheurs qui puisse arriver à une femme qui a de la vertu, que de se voir entre les bras d'un homme, le cœur tout rempli d'un autre, mon infortune ne s'y est pas bornée. A peine ai-je été mariée, que les manières de Deshayes, si opposées à la politesse de Sainville, ont commencé à me dégoûter de lui : je ne lui en ai pourtant jamais rien témoigné, et j'aurais supporté avec constance le malheur où je m'étais moi-même précipitée, si je n'avais en même temps appris la justification de Sainville, et qu'outre les fourberies que Deshayes m'avait faites, il était absolument indigne de moi. J'a-

voue, madame, que les termes sont forts, et qu'ils ne s'accordent pas avec le respect qu'une honnête femme doit à son époux, quel qu'il soit; mais, madame, suspendez votre jugement, et ne me condamnez pas d'outrer les choses, que vous n'ayez entendu ce qui me reste à vous dire.

La baronne était presque toujours chez moi; c'était ma confidente et mon oracle. La tristesse dans laquelle j'étais abîmée ne me permettait pas de voir d'autre compagnie; je la regardais comme une parfaite honnête femme, et sur ce pied-là je fus extrêmement surprise d'apprendre qu'elle venait d'être arrêtée à ma porte, et conduite à la Conciergerie, sans qu'on en sût le sujet. J'étais à table dans ce moment avec Deshayes, à qui cette nouvelle causa une prodigieuse inquiétude: comme il me parut dans une appréhension terrible, je fis tous mes efforts pour le rassurer; mais il quitta brusquement la table, et, sans dire un seul mot, il monta à cheval sur-le-champ, quelques efforts que je fisse pour l'en empêcher. Quoique j'aie dit qu'il était à une maison de campagne, il est pourtant vrai que je n'ai jamais su où il était allé. Je fus à la Conciergerie pour parler à la baronne; mais on refusa de me la faire voir.

L'emprisonnement de cette femme, le secret du motif, la défense de la laisser parler à qui que

ce fût, et le prompt départ de Deshayes, me causèrent une terrible peine d'esprit, qui fut encore augmentée le lendemain au soir, que je reçus de sa part le billet que voici. Elle tira en même temps un billet qu'elle donna à la marquise, qui le lut.

« Mon départ a dû vous surprendre ; mais quand vous en saurez le sujet, vous jugerez bien que j'ai dû vous le taire. Ayez soin de la baronne, et lui rendez tous les services que vous pourrez ; ne vous informez point où je suis ; et si on vous le demande, dites que je suis à une de mes terres en province. Adieu, je suis tout à vous.

« DESHAYES. »

Tant d'incidens coup sur coup, reprit Sylvie, et qui semblaient avoir quelque rapport ensemble, redoublèrent mon étonnement et mes soupçons, et je n'en fus retirée que trois jours après par d'autres sujets d'inquiétude et de chagrin. Je reçus un billet de la baronne, qui me priait d'aller la voir seule, et qu'elle avait de grands secrets à me communiquer. Je volai à sa prison, j'entrai où elle était, et nous fûmes enfermées à la clef. Quoique je ne me sentisse coupable en rien, j'avoue, madame, que ces clefs et ces serrures m'épouvantèrent. La baronne me remit

autant qu'elle put, en me disant que c'était la coutume de ces lieux-là, et en m'obligeant, pour me raffermir le cœur, à prendre un peu de biscuit et de vin d'Espagne.

Je vis bien qu'elle était faite à ces sortes d'aventures, mais je ne lui en dis mot; et outre cela, j'avais trop d'impatience d'en être dehors pour lui faire des complimens. Je me contentai de l'assurer de mes services, et j'ajoutai que je n'étais venue que dans la seule intention de savoir en quoi je pouvais lui être utile. Je lui appris que mon mari n'était point à Paris, et lui dis en même temps qu'il me l'avait recommandée. Il a eu tort, dit-elle, de craindre ma langue, mais il a eu raison de me recommander à vous, puisqu'en effet mes intérêts sont les siens; en un mot, madame, poursuivit-elle, ma vie est en danger; et si je la perds, la sienne n'est pas en sûreté.

Imaginez-vous, madame, la surprise que ces terribles paroles me causèrent! elle est au-dessus de mes expressions. Ne vous effarouchez pas, madame, continua-t-elle, je n'ai besoin que de protection; on ne m'a arrêtée que sur des ouï dire, et de faibles conjectures; j'ai été interrogée, et j'ai répondu juste; mais si on m'interroge encore, peut-être me couperai-je: en ce cas, il est certain que je périrai, mais je ne périrai

pas seule, et votre époux me tiendra compagnie; c'est à vous de voir si vous voulez m'abandonner à mon malheur, ou si vous voulez faire agir vos amis. C'est monsieur..... qui m'a interrogée, et qui est mon rapporteur, et c'est monsieur le président.... qui est mon juge. Ils sont tous deux parens et intimes amis de Sainville; il peut tout sur eux, et vous pouvez tout sur lui.

Moi, madame, lui dis-je tout étonnée, je ne puis rien sur Sainville; vous savez qu'il ne m'a jamais aimée, et de votre propre confession il vous aime jusqu'à la fureur: ainsi mon intercession ne vous est nullement nécessaire auprès de lui; il suffit que vous lui fassiez savoir l'état où vous êtes, pour qu'il vous en tire; du moins, sur ce que vous m'en avez dit, je suis certaine qu'il fera tout pour vous sauver.

Il n'est plus temps de feindre, madame, répliqua-t-elle; il n'est pas nécessaire que vous sachiez ce qui me retient ici, mais vous allez savoir autre chose que la crainte de la mort m'oblige de vous dire, et qu'il est de votre intérêt de savoir.

J'admirais la hardiesse ou plutôt l'effronterie de cette femme, qui, sur le point de souffrir une mort infâme, parlait avec tant d'audace et d'assurance. Ce qu'elle me fit voir m'a parfaitement convaincue que les gens à qui le crime

ne fait point d'horreur, ont le secret de se faire un front incapable de rougir. Elle m'avoua, avec une sincérité effrontée, tout ce qu'elle avait fait avec Deshayes avant mon mariage, et j'appris qu'ils avaient ensemble un commerce criminel depuis long-temps. Dispensez-moi, madame, de vous dire jusqu'à quel point ils avaient poussé leur intrigue; contentez-vous de savoir que la justice humaine les en aurait punis l'un et l'autre, si le fond et l'excès lui en avaient été connus.

Vous voyez présentement, madame, poursuivit-elle, qu'il est de l'intérêt de votre époux que ma vie soit en sûreté; cependant vous ne savez pas encore tout, et ce qui me reste à vous apprendre va mettre votre vertu à une des plus rudes épreuves où celle d'une femme puisse être jamais mise. Il faut que vous sauviez un homme non-seulement criminel à l'égard du public, mais que vous sachiez encore qu'il est criminel envers vous de la plus lâche et de la plus cruelle des trahisons. Je ne vous dirai rien, ajouta-t-elle, pour me justifier de vous avoir trahie; je suis certaine que vous êtes trop bien née pour dégénérer jamais de la vertu de vos ancêtres: il n'en est pas de même de ceux qui, comme Deshayes et moi, ont franchi les bornes de l'honneur et de l'innocence; un crime leur en fait

faire un autre, et l'intérêt réciproque qu'ils ont à se ménager fait qu'ils épousent aveuglément leurs passions mutuelles, et que toutes leurs mauvaises actions leur deviennent communes.

Le bien de Deshayes, autrefois fort ample, est tout-à-fait dissipé par ses débauches et par son jeu. Nous nous étions promis de nous épouser; mais comme il ne me cache rien de toutes ses affaires, et qu'il sait toutes les miennes, nous nous sommes rendus notre parole sans cesser notre commerce. En effet, qu'aurions-nous fait ensemble, que nous craindre et nous haïr éternellement? une union qui n'est fondée que sur le crime ne coûte que des remords et une confusion d'enfer, et il n'y a que l'innocence qui puisse y faire trouver la tranquillité. Ainsi, madame, toute réflexion faite, nous avons résolu ensemble de lui trouver un bon parti avant que le désordre de ses affaires parût, tant pour rétablir sa maison que pour fournir à nos plaisirs, car nous n'avons point pour cela renoncé l'un à l'autre.

Comme vous êtes jeune et héritière d'un gros bien, nous avons cru ne pouvoir jeter les yeux sur d'autres que sur vous pour l'accomplissement de nos desseins. Toute la difficulté était de vous brouiller avec monsieur de Sainville, pour qui nous avons connu le penchant que vous

avez toujours eu; nous en avons long-temps cherché le moyen, et nous commencions à désespérer de le trouver, lorsque l'occasion me l'offrit. Il vous pria un soir, en me quittant, de lui accorder un rendez-vous le lendemain dans votre cabinet; vous le lui promîtes, et, quoique vous parlassiez fort bas, je ne perdis pas un mot de vos paroles, parce que je vous examinais avec soin. J'en informai Deshayes, et lui fis comprendre qu'avant toutes choses il était nécessaire de savoir ce que vous résoudriez ensemble, et les termes où vous en étiez; et après avoir consulté ce qu'il pouvait faire pour vous entendre et vous voir dans votre cabinet tête à tête, nous nous arrêtâmes à ce qu'il fit.

Il alla chez vous le lendemain, et prit pour cela l'heure que vous étiez à table avec madame votre mère. Il s'adressa à votre femme-de-chambre, et lui dit qu'il avait passé toute la nuit à jouer, qu'il était accablé de sommeil, et qu'en voulant rentrer chez lui il avait vu à sa porte deux carrosses de ses amis qui l'attendaient, et qu'il avait évités, parce que c'était encore pour faire la débauche; il la pria de souffrir qu'il se jetât une heure ou deux sur son lit; et cette fille, qui n'y entendait aucune finesse, lui ouvrit librement sa chambre, qui, comme vous le savez, n'était séparée de votre cabinet que par

une cloison fort mince; il la pria de fermer la fenêtre et la porte, mais, en emportant la clef, de ne la point fermer à double tour, afin qu'il pût sortir quand il voudrait. Lorsque cette fille fut sortie, il entra dans votre cabinet par la porte de communication, fit joindre votre tapisserie à la cloison, et y fit un trou par où il pouvait de la chambre de cette fille voir tout ce que vous feriez, et entendre tout ce que vous diriez.

A peine avait-il achevé, que vous entrâtes, et vous mîtes à votre clavecin. Sainville ne vous fit pas long-temps attendre. Vous savez ce que vous dîtes ensemble, car pour ce qui est de ce que vous fîtes, Deshayes m'a dit qu'il n'y pouvait rien avoir de plus sage entre des gens qui s'aiment, et que vous ne sortîtes point des bornes de la modestie; vous promîtes de lui écrire, et lui dîtes l'endroit où vous mettriez votre lettre, et vous le fîtes sortir par la même chambre où était Deshayes, que vous n'aperçûtes point, tant à cause de l'obscurité, que parce qu'il s'était caché sous le rideau du lit.

Deshayes, au désespoir de voir une si forte intelligence entre vous et Sainville, vint me dire tout ce qu'il avait entendu. Je le rassurai, et nous jetâmes notre plan sur cette lettre, que je me chargeai de prendre. Je mis le lendemain

un laquais en sentinelle pour savoir quand vous seriez sortie, afin d'aller aussitôt chez vous, où, sous prétexte d'accommoder quelque chose à ma coiffure, j'approchai du miroir pour prendre votre lettre, et y mis le billet que Sainville à dû y trouver. Comme par votre conversation, Deshayes avait appris qu'il ne connaissait point votre écriture, il nous fut aisé de le tromper.

Je redoublai son chagrin en la lui faisant voir, et il me promit dix mille écus si je pouvais venir à bout de rompre votre commerce, et de vous mettre en ses bras. Vous savez ce que je fis le lendemain que j'allai vous trouver, mais vous ignoriez que je savais que vos tantes écoutaient ce que je vous disais, que Deshayes et moi avions résolu de perdre Sainville dans votre esprit et le leur, et de vous attirer la colère de toute votre famille, si vous ne vous rendiez pas de vous-même, et que c'était dans ce dessein que nous avions gardé une copie de votre lettre, que voilà, et que je vous rends. Nous avions encore résolu, Deshayes et moi, qu'il ne ferait pas semblant de rien savoir de votre lettre ni de votre engagement de parole, afin que vous n'eussiez ni répugnance ni mépris pour un homme qui voulait vous épouser malgré la certitude où il était que vous en aimiez un autre.

Après vous avoir dit tout ce que je vous dis,

qui avait été concerté entre Deshayes et moi, et sur ses mémoires, madame votre mère, vos tantes et moi, tînmes une espèce de conseil, où je les tournai si bien, qu'elles me prièrent les premières de proposer Deshayes. Vous savez sur cela ce qui s'est passé, et comment enfin il est devenu votre époux; c'est à vous à voir à présent s'il vous est plus avantageux d'être bientôt veuve d'un mari mort avec infamie, que de porter long-temps le nom d'un homme d'avec qui vous pouvez vous séparer quand vous voudrez. Vous voyez que Sainville est pour vous le même qu'il a été, c'est pourquoi la moindre avance de votre part le regagnera, parce que vous pouvez tout sur lui; c'est à vous à vous consulter : vous savez tous mes crimes, mais vous connaissez mon complice.

L'étonnement où j'étais de ce que je venais d'entendre, n'était égalé que par l'indignation que j'avais de voir devant moi une si méchante créature, et de voir son effronterie à me tout avouer avec si peu de retenue : je demeurai du temps immobile; mais enfin, quoique Dieu m'ait fait naître d'une humeur assez douce, je fus saisie d'une telle fureur, que si j'avais trouvé de quoi armer ma main, je me serais sacrifié cette misérable dans le moment. Perfide, lui dis-je, de quel front osez-vous m'avouer que vous êtes la

cause de tous les malheurs qui me sont arrivés, et qui m'arriveront encore! je lui dis tout ce que la colère me mit à la bouche, et mon emportement s'étant fait entendre par toute la prison, on vint m'ouvrir. Je sortis toute baignée de pleurs, sans ouvrir davantage la bouche, et je revins chez moi plus agitée que cette malheureuse ne l'était elle-même.

J'envoyai chercher Phénice, et lui demandai pardon d'avoir refusé son entremise pour m'éclaircir avec Sainville. J'ai une parfaite confiance dans cette fille, et m'étant impossible de ne pas répandre mes douleurs dans le sein de quelque amie fidèle, je lui appris tout ce que je viens de vous dire. Elle en frémit, mais en même temps elle me fit comprendre que je n'étais point en état de perdre inutilement le temps à pleurer et à me plaindre, qu'il fallait payer de force d'esprit, et agir, et surtout ne me fier pas à toute sorte de gens, et ne prendre conseil que de personnes extrêmement secrètes et absolument dans mes intérêts.

Je fus surprise d'une grosse fièvre, et me mis au lit dans le moment, encore plus accablée de chagrin que de fatigue. J'envoyai prier ma mère de venir chez moi, où étant arrivée, elle fut tout étonnée de me trouver si malade, et elle-même se trouva très-mal lorsqu'elle en apprit le

sujet. Je la fis déshabiller et mettre dans mon lit, où nous passâmes ensemble la plus cruelle nuit que j'aie passée de ma vie. Tout le conseil qu'elle me donna, ce fut de n'avoir jamais de commerce avec Deshayes, et de ne rien dire de ses actions à personne, pas même à mes tantes, dont elle appréhendait l'indiscrétion. Du reste, elle me dit de faire tout ce que jugerais à propos, qu'elle n'avait rien à me prescrire, et que pourvu que je ne m'éloignasse pas de la vertu, toutes les autres démarches m'étaient permises dans l'état violent où j'étais.

Je n'eus donc, madame, d'autre conseiller que moi-même. Je me bornai à ne me confier qu'à Sainville; ce fut à quoi je me déterminai; mais quoique sa probité me fût connue, une timidité naturelle, et ma pudeur, ne me permirent pas d'aller chez lui; c'est pourquoi je le fis épier, et on vint me dire deux jours après qu'il était au Luxembourg: quoique j'eusse une fièvre très-forte, je sortis avec Phénice, qui ne me quittait point, pour l'aller chercher, et l'ayant trouvé j'allai vers lui; aussitôt qu'il nous eut aperçues, il s'en alla sans faire semblant de nous voir; j'étais si faible, qu'il me fut impossible de le joindre, et je ne fus pas assez hardie pour l'appeler.

Ce mépris fut un nouveau coup de poignard

pour moi; mais comme je me rendais justice, je ne me rebutai point. Je continuai pendant plus de quinze jours à le chercher partout pour lui parler, et sauver en même temps les apparences; mais il m'évitait avec soin, quoique sans affectation; je n'avais point sujet de me plaindre de lui, sa fuite n'avait rien de méprisant, et il conservait toujours pour moi ces dehors de civilité qui siéent si bien à un honnête homme pour notre sexe; il n'y avait que Phénice et moi qui reconnussions son indifférence.

Enfin, rebutée de mes peines infructueuses, je cherchais d'autres moyens d'avoir accès auprès de lui; je connaissais de réputation un homme vertueux son intime ami, qui depuis peu s'était retiré du monde; j'allai le trouver, et sans lui dire que Deshayes eût rien de commun avec la baronne, je la lui recommandai comme la meilleure de mes amies, et comme une dame de qualité digne de pitié et accusée à tort, et le suppliai d'employer en sa faveur tout ce qu'il avait d'amis.

Cet homme de vertu n'envisagea là-dedans que la charité de secourir une dame innocente, et me promit d'aller la voir pour savoir d'elle-même ce qu'il pouvait faire pour son service. Je le prévins; et malgré ma répugnance et mon horreur pour cette indigne créature, je retournai

la voir, et l'instruisis de ce que j'avais fait pour elle.

Les honnêtes gens seront toujours la dupe des fourbes, comme ils l'ont toujours été. Elle se fit si blanche aux yeux de cet homme vertueux, qu'il alla la voir le même jour qu'il entreprit de la tirer d'affaire. Il remua pour cet effet tant de ressorts, et fit agir ses amis avec tant de vivacité, et Sainville lui-même, qui ne savait pas qu'il travaillait pour sa plus mortelle ennemie, que cette malheureuse sortit de prison environ six semaines après y être entrée. Elle ne porta pourtant pas loin l'impunité de ses crimes, car environ quinze jours après sa sortie de prison, elle fut trouvée morte dans son lit, avec beaucoup d'apparence d'avoir été empoisonnée la veille, dans un endroit où elle avait soupé, et qu'on ignore encore.

J'avais oublié de vous dire, madame, que sitôt que ma santé me l'avait pu permettre, je m'étais retirée chez ma mère. Deshayes, qui revint à Paris trois ou quatre jours après la mort de la baronne, vint m'y trouver; mais ayant fortement résolu de n'avoir jamais de commerce avec un si méchant homme, je refusai non-seulement de retourner avec lui, mais même de lui parler et de le voir. Vous ne sauriez croire jusqu'à quel excès il a porté ses violences contre

ma mère, qu'il accuse de mettre le divorce entre nous; j'ai cependant encore eu assez de considération pour lui, pour empêcher ma mère de porter ses plaintes en justice des insultes qu'elle en a reçues. Mes tantes, qui ne savent point les raisons de l'obstination de ma mère ni de la mienne, s'en étonnent, et, si je puis le dire, le public en est surpris.

Deshayes, à qui notre discrétion donne gain de cause, et qui peut-être ignore que je sache toute sa vie et les sujets que j'ai de me plaindre de lui, est avoué de tout ce qu'il fait contre nous; et voyant que les voies de la douceur lui ont été jusqu'ici inutiles, il a recours à la violence. Il entreprit l'autre jour de me faire arrêter; et sans le secours de Sainville, et la retraite que vous eûtes la bonté de me donner, je serais maintenant à sa disposition partout où il aurait voulu me mener, et peut-être au hasard de ma vie avec le plus violent de tous les hommes; mais, madame, ce n'est pas là ce qui m'épouvante le plus, puisque je suis résolue à mourir mille fois plutôt qu'à me revoir jamais entre ses bras; mais c'est la mort de ma mère que je crains, parce que cette nouvelle persécution de Deshayes ne manquera pas de la mettre aux abois: je vais rester sans appui et sans secours; ainsi pour ne pas voir dans le monde tant d'objets d'horreur,

j'emporte mes pierreries et quelque argent, dans le dessein de me jeter dans un couvent inconnu à Deshayes, où je puisse pleurer à jamais mes malheurs et mes infidélités pour Sainville, qui en sont la seule source.

Sylvie ne finit son triste récit que les larmes aux yeux, et la marquise ne put refuser les siennes à l'état où elle la voyait; elle la consola du mieux qu'elle put, et lui voyant l'esprit un peu plus tranquille, elle lui demanda quel couvent elle avait choisi. Sylvie lui répondit quelle n'avait encore jeté les yeux sur aucun; et pour lors la marquise lui offrit une retraite auprès d'une de ses sœurs, abbesse d'un couvent fort éloigné de Paris. Sylvie accepta son offre sur-le-champ, et la marquise lui ayant donné une lettre de recommandation pour cette sœur, à qui elle écrivit dans le moment, elles se séparèrent après s'être promis une correspondance secrète, et s'être fait l'une à l'autre mille amitiés. Sylvie partit le lendemain à la pointe du jour, sans dire à personne qu'à sa mère l'endroit où elle allait, n'emmenant avec elle pour toute compagnie qu'une fille pour la servir, et madame sa tante, que sa mère a priée de l'accompagner, qui en partant de Paris ne savait pas elle-même où sa nièce allait, ni où elle la laisserait.

Sainville vint le soir même chez la marquise,

qui ne lui cacha rien de tout ce qu'elle avait appris, ni de ce qu'elle avait fait; ce qui lui fit changer en pitié le ressentiment qu'il avait contre madame Deshayes. Il avoua ingénument à la marquise qu'il s'était intéressé dans le procès de la baronne, uniquement pour faire plaisir à cette dame, qu'il savait y prendre intérêt.

L'agréable française interrompant elle-même sa narration dans cet endroit, pour faire connaître à ses auditeurs qui était la marquise, et le péril où était son époux à Naples, la reprit pour dire que dans le temps même que Sainville était avec elle, il lui mandait qu'on l'avait de nouveau resserré, et qu'il n'y avait point de temps à perdre pour le tirer du danger où il était. Cette nouvelle, continua-t-elle, obligea la marquise de partir la nuit même avec Sainville, pour aller à Saint-Germain, où était la cour. Elle y resta deux jours sans satisfaction; enfin elle vit bien que le seul parti qu'elle avait à prendre, était de partir pour l'Espagne avec les recommandations qu'on lui offrait. Elle s'y résolut, et pria Sainville de ne la point abandonner; et lui, qui n'avait rien à faire à Paris, dont ses chagrins lui rendirent même le séjour odieux, s'offrit avec plaisir de l'accompagner. Ils revinrent à Paris pour faire de l'argent et mettre ordre à leurs affaires; et la marquise, dont j'ai

l'honneur d'être parente de fort proche, m'ayant fait connaître qu'elle souhaitait que je fusse de la partie, et y ayant consenti, nous montâmes en carrosse quatre de compagnie, c'est-à-dire, la marquise, Sainville, une femme-de-chambre et moi, et nous partîmes quatre jours après le départ de Sylvie.

Cependant Deshayes sut que son épouse était sortie de Paris; mais suivant les apparences, il n'apprit pas sitôt qu'elle route elle avait tenue; cela l'obligea d'avoir recours à l'autorité du roi pour se la faire rendre, ou pour la reprendre partout où il la trouverait. Il demanda pour cet effet une lettre-de-cachet; et les amis qu'il avait en cour, qui ignoraient les justes sujets que Sylvie avait de s'en séparer, la sollicitèrent si vivement, qu'il l'obtint trois jours après le départ de sa femme, et la veille du nôtre. Nous en fûmes avertis une heure avant notre départ de Saint-Germain, par un commis du conseil qui dînait avec nous, et qui nous le dit comme une nouvelle indifférente, et par manière de conversation.

La marquise ne dit rien à Sainville de ce qu'elle voulait faire; mais sitôt qu'elle fut à Paris, elle écrivit à sa sœur et la pria d'avertir une dame qui lui rendrait une lettre de sa part, que l'asile qu'elle lui avait promis auprès d'elle, n'était pas

sûr par les raisons qu'elle lui manda. Elle écrivit aussi à Sylvie que Deshayes avait obtenu une lettre-de-cachet, qui, lui donnant pouvoir de la suivre ou de la faire suivre partout, il pourrait arriver par quelque contre-temps que toute la prudence humaine ne peut pas prévoir, qu'il découvrirait sa retraite, et qu'étant muni des ordres du prince, le tort lui serait toujours donné à elle seule, à quelque violence que cet homme se portât contre elle, et qu'ainsi elle n'avait qu'un seul conseil à lui donner, qui était de sortir du royaume; et que si elle voulait passer en Espagne avec elle, elle lui offrait une retraite certaine, auquel cas elle pouvait la venir joindre à Toulouse dans une hôtellerie qu'elle lui marqua. Sylvie reçut cette nouvelle le jour même qu'elle arriva à ce couvent, et au lieu d'y entrer, elle reprit sur la main droite, et se rendit à Toulouse, où nous arrivâmes le lendemain.

Jamais homme ne fut plus étonné que le fut Sainville lorsqu'il vit Sylvie et sa tante; mais sa sa surprise fut encore de beaucoup augmentée quand la marquise lui dit ce qu'elle avait fait, et la résolution qu'elles avaient prise de faire tout le voyage ensemble.

Nous résolûmes de prendre la route de Madrid dès le lendemain; et afin de faire plus de diligence, nous changeâmes les deux petits car-

rosses contre un grand, où nous pouvions tenir tous, afin de nous épargner le trop grand nombre de chevaux de relais; cependant, comme il nous en fallait tous les jours six, et quatre chevaux de main pour Sainville, son valet-de-chambre et deux hommes d'escorte, nous perdîmes bien du temps, qui donna à Deshayes celui de nous joindre. Nous ne savons point par quel moyen il a su la route que prenait son épouse, mais enfin il l'a su puisqu'il l'a suivie et trouvée.

Il arriva hier au soir environ une heure après nous dans l'hôtellerie où nous étions. Sylvie en pensa mourir de frayeur, mais on la remit, en lui faisant connaître que nous étions dans un pays à couvert de ses violences, et outre cela en état de nous défendre contre lui. Nos conducteurs eurent ordre de se tenir sur leurs gardes, aussi bien que les laquais, tous bien armés. Nous fîmes semblant de vouloir passer la nuit dans l'hôtellerie; en effet, nous nous couchâmes, et sitôt que nous crûmes que Deshayes était endormi, nous nous remîmes en chemin. Cependant Sylvie ne voulant pas que Deshayes, qui la suivait, la trouvât dans la compagnie de Sainville, la marquise et elle l'ont forcé de prendre une autre route pour aller nous attendre à Madrid, et ça été notre bonheur.

Pour nous, nous faisions le plus de diligence

qu'il nous était possible, afin de pouvoir aller réclamer l'autorité de monsieur le duc de Medoc, gouverneur de cette province, contre les entreprises de Deshayes. On nous avait dit que nous n'avions que pour quatre bonnes heures de chemin, et que nos chevaux les feraient bien sans repaître; mais à deux lieues d'ici, nous avons trouvé des bandits qui ont obligé notre cocher et notre postillon de se détourner et d'entrer dans la forêt. Lorsqu'ils se sont vus assez avant, ils ont voulu en venir aux dernières violences, et sans doute nous nous serions vues les victimes de leur avarice et de leur brutalité, si Sainville, qui heureusement avait pris un chemin détourné, ne fût venu à nos cris, et n'eût ramené à notre secours nos deux hommes d'escorte et nos laquais, que la peur avait écartés. Nous avons vu commencer leur combat, et notre postillon profitant du temps pour nous mettre en sûreté, a poussé ses chevaux à toute bride, et nous a menées proche de votre château, où les coupe-jarrets nous ont laissées, n'ayant pas osé passer plus loin. J'ai su qu'outre que Sainville est bien blessé, son valet-de-chambre a été tué en combattant vaillamment à côté de son maître, qu'un des hommes de notre escorte a été encore bien blessé, aussi bien qu'un laquais de la marquise que nous avons laissé

dans l'hôtellerie d'où vous avez eu la générosité de nous retirer.

Vous savez, monsieur, continua-t-elle en parlant toujours au duc d'Albuquerque, que j'ai été assez hardie pour vous demander votre protection contre les bandits dont nous pouvons encore être insultées, mais Sylvie en a encore bien plus besoin contre les persécutions de son époux, qui est celui qu'on apportait lorsque nous sortions de l'hôtellerie, et qui est à présent dans ce château aussi bien que nous. Il a aussi apparemment été trouvé et maltraité de ces bandits, qui l'ont mis hors d'état d'inquiéter Sylvie de quelque temps ; mais comme il peut en revenir, trouvez bon que je vous prévienne en faveur de son épouse, qui n'est pas seule à réclamer votre crédit. La marquise qui est avec elle, est une dame d'un vrai mérite, de très-grande qualité, et en un mot, digne de vos soins. Elle vous les demande, monsieur, et l'honneur de votre appui à la cour en faveur de son époux, que le vice-roi de Naples retient en prison avec beaucoup de dureté et fort peu de justice.

CHAPITRE XXXVII.

Des offres obligeantes que fit le duc d'Albuquerque aux dames françaises ; de la reconnaissance de Valerio et de Sainville, et de la conversation particulière que don Quichotte eut avec Sancho.

Le duc d'Albuquerque, à qui l'agréable Française avait adressé la parole, la remercia, au nom de toute la compagnie, de la peine qu'elle s'était donnée; il l'assura de faire ses efforts et d'employer toutes choses pour ne point tromper la bonne opinion qu'elle, la marquise et Sylvie, avaient de lui. Ensuite il voulut s'étendre sur ses louanges en particulier, et surtout sur la bonne grâce qu'elle avait à raconter quelque chose; mais don Quichotte prit la parole, et dit qu'il laissait à monsieur le duc le soin des affaires de la marquise et de Sylvie auprès du roi d'Espagne, mais qu'il se chargeait de les garantir des bandits, et qu'il irait les accompagner jusqu'à Madrid. Il n'est pas encore temps de songer à leur départ, seigneur chevalier, lui dit le duc; nous ferons tous le voyage ensemble: nous vous prions de ne vous point impatienter jusqu'à ce temps; vous savez que vous êtes nécessaire ici. Comment donc! ajouta Eugénie en riant

avec son ingénuité ordinaire, confessant qu'il avait éloigné le combat avec Parafaragaramus, parce qu'ils avaient fait la paix, mais que ce n'était assurément pas lui; mais que celui qui avait pris son nom, lui avait joué ce vilain tour. Je n'ai jamais lu, reprit don Quichotte, que pareille aventure soit arrivée à chevalier errant; mais, mon enfant, il arrive tous les jours des choses nouvelles et surprenantes, aussi ne devais-tu pas entrer dans l'hôtellerie, ni quitter le champ de bataille, non plus que ton cheval, parce qu'un bon chevalier doit toujours être en état. Ah, pardi, je vous tiens, interrompit Sancho : la pelle se moque du fourgon; médecin, guéris-toi toi-même; t'y voilà, laisse-t'y choir; à bon entendeur, salut. Que veux-tu dire, lui demanda don Quichotte, avec tes proverbes, entassés l'un sur l'autre? Je veux dire, répondit Sancho, que vous prêchez toujours le mieux du monde, mais que vous ressemblez à notre curé, en ce que vous ne faites pas ce que vous dites; par exemple, mon cher maître, étiez-vous sur votre cheval quand Parafaragaramus vous l'a pris, et vous l'a renvoyé dans la poche d'un nain chez Basile, où vous fûtes obligé de revenir à pied? tenez, monsieur, poursuivit-il, laissez-moi en repos, ces diables d'enchanteurs en savent plus que nous. Don Quichotte, embarrassé de ce que le nou-

veau chevalier venait de lui dire, prit un ton plus bas que celui de pédagogue : Eh bien, Sancho, lui dit-il, il faut t'en consoler, puisqu'il n'a pas tenu à toi de faire autrement. Je m'en console aussi, reprit Sancho; mais... Quoi, mais? lui demanda notre héros, voyant qu'il n'achevait pas. Laissez-moi, monsieur, lui dit Sancho avec chagrin. Dis-moi ce que tu as, mon pauvre Sancho, je t'en prie, lui dit don Quichotte. Hé bien, monsieur, voyez-vous, lui répondit-il, je suis fâché qu'on ne dira plus de nous que nous sommes saint Antoine et son cochon, puisque nous ne mangeons pas à la même écuelle, et que vous êtes avec des ducs et des comtes, pendant que je suis avec des valets; je suis pourtant chevalier aussi bien que vous, et il me semble qu'on devrait bien faire à tous seigneurs tous honneurs. Il est vrai, répondit don Quichotte, que j'ai été surpris que tu n'ayes point soupé avec nous; mais, Sancho, tu dois en avoir de la joie, puisque c'est signe qu'on respecte ici la vertu, et qu'on regarde les gens par leurs actions, et non pas par leur qualité : qu'on serait heureux dans le monde si on s'y gouvernait sur ce pied-là! tel qui est suivi d'un nombreux cortége de flatteurs, se verrait réduit à servir les autres, et tel qui sert serait servi; on m'a traité moi avec respect et comme un homme de conséquence, parce que

j'en fais les actions, et on t'a traité toi comme un pilier de taverne, parce qu'on t'y a trouvé dans une posture indécente, qui ne mérite que du mépris; tu vois par-là, Sancho, que les hommes ne s'arrêtent qu'à l'apparence qui les frappe; ainsi il faut, mon pauvre enfant, te résoudre à bien faire, et tu seras bien traité; mais avoue tout : il y a quelque autre chose qui te chagrine, tu n'es pas ordinairement si sensible aux honneurs de la table, et pourvu que ton ventre soit bien garni, je ne me suis pas encore aperçu que tu te misses en peine du reste. Mardi, monsieur, vous l'avez deviné, répondit Sancho, aussi n'ai-je pas sujet de me plaindre du traitement, puisqu'il n'a tenu qu'à moi de manger autant et plus que vous; mais ce dont je me plains, est de ce qu'on m'a dit en soupant.

L'un disait, poursuivit-il, que je voulais encore faire tirer au blanc, ou comme sur un âne; l'autre, que j'ai des yeux au derrière, et que c'était pour voir ceux qui entraient que j'avais mis bas mes chausses; l'autre, que je voulais me faire donner un clystère pour m'aider à vider ce que j'avais de trop dans le ventre; un autre, que c'est que je suis propre, et que j'avais peur de salir mes grègues; enfin, ils m'en ont tant dit, qu'ils m'ont empêché de souper : mais, monsieur, laissez-moi coucher, parce que je veux rê-

ver en dormant si j'appellerai le cuisinier en champ clos, car c'est lui qui m'en a le plus dit; et sans le maître-d'hôtel, il m'en aurait dit davantage. Ils passèrent une partie de la nuit à raisonner sur cet article, jusqu'à ce que Sancho s'endormît. Don Quichotte en fit autant, après avoir fait quelques réflexions sur son malheur, qui ne lui permettait pas de désenchanter Dulcinée, lui qui délivrait d'autres dames qui ne le touchaient pas de si près.

CHAPITRE XXXVIII.

De l'arrivée du duc de Medoc, et de la mort touchante de Deshayes.

Le lendemain matin, Eugénie envoya prier le duc et la duchesse d'Albuquerque et don Quichotte de passer dans le jardin du château, où elle les attendait. Ils y allèrent, et elle leur représenta de nouveau l'étrange situation où elle était, à cause des entreprises et de la mort de ses deux beaux-frères. Elle continua par leur dire qu'elle ne savait de quelle manière s'y prendre pour en instruire Valerio, qui ne pouvait pas l'ignorer long-temps, à cause du prodigieux éclat que cela allait faire dans le monde, et elle leur demanda conseil sur ce qu'elle avait à faire. Le duc d'Albuquerque lui dit qu'il y avait pourvu; que l'histoire que la Française leur avait racontée le soir, lui avait donné l'idée de ce qu'il avait à faire, c'est-à-dire, de mander au duc de Medoc, qui était son parent, l'état de toutes choses, et le prier de venir lui-même sur les lieux mettre ordre à tout par son autorité, ce qu'il pouvait facilement, étant gouverneur de la pro-

vince ; qu'il ne doutait pas qu'il ne lui accordât sa demande, et que, quand il y serait, on prendrait avec lui des mesures pour faire en même temps tout savoir à Valerio, et ne rendre public que ce qu'on voudrait bien qui fût su pour mettre l'honneur d'Octavio et de don Pèdre à couvert; et que jusqu'à son arrivée on ne devait faire autre chose que tâcher de divertir le comte Valerio, et avoir soin des Français qui étaient dans le château.

A peine y furent-ils retournés, qu'on vint les prier de monter promptement dans la chambre d'un des Français, qui se mourait. C'était Deshayes, qui, se sentant proche de sa fin, avait voulu se réconcilier avec Sylvie, et lui demander pardon de tout ce qu'il avait fait contre elle; en un mot, lui faire une réparation entière. Il l'avait demandée avec tant d'instance, qu'elle n'avait pu se dispenser d'y aller; et afin que ce qu'il allait dire fût public, il pria qu'on fît entrer dans sa chambre tous ceux qui pouvaient rendre témoignage de ses dernières volontés, et surtout les gens de distinction. Il demanda au maître-d'hôtel de Valerio, qui parlait bon français, s'il écrivait, et ayant appris qu'oui, il le pria d'écrire ce qu'il allait lui dicter. La maîtresse de l'hôtellerie, qui avait été charmée du récit que mademoiselle de la Bastide avait

commencé à faire devant elle, était venue pour s'informer de sa santé, et lui offrir ses services; et comme elle apprit qu'elle était dans la chambre d'un Français qui se mourait, elle y monta, et fut présente au récit que fit Deshayes devant plus de vingt personnes.

Il parla fort long-temps pour un homme aussi bas qu'il paraissait être; il avoua toutes les fourberies qu'il avait faites à Sylvie et à Sainville, et leur en demanda pardon, aussi bien qu'à la tante de Sylvie, qu'il pria d'obtenir son pardon de ses deux autres sœurs, qu'il avait trompées les premières: il confessa que la baronne n'avait rien dit contre elle en leur présence dont il ne fût l'inventeur, et non pas Sainville, qui n'avait jamais parlé qu'avec vénération de Sylvie et de sa famille; il avoua son commerce criminel avec cette femme, et fit entendre en termes obscurs qu'il l'avait empoisonnée; en un mot, il déclara toute sa vie, au grand étonnement de tous ses auditeurs, surtout de la tante de Sylvie, qui en fut extrêmement surprise. Il finit en ordonnant à sa femme, par tout le pouvoir qu'il avait sur elle, d'épouser Sainville aussitôt qu'il serait mort, et il fit écrire cette volonté avec le don qu'il leur faisait à tous deux de tout son bien, pour en quelque façon les dédommager des peines qu'il leur avait causées; il dit qu'il mourrait

content s'il pouvait embrasser Sainville, et le demanda avec tant d'empressement, qu'on fut obligé de le faire apporter. Celui-ci y vint de bon cœur, et lui pardonna de même; et enfin Deshayes s'étant réconcilié avec tout le monde, et après avoir fait signer son testament par tous les assistans comme témoins, et l'avoir mis entre les mains de Sylvie, qui fondait en larmes, pria tout le monde de sortir, et de le laisser seul avec un confesseur, qui ne l'avait point quitté depuis le soir du jour précédent.

La duchesse et Eugénie emmenèrent la marquise et Sylvie dîner, avec le reste de la compagnie, auprès du lit de Valerio. Le duc d'Albuquerque assura la marquise qu'elle n'avait rien à craindre pour la vie de son époux, le conseil d'Espagne ayant trop de lenteur pour décider rien sur une première lettre, et sans avoir fait des informations exactes, surtout s'agissant d'un homme de qualité, avoué de son roi; et qu'avant qu'on pût en rien résoudre, il se faisait fort que le duc de Medoc écrirait en sa faveur au marquis de Pescaire, vice-roi de Naples, son beau-frère; qu'il l'attendait le jour même, et que ce serait par-là qu'il l'obligerait de commencer aussitôt qu'il serait arrivé, et que dans le moment on ferait partir un courrier pour Naples.

La marquise, tout-à-fait remise par des assurances si obligeantes, reprit sa gaîté ordinaire; insensiblement la conversation tomba sur Sylvie et Deshayes. Valerio dit à la marquise qu'il avait trop d'obligations à Sainville pour l'abandonner; qu'il avait beaucoup d'amis en France, et qu'il les ferait joindre aux siens, pour faire connaître qu'il était faux qu'il eût enlevé Sylvie, et pour faire exécuter le testament de Deshayes.

On alla dans la chambre de Sainville, auprès de qui on se mit, et où les civilités qui recommencèrent ne furent interrompues que par l'arrivée du duc de Medoc. Il vint seul, n'ayant point voulu dire à son épouse où il allait, de peur de l'exposer, au cas qu'elle eût voulu le suivre dans un lieu qu'il se figurait plein de troubles et de confusion. Il était suivi de ses gardes et de plusieurs hommes de main en cas de besoin. On eut toute la joie possible de le voir, et après les premiers complimens, avant que de se mettre à table, le duc d'Albuquerque s'acquitta de la promesse qu'il avait faite à la marquise. Il dit au duc de Medoc ce qu'elle lui avait confié, et le pria de lui rendre service. Dorothée, Valerio et Eugénie se joignirent à lui, et le duc, qui avait l'âme toute généreuse, et qui se faisait un plaisir de rendre service aux gens

de qualité, fit non-seulement ce que le duc avait promis qu'il ferait en écrivant à son beau-frère, mais il écrivit encore aux premiers du conseil de Madrid. Il montra ses lettres avant que de les cacheter, qui étaient écrites avec tant de zèle, qu'il n'aurait pas pu se servir de termes plus pressans quand il aurait été question de la vie de son propre fils; et enfin il acheva de mettre en repos l'esprit de la marquise, qui fit partir deux courriers dans le moment même, pour les porter à leur adresse.

Ils se mirent à table, où ils soupèrent fort bien, et ne furent interrompus que par la prière qu'on vint leur faire de remonter dans la chambre de Deshayes, qui demandait à voir Sylvie pour la dernière fois. Mademoiselle de la Bastide avait dit au duc de Medoc ce que c'était que ce Français, et lui en avait succinctement raconté l'histoire. Il alla le voir aussi bien que les autres, et fut aussi témoin des pardons qu'il demanda derechef à Sainville et à son épouse, de l'ordre qu'il leur donna de s'épouser, et du don de son bien qu'il leur réitéra; après quoi ayant prié sa femme qu'elle l'embrassât pour la dernière fois, il mourut entre ses bras avec toutes les dispositions d'un bon chrétien, et un repentir sincère.

Les sentimens qu'il marqua dans ses derniers

momens le firent regretter surtout de Sainville et de Sylvie, dont le cœur était bon et bien placé. Il fallut l'arracher d'auprès de lui, et la duchesse Dorothée l'emmena avec les deux autres Françaises dans son appartement. Elle fut bientôt consolée, et en effet elle ne faisait pas une assez grande perte pour la regretter long-temps. Sa tante lui avoua que croyant bien faire, et ignorant les sujets qu'elle avait de fuir Deshayes, c'était elle qui l'avait averti du chemin qu'elle prenait, et qu'elle lui avait écrit pendant qu'elle parlait à l'abbesse du couvent où elle avait voulu entrer; qu'enfin elle lui avait écrit de Toulouse même qu'elles partaient pour Madrid; mais qu'elle ne s'en repentait point, puisqu'en cela elle n'avait fait que lui procurer le moyen de faire une fin plus belle que celle que ses actions pouvaient lui attirer. Pour ne plus parler davantage de Deshayes, il fut enterré le lendemain matin avec peu de faste, mais pourtant le plus honnêtement qu'il se put.

Sylvie n'ayant plus sujet d'observer ses démarches, dont elle ne devait plus rendre compte à personne, écrivit à sa mère tout ce qui lui était arrivé, surtout la mort de Deshayes, et ce qui l'avait précédée, et s'engagea d'accompagner la marquise pendant qu'elle serait en Espagne; ce qu'elle fit non-seulement pour lui

témoigner le ressentiment qu'elle avait des retraites qu'elle lui avait données, mais encore pour ne plus s'éloigner de Sainville, qu'elle savait bien ne la devoir plus abandonner.

CHAPITRE XXXIX.

Du grand projet que forma le duc de Medoc, et dans lequel don Quichotte entra avec plus de joie que Sancho.

Cependant le duc de Medoc était dans une très-grande impatience de savoir à fond le sujet pour lequel on l'avait prié de venir. Il avait été impossible de le satisfaire, parce que l'occasion ne s'en était pas présentée, et qu'on n'avait voulu rien dire en présence de Valerio : mais ce comte se trouvant beaucoup mieux, et s'étant fait porter dans la chambre de Sainville, le duc d'Albuquerque profita de ce temps-là pour emmener le duc de Medoc dans l'appartement qui lui avait été préparé, et fit avertir la comtesse et don Quichotte de venir les y trouver.

Quelque lecteur a sans doute déjà trouvé à redire qu'on n'ait point parlé des civilités que notre chevalier avait faites à ce duc, et s'imagine peut-être qu'il ne lui en fit point. Lecteur, mon ami, on t'a donné une trop belle idée de la civilité de don Quichotte pour n'y avoir pas suppléé de toi-même.

Lorsqu'ils furent tous assemblés, c'est-à-dire les deux ducs, la duchesse Dorothée, la comtesse

Eugénie et don Quichotte, Eugénie raconta au duc tout ce qu'elle avait dit au lieutenant, et que le greffier avait écrit ; après cela don Quichotte et le duc d'Albuquerque l'instruisirent de ce qu'ils avaient vu. Ce ne fut pas sans élever la valeur de notre chevalier au-dessus de celle de Roland et de Renaud. Le duc de Medoc étant instruit de tout, rêva quelque temps, après quoi prenant la parole, il leur dit qu'il ne voyait pas qu'on dût faire aucun mystère de l'aventure à Valerio ; qu'il convenait même qu'il en fût informé; qu'à la vérité l'infâme personnage que ses frères y avaient joué lui ferait beaucoup de peine, mais aussi qu'il en serait bientôt consolé, surtout lorqu'on lui ferait comprendre que c'était un bonheur pour lui que tous deux y fussent restés, et qu'ils eussent péri par la main de la justice divine, qui laissait le champ libre de mettre leur réputation à couvert devant les hommes ; que pour cela il fallait absolument nettoyer la forêt des bandits qui désolaient le pays, et les faire tous périr de quelque manière que ce fût, et que cet article regardant ses devoirs, il s'en chargerait, ajoutant que si on pouvait en prendre quelques-uns en vie, il fallait les remettre entre les mains du lieutenant, qui les enverrait avec Pedraria sécher sur les grands chemins, et qu'il se chargeait encore de faire supprimer des infor-

mations tout ce qui chargeait Octavio et don Pèdre pour sauver leur mémoire d'infamie, et de faire substituer à la place de ce qui serait supprimé un aveu des criminels qui les auraient assassinés eux-mêmes sans les connaître, ce qui ne tournerait nullement à la honte de Valerio, qui jouirait tranquillement de leurs biens sans appréhender que le fisc osât jamais s'en emparer.

Ce conseil du duc de Medoc fut trouvé parfaitement bon et généralement approuvé. Comme ce duc était un très-honnête homme, il voulut bien à la prière d'Eugénie se donner la peine et se charger de tout. Don Quichotte, qui ne demandait qu'à se signaler, dit qu'il fallait aller dès le lendemain dans la forêt, et qu'il se faisait fort d'en venir à bout lui seul, sa profession étant de purger le monde de brigands. On arrêta sa fougue, et le duc, après l'avoir assuré qu'on ne ferait rien sans lui, lui fit promettre qu'il ne sortirait point du château, ce qu'il jura foi de loyal chevalier. Cela ayant été résolu de la sorte, chacun se retira dans son appartement, où on passa la nuit avec assez de tranquillité.

Le duc ne manqua pas d'envoyer le lendemain chercher le lieutenant avec ordre d'amener main forte ; il envoya encore quérir plusieurs gens de justice pour voir tout d'un coup la fin de l'a-

venture. Ce lieutenant vint avec son greffier, et il leur parla long-temps en particulier, après quoi il se fit rendre la déclaration qu'Eugénie avait faite, et leur ordonna d'en dresser une autre, selon le sens qu'il leur prescrivit.

Pendant qu'ils y travaillaient, il entra dans la chambre de Valerio, dont il fit sortir tout le monde; et étant resté seul avec lui, après l'avoir préparé à ce qu'il avait à lui dire par un discours fort moral sur les accidens de la vie, que l'Espagnol rapporte, et que je passe sous silence, il lui lut le papier qu'il avait apporté, et lui expliqua tout le reste de vive voix. Le comte demeura comme frappé de la foudre à ce discours; mais le duc sut si bien le tourner et le convaincre, qu'il lui rendit sa tranquillité d'esprit, à la confusion près, d'être d'un sang qui avait pu produire de si mauvais garnemens. Il l'obligea à regarder cet accident comme lui étant très-favorable, et le fit même consentir qu'on allât enlever le corps de don Pèdre, qui avait été tué par le valet de Deshayes, et qu'on le fît enterrer honorablement comme celui de son frère tué par des voleurs, ce qui fut fait le matin même; et Dorothée, Eugénie, le duc d'Albuque et don Quichotte étant entrés dans la chambre en ce moment, n'eurent pas beaucoup de peine à le consoler, et ressortirent pour aller

faire conduire les corps de Deshayes et don Pèdre à leur dernière demeure.

Le duc, qui avait amené beaucoup de gens avec lui, en attendait encore d'autres, qu'il ne doutait pas qu'ils n'arrivassent incessamment; et tous ces hommes étant joints à ceux que le lieutenant avait amenés, et aux autres que Valerio pouvait fournir, on résolut de parcourir la forêt dès le lendemain, et de commencer à la pointe du jour, ce qui mit notre héros dans la plus grande joie qu'il eût eue de sa vie. Le reste de la journée se passa dans le château avec assez de joie, par rapport à la situation où tout le monde était. La maîtresse de l'hôtellerie vint encore s'informer de la santé des Françaises, et surtout de celle de la nouvelle veuve. On dira une autre fois pourquoi elle le faisait.

Don Quichotte et Sancho Pança ne furent pas plutôt seuls, dans leur chambre, que notre chevalier visita ses armes de tous côtés, et examina une nouvelle épée que Valerio lui avait donnée à la place de la sienne, qui s'était cassée, comme on a vu, en délivrant Eugénie. Ami Sancho, lui dit-il, ce sera demain le plus glorieux jour de notre vie, car nous y allons accomplir les ordres de la chevalerie errante, en purgeant le monde de brigands et de voleurs. Ah pardi, monsieur, répliqua Sancho, à qui

ces préparatifs ne plaisaient guère, vous me la donnez bonne, et nous ne tombons pas mal de la poêle au feu. Nous allons justement faire les chiens de chasse du bourreau, en lui allant, au péril de nos vies, chercher du giblier, et encore contre des gens désespérés, qui se vendront plus qu'ils ne valent. Tant mieux, interrompit don Quichotte, il y en aura plus de matière à exercer notre valeur. Et plus de horions à gagner, interrompit Sancho à son tour. Les diables d'enchanteurs n'ont qu'à se joindre à ces gens-là, poursuivit-il, et nous n'aurons pas besogne faite. Eh! ne te souvient-il pas, lui dit don Quichotte, que j'ai défait moi seul les démons à la gueule de leur enfer? Vraiment oui, je m'en souviens, répondit Sancho; mais peut-être aussi que ces démons n'avaient pas pouvoir sur votre vie; mais ceux-ci sont des hommes de chair et d'os, qui qui vous accommoderont en chien renfermé comme les Français, dont il y en a déjà un de mort. Pour moi, Dieu me préserve du baume de Fier-à-Bras.

Mais, ami Sancho, lui dit don Quichotte, il me semble que tu n'y viennes qu'à contre-cœur. Ma foi, monsieur, répondit le sincère chevalier, je n'y vais pas de trop bon cœur; si c'étaient des chevaliers? passe; mais des gens que l'on veut faire pendre, cela me sent l'alguazil, et franche-

ment c'est un vilain métier. Tu te trompes, ami Sancho, lui dit don Quichotte, un chevalier et un sergent, ou un homme de justice, sont en tout différens : l'un n'y va qu'attiré et poussé par la vue d'un gain sordide ; mais un chevalier errant n'y va qu'en vue de l'honneur, et pour délivrer les bons et les innocens des torts que ces bandits leur font. Eh bon, bon, reprit Sancho, dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es. Tenez, monsieur, ajouta-t-il, faites-en telle différence qu'il vous plaira, dans le fond c'est toujours le même métier ; et les mêmes membres de justice qui y gagnent autant d'honneur que les chevaliers, ont encore un profit que les autres n'ont pas ; mais, monsieur, il faut être demain matin de bonne heure sur pied, dormons, ou me laissez dormir, car le diable m'emporte si je réponds ; un bon payeur ne craint point de donner des gages. Don Quichotte voyant bien qu'il perdrait son temps de vouloir faire changer d'opinion à Sancho, ne dit plus mot.

CHAPITRE XL.

Des armes enchantées que les deux chevaliers reçurent de Parafaragaramus, avec des chevaux infatigables.

Ils avaient déjà tous deux les yeux fermés, lorsqu'ils furent réveillés par une voix de tonnerre, qui, par ces paroles, les retira tous deux des premières douceurs du sommeil.

Écoutez-moi, brave don Quichotte, vrai miroir de la chevalerie errante, honneur de la Manche, modèle de tous les chevaliers passés, présens et futurs. Je suis l'enchanteur Parafaragaramus, le plus grand et le meilleur de tes amis, à cause du service que tu as rendu à la comtesse Eugénie, à qui je donne bien souvent à boire et à manger; c'est par mon art que tu t'es trouvé aux occasions de lui être utile. Fie-toi sur ma parole, tu délivreras dans peu la princesse Dulcinée du Toboso, et tu la reverras dans sa première beauté: l'aventure t'en est réservée, et je t'en ouvrirai le chemin; mais le moment n'est pas encore venu. C'est par mon art de négromancie que ton épée s'est cassée lorsque tu as délivré la comtesse; laisse celle que tu portes, et j'aurai soin de te pourvoir d'une autre. Tu

trouveras demain, à l'entrée de la forêt, au même endroit où tu as retiré la comtesse des mains de ses ravisseurs, un cheval que je te destine, que monta autrefois le fameux Largail, des armes dont se servit Rodomont, et l'épée de Roger; elles te serviront contre tous les enchantemens, et par elles tu seras toujours victorieux dans les plus grandes aventures de ta vie. Le chevalier Sancho trouvera aussi un cheval, des armes, et l'épée de Pinabel. Sortez tous deux à la pointe du jour, à pied et sans épée, et donnez-vous de garde de dire votre secret à personne, car tout disparaîtrait.

Cette effroyable voix cessa à ces paroles, et laissa notre chevalier transporté de joie. Pour Sancho, il fut du temps à se remettre de la peur qu'il avait eue; mais enfin il reprit ses sens. Tu vois, ami Sancho, dit don Quichotte, que les bonnes actions ne sont pas sans récompense. Eh pardi, reprit Sancho, Parafaragaramus est bon homme, il aime à rire et à boire, et je l'aime à cause de cela. Mais, monsieur, poursuivit-il, il y a donc aussi d'honnêtes gens en enfer? Don Quichotte ne sut que répondre ou ne le voulut pas. Ah! dame de mes pensées, s'écria-t-il, illustre Dulcinée du Toboso, votre chevalier aura donc le bonheur de rompre l'enchantement qui vous retient! Sancho ne savait que penser de

cet article, c'est pourquoi il ne voulait pas tout-à-fait s'expliquer, et commençait même à croire qu'elle était effectivement enchantée. Il s'endormit sur cette pensée, et notre héros passa toute la nuit à songer à son bonheur.

Le lecteur est déjà dans l'impatience de savoir quelle était cette voix : il faut l'en retirer, et lui dire que le duc de Medoc avait questionné l'officier sur tout ce qui était arrivé à don Quichotte et à Sancho ; celui-ci lui avait dit tout ce qu'il en savait, et là-dessus le duc avait imaginé et en même temps résolu d'exécuter deux choses : l'une au sujet du désenchantement de Dulcinée, que nous verrons dans la suite, et l'autre au sujet du combat du lendemain.

Il connaissait assez la bravoure et l'intrépidité de notre héros, pour savoir jusqu'où son courage le porterait dans la forêt ; il prévoyait bien aussi que Sancho ne le quitterait pas d'un pas : il aurait bien voulu ne les point exposer contre des bandits ; mais dans le fond outre que don Quichotte n'aurait pas trouvé bon que l'affaire se fût passée sans lui, le duc voyait bien qu'il lui serait d'un grand secours, et qu'après tout c'était la mort la plus glorieuse qui pût arriver à deux fous, que de perdre la vie en servant le public ; d'un autre côté, il voyait bien que l'action serait chaude et de fatigue, et que les che-

vaux de nos aventuriers n'étaient point assez forts pour la supporter, ni leurs armes assez bonnes pour résister au mousquet et au pistolet; ainsi il avait jugé à propos de les armer par cette voie, étant bien persuadé que l'estime qu'ils feraient de leurs armes et de leurs chevaux qu'ils croiraient tenir de la main d'un enchanteur leur ami, les animerait davantage, et releverait le courage, surtout de Sancho qui lui paraissait abattu par la conversation qu'il avait eue avec don Quichotte, et que lui et Parafaragaramus avait écoutée.

Ainsi, quand nos aventuriers cessèrent de parler, le duc se retira à son appartement : il fit prendre à l'officier de Valerio un entonnoir, qu'il fit attacher à une sarbacane, et par un trou de fenêtre qui répondait sur une jalousie, cet officier criant à pleine tête dans l'entonnoir, avait dit ce qu'on vient de lire.

CHAPITRE XLI.

Don Quichotte et Sancho s'arment pour aller combattre les brigands. Ces deux chevaliers font des actions de valeur inouïes.

A peine le point du jour paraissait, que le héros de la Manche se leva, et fit lever Sancho. Ils s'habillèrent, et voulurent sortir à pied et sans arme, mais il était encore trop matin, et le pont-levis n'étant pas baissé, ni les chevaux prêts, il fallut prendre patience. Quand le jour fut grand, le duc, sous prétexte de visiter tout son monde, descendit dans la cour, où il fit semblant d'être surpris de voir nos deux chevaliers à pied et désarmés. Eh quoi! seigneurs chevaliers, leur dit-il, renoncez-vous à la profession? le péril vous fait-il peur? Personne n'a ici dessein de vous contraindre; mais avant que de vous en aller, il me semble que vous auriez dû prendre honnêtement congé. Monseigneur, lui répondit don Quichotte, je serais au désespoir qu'un autre allât plus avant que moi contre les ennemis, et si vous voulez vous en reposer sur moi seul, je me charge de l'aventure, et de purger la forêt des brigands qui s'y cachent. Au reste, nous avons des raisons pour sortir comme nous

rons pas mal de boire un coup à sa santé; en disant cela il s'assit sur l'herbe, et obligea don Quichotte d'en faire autant : il parla encore pendant le repas de la pesanteur de ses armes. Tu ne dois pas t'en étonner, lui dit son maître, les hommes d'autrefois étaient bien plus forts et plus grands que ceux d'à-présent : la nature dépérit tous les jours ; et outre cela, Pinabel était un larron extrêmement vigoureux, comme je te le dirai une autre fois. Quoi? dit Sancho, Parafaragaramus me donne les armes d'un larron pour en aller défaire d'autres! pardi je n'en veux point, elles me porteraient guignon. Eh! mon enfant, lui dit don Quichotte, ne sais-tu pas bien qu'on ne combat jamais mieux les méchans qu'avec leurs propres armes?

Ils auraient plus long-temps parlé et mangé, car la station plaisait fort à Sancho, si le duc ne fût arrivé suivi de toute sa troupe, au nombre de plus de cent hommes : il contrefit l'étonné de les voir si bien armés. Don Quichotte, qui mourait d'impatience de se signaler, voulait brusquement entrer dans la forêt; mais le duc lui dit qu'il fallait qu'une partie de son monde en fît le tour, afin que qui que ce fût n'en pût échapper, et qu'on se reconnaîtrait au son du cor que chaque troupe aurait. Pendant cette manière de conseil de guerre, Sancho avait plié

bagage, et avait mis le pâté et le pain d'un côté à l'arçon de la selle de son cheval, et la bouteille de l'autre. Le duc les questionna sur leurs armes et leurs chevaux, qui étaient en bon ordre, et leur dit qu'il soupçonnait là-dedans de la négromancie. Pardi, monseigneur, lui dit Sancho tout gaillard, tant de l'état où il se voyait que d'une bouteille qu'il avait presque vidée seul, il fait bon avoir des amis partout, et en enfer comme ailleurs : il y a des maudits enchanteurs qui nous piquent comme guêpes, mais il y en a aussi qui sont de nos amis. Patience, nous les reconnaîtrons; laissez-nous seulement aller, et vous verrez beau jeu. Allez à la bonne heure, dit le duc, qui avait divisé sa troupe en quatre, afin d'entrer de quatre côtés.

Notre intrépide chevalier, sans affecter aucune troupe, se jeta dans le premier chemin qu'il trouva, et ne suivant que ses visions, allait le plus vite qu'il pouvait. Sancho le suivit, et comme ils étaient tous deux parfaitement bien montés, ils furent bientôt éloignés et hors de vue. Ils allèrent long-temps dans la forêt sans trouver personne; mais enfin étant arrivés dans un fond, où ils virent deux ou trois petits chemins frayés, ils en suivirent un qui les conduisit à l'entrée d'une caverne qui servait de retraite aux bandits qu'ils cherchaient. On doit se res-

souvenir que les bandits étaient les diables forgerons que notre héros avait mis en fuite, et qui s'étaient joints aux coupes-jarrets que don Pèdre et Octave avaient rassemblés. Don Quichotte et son écuyer voulurent entrer l'épée à la main dans cette caverne ; mais ils furent aussitôt salués d'une décharge de coups de mousquet et de pistolet. Heureusement pour eux les coups étaient tirés de trop près, et outre cela n'avaient pas assez de force pour percer leurs armes, qui étaient à l'épreuve ; elles furent néanmoins extrêmement faussées, et la violence de cette charge fut si forte, que nos deux chevaliers en perdirent la respiration, et furent renversés sur la croupe de leurs chevaux, et de là glissèrent à terre : la croyance qu'eurent les bandits de les avoir tués, fut ce qui leur sauva la vie. Il est pourtant certain qu'ils se seraient très-mal trouvés de leur témérité, si une des troupes, attirée par le bruit, ne fût venue à leur secours ; elle arriva justement dans le temps qu'il fallait, puisque c'était dans le moment que nos aventuriers reprenaient connaissance.

Cette troupe étant à l'ouverture de la caverne, fit feu bien vivement, et les voleurs y répondirent en gens désespérés. Ce grand bruit acheva de faire revenir nos chevaliers de l'étourdissement où ils étaient ; ils se relevèrent, et ne se

sentant point blessés, et voyant encore leurs chevaux qui n'avaient pas branlé, ils crurent effectivement que leurs armes étaient enchantées, et n'hésitèrent pas de se jeter dans cette caverne avec beaucoup de résolution; on les y suivit pied à pied, l'épée d'une main et le pistolet de l'autre. Ceux des bandits qui n'avaient point été tués à cette charge, voyant bien qu'il leur était impossible de résister à tant de gens, quittèrent la partie, et se sauvèrent par de petites routes souterraines, par lesquelles cette caverne avait des issues inconnues à ceux qui auraient entrepris de les y attaquer. Don Quichotte et Sancho, après l'avoir parcourue toute, malgré l'obscurité qu'il y faisait, étaient près de revenir sur leurs pas, lorsqu'ils entendirent une voix qui les appelait. Ils y allèrent, et trouvèrent un homme lié et couché sur de la paille. Ils le délièrent et l'amenèrent à un plus grand jour, où il fut reconnu par des gens du château de Valerio, qui étaient de la troupe, pour ce même gentilhomme qui s'en était fui, lorsque don Pèdre et Octavio avaient voulu la première fois emmener Eugénie.

Il fut présenté au duc de Medoc, qui arriva dans le moment, attiré par le bruit de la mousqueterie. Celui-ci ne lui reprocha point sa lâcheté, d'avoir abandonné sa maîtresse, et il se

contenta de lui demander ce qu'il faisait là. Il répondit qu'après avoir quitté la comtesse, la peur ne lui avait pas permis de voir quel chemin il prenait, et qu'il était venu justement s'enfourner dans cette même caverne, où les voleurs s'étaient rassemblés peu de temps après; qu'il avait appris là qu'Octavio avait été dévoré par un ours, Valerio tué, Eugénie sauvée, et Pedraria arrêté; que don Pèdre, qui avait reconnu son cheval, l'avait fait chercher, et qu'on l'avait trouvé dans l'endroit où il s'était caché; que d'abord don Pèdre avait voulu le tuer, mais que peu après il avait changé de sentiment, et lui avait fait promettre que, sitôt qu'il serait guéri des blessures qu'il avait reçues à la cuisse et au bras, il retournerait chez Valerio, et faciliterait l'entrée du château à lui et aux siens pour poignarder le comte, la comtesse et tous leurs gens, et piller toutes les richesses qui étaient chez eux: qu'il lui avait tout promis pour éviter la mort présente, mais que, quatre jours après, plusieurs de ces bandits, qui étaient allés chercher des vivres, étaient revenus bien blessés, et qu'il avait appris d'eux, qu'ayant voulu attaquer un carrosse plein de femmes et l'amener, pour avoir les chevaux dont ils manquaient, ils s'étaient battus à deux reprises contre des Français, et un démon sous la figure d'un homme, qui leur

avait repris le carrosse, ôté Eugénie qu'ils tenaient encore, et tué huit de leurs camarades, et entre autres don Pèdre; que n'ayant plus de chef, et se doutant bien qu'ils seraient bientôt attaqués, ils avaient résolu d'aller chez Valerio, tuer tout ce qu'ils y trouveraient, piller le château, et après cela se retirer en France, ou se joindre aux bandits et miquelets des Pyrénées, et qu'ils auraient exécuté leur résolution dès la veille, s'ils n'avaient pas appris par ceux qui avaient été aux provisions, que le duc d'Albuquerque y était resté avec son monde, joint à cela qu'ayant su que vous, monseigneur, y étiez arrivé dès avant-hier avec un gros cortége, ils n'avaient différé leur dessein que jusqu'au départ de l'un ou de l'autre; qu'au reste, ils étaient environ vingt-huit hommes, tous gens de sac et de corde, bien résolus, et tellement fermes dans leur résolution, qu'ils avaient envoyé un des leurs vers le fameux Roque, pour lui demander sa jonction, et lui offrir de partager le butin avec lui et ses gens; mais qu'heureusement celui qui y était allé, était revenu la nuit même leur dire que Roque avait été vendu et livré à la Sainte-Hermandad, et tous ses gens dissipés.

Le duc de Medoc ayant entendu cette relation, renvoya chez Valerio ce gentilhomme et ceux des siens qui avaient été blessés, et fit compter

les bandits qui avaient été tués. On en trouva huit roides morts et deux hommes de justice: reste à vingt, dit-il, qu'il faut avoir morts ou vifs; allons, messieurs, ajouta-t-il, poursuivons notre quête.

Nos deux chevaliers, qui, sans attendre ses ordres, avaient remonté à cheval, étaient déjà bien loin, et avaient trouvé quatre de ces bandits qui s'échappaient, lesquels se voyant poursuivis firent volte-face, dans la résolution de se bien vendre : ils donnèrent dessus, l'épée au poing, d'estoc et de taille. Sancho, bien persuadé qu'il était invulnérable, imita son maître le mieux qu'il put, de sorte que, quelque résistance que ces hommes pussent faire, nos aventuriers en mirent deux sur la place, et des gens du lieutenant étant venus aux coups de pistolet, notre héros leur abandonna les deux autres, et les pria de leur sauver la vie. Eh! bon, bon, dit Sancho, plus de morts et moins de mangeurs; tuez, tuez, messieurs, ou je vais les pendre tout-à-l'heure. En disant cela il mit pied à terre, alla à eux, et s'approchant d'un dont l'épée était cassée, lui passa la sienne dans le corps. L'autre, voyant qu'il n'y avait point de quartier à espérer, aima mieux se faire tuer que de se rendre, et se battit avec tant de résolution, que malgré le nombre des assaillans, il en mit deux hors de combat.

Sancho, qui vit que les gens de justice dépouillaient et fouillaient les morts, les imita, et heureusement pour lui, celui à qui il s'adressa, était le trésorier de la troupe, et avait tout l'argent que don Pèdre et Octave lui avaient confié; en sorte que Sancho trouva un sac plein d'écus d'or et de pistoles d'Espagne. Il le mit promptement dans sa poche sans le montrer à personne, crainte d'être obligé de partager son butin. Cette bonne aventure le mit encore en goût, et augmenta sa bonne humeur. Il remonta à cheval, et suivit son maître qui était déjà assez éloigné. Sancho l'ayant rejoint, lui fit rapport de sa bonne fortune, et lui dit qu'il ne savait pas combien il y avait d'argent dans le sac, mais qu'il était bien lourd. J'en ai de la joie, lui dit don Quichotte, cela t'appartient de bonne guerre. Non pas à moi seul, monsieur, lui dit le fidèle écuyer, car c'est celui que vous avez tué. Nous parlerons de cela une autre fois, ami Sancho, lui dit-il; toujours puis-je te dire que je te sais bon gré de ton bon cœur, et je te donne le tout à condition que tu ne me diras plus que nous faisons le métier d'archers ou de sergens; cependant donne-moi à boire un coup, je t'avoue que j'ai soif. Et moi faim et soif, reprit Sancho; mettons pied à terre, mon cher maître. Non, non, dit don Quichotte, il faut voir la fin de l'aven-

ture. Ils burent donc seulement un coup à cheval ; et Sancho, qui avait le cœur gai, ne put s'empêcher de parler selon son naturel glouton. Tenez, Monsieur, dit-il, j'aime mieux cet argent-là que tous les gouvernemens du monde, et surtout ceux des îles Barataria ; car avec mon argent je trouverai de quoi vivre, à boire et à manger tout mon soûl, et dans mon gouvernement le docteur Pedro Rezio de Tirteafuera me voulait faire mourir de faim ; mais, à propos, mon cher maître, ce n'est pas une grande peine quand on a des armes enchantées, de tuer des gens qui ne peuvent vous faire aucun mal. Don Quichotte lui promit de lui répondre là-dessus une autre fois, ce que le temps présent ne lui permettait pas de faire ; ensuite ayant assez repu, ils continuèrent leur quête.

Cependant les autres troupes étaient toutes rassemblées, après avoir, chacune de son côté, traversé une partie de la forêt sans rien trouver ; et comme le jour était déjà fort avancé, le duc avait fait résoudre qu'on arrêterait le premier bandit qu'on trouverait sans lui faire aucun mal, et qu'on l'assurerait même de lui sauver la vie, pourvu qu'il découvrît les retraites des autres, et en facilitât la prise. Ce conseil réussit tout à propos, parce que, comme on en eut aperçu deux montés au haut d'un arbre, on alla à eux ;

mais la peur dont ils furent saisis en fit tomber un de si haut, qu'il se brisa tout le corps, et resta mort sur la place. Le duc parla à l'autre avec tant de douceur, qu'il se laissa gagner aux promesses qu'il lui fit, et étant descendu, conduisit la troupe dans tous les endroits de la forêt où ils se retiraient; on y en trouva huit, dont il n'y en eut que deux qui se défendirent et qui se firent tuer, les six autres étant hors de combat par les blessures qu'ils avaient reçues, tant à l'assaut de la caverne, que par les actions où ils s'étaient trouvés contre Sainville et Deshayes. La longue traite qu'ils avaient faite pour se sauver, et le sang qu'ils avaient perdu, ayant tout-à-fait épuisé leurs forces, ils furent pris vifs et remis entre les mains des gens du lieutenant, qui avec du vin leur raffermirent le cœur, et après cela les firent porter dans une charrette, qu'on envoya quérir à la même prison où était Pedraria.

Il ne restait plus que six de ses malheureux à trouver, mais il fut impossible d'en venir à bout dans la forêt. Ils étaient tous six ensemble, bien résolus de se défendre jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Ils avaient reconnu les couleurs et les bandoulières du duc de Medoc, sur le corps de ceux qui étaient venus au secours de notre héros, qui les avait attaqués le premier dans leur

caverne ; et ils ne doutaient pas que ce ne fût lui qui leur avait dressé cette partie ; et comme ils ne croyaient pas qu'il eût osé entrer dans la forêt, ni se commettre avec des gens comme eux, ils avaient résolu de venger leur mort par la sienne, ainsi au lieu de se cacher dans leurs retraites ordinaires, ils avaient quitté le bois, s'étaient jetés du côté du chemin du château de Valerio, et en tournant le dos à ceux qui les cherchaient, ils croyaient trouver le duc seul, ou du moins peu accompagné et hors d'état de leur résister ; mais au lieu de lui, ils trouvèrent la duchesse son épouse.

CHAPITRE XLII.

Comment don Quichotte sauva la vie à la duchesse de Medoc. Nouveaux explois des deux chevaliers.

On a dit ci-dessus que comme le duc de Medoc était parti de chez lui sans dire à la duchesse ni où il allait ni pourquoi il sortait, ne le voyant point revenir le soir, elle s'en enquit; et quelqu'un de ses domestiques lui ayant dit qu'il était allé chez le comte Valerio, où étaient don Quichotte et Sancho, elle ne s'en mit plus en peine; mais la journée du lendemain étant passée sans le voir revenir, et sachant d'ailleurs qu'il avait encore envoyé chercher du monde, elle crut que c'était quelque nouveau divertissement qu'il se donnait aux dépens de nos aventuriers, et voulut en avoir sa part. Il n'y avait que deux petites lieues de son château à celui du comte; ainsi elle résolut d'y venir à l'issue de son dîner. Elle se mit donc en chemin, et croyant le pouvoir faire en toute sûreté, elle n'avait que son train ordinaire, qui consistait en un écuyer, un cocher, un postillon, et quatre valets de pied derrière son carrosse, tous désarmés, qui ne se doutant de rien, venaient tranquillement au-devant des

six bandits qui allaient à eux. Sitôt que ces scélérats furent proches d'eux, prenant l'écuyer pour le duc dans son carrosse, ils y lâchèrent quatre coups de mousquet qui tuèrent l'écuyer et le cocher, cassèrent une jambe à un valet de pied, et firent tomber la duchesse évanouie. Heureusement pour elle, don Quichotte et Sancho étaient à l'entrée de la forêt de ce côté-là. Leurs chevaux, accoutumés à courir au feu, prirent à toutes jambes le chemin du bruit, et furent en un moment hors du bois. Le carrosse de la duchesse n'en était pas à deux cents pas, ainsi nos aventuriers virent distinctement ce que ces misérables faisaient.

Dans la croyance où ils étaient d'avoir tué le duc et la duchesse, ils ne songeaient plus qu'à se sauver, et pour cela dételaient les chevaux du carrosse pour s'en servir. Le cocher était étendu par terre, le postillon et trois valets de pied fuyaient à travers champ, en criant de toute leur force : celui qui n'était que blessé était à terre, où étant plus mort que vif, il n'osait branler ni ouvrir la bouche. Notre héros coupa chemin à un des fuyards, et ayant appris de lui qu'on venait d'assassiner la duchesse de Medoc, il tomba comme la foudre sur les bandits qui n'avaient pas encore eu le temps de monter à cheval. Deux de ces malheureux, dont les

mousquets étaient chargés, l'attendirent de pied ferme; et sitôt qu'il fut à portée, ils les tirèrent. Leur crime leur ôtant l'assurance, la main leur trembla, et leurs coups donnèrent en glissant sur sa cuirasse, qui ne le percèrent pas, et ne firent que lui ôter un moment la respiration. Sancho vint à lui, et le soutint sur son cheval. Si ces scélérats n'avaient pas été aveuglés, et qu'ils eussent conservé un peu de bon sens, il est constant que nos braves étaient morts, parce qu'il n'y avait rien de si facile que de les égorger; mais les criminels manquent toujours à quelque chose : ils s'amusèrent à recharger leurs mousquets, et à aider leur camarade, ce qui donna le temps à don Quichotte de revenir à lui, et à la duchesse celui de reprendre assez ses sens pour s'apercevoir qu'on était venu à son secours.

Notre héros reprit sa fureur en même temps qu'il reprit connaissance, et joignit les bandits l'épée à la main, qui, surpris de se voir sur les bras un homme qu'ils croyaient mort, se défendirent avec tout le désespoir de gens qui n'attendaient que la roue, et don Quichotte les attaquait avec toute la témérité d'un chevalier errant. Sancho, prévenu qu'il n'avait rien à craindre, fut le premier à tirer du sang, et se défit d'un qui tâchait de ne le point ménager. Son cheval fut blessé d'un coup de pointe au

poitrail, et n'étant pas accoutumé d'être piqué dans cet endroit, il se cabra, et jeta le pauvre écuyer sur sa croupe, et de là à terre. Il fut pourtant assez heureux pour n'être point blessé de sa chute. Don Quichotte, qui conservait son sang froid, le couvrit contre deux bandits qui voulaient le tuer. Sancho se releva promptement; mais comme il avait lâché son épée en tombant, un des voleurs s'en était saisi. Tout désarmé qu'il était, il ne perdit pas le sens, et prit un palonnier qui était à terre, et s'en servit comme d'une massue si à propos, qu'il en assomma un des bandits qui faisaient tête à don Quichotte, et cassa les jambes de celui qui avait son épée, qu'il reprit tout aussitôt, et la lui passa dans la gorge.

Tout cela s'était fait à la tête des chevaux du carrosse, et devant les yeux de la duchesse, qui ne savait qui étaient ses vaillans défenseurs. Elle fut remarquée par un de ces scélérats, qui poussé de son désespoir vint à elle, et l'aurait tuée si don Quichotte ne se fût aperçu de son dessein. Ce malheureux se préparait à porter un coup d'épée à cette dame, et l'aurait assurément percée, si notre héros n'eût fait gauchir le coup, en lui poussant son cheval sur le corps, en sorte que la duchesse en fut quitte pour la peur, et pour une égratignure à la main qu'elle avait portée au-devant du coup.

Cependant un des bandits, qui restait en état de défense, voyant bien que sa résistance ne servirait de rien, s'était servi de l'occasion, et étant promptement monté sur le cheval qui s'était déchargé de Sancho, il le piquait ou plutôt le pressait de tout son possible, car il n'avait point d'éperons, et se serait peut-être sauvé, si Sancho ne s'en fût point aperçu. Mon cher maître! cria-t-il à don Quichotte, comment boirons-nous? voilà un voleur qui emporte le pain et le vin, et j'ai une soif enragée? courons vîte après. Don Quichotte, qui venait de terrasser celui qui avait voulu tuer la duchesse, ne voyant plus qu'un homme en état de défense, et qu'il lui venait encore du secours d'un autre côté, se contenta de recommander de ne le pas tuer, et de le prendre vif, après quoi il se mit aux trousses du fuyard, qu'il eut bientôt atteint, et dont il eut aussi bientôt purgé le monde.

Les gens qui venaient au secours de la duchesse étaient les siens mêmes, qui, après avoir été de loin témoins du combat de nos braves, et voyant que le nombre des assassins diminuait, étaient venus pour achever d'en délivrer leur maîtresse, et se servant de l'exemple que Sancho leur avait montré, ils prirent chacun un palonnier, et eurent bientôt abattu le malheureux qui restait sur ses pieds; ils allaient achever de l'assommer,

lorsque don Quichotte, qui arriva ramenant le cheval de Sancho, et par conséquent la bouteille, les empêcha de tuer ce misérable, et se contenta de le faire lier et garrotter aussi bien que l'autre, que Sancho avait assommé, et celui à qui il avait fait passer son cheval sur le corps, qui tous deux n'étaient qu'étourdis. De sorte que de ces six qui avaient voulu assassiner le duc, il n'y en eut que deux qui restèrent sur la place, et quatre autres qui furent pris en vie, desquels était celui à qui Sancho avait cassé les jambes.

Sancho ne voyant plus à combattre, et se ressouvenant que la dépouille était à lui, fouilla les vivans et les morts, sur qui il trouva encore du butin qui lui plut beaucoup, quoiqu'il ne fût pas si considérable que le premier; il leur laissa néanmoins leurs habits, parce qu'ils ne valaient pas la peine d'être emportés. Pendant qu'il était occupé à cette belle action, don Quichotte l'avait été à faire lier ceux qui étaient encore en état de défense, et tous deux n'ayant plus rien à faire, Sancho se ressouvint qu'il avait soif, et fit ressouvenir son maître de la même chose.

Ils levèrent en même temps l'armet, don Quichotte pour aller à la duchesse, et Sancho pour boire. Ce fut là que cette dame les ayant reconnus, en fut en même temps surprise et réjouie.

On laisse à penser aux lecteurs les remercîmens qu'elle leur fit, et qu'elle avait en effet sujet de leur faire. Notre héros lui dit qu'il était le plus heureux de tous les chevaliers, de ce que la fortune lui avait fourni l'occasion de lui rendre service; qu'il était très-fâché du risque qu'elle avait couru, mais aussi qu'il était très-réjoui de l'en avoir retirée. Elle remercia aussi Sancho, qui lui dit à l'oreille qu'en peu de temps elle en verrait bien d'autres, puisque les enchanteurs ne les persécutaient plus tant qu'ils avaient fait, et qu'ils en avaient un du premier ordre avec qui ils avaient contracté amitié. Il n'en voulut pas dire davantage, de crainte d'être entendu de son maître, qui présenta la main à la duchesse pour la faire descendre de carrosse, pour en ôter le corps de son écuyer. Sancho le voulait encore fouiller, mais il en fut empêché par don Quichotte, qui lui dit, que ce n'était pas un ennemi, et que par conséquent, ce qu'il avait n'était pas de bonne prise. Il entretint cette dame pendant qu'on raccommodait son train, avec tant de courtoisie et de sagesse, qu'elle ne savait que juger d'un homme qui était effectivement fou, et qui pourtant parlait de si bon sens, et se battait avec tant de conduite et de valeur.

Il avait mis pied à terre pour aider à la duchesse à descendre de carrosse, et Sancho n'é-

tait point encore remonté sur son cheval, lorsque la duchesse, qui s'informa du duc son époux, ayant appris qu'il était lui-même dans la forêt à la quête des bandits, en eut une vive douleur, craignant qu'il ne s'en trouvât quelqu'un assez déterminé pour aller à lui, comme il en était venu à elle; et cherchant dans sa tête le moyen de le retirer d'un lieu où il courait tant de péril, elle n'en trouva point de meilleur ni de plus facile que celui de faire tirer plusieurs coups de mousquet, ne doutant pas qu'il ne vînt au feu; comme en effet elle ne se trompa pas. On avait ôté aux six bandits, qui l'avaient attaquée, leurs armes et leur poudre, ainsi elle ordonna à ses gens de s'en servir pour tirer coup sur coup. Ils le firent, et Sancho, qui voulut à contre temps faire l'officieux, se mit de la partie, malgré son serment de ne rien avoir à démêler avec une arme infernale. Il ne savait par où s'y prendre, mais sa vaine gloire ne lui permit pas d'avouer son ignorance.

CHAPITRE XLIII.

De l'accident qui arriva au chevalier Sancho, en tirant une arme à feu. Remède pire que le mal.

Il prit un des mousquets, et imitant le mieux qu'il put ce qu'il voyait faire aux autres, il le chargea de trois fois plus de poudre qu'il n'en fallait. Si le canon n'en avait pas été parfaitement bon, il aurait infailliblement crevé entre ses mains, et l'aurait sans doute tué, ou du moins estropié pour toute sa vie; outre cela, il ne referma pas la gibecière où était la poudre à canon, et en mit dans le bassinet une si grande quantité, qu'il en répandit sur lui. Il lâcha son coup en tournant la tête, mais non assez promptement pour s'empêcher d'être grillé comme un cochon. La barbe, les sourcils, les yeux, les mains, tout s'en sentit, et le coup partant dans l'instant, le repoussa si bien, qu'il le jeta sur le dos, les quatre fers en l'air, et le feu prit en même temps au reste de la poudre qui était dans la gibecière, si bien que le pauvre Sancho parut faire la cabriole au milieu du feu et des flammes, en criant comme un enragé.

L'inquiétude de la duchesse ne l'empêcha pas

de rire d'un si beau saut, mais elle se retint en voyant la rage et la fureur qui montèrent tout d'un coup au visage de don Quichotte, qui courut à son écuyer, et le trouva, comme j'ai dit, presque mort, grillé, roussi et rôti, et la mâchoire toute en sang. Le coup avait été si violent, que la contusion lui avait fait enfler la joue comme un ballon, en sorte que c'était en même temps un spectacle affreux et pitoyable. Otez-moi ces armes infernales, chevalier, dit-il à son maître; je suis mort. Il crachait plus de sang qu'il ne disait de paroles, et ne pouvait pas ouvrir les yeux; enfin c'était une chose épouvantable que l'état où il était. Son maître prit le mousquet qui était à terre à côté de l'infortuné Sancho : Que maudit sois-tu de Dieu et de ses saints, malheureux instrument, dit-il en le cassant sur une roche de toute sa force, arme de l'invention du démon et de ses mauvais anges.

Il en voulait faire autant de ceux que tenaient les gens de la comtesse, et l'aurait fait si elle ne l'avait retenu. Il revint auprès de son écuyer, qui criait toujours de toute sa force qu'il était mort. C'est ici, mon pauvre Sancho, lui dit-il d'un ton de compassion, qu'il nous faudrait du baume de Fier-à-Bras. Non, non, monsieur, lui dit un des gens de la duchesse, il y a d'autres remèdes qui, à la vérité, ne font pas un effet si

prompt, mais qui peuvent soulager le seigneur Sancho. Dites-le promptement, je vous supplie, lui dit le pitoyable chevalier. Il ne faut que de l'urine, répondit l'autre, et en laver les plaies, cela emportera à coup sûr le venin et la douleur. La duchesse ayant dit qu'il était vrai, il ne resta plus qu'à faire l'opération. Il fut question de ramasser de l'urine; mais don Quichotte et Sancho ne se ressouvinrent pas du gobelet; en sorte que la duchesse leur tournant le dos, et s'éloignant d'eux, leur dit qu'ils fissent comme ils l'entendraient, et elle abandonna le pauvre chevalier Sancho à leur discrétion, ou plutôt à leur malicieuse charité. Sitôt que la duchesse fut derrière son carrosse, et qu'elle ne pouvait plus les voir, ils firent les empressés et les officieux pour le soulagement du patient; et comme il ne pouvait voir leur opération, le plus hardi, ou plutôt le plus effronté d'eux tous, alla se mettre à genoux auprès de lui, et lui lâcha sur le visage le superflu de son humidité; tous les autres en firent autant après lui, et inondèrent l'infortuné Sancho, le plus copieusement qu'ils purent à la décharge de leurs reins. Ruy Gomez dit que malicieusement ils lui en lâchèrent quelque portion dans la bouche, que le chevalier avala malgré lui.

Pendant cette belle opération, le duc, qui venait en effet au bruit qu'il avait entendu de la

forêt, fut bientôt auprès de la duchesse; et le premier objet qu'il vit, ce fut les charitables chirurgiens en œuvre. Cela le fit rire de toute sa force, et n'aurait pas sitôt cessé, si la duchesse ne lui avait pas fait signe. Il fut fort étonné de la voir où il l'attendait si peu, et plus encore lorsqu'elle lui raconta ce qui lui était arrivé, en y joignant toutes les louanges imaginables que la reconnaissance, qu'elle devait à nos aventuriers, lui arracha.

Tous ses gens se rejoignirent dans cet endroit, et par le compte qu'il fit des bandits, il trouva qu'il n'en était échappé aucun, tous les vingt-huit ayant été tués ou pris. Il les remit tous entre les mains de son lieutenant et de son greffier, qui firent mettre dans une charrette ceux qui étaient blessés et hors d'état d'aller à pied, et qui firent marcher de bonne grâce à coups de bâton ceux qui pouvaient mettre un pied l'un devant l'autre. Après cela, le duc monta en carrosse avec la duchesse. Don Quichotte remonta à cheval. Sancho, à cause de l'infection des médicamens qu'on lui avait répandus sur le visage, et qui avaient coulé tout le long de son corps, ne fut point mis dans le carrosse, quoiqu'il en eût bien besoin, mais on le mit sur une espèce de brancard, et tous ensemble prirent le chemin du château de Valerio. Don Quichotte fut tou-

jours à la portière du carrosse, et eut lieu d'être content des louanges que le duc et son épouse donnèrent à l'envi l'un de l'autre à sa valeur.

Comme je n'ai point parlé du duc d'Albuquerque, il est à propos d'en dire un mot. Il n'avait point été à la quête des bandits, ni par conséquent présent à aucune des actions qui s'y étaient passées, pour plusieurs raisons. La belle Dorothée, son épouse n'avait pu souffrir qui s'éloignât, et Eugénie avec les Françaises qui s'étaient jointes à elle, l'avaient prié avec tant d'instance de rester dans le château, pour mettre ordre à tout en la place de Valerio, qui n'était point en état d'agir, qu'il n'avait pu se dispenser de demeurer, outre que d'ailleurs il n'était point véritablement homme de guerre, joint à cela que le duc de Medoc lui-même l'en ayant prié, il avait été obligé de céder à tant d'importunités. Valerio, Eugénie, le duc d'Albuquerque, son épouse et les Françaises, avaient fait leur possible pour empêcher le duc de Medoc de se charger de l'exécution de l'entreprise, et l'avaient supplié de s'en reposer sur le lieutenant, ou un de ses officiers, et de ne se point commettre avec des gens désespérés, de sac et de corde, en un mot des bandits indignes de sa présence et du péril où il allait se précipiter. Valerio et Sainville de leur côté l'avaient

supplié, presque à mains jointes, de remettre la partie à une autre fois, et d'attendre quelque temps qu'ils fussent en état de le seconder et de l'accompagner. Il leur avait à tous refusé cette complaisance, en leur faisant comprendre que l'entière exécution du dessein et sa réussite dépendaient uniquement de la diligence; parce que si on donnait le temps à quelqu'un de ces scélérats de s'échapper ou de s'éloigner, il serait, après leur fuite, impossible de sauver la réputation de don Pèdre et celle d'Octave, et par conséquent celle de Valerio; ce qui était vrai : ainsi il leur avait si résolument dit qu'il voulait que l'affaire fût terminée dès le lendemain par lui-même, qu'on avait été obligé de le laisser faire comme il voulut, et d'une manière dont il est sorti à son honneur, avec l'aide de nos deux chevaliers.

Le duc d'Albuquerque sachant que monsieur de Medoc revenait, alla au-devant de lui. Il fut en même temps surpris et réjoui de voir la duchesse sa parente; il frémit du péril qu'elle avait couru, et eut beaucoup de douleur de voir Sancho dans l'état affreux où il était. Tout le monde entra dans le château, et chacun alla se désarmer. Le chirurgien ne manqua pas d'occupation, surtout à panser les bandits qui avaient été blessés, et qui ne voulaient pas qu'on cherchât à

prolonger leur vie, qu'ils devaient perdre sur un échafaud; on les avait amenés au château, parce qu'il était trop tard pour les conduire où leurs camarades avaient été envoyés.

Sancho fut dépouillé, visité et pansé à son tour. Il avait eu la précaution de mettre son butin en sûreté entre son matelas et son lit de plume, et depuis, crainte d'accident, il le fit toujours coucher avec lui. Outre sa brûlure, il avait encore l'estomac tout noir de la contusion, joint à cela qu'il ne voyait goutte du tout; mais son mal le plus sensible pour lui, était celui de la mâchoire, parce qu'il ne lui permettait pas d'ouvrir la bouche, ni pour mâcher ni pour parler. Il resta plus de huit jours aveugle, mais peu à peu sa vue lui revint, et sa mâchoire qui se remit, lui fit faire une vie de son goût, puisqu'il ne faisait que boire, manger et dormir. Cela dura dix à douze jours, qui fut le temps que Valerio et Sainville employèrent à se remettre. Nous dirons ce qu'ils firent après ce temps, quand nous aurons vu ce qui se passa dans le château.

CHAPITRE XLIV.

Ce qui se passa dans le château après cette expédition.

On se mit à table sitôt qu'on eût eu soin des blessés, et qu'on se fût assuré des prisonniers; et comme la journée avait été fatigante, on se coucha de bonne heure; le lendemain on fit enterrer les morts fort honorablement, surtout le gentilhomme qui avait été assassiné dans le carrosse de la duchesse, Les dix-sept bandits qui avaient été tués dedans et dehors la forêt, furent par provision envoyés sur les roues, en attendant que le reste leur fût envoyé pour compagnie. Après cela, le lieutenant partit, et emmena son gibier, ayant reçu de bons ordres sur la manière dont il devait tourner les informations, et sauver celui qui avait indiqué les retraites des autres, comme le duc le lui avait promis.

Le lieutenant revint trois jours après, et fit voir au duc les informations et les interrogations des bandits; le duc les trouva comme il l'avait souhaité, et les communiqua à Valerio, qui eut lieu d'en être satisfait. Ce lieutenant et son greffier, après avoir été amplement récompensés de

leur peine par le comte, eurent encore le butin des bandits qu'ils retournèrent chercher dans la caverne, où ils l'avaient laissé, sans parler de leurs chevaux, sur lesquels ces malheureux n'avaient pas eu le temps de monter. Pour ne plus parler d'objets si affreux, justice fut faite d'eux tous, et ils furent envoyés border les grands chemins, excepté celui à qui le duc de Medoc avait promis la vie, et à qui non-seulement il donna la liberté, mais encore une somme d'argent suffisante pour le conduire hors d'Espagne, et mener un train de vie plus honnête; on l'avait mis exprès dans un endroit d'où il lui fut facile de se sauver, et on dressa un procès-verbal de son évasion, pour la décharge du geolier et des autres qui pouvaient en être inquiétés. Ainsi le comte eut l'esprit en repos de tous côtés, et ne songea plus qu'à rétablir ses forces. Les informations furent envoyées en cour, où les sentences furent depuis confirmées.

Cela donna lieu à la duchesse de Medoc de dire à son époux, en présence des autres Espagnols et des Français, qu'il avait eu tort de se tant exposer, et que ces informations, en lui faisant connaître le péril qu'il avait personnellement couru d'être assassiné, devaient lui faire faire une bonne résolution de ne plus se hasarder contre des gens déterminés, si le malheur

du pays voulait qu'il fût encore infecté de cette canaille. Les Françaises lui dirent la même chose, et ajoutèrent que la quête de ces malheureux était indigne des gens d'honneur et de qualité ; que les personnes considérables en France ne s'y commettaient pas, et laissaient ce soin à des gens destinés à cet emploi ; et qu'on regarderait en France avec horreur un officier de qualité distinguée, qui aurait seulement livré un malfaiteur, bien loin de l'avoir poursuivi et arrêté lui-même. Le duc de Medoc, qui avait un très-grand fonds de probité et d'honneur, écouta tout ce qu'on lui dit avec une patience admirable, et sans répondre un seul mot ; mais après qu'on eut achevé de lui dire tout ce qui se pouvait dire sur cette matière, il prit la parole, et après avoir remercié toute la compagnie en général, du soin que chacun en particulier avait témoigné pour sa personne, il ajouta que, s'agissant de rendre service au comte Valerio, et de sauver l'honneur d'une des meilleures maisons d'Espagne, il n'aurait pas eu l'esprit en repos, si lui-même n'y avait été ; que, de plus, chacun se faisait dans le monde un point d'honneur et de probité selon son humeur ; qu'il avouait que la recherche qu'on faisait de gens qu'on destinait au gibet, offrait à l'esprit quelque chose de bas et de rebutant ; qu'ainsi il ne blâmait point

les Français de ne s'y pas commettre, parce qu'ils croyaient que cela était indigne d'un grand cœur; mais que pour lui il était d'un autre sentiment, et qu'il ne croyait pas qu'il fût plus indigne d'un prince de faire la guerre à des voleurs et à des bandits qui désolaient toute une province et ses propres compatriotes, que de la faire à des étrangers; qu'il croyait même que c'était plus utilement servir sa conscience et le public dans une guerre de cette nature, que dans une guerre réglée, parce que les ennemis qu'on combat dans celle-ci, ne sont pas des ennemis particuliers ni domestiques, puisqu'on peut s'en défaire par un traité de paix; mais que les autres sont des ennemis d'autant plus cruels, qu'ils ne sont retenus par aucune digue; de plus, que la guerre avait ses lois, inconnues aux scélérats, et que les ennemis qu'on combattait dans une guerre de prince à prince, étaient presque toujours des ennemis contraints par la volonté et par l'ambition de leur souverain, avec qui la vie était sauve, ou du moins ne courait pas tant de risque qu'avec les autres, qui non-seulement n'épargnaient personne, mais de qui même leurs propres amis et les gens de leur connaissance avaient plus à craindre que des étrangers; qu'enfin, dans une guerre ouverte, on était en état d'attaquer et de se défendre, et que l'on n'était

jamais surpris qu'on ne dût s'attendre à l'être ; mais que les voleurs de grands chemins étaient des gens qui mettaient leur sûreté dans les surprises qu'ils faisaient aux gens qui ne se défiaient nullement d'eux ; et qu'en un mot, c'étaient des ennemis d'autant plus dangereux qu'ils empêchaient le commerce et la sûreté, et qu'il n'y avait avec eux ni paix ni trève à espérer que par leur mort ; enfin, des gens universellement re-regardés avec exécration, ce qui était si vrai, qu'en France même, où les gens de distinction tenaient cette chasse si indigne d'eux, les bandits et les voleurs de grands chemins étaient punis du plus long et du plus rude des supplices, et privés même de la sépulture.

Don Quichotte, qui n'avait garde de demeurer en si beau chemin, reprit la parole après le duc, et après avoir répété une partie de ce qu'il avait dit, il ajouta que l'emploi de délivrer son pays de malfaiteurs et de brigands, était non-seulement honorable, mais encore digne d'un roi ; que c'était par-là qu'Hercule, Thésée et plusieurs autres héros s'étaient rendus fameux ; que c'était le premier devoir de la chevalerie errante, puisque c'était délivrer les faibles des torts et des violences que les méchans leur faisaient, et que quand il serait roi, il ne tiendrait point cette recherche au-dessous de lui. On ne voulut pas

défendre davantage la négative, crainte d'irriter notre chevalier, qu'on ne contredisait en rien, et pour qui on avait toute sorte de complaisance sur les sujets qui avaient quelques rapports à la chevalerie errante, et pour ne pas en avoir de sujet, chacun prit le chemin de sa chambre.

Comme Sancho en confiant son butin à son bon maître, de peur qu'on ne lui prit pendant son sommeil, l'avait prié de le compter; don Quichotte l'avait déjà fait, et lorsque Sancho commença d'ouvrir les yeux, il le lui rendit, et lui dit qu'il y avait dedans plus de huit cents pistoles. Ceux qui connaissent le caractère de Sancho, peuvent s'imaginer que sa joie fut au-dessus de toute expression. En effet, cette bonne nouvelle pensa lui faire perdre le peu de raison qu'il lui restait; mais la tranquillité et le repos dont il jouissait dans son lit, lui aidèrent à calmer ses transports; et comme sa mâchoire se raccommoda, et qu'il buvait et mangeait tout son soûl, il se releva avec un embonpoint qui ne cédait en rien à celui où on l'avait vu auparavant; il ne faut pas cependant le lui envier, car il en aura besoin pour soutenir les rudes assauts que les ducs, le comte, leurs épouses, les Français et les Françaises lui préparent. Laissons-le se reposer, et rendons compte d'un de nos acteurs.

CHAPITRE XLV.

Pourquoi la maîtresse d'une hôtellerie voisine du château venait souvent demander des nouvelles de Saïnville et de Sylvie.

La maîtresse de l'hôtellerie voisine du château de la Ribeyra, où Sainville et Sylvie avaient été premièrement portés, ne manquait pas de venir les voir tous les jours, et de s'informer de leur santé, surtout de celle de Sylvie et de Sainville, mais avec tant d'empressement et d'assiduité, qu'on en soupçonna une autre cause que la civilité; aussi y en avait-il une. Nous avons dit que le valet de Deshayes y était resté blessé; que ce valet était un officier déguisé qui s'était mis à sa suite pour sauver la vie de Sylvie et la faire perdre à Sainville : ainsi il est juste de dire ce qu'il devint.

L'intérêt qu'il prenait dans la santé de Sylvie ne lui permettait pas de demeurer long-temps sans en apprendre des nouvelles, et c'était lui qui envoyait l'hôtesse s'en informer régulièrement deux fois par jour. Il avait appris sans chagrin la mort de Deshayes; mais il n'avait pas pu apprendre sans douleur la confession qu'il avait faite avant sa mort, et l'ordre qu'il avait donné

à sa veuve d'épouser Sainville. Il s'était flatté que ce rival pourrait succomber à ses blessures, et il apprit, contre son espérance, que non-seulement il était en sûreté de sa vie, mais encore qu'en peu de temps il serait parfaitement guéri. Sa santé à lui en était diminuée, et à ses blessures s'était jointe une fièvre très-forte. Il s'était déclaré à l'hôtesse, à qui il avait donné de l'argent, non pas en valet, mais en homme de qualité très-riche. Celle-ci s'était offerte à lui rendre tous les services qu'il pouvait prétendre d'elle, et cela avec tant de zèle, qu'il avait cru s'y devoir confier. Il lui avait dit sa qualité et son nom, et par hasard il se trouva que cette femme avait été élevée dans la maison de son père, où elle avait servi, et où elle demeurait encore lorsqu'elle s'était mariée en premières noces à un Flamand qui l'avait emmenée à Valenciennes, où, en secondes noces, elle avait épousé l'Espagnol avec qui elle était venue en Castille, où elle tenait hôtellerie.

Cette Parisienne espagnolisée conservait toujours beaucoup d'amitié pour les Français, et surtout pour le sang de son maître : elle avait de lui tout le soin possible, et voyant que sa santé, bien loin de se rétablir, s'affaiblissait de jour en jour, elle craignit que ce ne fût la faute du chirurgien qui le pansait, ce qui l'obligea de

prier celui qui avait soin de Valerio et de Sainville de venir le voir, et de vouloir bien en entreprendre la cure. Celui-ci le fit, et trouva tant d'esprit et d'honnêteté dans ce Français, qu'il conçut pour lui une très-grande affection, et croyant lui rendre service en le remettant à celui de Sainville, dont le valet-de-chambre avait été tué par les bandits, il avait parlé de lui à celui-ci avec tous les éloges possibles. Sainville accepta avec plaisir la conjoncture, d'autant plus que ne pouvant pas se passer de valet-de-chambre, et que celui-là paraissant lui être propre, il crut que c'était une affaire faite. Le chirurgien avait avancé les choses sans en parler ni à l'hôtesse ni à ce prétendu valet-de-chambre, dans la prévention où il était que n'ayant plus de maître, il ne ferait aucune difficulté d'en prendre un de sa nation, que son bonheur semblait lui présenter dans un pays où vraisemblablement il ne devait pas espérer d'en trouver.

Sainville attendait donc la guérison de ce valet-de-chambre, et pour qu'il fût mieux soigné qu'il n'était, il pria Valerio de souffrir qu'on l'apportât aussi au château. Cet officier, bien persuadé que Sainville ne le connaissait en aucune manière, accepta volontiers le parti qui lui était proposé, ne demandant qu'à s'approcher de Sylvie, dont il espérait de se faire re-

connaître, et s'expliquer avec elle par les occasions que le hasard pourrrait lui fournir. Il avait, comme j'ai dit, envoyé deux fois par jour savoir de ses nouvelles, et l'assiduité de l'hôtesse, avait, comme j'ai encore dit, donné du soupçon.

Mademoiselle de la Bastide, qui avait la première fait connaissance avec l'hôtesse, était curieuse, comme le sont ordinairement les filles, de savoir quel était le sujet de ces visites si ponctuelles; c'est pourquoi elle la sonda sur cet article, et n'eut pas beaucoup de peine à lui faire tout avouer. L'hôtesse, qui était charmée de cet officier, lui en fit un portrait tout-à-fait avantageux, qui pourtant n'était point flatté, parce que véritablement c'était un des hommes de France le mieux fait, le plus beau le plus spirituel, en un mot, un jeune homme tout aimable. La belle la Bastide commençant, sans savoir pourquoi, à s'intéresser pour ce Français, eut envie de le voir, et le plaignit dans son cœur de s'être adressé à une femme préoccupée pour un autre; elle en parla à Sylvie, qui tout d'un coup devina que c'était le comte du Chirou, et ne se trompa pas. Elle ne savait quel parti prendre pour se défaire de lui, et ne point donner sujet de jalousie à Sainville, et elle était encore incertaine de ce qu'elle devait faire, lorsqu'elle apprit que ce prétendu valet-de-chambre était

aussi bien qu'elle dans le château de Valerio, où il venait d'être apporté de l'hôtellerie; elle apprit aussi que sa santé se rétablissait d'heure en heure, et qu'avant deux ou trois jours, il serait en état de se rendre à ses devoirs auprès de Sainville.

Elle demanda conseil à l'aimable Provençale sur ce qu'elle avait à faire en cette occasion. Cette spirituelle fille lui répondit qu'avant de la conseiller, il fallait savoir en quels termes ils en étaient. La belle veuve lui dit qu'ils ne s'étaient jamais parlé, et que tout ce qu'elle en pouvait savoir elle-même, n'était fondé que sur des conjectures de l'assiduité et de l'attachement qu'il avait eus de la suivre partout où elle allait, et de se trouver partout où ses affaires la conduisaient; qu'en un mot, ç'avait été son ombre pendant le dernier mois qu'elle était restée à Paris; mais que ses chagrins et ses affaires l'éloignant de toutes sortes de compagnies, elle n'avait jamais fait semblant de s'apercevoir de ses assiduités; qu'il était pourtant vrai qu'elle l'avait remarqué et distingué comme l'homme le mieux fait qu'elle eût jamais vu, et qu'elle n'avait pu s'empêcher de demander qui il était, et qu'ainsi n'ayant jamais vu autre que lui s'obstiner à la suivre, elle ne doutait pas que ce ne fût lui qui eût accompagné Deshayes.

Cela étant, la belle la Bastide lui dit : Ce n'est point à vous à révéler ce mystère à Sainville, et vous ne devez traiter le comte du Chirou, que comme un simple valet-de-chambre, tant qu'il voudra ne paraître à vos yeux que sur ce pied-là ; mais s'il veut se déclarer, il sera temps alors de le traiter d'une autre manière, et cependant faire en sorte que Sainville s'en dégoûte peu à peu, et l'obliger à le congédier avant qu'il ait eu le temps de s'expliquer. Ce conseil étant le seul à prendre, et le meilleur à suivre, Sylvie s'y arrêta, mais elle n'eut pas long-temps à garder le secret.

A peine ce prétendu valet-de-chambre put marcher, qu'il vint se rendre auprès de Sainville. Le comte Valerio était dans sa chambre auprès de lui, et sitôt qu'il eût jeté les yeux sur ce nouveau domestique, qu'il reconnut malgré son changement d'habit et de teint : Quoi! monsieur, lui dit-il en l'embrassant, vous me savez ici, et vous vous cachez de moi! où est cette amitié que vous m'avez jurée? Sainville fut étonné de cette action, et le prétendu valet-de-chambre en fut tout décontenancé. Valerio, qut était honnête homme, fut fâché de l'avoir imprudemment fait connaître sans doute malgré lui; il l'emmena dans son appartement, où, après avoir renouvelé une amitié qu'ils avaient contractée ensemble la dernière campagne, il

lui demanda par quelle aventure il était ainsi venu en Espagne en habit d'inconnu. Le comte du Chirou, qui ne crut pas que les intérêts de Sainville fussent plus chers à Valerio que les siens, ne lui en fit aucun mystère. Valerio lui dit les termes où Sainville et Sylvie en étaient ensemble, et ne lui conseilla pas de s'y obstiner, parce qu'outre le chagrin qu'il en aurait, il ne prendrait que des peines fort inutiles. Du Chirou, après quelque temps d'incertitude, se mit à la raison, et se résolut de partir pour la France sitôt que ses forces seraient revenues. Ensuite Valerio lui demanda pourquoi il s'était caché de lui. Du Chirou lui répondit qu'il n'avait point su que ce fût dans son château qu'on eût apporté Deshayes et les autres, et qu'il n'avait pas même entendu prononcer son nom. Le comte en convint, parce qu'en effet du Chirou ne le connaissait que sous le nom de Valerio Portocarrero, et qu'on ne le nommait en Espagne que le comte de Ribeyra.

Valerio lui donna une chambre à côté de celle de Sainville, à qui on donna des défaites en paiement; et comme Sylvie venait le voir fort souvent, et que tous les Espagnols et les Français mangeaient ensemble, du Chirou eut tout le loisir de voir cette belle veuve; mais il ne lui parla pas plus de son amour qu'il ne lui en avait

parlé à Paris; ce n'était cependant pas la discrétion qui l'en empêchait, mais bien la vue de l'aimable Provençale, qu'il n'avait pu s'empêcher d'aimer avec toute l'ardeur et la sincérité possible. Il ne faisait aucun mystère de sa naissance ni de sa qualité, quoique sa maison fût trop considérable en France, pour n'être pas connue de Sainville, de la marquise et de Sylvie. L'agréable la Bastide ne leur cacha pas l'amour que du Chirou lui avait témoigné, et tous l'en félicitèrent, parce que le parti était très-avantageux. Elle leur avoua qu'il ne lui était point indifférent; mais elle ne lui fit pas connaître sitôt le progrès qu'il avait fait sur son cœur, parce que sa facilité de changer de Sylvie à elle, lui ayant fait appréhender un pareil changement d'elle à une autre, elle voulut s'assurer de sa constance avant que de se résoudre à l'aimer tout de bon. Elle lui fit connaître ses soupçons fort spirituellement et comme par plaisanterie; mais il lui répondit fort sérieusement et fort galamment, qu'il ne connaissait et n'avait regardé Sylvie que sur le pied d'une femme séparée d'avec son mari, et d'une femme qui avait un amant favorisé; que sur ce fondement il avouait que les vues qu'il avait eues pour elle, n'étaient pas fort à l'avantage de sa vertu, et qu'il n'avait commencé de la regarder sur le

pied qu'elle méritait de l'être, que depuis qu'il savait son histoire; qu'ainsi son amour n'était pas extrêmement violent; mais qu'il n'en était pas de même de celui qu'il avait pour elle, puisqu'il était accompagné de vénération, d'estime et de respect.

L'agréable Provençale trouva ses raisons assez bonnes pour s'y rendre, et lui assura sincèrement qu'il ne lui serait pas indifférent pourvu qu'il persévérât. Il le lui promit; et afin qu'elle n'eût plus aucun soupçon sur Sylvie, il la lui sacrifia en présence de tout le monde; mais il le fit d'une manière que cette belle veuve aurait eu tort de s'en scandaliser, puisqu'en même temps qu'il la sacrifiait, et lui disait qu'il ne l'aimait plus, il lui faisait réparation des sentimens injurieux qu'il avait eus de sa vertu. Il pria la marquise de souffrir qu'il l'accompagnât à Madrid, et sollicita sa belle maîtresse de se joindre à lui pour lui faire obtenir cette grâce. La marquise, qui vit bien que sa parente ne demandait pas mieux, y consentit de la meilleure grâce du monde, bien persuadée que la vertu et la sagesse de cette aimable Provençale étaient un garant certain de sa conduite et du respect de du Chirou. Comme Sylvie et elle ne se quittaient point, Sainville et le comte du Chirou, qui étaient toujours avec elles, et qui avaient

l'un pour l'autre une estime toute particulière, devinrent bientôt parfaitement bons amis.

Le comte Valerio fut prié de dire par quelle aventure il connaissait ces deux Français, et il le fit en disant qu'en passant une fois de Barcelonne à Naples sur une galère d'Espagne, il avait été attaqué et pris par une galère française commandée par Sainville, de qui il avait reçu un traitement si honnête et si généreux qu'il s'en ressentirait toute sa vie. Que pour le comte du Chirou, ils n'avaient pas toujours été si bons amis qu'ils l'étaient, parce qu'ils avaient aimé la même maîtresse à Gironne; que pourtant malgré sa concurrence du Chirou, n'avait jamais voulu le faire arrêter comme il le pouvait, lorsqu'il allait dans cette place dont les Français étaient maîtres, pour voir *incognito* leur commune maîtresse; mais qu'enfin tous deux ayant reconnu que non contente de les sacrifier l'un à l'autre, elle les sacrifiait encore tous les deux à un troisième, ils s'étaient joints d'intérêt pour avérer sa perfidie et la prendre sur le fait; qu'ils y avaient réussi, et que cette conformité d'aventures les ayant rendus fort bons amis, ils s'étaient promis amitié et secours partout où ils se trouveraient, sauf le service de leur souverain et l'intérêt de leur honneur; que même sitôt que la paix avait été faite entre la France et l'Es-

pagne, du Chirou l'était venu voir à Barcelonne, où il s'était fait porter blessé, et lui avait offert sa bourse et tout ce qui pouvait dépendre de lui pour lui rendre tous les services qui auraient pu lui être nécessaires dans l'état où il se trouvait.

Les dames espagnoles avaient contracté cependant une étroite amitié avec les Françaises, et s'étaient mutuellement fait confidence de leurs affaires. La duchesse de Medoc avait dit au duc son époux, par un reproche fort obligeant pour la marquise, qu'il avait été sur ses brisées en écrivant au marquis de Pescaire, son frère à elle, en faveur du marquis, et avait ajouté qu'elle laissait à sa générosité et à son bon cœur le soin de lui procurer de l'appui au conseil de Madrid; mais qu'elle se chargeait de lui en procurer à Naples. Elle avait en effet écrit au vice-roi, dont elle était sœur; et comme ils s'étaient toujours parfaitement aimés, elle ne doutait pas qu'il ne fît en sa faveur tout ce qu'il pourrait faire pour le marquis, puisque outre la tendresse de frère, il était de son intérêt de ménager une sœur qui était extrêmement riche, et qui n'avait point d'enfans; aussi fit-il tout ce qui dépendait de lui, et à la réception de cette lettre, le marquis eut tout lieu de se louer de sa générosité, et n'eut plus besoin du crédit du prince de Melphe. Il le manda à la marquise son épouse, mais elle ne

reçut pas sa lettre sitôt que le duc de Médoc reçut des nouvelles de ceux du conseil de Madrid, auxquels il avait écrit. Elles étaient si pleines d'honnêtetés pour lui, et d'assurances de service pour le marquis qu'il protégeait, que la marquise, à qui il les communiqua, n'eut plus d'inquiétude de ce qui pouvait arriver à son époux, et ne craignit plus que les mauvais traitemens que le vice-roi de Naples pouvait lui faire; mais elle en fut délivrée par des lettres qu'elle reçut de lui, et d'autres que la duchesse reçut de son frère, qui leur apprit que le marquis était libre sur sa parole, et s'embarquerait à la première occasion commode pour se rendre Madrid, où les ordres du conseil l'appelaient, et où il acheverait de se justifier de ce dont on l'accusait.

La marquise ayant par-là l'esprit en repos, les ducs et les deux épouses n'ayant eu aucun sujet de chagrin que par rapport à leurs amis, le comte Valerio et son épouse étant contens, Sainville et sa veuve étant dans la meilleure intelligence du monde, aussi bien que le comte du Chirou avec la belle Provençale, Valerio et Sainville reprenant peu à peu leurs forces, don Quichotte se portant bien, et Sancho en parfaite santé, à quelques brûlures près; en un mot, tout le monde ayant l'esprit porté à la joie et au plaisir,

on se disposa, en attendant le départ, qui n'était retardé que par Valerio, Sainville et du Chirou, à prendre de nos aventuriers tout le divertissement qu'on pouvait en prendre sans s'en railler ouvertement, surtout de notre héros, dont le comte du Chirou admirait la valeur, et à qui il devait la vie, aussi bien que la duchesse et Eugénie, qui outre cela, lui devait encore celle de son époux, et peut-être son honneur. Les Espagnols et les Français avaient tenu conseil, où chacun avait inventé quelque tour. On avait résolu de faire arriver chez le duc les aventures les plus surprenantes, et d'y faire désenchanter Dulcinée, et cependant on s'était diverti de Sancho, comme je vais dire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XLVI.

Pourquoi Sancho perdit ses armes enchantées, et du terrible combat qu'il eut à soutenir pour les recouvrer.

La duchesse de Médoc, qui l'avait souvent été voir, était très-fâchée de son indisposition, parce qu'elle n'en pouvait pas tirer tout le plaisir qu'elle en aurait voulu; mais elle comptait bien de s'en dédommager sitôt qu'il serait en état d'agir et de sortir, ce qui arriva dès qu'il put ouvrir les yeux, c'est-à-dire environ huit jours après que son accident lui fut arrivé. J'ai dit qu'il avait le visage grillé et brûlé, en sorte que lorsqu'il se releva il était affreux, sa peau ressemblant à du vieux parchemin ridé et enfumé; mais comme il ne sentait pas grand mal, bien loin de faire compassion, il ne faisait qu'exciter l'envie de rire.

Valerio et Sainville, qui commençaient à se mieux porter, et qui étaient en état de prendre l'air, étaient montés dans sa chambre avec le reste de la compagnie, et firent partie en sa présence pour aller le lendemain tous ensemble à l'entrée de la forêt, et se promener au même endroit où Eugénie avait été délivrée. Le duc

d'Albuquerque avait paru en inspirer le dessein, afin de faire voir à la comtesse, par l'inspection des lieux mêmes, l'obligation qu'elle avait à don Quichotte, et la confirmer dans la reconnaissance qu'elle lui devait. Cela avait attiré à notre héros des louanges excessives, dont sa modestie s'accommodait assez bien, quoiqu'il parût s'en défendre. Cette partie avait été faite et liée exprès devant Sancho, afin qu'il ne crût pas que ce fût un rendez-vous pris à dessein pour être témoin de l'aventure qu'on lui préparait. Comme il se portait bien, il sortit de sa chambre et descendit pour aller se promener dans le parc, ou plutôt pour aller boire à l'office, comme il faisait avant son accident.

L'officier le laissa avec des gens capables de lui tenir tête à boire, et lui, par un trou qui répondait du grenier à la chambre de nos aventuriers, où plutôt par une planche du grenier qu'il enleva, il y descendit; il attacha toutes les armes de Sancho pièce par pièce avec de la ficelle, qui répondait au haut du plancher, qu'on pouvait ôter et remettre sans bruit, et afin que les armes n'en fissent point en les enlevant, il mit du coton où il en fallait pour les soutenir. Sancho s'étant retiré le soir, et voyant ses armes dans le même coin où il les avait mises, et n'y remarquant aucun changement, ne les visita pas

plus qu'il avait accoutumé de les visiter, et les laissa telles qu'elles étaient. Nos chevaliers fermaient toujours la porte de la chambre sur eux, en ôtaient la clef, et après cela se couchaient et dormaient, si les visions de don Quichotte le leur permettaient. Sitôt que l'officier les crut endormis, il monta au grenier, et sans faire le moindre bruit, enleva les armes du chevalier Sancho. Ce coup étant fait, il alla avec les Espagnols et les Français, qui le suivirent au même endroit où il avait déjà fait le personnage de Parafaragaramus, et où il le contrefit de la même manière.

A toi, invincible chevalier des Lions, s'écria-t-il, je viens te remercier de ce que tu as fait pour la duchesse de Medoc, et pour la vengeance de la comtesse Eugénie: tu t'es rendu digne des armes que je t'ai données, et je te les laisse; mais pour le chevalier Sancho, je suis animé contre lui, pour avoir touché des armes infernales, qui souillent les mains d'un chevalier errant, et pour lesquelles tout ce qu'il y a de braves chevaliers, surtout ceux que je protège, doivent avoir de l'horreur. J'aurais bien pu le garantir de la brûlure si j'avais voulu, mais il ne mérite pas mes soins, n'étant pas même digne du nom de chevalier. A toi donc Sancho Pança, qui déshonore l'ordre de la chevalerie, je te déclare que

j'emporte tes armes et ton cheval ; je ne te ferai point d'autre mal en faveur de ton bon maître, et je me contenterai de te regarder avec indifférence. Je te déclare pourtant qu'il ne tiendra qu'à toi de regagner mon amitié et tes armes, pourvu que tu travailles à t'en rendre digne, et en ce cas, tu les retrouveras au même endroit où tu les as déjà trouvées ; elles y seront gardées par un enchanteur d'un ordre inférieur au mien, contre qui tu auras à combattre : vois si tu te sens assez de cœur pour entreprendre l'aventure. Le seigneur don Quichotte peut t'assister de ses conseils, il peut même te favoriser de sa présence ; mais je lui défends de te secourir, et même d'approcher de quinze pas de ces armes, sous peine de perdre les siennes et d'encourir ma haine pour toujours. Vois, indigne Sancho, quel malheur ton imprudence t'attire ; souviens-toi, que l'enchanteur qui garde ta dépouille n'a point de temps à perdre, parce qu'il faut qu'il aille et revienne du Cathai avant le coucher du soleil ; il est levé, ainsi ton épée ne te servira de rien contre lui ; cours donc dès la pointe du jour à la conquête de tes armes, où ne te présente jamais devant les braves gens, et renonce à la profession et aux espérances de devenir roi ou empereur de la Chine. N'y vas pas, si tu ne te sens assez de cœur pour soutenir un rude

combat, où bien prépare-toi à être assommé de coups et accablé de honte en présence de tous les gens qui sont dans le château de la comtesse, et qui seront témoins de ta valeur ou de ta lâcheté.

Cid Ruy Gomez fait ici une grande digression sur l'état où se trouva Sancho après ces terribles menaces, et sur l'inconstance des affaires du monde. Il dit que l'infortuné chevalier ne savait s'il était mort ou vif, tant il était épouvanté du combat qu'il avait à soutenir, ou désespéré de perdre les armes qui le garantissaient de tout mal, et sous lesquelles quoiqu'il n'en eut rien dit à son maître, il avait résolu de détrôner pour le moins l'hérétique reine d'Angleterre. Don Quichotte, qui vit sa perplexité, tâcha de le consoler, mais sa douleur était trop vive pour être soulagée. Il se leva, alla à l'endroit où il les avait mises, et ne les trouvant pas, sa douleur monta à son comble. Chères armes! dit-il, unique fondement de ma bravoure, vous par qui j'espérais me faire roi, vous m'êtes enlevées; je vais donc devenir d'évêque meunier, et toutes mes espérances s'évanouiront en fumée comme du tabac! Prends courage, mon enfant, dit don Quichotte, tous ceux de notre profession ont toujours eu des traverses, et tu dois être bien aise que Parafaragaramus ne t'im-

pose point d'autre peine que celle du combat. Mardi, Monsieur, lui répondit Sancho, vous parlez toujours le mieux du monde; vous n'avez rien à craindre, et vous ne voulez pas me laisser démanger où il me cuit: que diable ferai-je contre un enchanteur, sur qui une épée ne fera rien, et qui va me percer de la sienne comme un crible? Ah mes pauvres armes, continua-t-il en pleurant, pourquoi diable allai-je toucher à cette arme d'enfer? Tenez monsieur, ajouta-t-il, c'est madame la duchesse qui m'attire tout ceci, car si je n'avais pas voulu tirer aussi bien que les autres pour lui faire plaisir, je n'aurais pas mis la main où je n'avais que faire; oui, mardi, c'est elle qui me cause tout ce beau ménage; au diable les femmes! elles m'ont toujours porté guignon.

Là-dessus il s'emporta contre les femmes d'une manière terrible, et fit rire toute la compagnie qui l'écoutait, et surtout la duchesse qui n'en perdit pas un mot; il dit contre elle mille invectives, et les aurait continuées avec la doléance de ses armes perdues, si on ne fût pas venu frapper à sa porte. Il ouvrit, et vit l'écuyer de la comtesse, qui lui demanda fort froidement s'il avait déjà pris son cheval à l'écurie, et par où il l'avait fait sortir, puisque la porte avait toujours été fermée, et qu'on ne l'y trouvait

point, ni dans aucun endroit du château, quoiqu'on l'eût cherché partout, et qu'il n'en avait pas pu sortir, le pont levis n'étant pas encore baissé.

La perte de son cheval renouvela toutes ses doléances et ses cris. Don Quichotte, qui avait honte que l'abattement de son écuyer parût à d'autres, se contenta de dire à cet écuyer qu'ils savaient bien où il était, et qu'on le ramènerait en peu de temps; et cet homme étant sorti, il revint à Sancho, et lui remit le cœur au ventre le mieux qu'il put, et le fit résoudre enfin à tenter l'aventure. Cid Ruy Gomez assure que ce fut plutôt le désespoir de Sancho qui le détermina à se faire assommer, que les exhortations de son maître, et qu'il voulait jouer à quitte ou double; et comme le temps s'avançait, il enfonça son chapeau dans sa tête, et sans dire une seule parole, sortit de la chambre dans une fureur que son maître ne lui avait point encore vue, et dont il tira un bon augure.

Heureusement don Quichotte le rappela, et le pria de ne point sortir sans lui, et d'attendre qu'il fût armé; sans cela il aurait trouvé toute la compagnie qui écoutait à la porte. Elle se retira quand elle vit qu'il était résolu, et le devança; de sorte que don Quichotte et lui la trouvèrent qui allait à pied en se promenant. Notre

héros était armé, et Sancho désarmé voulait passer sans rien dire; mais la duchesse l'arrêta et lui demanda où il allait si vite. Il lui répondit en grondant, qu'elle était cause de l'aventure dangereuse qu'il était obligé d'entreprendre, et lui aurait peut-être dit des injures, si chacun ne l'avait questionné. On marchait toujours cependant, et enfin les ducs, qui marchaient les premiers, s'arrêtèrent tout d'un coup en feignant une grande surprise d'être arrêtés, sans voir par qui ni comment. Sainville et du Chirou, qui les suivaient, dirent qu'ils ne voyaient rien, et voulant avancer, ils s'arrêtèrent aussi tout court en criant qu'on les retenait; les dames firent semblant de vouloir passer, et feignirent de trouver le même empêchement; les gens qui les suivaient firent la même chose environ à quinze pas des armes, et le firent si naturellement, que don Quichotte crut qu'ils étaient enchantés, ou du moins retenus par la force de quelque enchantement: on le pria de tenter l'aventure, puisque ses armes le délivraient des enchantemens. Il répondit qu'il lui était défendu d'approcher de quinze pas des armes qu'on voyait. Je ne vois rien, lui dit le duc. Ni nous non plus, dirent tous les autres presqu'en même temps. Quoi! leur dit don Quichotte, vous ne voyez pas les armes et le cheval du chevalier Sancho

pendus à un arbre, et un enchanteur au pied qui les garde? Nous ne voyons rien, répondirent-ils tous presque en même temps. Je les vois bien, moi, dit Sancho; mort non diable, il faut que je les aie. Il entra en même temps dans la lice, que tout le monde, maîtres et domestiques, entouraient environ à quinze pas en rond. Il était armé d'un gros bâton en forme de massue : Pardi, dit-il à son maître, si mon épée ne peut rien contre ce diable, ceci l'assommera, s'il me laisse faire. Il alla donc seul d'un pas précipité, sans s'apercevoir ni d'une ficelle qu'on avait mise en travers sur son chemin, ni d'un paquet qu'on lui avait attaché au derrière, pendant que la duchesse et les autres le questionnaient.

L'enchanteur qui gardait ces armes était encore le maître-d'hôtel même qui avait toujours joué le personnage de Parafaragaramus : c'était un homme extrêmement grand, fort et robuste; il était vêtu d'une grande simarre rouge, qui le prenait depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, ce qui le faisait paraître encore plus grand qu'il n'était. Il n'avait point de masque sur le visage, mais il se l'était rougi avec du vermillon, et sur ce rouge on lui avait peint une barbe noire en forme de poignard; il avait sur les yeux des lunettes ou des bésicles, telles qu'on en met aux enfans qui louchent pour leur

redresser la vue, et Sancho croyait que c'étaient ses yeux qui lui sortaient de la tête; au lieu de cheveux tressés, il s'était mis des peaux d'anguilles pleines de son, que don Quichotte prit, aussi bien que son écuyer, pour des couleuvres. Il s'était appuyé contre l'arbre où les armes étaient pendues, et n'avait point du tout branlé que lorsqu'il vit Sancho venir à lui; pour lors il fit une démarche de son côté, et parut s'appuyer sur une massue effective, armée de pointes de fer, telles qu'on peint celle d'Hercule.

Cet objet terrible avait arrêté Sancho tout court. Ruy Gomez croit, mais il ne l'assure pas, que la peur lui avait ouvert les conduits par où la nature se décharge; du moins il est bien certain qu'au lieu de son air furibond, il devint tout pâle et tremblant. Don Quichotte se ressouvint qu'il lui était permis de l'aider de ses conseils, c'est pourquoi il lui cria : Courage, ami Sancho, avance toujours, évite le premier coup, et la victoire est à toi. Hé! contre qui l'animez-vous, seigneur chevalier? lui dit le duc; nous ne voyons rien. Je l'anime, monseigneur, répondit notre héros, contre un enchanteur qui est au pied de cet arbre, et qui est un géant monstrueux. Pour lors l'enchanteur vint à Sancho comme pour l'assommer avec sa massue, qu'il releva. Ah! nous le voyons! crièrent en

même temps tous les spectateurs, quelle horrible figure! Seigneur chevalier don Quichotte, au nom de l'illustre Dulcinée, ne nous abandonnez pas, dirent-ils en feignant une terreur fort grande, et en s'approchant de lui comme pour se mettre à couvert sous son bras invincible, mais en effet pour l'empêcher d'aller au secours de Sancho, s'il l'eût entrepris, et qu'il eût oublié les ordres de Parafaragaramus.

Cependant Sancho, plus mort que vif, était presque près de fuir, et l'aurait peut-être fait, sans la ficelle qu'on avait mise à terre, et que des laquais cachés derrière des arbres, tirèrent en même temps; elle le prit par les jambes, qui lui tremblaient déjà, et le fit tomber sur le cul et le dos, les pieds en l'air du côté de l'enchanteur. Relevez-vous, chevalier, lui dit l'épouvantable figure; je ne veux point avoir d'avantage sur vous; en disant cela, il vint à lui, et et en faisant semblant de lui donner la main pour se relever, il mit le feu à la corde d'amorce des fusées qu'on avait attachées sous sa mandille, et se retira deux pas en arrière.

Toutes ces fusées éclatant tout d'un coup, firent faire à Sancho un second saut épouvantable avec des hurlemens effroyables. Ce fut là qu'il crut effectivement que tous les diables d'enfer étaient à ses trousses. Son maître ne ces-

sait de l'animer de la voix, et la présence de tant de spectateurs lui remettant le cœur au ventre, et outre cela Parafaragaramus, qui avait ordre de se laisser vaincre, lui faisant beau jeu, Sancho se releva, et l'enchanteur lui donna le temps de se jeter sur lui, il ne le perdit pas, Sancho le prit par le corps et le terrassa sans peine, parce qu'il ne se défendait pas. Ce devait être la fin du combat, et l'officier allait céder la victoire, n'ayant pas ordre d'en faire davantage; mais Sancho ne lui donna pas le temps de parler, et comme il avait le dessus, il commença à travailler sur lui à coups de poing le mieux qu'il put, faute d'autres armes, son bâton lui étant échappé dès sa première chute. L'enchanteur, qui ne s'était point attendu à une pareille gourmade, se mit à son tour sur l'offensive, et comme il était bien plus robuste que Sancho, il le mit bientôt dessous, et lui rendit le change avec usure, et surtout avec une des peaux d'auguille qui lui servait de tresse, au bout de laquelle il y avait une balle de plomb, dont il lui accommoda le corps le plus joliment du monde.

Les ducs et tous les assistans prièrent notre héros d'aller délivrer le chevalier Sancho des mains de ce démon; mais il le refusa, leur disant que c'etait un combat égal de corps à corps, et qu'outre les ordres de la chevalerie, qui lui

défendaient de le secourir, il lui avait aussi été défendu par Parafaragaramus de le faire. Sancho ne cria point; et quoique les coups lui tombassent sur le corps dru comme grêle, il se releva, et courut se saisir de la massue que l'enchanteur avait cachée, et il la levait pour lui décharger sur la tête, s'il avait pu; mais il n'en eut pas le temps. L'enchanteur revint à lui, et le jeu lui plaisant, il lui donna de sa peau d'anguille un si grand coup à travers les reins, qu'il le jeta encore une fois à terre, et frappant sur les fesses, que Sancho découvrit pour se lever appuyé sur ses mains, il lui fit plus de contusions sur cette partie, que le chevalier avait fort potelée et charnue, et en même temps plus de douleur, que la dragée ne lui en avait jamais fait. Lorsqu'il fut las de frapper, et qu'il vit que le jeu avait été poussé assez avant, il se retira à grands pas. Sancho, moulu de coups, ne laissa pas de se lever et de le suivre la massue sur l'épaule; mais à son grand étonnement il le vit tout d'un coup abîmé dans la terre et disparaître à ses yeux, ne laissant après lui qu'une grande flamme, qui s'évanouit dans le moment, et qui fut suivie d'une noire et épaisse fumée qui sentait bien fort le soufre.

CHAPITRE XLVI.

Suites agréables de la victoire remportée par le chevalier Sancho, et du projet que forma don Quichotte pour le faire repentir de son indiscrétion.

Nous dirons une autre fois ce que c'était que ce prodige, car j'ai encore à m'en servir. Retournons à Sancho. Les ducs et le reste de la compagnie crièrent tous en même temps que le charme avait cessé, qu'ils voyaient le cheval et les armes, et crièrent victoire au brave chevalier Sancho, qu'ils joignirent tout épouvanté d'avoir vu l'enfer ouvert, et bien persuadé qu'il s'était battu contre un démon. Don Quichotte voulut voir à quel endroit le faux enchanteur était disparu; mais un homme vêtu en satyre se présenta à lui, et lui défendit de la part de Parafaragaramus d'avancer davantage. Il revint donc à son écuyer, qu'il trouva tout réjoui, non-seulement de la fuite de l'enchanteur, qui lui avait laissé l'honneur du combat, mais aussi du recouvrement de son bon cheval et de ses armes. Tout le monde l'en félicita, on l'arma avec cérémonie; et les dames y ayant mis la main, lui firent plus d'honneur que jamais chevalier

errant n'en avait eu. On le fit monter à cheval, où il parut comme un nouveau Mars.

On le ramenait en triomphe avec bien de la peine, parce qu'il n'en pouvait plus des parties qui portaient sur la selle; et les contorsions qu'il faisait pour se tenir droit, faisaient mourir de rire les ducs et les autres qui le suivaient à pied. Comme ils sortaient de la forêt, le même satyre qui avait arrêté don Quichotte, vint se présenter dans le chemin, où il fit deux ou trois gambades et autant de fois la roue. Toute la compagnie fit semblant d'être étonnée de cette vision, excepté Eugénie, qui la rassura en disant qu'elle le connaissait, et que c'était un des satyres de la forêt, qui servait de valet-de-pied à Parafaragaramus, son bon ami. En disant cela, elle alla à lui, et lui, en gambadant et sautant, vint à elle, et la pria tout haut, de la part du sage enchanteur, de vouloir bien déjeûner dans la forêt, elle et ceux qui l'accompagnaient.

Eh! pardi bon, dit Sancho, ce satyre-là m'a déjà porté bonheur, et je crois qu'on l'appelle Rebarbaran. Cela est vrai, reprit Eugénie, d'où le connaissez-vous, reprit-elle, seigneur chevalier Sancho? Je vous le dirai, madame, répondit-il; mais déjeûnons auparavant; Parafaragaramus a de bon vin et ne l'épargne pas; et dans l'état où je suis, après un rude combat, j'ai besoin

de repaître ; trois verres de vin avisent un homme, et quand j'en aurai bu dix, j'en raisonnerai bien mieux, car le bon vin aiguise l'esprit.

On suivit le satyre, qui toujours en gambadant, les mena environ quinze pas dans le bois, où ils virent un déjeûner fort propre sur l'herbe. Les dames et les cavaliers s'assirent sur des gazons. Nos aventuriers descendirent de cheval, et en firent autant. Sancho fut mis entre les deux duchesses, quoiqu'il s'en défendît beaucoup; mais ses fesses lui faisaient trop de mal pour demeurer assis sur le gazon. Il fut obligé de se mettre sur le ventre, et en mangeant, avec son visage tout ridé et roussi, il ne ressemblait pas mal à un chien couvert de la peau d'un singe; ce qui faisait rire tout le monde, surtout lorsqu'il buvait, comme il lui arrivait souvent, malgré la posture contrainte où il était, parce que les dames qui avaient voulu absolument avoir l'honneur de le servir, n'attendaient pas qu'il en demandât.

Il ne buvait jamais qu'il ne s'échauffât, et n'était jamais échauffé qu'il n'en dît de toute sorte. Les auditeurs, et surtout les Français, en riaient comme des fous, particulièrement Sainville et Sylvie, qui étaient les inventeurs du tour qu'on venait de lui jouer. Il fut prié de dire où il avait fait connaissance avec le sage enchanteur

Parafaragaramus, et d'où il connaissait le satyre Rebarbaran, et surtout de ne rien déguiser, parce que l'un et l'autre écoutaient. Il le fit, en rejetant tout sur l'enchanteur et la force des enchantemens, et se servit de termes si particuliers, et faisait des postures si plaisantes, que jamais ses auditeurs n'avaient ri de meilleur courage. Il n'osa pourtant pas assurer que ce fût Parafaragaramus lui-même, avec qui il avait été dans l'hôtellerie, parce que ce sage enchanteur lui paraissait trop discret et trop honnête pour l'y avoir laissé dans une posture si indécente, et concluait par croire que c'était quelqu'autre qui avait usurpé son nom.

A propos, seigneur chevalier, lui dit la belle la Bastide, il me reste un scrupule et un doute qui me paraissent fort bien fondés, et qui me font croire qu'il ne vous est rien arrivé que par votre faute. Vous venez de nous dire que vous vous êtes engagé à soutenir que la beauté de madame la comtesse surpasse celle de toutes les dames de tous les chevaliers errans qu'il y a dans le monde, Mores, Indiens, Grecs, et tout ce qu'il y a dans l'Andalousie et dans les Alpuchares; vous aviez promis tout cela, seigneur chevalier, vous en convenez vous-même, et pourtant vous n'en avez rien fait; vous vous êtes engagé à une terrible aventure, parce que vous

n'avez excepté de votre défi aucune dame, quelle qu'elle soit, d'aucun chevalier errant, vous n'en avez cependant pas encore vaincu aucun; vous ne vous êtes pas même mis en état de les vaincre, puisque vous êtes toujours resté dans le château, à vous délicater, et à vous faire nourrir comme un poulet de grain; Parafaragaramus est, comme vous voyez, intime ami de madame la comtesse; il n'a pu souffrir que vous ne vous acquitassiez pas d'une promesse dont l'honneur devait lui revenir, et c'est assurément pour la venger et vous punir, qu'il vous a abandonné à tous les accidens qui vous sont arrivés; songez-y sérieusement, et vous acquittez de votre promesse, car si vous y manquez, vous aurez peut-être d'autres risques à courir : la beauté de madame la comtesse vous donnera la victoire sur tous les chevaliers, comme elle l'a sur toutes leurs dames, à ce que vous dites.

Il pourrait bien être, reprit Sancho, que tout ce que vous avez dit fût vrai; mais à chaque jour suffit son saint, et puis ce qui est différé n'est pas perdu; une belle perle est toujours une belle perle dans une boîte aussi bien qu'ailleurs; je veux dire que madame la comtesse n'en est pas moins belle, quoique sa beauté ne fasse pas tant de bruit ni d'éclat qu'elle en fera lorsque j'aurai tué trente ou quarante chevaliers errans; vien-

nent, à présent que j'ai mes bonnes armes qui me garantiront des blessures, tous les chevaliers errans du monde, viennent Mores, Sarrasins, Espagnols et enchanteurs mêmes, je les défie encore de nouveau, et pardi je les embrocherai dru comme mouches; donnez-moi seulement le temps de me bien remettre à cheval, après cela vous verrez beau jeu; je ne remets la partie qu'après demain matin, et laissez-moi faire. Toute la compagnie l'anima de telle sorte à son entreprise, que le pauvre homme n'aurait pu s'en dispenser quand il l'aurait voulu. La malicieuse Provençale, qui avait imaginé de concert avec le comte du Chirou le tour qui devait être joué le lendemain, avait à dessein tourné la conversation sur le défi de Sancho à tous les chevaliers errans; et afin que don Quichotte en fût scandalisé, elle avait eu la malice de dire à son amant, comme en secret, mais pourtant si haut que le héros de la Manche l'avait entendu: Seigneur Sancho ne s'en dédit pas, et n'excepte pas même l'illustre princesse Dulcinée du Toboso.

Don Quichotte avait été frappé de cette réflexion, et avait aperçu tout d'un coup mille choses dont il n'avait pas voulu s'offenser; il écouta toute la conversation sans rien dire, parce que le respect qu'il avait pour Eugénie l'empêcha de prendre le parti de la beauté de son ima-

ginaire Dulcinée, que son écuyer mettait indifféremment avec les autres dans le mortier, pour faire du fard à cette comtesse. Il se résolut pourtant de faire dédire le téméraire écuyer, et pour cela de le combattre sous le nom d'un chevalier inconnu. Nous verrons ce qui en sera dans son temps; il faut reconduire toute la bande au château, où tout le monde arriva fort content de la matinée, excepté don Quichotte, qui ne disait pas ce qu'il pensait.

Les Français et les Espagnols, qui s'étaient levés de meilleure heure qu'à leur ordinaire, ou plutôt qui n'avaient point du tout dormi la nuit, tant hommes que femmes, allèrent se reposer. On examinait par des trous toutes les actions de nos aventuriers. On vit que Sancho, roué et moulu de coups et à moitié ivre, se jeta sur son lit, où en peu de temps on l'entendit ronfler de tous ses poumons, et faire autant de bruit qu'un bœuf qui rumine. Don Quichotte, qui ne fit que se désarmer et s'appuya sur la table dans une profonde rêverie, lorsqu'il vit que Sancho dormait profondément, se releva, prit ses armes, et les noircit avec de la suie de cheminée et de l'huile qu'il trouva dans une fiole, et dont on se servait pour frotter le visage roussi de son écuyer. Après cette belle opération, il les mit dans la cheminée et les cacha avec un morceau

de natte et un grand tableau; c'est pourquoi il fut examiné avec plus de soin que jamais.

Il sortit, et alla seul se promener dans les jardins pour rêver aux moyens de tirer ses armes du château sans que personne s'en aperçût, du moins ce qu'on lui entendit dire fit juger que c'était son intention. Il alla s'asseoir sur un banc de marbre, derrière lequel était un espalier fort épais, en sorte que celui qui l'espionnait entendit distinctement tout ce qu'il dit lorsqu'il se mit à dire : Illustre Dulcinée, votre beauté incomparable ayant été mise en comparaison, et même plus bas que celle d'une autre dame qui est assurément belle, mais qui n'approche pas de vous, c'est un déshonneur qu'on vous fait, dont j'entreprends la vengeance. Traître, s'écria-t-il, est-ce là la récompense que je devais attendre de toi, après t'avoir armé chevalier, et mis dans le chemin de l'honneur et de la fortune? tu n'es qu'un serpent que j'ai réchauffé dans mon sein; mais ta honte me vengera, et t'apprendra à distinguer du commun la maîtresse de mon cœur et de mes pensées. Il en dit bien davantage, qu'on ne rapporte point, parce que c'était toujours la même chose en différens termes.

Il retourna dans sa chambre, où il visita ses armes; et voyant qu'elles n'étaient pas assez

noires à son gré, il en fut dans une peine terrible. Il trouva de l'encre, et voulut s'en servir, mais elle ne prenait pas sur l'huile; enfin il se ressouvint qu'il avait vu dans l'écurie du noir à noircir, dont les cochers se servaient pour lustrer leur train; il alla le prendre, et en ayant fait une pâte avec de la cire des bougies qui étaient sur sa table, il en frotta ses armes; et voyant que cela lui réussissait assez bien, il se détermina à s'en servir le lendemain, ne le pouvant pas faire dans le moment, parce que Sancho, après un sommeil de huit heures, venait de se réveiller, et qu'on vint les quérir l'un et l'autre pour aller joindre la compagnie qui allait se mettre à table; et comme en pareille occasion le civil chevalier ne se faisait point prier, aussi ne se fit-il point attendre.

On exalta encore sa valeur, et surtout son intrépidité, d'avoir osé en venir aux prises et corps à corps avec un démon armé de massue, de serpens et de couleuvres. Don Quichotte enviait l'honneur qu'il y avait acquis, et aurait voulu qu'il lui en fût arrivé autant, quand il aurait dû être battu vingt fois plus que Sancho ne l'avait été; il lui en donna néanmoins des louanges, mais plus modérément que la compagnie, qui les outrait. Son écuyer n'en fut pas content, et voulut que du moins il le louât seul à seul, puis-

qu'il se taisait en public; ainsi lorsqu'ils furent retirés, il lui demanda ce qu'il pensait du combat qu'il avait soutenu le matin contre le démon enchanteur à qui il avait fait quitter le champ de bataille, et lui abandonner ses armes. Tout bien de toi, ami Sancho, lui répondit don Quichotte, tu as le cœur aussi bon que la main; mais ta langue va trop vite et bat trop de pays; il voulait par-là le taxer sur ce qu'il avait dit de la beauté de la comtesse, sans en excepter Dulcinée; mais Sancho n'avait pas l'esprit assez fin pour s'imaginer une chose à quoi il ne croyait pas que son maître songeât, c'est pourquoi il lui répondit selon son sens : Ma foi, monsieur, j'avoue que ma main et ma langue vont trop vite, mais il faut que le renard meure dans sa peau, à moins qu'on ne l'écorche en vie; et puis il ne peut sortir d'un sac que ce qu'on y a mis; honni soit-il pourtant qui mal y pense: je ne croyais pas offenser votre bon ami Parafaragaramus, lorsque j'ai porté la main à l'arme infernale qui m'a attiré tant d'affaires; et pour ma langue, qui diable pourrait s'en choquer, puisque je ressemble à notre curé, qui ne sait pas lui-même ce qu'il veut dire quand il ouvre la bouche, et que je ne le sais pas non plus?

C'est à cause de cela, dit don Quichotte, que tu devrais être plus retenu, car tu dis très-sou-

vent des choses qui pourraient t'attirer bien des affaires. Eh bien, répondit hautement Sancho, qu'elles viennent à présent que j'ai mes armes: diable emporte qui les craint, ni personne au monde; je les défie tous, et les enchanteurs les premiers, hormis Parafaragaramus. Don Quichotte commençait à s'échauffer, et allait assurément faire un défi dans les formes à son écuyer, si celui-ci lui en eût donné le temps; mais, monsieur, poursuivit-il en parlant de Parafaragaramus, d'où vient qu'il est si fâché quand un chevalier touche un fusil ou une autre de ces maudites armes? Hé! ne le vois-tu pas bien, mon enfant, lui répondit notre héros en se radoucissant, ne sais-tu pas bien que la valeur et la bravoure dans le combat, sont les seuls moyens qu'on doit employer pour remporter la victoire? que pour vaincre avec honneur, il ne faut devoir son triomphe qu'à sa propre valeur, à son bras et à son épée? qu'il faut pour cela avoir vu son ennemi seul à seul, s'être battu contre lui corps à corps, et avoir partagé le péril avec lui? c'est par-là que plus notre ennemi est couvert de gloire, pour en avoir vaincu plusieurs autres, plus aussi nous acquérons de l'honneur lorsque nous en venons à bout; c'est là le fait des chevaliers errans, qui doivent vivre dans les périls, et qui ne doivent rien qu'à eux-mêmes, et ceux

qui se servent de ces maudits bâtons à feu dont on tue son ennemi de loin, et souvent sans être vu, sont indignes d'être loués, et ne doivent passer que pour des lâches : n'est-il pas vrai, Sancho, et ne l'as-tu pas vu toi-même quand nous avons attaqué la caverne des voleurs? ni toi ni moi ne les voyions pas lorsqu'ils nous ont voulu tuer, comme ils auraient fait sans nos armes enchantées : tu vois bien par-là que le plus lâche coquin du monde, bien caché et à couvert, peut terrasser le plus vaillant et le plus brave de tous les chevaliers; mais qu'il est indigne d'en être loué, et ne doit point s'applaudir d'une victoire qui ne lui coûte ni sang ni péril.

Pardi, monsieur, répondit Sancho, vous parlez comme un théologal, et mille fois mieux que l'université de Salamanque. Que maudit soit de Dieu et de ses saints, ajouta-t-il, celui qui a inventé cette arme d'enfer! Ce n'est pas d'aujourd'hui, reprit don Quichotte, que cette sorte d'armes a paru sur terre; et il me souvient d'avoir entendu dire, qu'un malheureux magicien ou enchanteur du genre humain, ayant apporté des enfers les premières qu'on ait jamais vues, le brave chevalier Roland les jeta dans la mer, d'où elles ont été depuis retirées par un moine allemand.

Mort non de diable, dit Sancho en colère,

ces moines se mêlent toujours de ce qui ne les regarde point; s'ils disaient bien leur bréviaire, le diable ne leur soufflerait pas tant aux oreilles, et j'ai toujours ouï dire que pour faire une maison nette, il n'y faut souffrir ni moine ni pigeon, parce qu'ils fourrent leur nez partout, de sorte que rien n'est bien fait s'ils ne s'en mêlent; et puis quand ils sont une fois ancrés quelque part, ce n'est plus que des ouï-dire, il a fait par-ci, il a dit par-là, et boute, et haie, et tous les diables en un mot s'en mêlent. Cela ne te doit pas étonner, ami Sancho, lui dit don Quichotte, ils sont seuls dans leur couvent, nourris, comme dit le proverbe, comme des moines, sans affaires qui les embarrassent, et sans souci pour le lendemain. Ajoutez donc, monsieur, interrompit Sancho, sans femmes qui les fassent enrager et sans enfans à nourrir. Comme tu voudras, reprit don Quichotte, mais leur esprit voulant être occupé, ils sont presque forcés de l'employer au premier objet qui se présente à leur imagination. Et voilà justement ce qu'on ne devrait pas souffrir, dit Sancho, car ils ne doivent se mêler que de prier Dieu, et ne point tant s'embarrasser des affaires du monde, puisqu'ils y ont renoncé et qu'ils n'y sont nullement nécessaires, à ce que j'ai ouï dire par des docteurs de l'université d'Alcantara.

Tenez, monsieur, lui dit-il, bien du monde s'en plaint, et moi qui vous parle, je n'ai point de sujet de m'en louer, car une fois que j'avais grondé avec ma mauricaude, un moine se mêla de nous raccommoder ensemble, et puis après cela il venait nous voir tous les jours, afin de voir, disait-il, si nous vivions bien ensemble. Je le vis une fois un soir dans notre jardin... patience..., je n'en dirai pas davantage; mais si je n'avais pas eu peur de la sainte inquisition, je l'aurais bien vite envoyé dire ses complies ailleurs que chez moi; depuis ce temps-là il a été cause que j'ai plus de vingt fois battu ma ménagère, car elle avait toujours quelque chose à lui dire, et bien loin qu'il ait mis depuis la paix dans notre ménage, mort de ma vie, il n'y a mis que la discorde. Il n'y pouvait pas mettre autre chose, ami Sancho, reprit don Quichotte: je voudrais que tu eusses lu le divin Arioste, tu verrais que l'archange Gabriel ayant besoin de la discorde pour aller répandre son venin dans l'armée du roi Agraman qui assiégeait Paris, il ne la put jamais trouver pour lui faire exécuter l'ordre de Dieu, que dans un chapitre de moines où elle présidait. Eh! l'en retira-t-il? demanda Sancho. Vraiment oui, lui répondit don Quichotte. Tant pis, reprit Sancho; car depuis ce temps-là elle s'est fourrée partout, et surtout

dans les familles et les ménages; cependant elle n'a pas si bien oublié le chemin des couvens, qu'elle ne le trouve bien quand elle veut.

Sancho était en train de jaser, et n'en serait assurément pas resté en si beau chemin, si don Quichotte ne lui eût dit le premier qu'il fallait dormir, parce qu'il était tard. Sancho se tut, et en peu de temps notre héros l'entendit ronfler comme une pédale d'orgue. Il se leva et acheva de noircir ses armes, et s'étant couché il rêva au moyen de les emporter sans être aperçu, et il n'en trouva point de meilleur que de faire semblant d'aller dès le matin se promener et de les mettre sous sa robe de chambre. Il le fit, et celui qui avait ordre de le suivre, sut où il les avait déposées. La société, qui en fut instruite, n'eut garde d'empêcher un combat qui devait la divertir. Tout ce qu'on fit, ce fut d'empêcher qu'il ne fût sanglant. On fit jeter de l'eau gommée dans le fourreau des épées de nos deux aventuriers, et on fit briser leurs lances si proprement, que la fracture ne paraissait pas, mais si profondément pourtant, qu'elles ne pouvaient pas faire le moindre effort sans achever de se briser tout-à-fait.

Sancho passa encore toute la journée dans son lit, où il but et mangea à son ordinaire, c'est-à-dire qu'il pensa se crever, en faisant raison le

verre à la main à tous les gens du duc et du comte, qui étaient venus le voir pendant la journée, si bien qu'il avait terriblement les dents mêlées le soir, que toute la société vint le voir pour apprendre des nouvelles de sa santé. La belle mademoiselle de la Bastide le fit souvenir de son défi pour le lendemain à tous les chevaliers, pour l'honneur de la comtesse, qui fit semblant de le prier de n'y point aller, et lui dit qu'elle lui avait assez d'obligations sans y ajouter celle-là, et qu'elle ne méritait pas qu'il s'exposât pour elle à de nouveaux dangers; mais elle l'en pria d'une manière à l'y engager encore plus fortement; aussi répondit-il qu'il ne manquerait pas à l'assignation. La Provençale, qui avait fait disposer toutes choses, le flatta de sa victoire sur l'enchanteur qui lui avait abandonné ses armes, et lui insinua que cet endroit était heureux, et qu'après y avoir vaincu un démon, il n'y avait pas apparence que des chevaliers lui résistassent; enfin elle le tourna si bien, qu'elle le fit résoudre d'aller y porter son cartel, et de prendre ce même endroit pour le champ de sa gloire et de la défaite des chevaliers.

CHAPITRE XLVIII.

Du combat de don Quichotte contre Sancho, et quelle en fut la fin.

A peine le jour commençait à paraître, que don Quichotte s'éveilla. Sancho, qui se croyait invulnérable, et par conséquent invincible sous les armes que l'enchanteur lui avait données, et qu'il avait gagnées aux dépens des meurtrissures de son dos et des lieux circonvoisins, se leva promptement, et s'arma avec beaucoup d'allégresse. Il ne craignait que la soif et la faim; mais il se flatta que Parafaragaramus y pourvoirait, et sur cette croyance il sortit avec un air si délibéré, qu'il fit croire à don Quichotte qu'il y aurait de la peine à le vaincre; il s'en réjouit néanmoins, parce qu'il se figura que la gloire en serait plus grande. Quoiqu'il sût où était son champ de bataille, il ne laissa pas de le suivre pour en être certain. Les ducs et les autres, Français et Espagnols, qui avaient voulu en avoir le plaisir, étaient déjà allés se cacher dans des endroits qu'ils avaient fait préparer, et qui tous avaient vue sur une pelouse que Sancho avait choisie pour le théâtre de sa gloire. Sitôt qu'il

y fut, ils l'entendirent faire son défi de tous les quatre côtés du monde à tous les chevaliers errans, Mores, Arabes, Castillans et autres, et puis se recommander à la bonne grâce de sa mauricaude et à celle de la comtesse Eugénie, qu'il suppliait de l'aider, puisqu'il ne s'exposait que pour son honneur. Après cela il se tint dans son poste, immobile comme une statue. Laissons-l'y, il n'y demeurera pas long-temps sans rien faire.

Don Quichotte était retourné au château où le nouveau chevalier s'était fixé, et croyant, comme il n'entendait personne, que chacun était endormi, il prit sa lance sur son bon cheval, après avoir mis dessus une grande houssé rouge pour le déguiser, et sortit sans trouver personne. Il gagna la forêt, où il alla se couvrir de ses armes noircies, croyant être si bien déguisé que le diable lui-même l'aurait pris pour un autre. Après cela pour mettre son cheval en haleine, il prit au petit galop le chemin de l'endroit où Sancho était en sentinelle.

Celui-ci qui le vit venir s'affermit sur les étriers. Qui que tu sois, lui cria-t-il de loin, n'avance pas, ou avoue tout-à-l'heure que j'ai dit la vérité, ou bien prépare-toi à t'éprouver contre moi. Don Quichotte, qui avait cru prévenir Sancho, fut fâché de ce qu'il en était ar-

rivé autrement, et choqué de cette avance de son écuyer, qui pourtant était selon le cérémonial de l'ordre. Eh! qui es-tu toi, lui répondit-il, pour m'arrêter dans mon chemin? prépare-toi toi-même à la mort, ou à avouer une chose que je fais avouer à tous ceux que je rencontre. Chevalier, lui dit Sancho, puisque je suis ici, ce n'est que pour y combattre à outrance: préparez-vous-y, ou avouez que madame la comtesse Eugénie est plus belle que toutes les dames des chevaliers errans qui sont dans le monde, de quelque pays et de quelque qualité qu'ils soient. Nous ne sommes pas prêts à nous accorder, répondit le chevalier aux armes noires, puisque je prétends te faire avouer qu'une dame, que je ne veux pas te nommer, est non-seulement plus belle que toutes les dames que tu viens de dire, mais aussi plus belle que la plus belle de toutes les belles dames du monde. Chevalier, reprit Sancho, j'ai eu la courtoisie de vous nommer la dame pour qui je suis en champ, nommez-moi aussi la vôtre, s'il vous plaît. Tu verras son portrait sur mon cœur, lui répondit le chevalier aux armes noires; mais pour son nom tu ne méritet pas de le savoir de ma bouche, quoiqu'il ne te soit pas inconnu. Discourtois chevalier, lui dit Sancho, vous n'êtes qu'un incivil, et ne savez pas les règles de la chevalerie. Je les sais

mieux que toi, veillaque, lui repartit le furieux don Quichotte. C'est ce que nous allons voir, lui répliqua Sancho; faisons les conditions de notre combat. Je n'en veux point avec toi que celle de la mort, répondit-il: si je suis vaincu je t'abandonne ma vie; et si je suis vainqueur, je ne prendrai d'autre vengeance de toi que celle de te rouer de coups de bâton. Chevalier, lui repartit le brave Sancho, vous n'êtes assurément qu'un gavache, avec vos injures; car mon maître qui jase comme un prédicateur, et qui est aussi savant qu'un pape, m'a dit que les injures sont les meilleures raisons des gens qui n'en ont point, et des lâches. Don Quichotte était dans une colère terrible de s'entendre traiter de lâche et de gavache; et comme il s'était bien résolu de venger Dulcinée lui-même, et de battre tout de bon son téméraire écuyer, qui se disposait à le bien battre aussi: Prends du champ, dit-il à Sancho, nous allons voir ce qui en sera; et en même temps il tourna bride et s'éloigna au petit galop.

Lorsqu'il crut être assez éloigné, il tourna le visage, se recommanda à son imaginaire Dulcinée, qu'il invoqua entre cuir et chair, et voulut mettre sa lance en arrêt, mais il la rompit. Jamais étonnement ne fut pareil au sien lorsqu'il se vit désarmé de la première arme de la chevalerie. Il ne refusa pourtant pas le choc, et alla

au-devant de Sancho, qui venait à lui avec beaucoup de fureur, après avoir fait aussi une invocation mentale à sa Thérèse et à la comtesse. Sitôt qu'il l'eut joint, il voulut lui porter sa lance à la visière, et il lui en arriva autant qu'à don Quichotte, c'est-à-dire qu'elle se brisa jusque dans le poignet avec autant de facilité que si elle eût été de verre : don Quichotte n'en sentit pas même le coup. Ils fournirent tous deux leur carrière, parce qu'aucun n'avait arrêté son ennemi. Ils revinrent tous deux l'un sur l'autre en portant la main sur la garde de leurs épées; mais tous deux furent également surpris de ne pouvoir pas la tirer du fourreau. Leur étonnement les empêcha d'arrêter leurs chevaux, qui, se connaissant et n'étant plus poussés, s'arrêtèrent d'eux-mêmes l'un contre l'autre.

C'était un spectacle risible de voir les efforts que faisaient nos deux champions, chacun de son côté, sans se rien dire, et tous deux si proches qu'ils se touchaient, pour mettre à l'air leurs invincibles épées. Cid Ruy Gomez dit qu'ils y restèrent plus d'un quart d'heure; que don Quichotte enrageait de toute son âme, et que Sancho s'en prenait déjà à sa femme et à la comtesse. Il ajoute qu'après mille pensées tumultueuses, don Quichotte fut le premier qui se rebuta : Chevalier, dit-il à Sancho, un en-

chanteur qui me persécute m'empêche de tirer mon épée. Et moi aussi, dit Sancho. Comment donc terminerons-nous notre combat? demanda le chevalier aux armes noires. Vous n'avez qu'à avouer ce que je vous ai dit, répondit Sancho, et passer votre chemin. J'avouerais plutôt que je suis Turc, répondit don Quichotte. Eh mardi tu l'avoueras, quand tous les diables d'enchanteurs s'en devraient mêler, lui répliqua Sancho, en lui baillant sur l'oreille un coup de poing de toute sa force.

Le chevalier aux armes noires, qui savait bien que Sancho était plus robuste que lui, et savait mieux faire le coup de poing, aurait bien voulu combattre avec d'autres armes; mais se sentant frappé le premier, lui qui avait coutume de prévenir les autres, il n'eut plus de considération, et risqua le tout pour le tout : il rendit donc à Sancho son coup de poing le mieux qu'il put. Leurs spectateurs ne pouvaient respirer à force de rire à la vue du plus ridicule combat qu'on puisse se figurer, de deux hommes à cheval armés de toutes pièces, et l'épée au côté, qui se battaient comme des crocheteurs, et dont les trois quarts des coups ne frappaient que l'air par le mouvement de leurs chevaux qui étaient toujours dans l'agitation, parce qu'ils suivaient l'inclination de la bride, qui suivait celle de la

main, que nos chevaliers ne pouvaient pas tenir ferme, à cause du mouvement de leurs corps. Leurs chevaux, qui n'étaient ni Rossinante ni Flanquine, étaient extrêmement vifs et forts, et avaient la bouche tendre, et si les coups de poing qui portaient à faux faisaient faire des contorsions et des demi-tours à droite, leurs montures qui en sentaient le contre-coup par le mouvement de leurs corps qui entraînaient leur bride, leur faisaient faire des saccades de la manière du monde la plus plaisante et la plus risible.

Lorsque la lassitude allait séparer les combattans, et que les spectateurs en eurent pris tout le plaisir qu'ils en pouvaient prendre, le duc fit partir son maître-d'hôtel. Celui-ci, qui était avec quatre valets de pieds déguisés en satyres auprès de l'arbre où le duc était monté, partit au premier signal, et marcha à nos aventuriers, qui à sa vue interrompirent leur ridicule combat. Cet officier s'était préparé à bien jouer son personnage : il était vêtu tout de blanc, et une grande simarre le prenait comme une aube depuis le cou jusqu'aux pieds, qu'elle couvrait ; il avait sur sa tête un turban tout blanc, avec une plume en aigrette au-dessus ; il s'était blanchi le visage, aussi bien que la barbe, qu'il portait longue d'un bon pied ; il avait en ses mains des gants aussi blancs que le reste, et portait un livre où

il paraissait lire quelque chose. Il s'approcha au au petit pas, suivi de quatre satyres, entre lesquels Sancho reconnut Rebarbaran, qui lui fut d'un bon augure. Arrêtez-vous, leur cria-t-il sitôt qu'il fut à la portée de la voix, indiscrets chevaliers, tous deux également indignes de mon affection et des peines que je me donne pour vous; votre combat m'a retiré du doux repos dont je jouissais. Je suis Parafaragaramus, votre protecteur et votre ami; c'est moi qui ai fait rompre vos lances dans vos mains; c'est moi qui ai enchanté vos épées pour vous empêcher l'un et l'autre de répandre un sang que vous regretteriez avec amertume. Pour toi, chevalier aux armes noires, qui ne veux pas être connu, continua-t-il en s'adressant à don Quichotte, je t'assure de ma discrétion et du secret; mais ne t'avises pas une autre fois d'entreprendre une querelle sans fondement. Le chevalier que tu vois n'a aucun dessein d'offenser ni toi ni personne à qui tu puisses prendre intérêt, il te servira dans les occasions où tu ne pourras pas te passer de lui : je ne t'en dirai pas davantage; éloigne-toi, je te l'ordonne par tout le pouvoir que j'ai sur toi; va m'attendre un moment à l'entrée du bois, du côté que tu m'as vu venir.

Don Quichotte ne se le fit pas répéter, et obéit avec une soumission profonde, et passa

directement sous les arbres où les ducs et les autres étaient cachés, et sa confusion leur donna un nouveau sujet de rire.

Pour toi, chevalier Sancho, poursuivit l'enchanteur, après que le chevalier aux armes noires fut parti, tu n'as fait que ce que tu as dû faire, et je te pardonne avec plus de facilité qu'au chevalier qui s'en va; assure-toi désormais de ma protection, et sois bien sûr qu'elle ne te manquera pas partout où mon pouvoir pourra s'étendre. Je t'avertis qu'il y a un méchant magicien enchanteur, nommé Freston, nouvellement sorti des chaînes où Pluton le retenait depuis trois ans, qui t'a juré une guerre éternelle, à cause qu'étant son ennemi, il voit que je te protége; mais j'empêcherai qu'il ne te fasse aucun mal. Il te hait peut-être à cause de ton maître, qu'il veut perdre, et qu'il hait comme le diable, parce qu'il est écrit dans les destinées que le grand don Quichotte doit combattre et vaincre un jeune chevalier qu'il protége, et que tous les démons croient son bâtard: avertis-l'en, afin qu'il s'en donne de garde, et que vous vous prépariez tous deux à soutenir de rudes combats en peu de temps, et à soutenir les plus glorieuses aventures de votre vie, pour tirer la pauvre princesse Dulcinée du Toboso de l'enchantement où Merlin la retient comme une gredine

dans la caverne de Montesinos; mais pour te faire prendre cœur par avance, suis Rebarbaran, ce satyre que tu connais déjà : il va te mener dans un endroit où tu ne t'ennuieras pas.

Sancho suivit sans répondre le satyre Rebarbaran, qui le mena dans un coin du bois, où il vit sur une table les apprêts d'un déjeûner, cette fois-là bien frugal, n'y ayant que du pain et de l'eau, sans assiette ni serviette, et personne pour le servir. Laissons-l'y, pour si peu de temps qu'il a à y rester.

CHAPITRE XLIX.

Repas magnifique. Apparition d'un nouvel enchanteur. Défi fait à don Quichotte, et ce qui s'ensuivit.

Sitôt que l'enchanteur eut remis Sancho entre les mains du satyre, il était venu rejoindre don Quichotte, pour le mener plus avant dans le bois, et lui faire une sévère réprimande de son emportement hors de saison. Quoi! lui dit-il entre autres choses, toi dont la sagesse et la prudence connues par toute la terre sont cause que je t'ai pris en amitié, tu t'offenses sur une simple parole générale, lâchée sans aucun dessein de t'offenser! Crois-tu qu'il suffise à un homme d'avoir de l'esprit et de la science, et que ce soit la seule force jointe à la valeur qui doive régler toutes les actions de la vie? Désabuse-toi, si tu l'as cru, puisqu'il faut avec cela du bon sens, de la prudence et du discernement; il n'y a que ces seules vertus-là qui fassent les héros. Regarde la vie et les actions du chevalier Roland, tu y verras partout une égale bravoure et une pareille force; mais vois la différence entre Roland le furieux et Roland le sage, avant que l'infidélité d'Angélique lui eût tourné la cervelle, ou après

qu'Astolphe lui eût fait reprendre son bon sens renfermé dans une fiole, qu'il avait été quérir sur l'hippogriffe jusque dans le paradis terrestre. Fais réflexion à ce que je viens de te dire, et rends-toi sage à l'avenir. Je t'aime trop pour rendre ton déshonneur public; retourne-t'en te désarmer, et reviens sur tes pas, comme si tu te promenais, rejoindre la compagnie que j'ai rassemblée proche d'ici : je ferai reporter tes armes au château d'Eugénie, et j'y ferai conduire ton cheval sans que personne le voie rentrer. Je t'ai laissé faire une faute pour t'apprendre à n'en plus faire dorénavant. Ton écuyer te dira le nom d'un nouvel ennemi qui s'est déclaré contre toi, et que tu auras à combattre; mais ce n'est qu'à force de sagesse et de patience que tu en viendras à bout, parce qu'il est plus fourbe que vaillant : mon secours ne t'abandonnera pas au besoin; mais la prudence ne doit pas non plus te quitter : adieu. L'enchanteur eut à peine achevé qu'il disparut, et ne donna pas le temps à notre héros de se jeter à ses pieds, parce qu'il lui défendit de descendre de cheval, de le remercier et de le suivre. Pour lui, il se perdit entre les arbres; et notre héros, tout honteux, alla ponctuellement exécuter les ordres de son sage enchanteur.

Pendant que le héros de la Manche, qui avait

coutume de prêcher les autres, fut si bien prêché lui-même, les Espagnols et les Français étaient sortis de leurs niches, et, en faisant semblant de se promener par le bois, ils étaient venus où était Sancho, qu'ils trouvèrent seul, comme j'ai dit, auprès d'une table. Vraiment, seigneur chevalier, lui dit la belle Provençale, le métier de chevalier errant n'est pas, à ce que je vois, fort dangereux: nous croyions trouver déjà cinq ou six chevaliers vaincus, et vous dans le chemin de la gloire; monsieur le duc avait ordonné qu'on emmenât une charette pour enlever les trophées et les dépouilles que vous aviez conquis, et il n'y en a pas un de nous qui n'eût juré que vos bras agissaient pour l'honneur de la beauté de la comtesse, et nous voyons avec étonnement qu'il n'y a que vos dents qui soient en mouvement pour le profit de votre ventre. Mardi, mademoiselle, lui répondit Sancho, vous parlez comme on dit que parlent les gens de votre pays, sans savoir ce qu'ils veulent dire; si vous aviez été ici il y a un quart d'heure, vous auriez vu si je n'ai pas bien gagné le pain et l'eau que monseigneur Parafaragaramus me fait donner. Quoi! dit la comtesse, c'est lui qui vous régale? Oui, madame, répondit Sancho. Et je ne vois ici personne de ses gens, dit-elle. A ce mot, deux satyres sortirent de derrière des arbres, et

vinrent en gambadant lui dire que l'enchanteur lui-même allait venir.

En attendant son arrivée, toute la troupe autour de Sancho se mit à le questionner; et pendant qu'il répondait, un satyre lui ôta son épée enchantée, et lui en remit une autre d'une garde pareille sans qu'il s'en aperçût. Il conta son combat et l'enchantement de son épée, dont il n'avait pas pu jouir pour fendre le discourtois chevalier aux armes noires; et comme on fit semblant de ne le pas croire, il montra son épée pour en convaincre ses auditeurs; mais ce fut un mauvais témoin pour lui, parce qu'elle se tira du fourreau sans aucun effort. Il en resta tout-à-fait confus et ne savait que dire, lorsque Parafaragaramus, qui venait de relancer don Quichotte, parut.

Les ducs, le comte et leurs épouses, lui firent de loin de très-grandes révérences; ce que firent aussi les Français et les Françaises, qui tous firent semblant d'être étonnés de le voir: la seule Eugénie alla au-devant de lui, et feignit de se jeter à ses pieds pour le remercier de toutes les obligations qu'elle lui avait; mais il l'en empêcha, et la ramena auprès des autres, à qui il fit une profonde inclination les deux mains sur l'estomac. Comme ils feignaient toujours de l'étonnement et de l'embarras, Eugénie leur dit

de ne rien craindre, qu'elle était sûre que le seigneur Parafaragaramus était trop de ses amis pour ne les pas voir avec plaisir, puisqu'ils étaient de sa compagnie.

Le sage enchanteur renchérit sur les assurances de la comtesse, et ajouta qu'il n'avait prétendu donner à déjeûner qu'au seul chevalier Sancho, et encore le régaler seulement à la manière de l'ordre; mais puisque vous voilà si bonne compagnie, poursuivit-il, il faut dégarnir mon office. Holà, ho, Rebarbaran, dit-il à un satyre, faites promptement monter du vin, et du meilleur; qu'on fasse aussi monter quelque chose d'appétissant, et des services. A ce mot, le satyre alla à trois pas faire des gambades; et Sancho, voyant tout d'un coup sortir à côté de lui une flamme subtile et bleue avec beaucoup de fumée, recula en tremblant, et la terre s'ouvrit sous les pieds d'un satyre, qui fondit, et la fumée se dissipant, le chevalier vit une table paraître, couverte de belles serviettes, d'une belle nappe, d'assiettes et de plats d'argent, d'un poulet d'Inde en compote, d'un autre à la daube, de pâtés, de jambons, et de quantité d'autres viandes froides, en un mot, un service complet où rien ne manquait; et pour la boisson, il vit retirer de dessous la table douze grosses bouteilles de vin et des siéges.

Parafaragaramus pria Eugénie de faire les honneurs du modique déjeûner qu'il lui présentait; elle s'en chargea, et pria tout le monde de s'asseoir. Chacun fit semblant d'avoir horreur de toucher des viandes qui sortaient de l'enfer, et s'excusa d'en manger: le duc tira Sancho en particulier, et voulut lui faire naître du scrupule de cette table infernale, et de ce qui était dessus. Non, non, monseigneur, lui dit Sancho, ne craignez rien, Parafaragaramus est honnête homme; et puis, au fond, ventre affamé n'a point d'oreilles; mes boyaux crient que mon gosier est bouché; et quand ce serait le reste du diable que je leur enverrais, il faut leur faire voir que non; et en disant ces paroles, il alla vitement faire l'épreuve du vin. Le sage enchanteur fit semblant de s'apercevoir de la perplexité générale, et mit la main sur la table, en jurant qu'il allait faire enlever par des enchanteurs tous ceux qui ne mangeraient pas. Chacun se mit donc en état de manger, et mangea en effet, et même de bon appétit. Sancho, qni fourrait toujours son nez partout, pria Parafaragaramus de leur tenir compagnie; et l'enchanteur lui répondit qu'il était jeûne pour lui ce jour-là, qu'il ne mangeait jamais avec les dames. Il ordonna aux satyres de servir et de rester; et sans que Sancho, occupé à déjeûner, songeât davantage à lui, il se

perdit entre les arbres, où les Français crièrent qu'ils venaient de le voir tout d'un coup fondre en terre.

Pendant que toute la troupe déjeûnait de fort bon appétit, don Quichotte parut en robe de chambre, feignant d'ignorer ce qui était arrivé à Sancho, qui le lui répéta avec des paroles atroces contre l'incivil chevalier aux armes noires. Notre héros avala doux comme lait les injures qui lui furent dites; il ne fit que se confirmer dans la croyance des enchanteurs et des enchantemens, lorsque Sancho lui dit que son épée, qu'il n'avait pas pu tirer de son fourreau, quoiqu'il y eût employé toutes ses forces, était venue d'elle-même après que le discourtois chevalier avait disparu. Don Quichotte en voulut voir l'épreuve, et Sancho la tira encore en sa présence sans difficulté. Vous ne savez pas tout, monsieur, lui dit Sancho. Qu'y a-t-il de nouveau, ami Sancho? lui demanda notre héros. Il y a, répondit l'écuyer, bien d'autres nouvelles: un diable qui vous en veut est tout fraîchement sorti de l'enfer pour vous persécuter; le sage Parafaragaramus m'a ordonné de vous en avertir, et de vous dire de vous en défier. Il m'a dit son nom; c'est je crois Freslon, Friton, Foulon. Non, non, reprit don Quichotte, c'est un magicien qu'on nomme Freston. Oui, oui, oui,

monsieur, dit Sancho en interrompant son maître, c'est lui-même; il souvient toujours à Robin de ses flûtes. Parafaragaramus dit qu'il ne sait pas pourquoi il vous en veut, si ce n'est à cause que vous devez vous battre contre son fils.

Est-ce que les enchanteurs sont mariés? demanda la marquise. Non, non, madame, répondit Sancho, ils sont trop heureux pour avoir des femmes, et ont trop d'esprit pour en prendre; celui dont je parle est fils d'une maîtresse, et ces femmes-là sont commodes, car on les change quand on veut. Je sais qui c'est, interrompit don Quichotte avec tranquillité, c'est lui qui m'a emporté mon cabinet, où étaient les histoires de tout ce qu'il y a eu de chevaliers errans dans le monde; mais que lui et son fils viennent quand ils voudront, je ne les crains ni l'un ni l'autre. Pendant ce beau dialogue, notre héros, qu'on avait fait mettre à table entre la comtesse et la Provençale, avait déjeûné aussi bien que les autres, et le même satyre qui avait déjà changé l'épée de Sancho, la changea une seconde fois, et lui remit l'épée enchantée.

Leur conversation fut interrompue par un bruit de clairons qu'on entendit dans la forêt, et qui attira les yeux de tout le monde du côté du bruit. Les spectateurs faisant semblant d'être épouvantés de ce qu'ils voyaient, s'éloignèrent;

et nos deux aventuriers faisant ferme eux seuls, et s'étant mis en pied, ne branlèrent pas de leur place. Les satyres qui avaient soin de la table, la firent disparaître tout d'un coup avec ce qui était dessus; elle rentra en terre comme elle en était sortie, presqu'aux pieds de nos braves, qui ne virent à sa place qu'une noire et épaisse fumée. Nous dirons bientôt d'où provenait le prodige. Nos aventuriers s'éloignèrent un peu de ce qu'ils prenaient pour une gueule d'enfer; mais ayant tourné la vue d'un autre côté, ils virent avec surprise un spectre qui venait à eux à travers le bois.

C'était un homme effroyable, qui jetait de temps en temps par la poitrine une flamme vive avec une légère fumée. Il était vêtu d'un rouge très-vif depuis les pieds jusqu'à la tête; ses yeux ne paraissaient point, ou paraissaient si petits, qu'on ne pouvait pas les distinguer; son casque était couvert de plumes rouges, d'où sortaient les deux plus grandes cornes de bœuf qu'on avait pu trouver, et qui jetaient aussi feu et flammes de temps en temps; ses armes étaient de la couleur de son habit, et il portait une lance d'une grosseur prodigieuse; le cimeterre qu'il avait à son côté était large de plus de quatre doigts. Il passait l'ordinaire grandeur des hommes, et montait un puissant cheval; en un mot, sa figure

était affreuse, et le comte du Chirou, qui avait été l'inventeur de l'artifice, était lui-même étonné de ce qu'il avait si bien réussi. Tous les spectateurs paraissant trembler à sa vue, se mirent à couvert derrière nos deux aventuriers, qui ne branlaient pas.

Cette terrible figure s'approcha d'un air à dévorer tous les assistans, et portant la parole au héros de la Manche : Ne saurais-tu, lui dit-il, m'enseigner où je pourrais trouver un certain chevalier qui se nomme don Quichotte, et qui se fait appeler le chevalier des Lions ? il y a quatre jours que je suis sorti de l'enfer, et que je le cherche partout pour le rouer de coups ; mais il faut qu'il se cache, puisque je ne puis le trouver ni en apprendre des nouvelles. Je sais pourtant bien qu'on l'a instruit de mon dessein, parce qu'un certain veillaque d'enchanteur, nommé Parafaragaramus, son ami, a dû le lui dire, et le lui a sans doute dit ; dis-moi si tu sais où je pourrai le trouver. Il n'est pas loin, lui répondit l'intrépide don Quichotte ; mais avant que de te dire où il est, je voudrais bien savoir qui tu es, toi qui fais tant de bravades et de rodomontades. Je veux bien te contenter, répondit le spectre, à condition que tu me contenteras à ton tour. Je suis le magicien Freston, qui ai enlevé le cabinet et les livres de don Quichotte

13.

il y a deux ans huit mois une semaine deux jours et quatre heures. J'ai métamorphosé en une vilaine et puante paysanne la princesse Dulcinée du Toboso, et l'ai mise à la garde du sage Merlin dans la caverne de Montésinos, où je vais deux fois la semaine lui donner régulièrement vingt coups d'étrivières, parce que ce n'est qu'une gredine qui n'a pas de quoi payer sa dépense, et que ce don Quichotte, son chevalier, ne lui envoie pas un sou. Pour quelque petite affaire pendable, Pluton m'avait fait enchaîner, mais enfin il m'a rendu la liberté, à la charge de me battre à armes pareilles avec ce chevalier des Lions. Si je puis le vaincre, je serai libre pour toujours, et si je suis vaincu, je retournerai dans mes chaînes; mais hâte-toi de me dire où il est, parce que je suis pressé. Le feu qu'il jetait par la poitrine et par les cornes continuait et augmentait à mesure qu'il parlait, et quoique cet objet fût épouvantable, notre héros n'en fut point épouvanté; il eut même besoin de toute la patience que Parafaragaramus lui avait recommandée, pour l'écouter jusqu'au bout.

Si tu n'es pas plus brave que tu n'es savant, lui dit don Quichotte, tu n'es toi-même qu'un veillaque et un marane (1), puisque celui à qui

(1) Mot injurieux qu'on dit aux Mores qui sont en Espagne, ou à ceux qui en sont descendus.

tu parles est le chevalier des Lions lui-même. Toi, reprit le magicien en riant d'une manière effroyable, tu es le chevalier des Lions, et te voilà paré comme une poupée! depuis quand les chevaliers errans se font-ils farder et accommoder comme tu es, et se font-ils entortiller d'une robe-de-chambre à fleurs d'or? et où sont tes armes? Ne t'en mets point en peine, répondit notre héros : tel que je suis, je vais te donner satisfaction. En même temps il voulut monter à cheval, et obliger Sancho à se désarmer; mais le spectre lui dit qu'il était indigne à un chevalier de se servir des armes d'autrui, et de n'avoir pas toujours les siennes sur le dos; et, laissant là don Quichotte, il demanda à Sancho s'il voulait, en attendant que le chevalier des Lions fût en état de lui donner satisfaction, s'éprouver seul à seul contre lui. Sancho aurait assurément répondu et accepté le défi, si le héros de la Manche lui en eût donné le temps; mais celui-ci, outré des railleries de l'enchanteur, était sauté à l'épée de Sancho, et faisait d'inutiles efforts pour la tirer, parce que, comme on l'a dit, c'était l'épée enchantée qu'on lui avait remise. Ce que le spectre voyant, il en redoubla son ris effroyable, en leur disant qu'ils étaient des chevaliers de promenade, des chevaliers de bouteille, des chevaliers de franche lippée, en un

mot des bâtards de l'ordre, et qu'assurément Pluton s'était moqué de lui de l'envoyer combattre contre des gens qui n'avaient pas seulement une épée à eux deux; et après cela il leur tourna le dos, et regagna la forêt, en criant qu'il allait de ce pas redoubler sa dose sur Dulcinée pour dissiper son chagrin.

Notre chevalier regarda du côté de tous les spectateurs s'il ne verrait pas une épée qu'il pût ravir; mais tous étaient désarmés, et lui, dans la plus grande colère où il eût jamais été, voulait suivre le spectre; mais il en fut empêché par Eugénie, qui lui promit de savoir de Parafaragaramus où il pourrait trouver cet insolent enchanteur. Pendant que la comtesse calmait les transports furieux du chevalier des Lions, le même satyre avait, pour la troisième fois, changé l'épée de Sancho, et notre héros, qui était presque remis par l'assurance qu'Eugénie lui avait donnée, se contenta de dire que s'il avait eu seulement une épée, il aurait fait repentir l'enchanteur de ses impertinentes railleries, et porta encore la main sur celle de son écuyer, qui pour le coup sortit de son fourreau.

Quand don Quichotte n'aurait pas été fou, cela seul aurait pu lui démonter la cervelle. Jamais étonnement ne fut égal au sien : Eh bien, dit-il à toute la compagnie, voyez ce que c'est

que la force des enchantemens! c'est ce maudit magicien-là, poursuivit-il avec fureur, qui avait enchanté l'épée du chevalier Sancho; mais je jure de ne me pas faire couper poil de barbe que je ne l'aie trouvé, et afin qu'il ne puisse plus m'en donner à garder, je porterai aussi bien que lui mon épée nue. Désabusez-vous, seigneur chevalier, lui dit le duc, je ne crois pas que ce soit lui qui ait fait cet enchantement: je crois plutôt que ç'a été Parafaragaramus, qui n'a pu souffrir que vous vous exposassiez avec des armes inégales contre un démon. Eugénie promit encore de lui en donner des nouvelles le lendemain, après avoir parlé à son bon ami Parafaragaramus. Je voudrais bien, dit notre héros en parlant au duc, que monsieur le bachelier que j'ai vu chez vous, et les autres incrédules, fussent ici, pour voir s'il y a des enchanteurs ou non : que pourraient-ils dire sur tous ces tours de passe-passe que vous venez tous de voir, et dont vous êtes témoins oculaires? Sancho, qui avait toujours écouté, continua selon son sens, et ne songeant qu'à la goinfrerie : Oui, monsieur, je voudrais bien les voir ces esprits incrédules, et savoir ce qu'ils pourraient dire sur la table bien garnie que j'ai vue de mes propres yeux sortir de l'enfer tout d'un coup, et que vous y avez vue rentrer de même; diable em-

porte, si j'étais l'enchanteur, je les laisserais tous mourir de faim par plaisir pour leur pénitence. Avec de semblables discours ils reprirent le chemin du château, où nous les laisserons se reposer pour dire quel était ce nouvel enchanteur, et d'où provenait le déjeûner qu'ils avaient fait, et la disparition de la table; il faut commencer par ce dernier article, puisque c'est le premier en date.

Le comte du Chirou, qui avait imaginé le tour, avait fait faire une fosse, comme une manière de cave, dont la terre était soutenue par des poutres appuyées sur des pieux, au-dessus de quoi on avait mis des planches qu'on avait couvertes de gazon, et on y avait laissé une espèce de trappe qui portait sur quatre cordes, ou plutôt sur deux cordes croisées, qui répondaient à quatre poulies, et on avait attaché aux extrémités de ces quatre cordes qui soutenaient ces trappes, des poids d'égale pesanteur, en sorte qu'il n'y avait qu'à lâcher les poids pour faire tout d'un coup monter la trappe au niveau de la terre; et afin que don Quichotte et Sancho ne s'aperçussent pas de ce qui se faisait dans le fond de cette cave, en mettant dessous le gazon la table garnie, et en l'ôtant lorsqu'on la faisait disparaître, on avait mis partout le haut de la poudre à canon délayée avec des mixtions pour

en faire un feu d'artifice qui parût en même temps un feu vif, et qu'il en restât pourtant une fumée épaisse. Ceux qui s'étaient chargés de l'exécution du dessein l'avaient plusieurs fois éprouvé, et enfin avaient si bien réussi, que don Quichotte et Sancho se seraient donnés à Belzébut, qu'ils avaient été servis, et qu'ils avaient déjeûné par art de nécromancie. C'était par ce même trou qu'était disparu celui qui avait été commis à la garde des armes de Sancho, et qui lui avait donné tant de coups de couleuvres; et comme le trou n'était pas tout-à-fait dans sa perfection, on avait empêché don Quichotte d'en approcher après que le maître-d'hôtel s'y fut jeté. Des gens moins prévenus que nos aventuriers auraient bien pu s'apercevoir que le gazon avait été coupé; mais quand cela serait arrivé, ils étaient sur le pied de croire à un besoin que ce trou était un des soupiraux de l'enfer, plutôt que de n'y trouver pas quelque chose d'extraordinaire, et dignes de leurs visions.

Pour l'enchanteur Freston, c'était le même officier de Valerio, qui avait cette fois-là pris un masque représentant une face de démon chaperonné de cornes. Le feu qu'il jetait, provenait d'une composition de poudre à canon, de coton, d'eau-de-vie, de camphre, et d'autres artifices

qu'on avait mis ensemble dans une boîte de fer-blanc sur l'estomac, et dans l'extrémité des cornes sur la tête, et le tout était presque traversé d'un petit tuyau de fer, qui répondait, par une petite peau de cuir bien mince et bien cousue, à un petit soufflet que l'enchanteur avait sous l'aisselle, et qui portait vent aux trois endroits; en sorte que le feu qui était renfermé dans la boîte et dans les cornes, étant réveillé par le vent, enflammait les compositions, et faisait l'effet que nous avons vu, et qui était effectivement terrible pour ceux qui n'y étaient pas préparés.

Sitôt que notre héros fut rentré dans le château, son premier soin fut d'aller visiter ses armes, qu'il trouva blanches et bien polies, avec une autre lance en bon état, et deux lions peints au naturel sur son écu; aussi n'était-ce pas le même écu qu'il avait porté dans la forêt, la peinture n'en aurait par été sèche; c'en était un autre que le duc avait fait peindre depuis quelque temps, et qu'il fit mettre à la place du premier, pour toujours faire trouver à notre héros du merveilleux dans tout ce qui lui arrivait. Il prit son épée, et l'ôta du fourreau sans aucune peine, et la laissa nue, pour n'être pas pris au dépourvu. Il se perdait dans ses imaginations, et ne savait comment ses armoiries avaient été si bien faites et

en si peu de temps, ni comment ses armes avaient été rapportées et remises où elles étaient, vu qu'il avait emporté la clef de la chambre; ainsi tout ce qu'il y pouvait comprendre, c'est qu'il ne lui arrivait rien que par art de nécromancie; et il en concluait que rien n'était impossible aux enchanteurs. Ce qui le touchait plus vivement, était le désenchantement de Dulcinée, et la compassion qu'il avait des tourmens qu'elle endurait; cependant il ne pouvait s'imaginer que le magicien Freston fût assez barbare pour faire ce qu'il disait; mais il était bien résolu de rompre le charme, sitôt qne le sage Parafaragaramus lui en aurait ouvert le chemin, comme il le lui avait promis.

Il s'arma de pied en cap, bien résolu de ne mettre point les armes bas qu'il n'eût trouvé l'insolent enchanteur Freston, et de ne plus s'exposer à ses impertinentes railleries, sans être en état de l'en faire repentir. Il descendit armé; quoiqu'on se doutât bien de son dessein, on ne laissa pas de le lui demander comme si on l'eût ignoré, et il l'avoua, et supplia bien instamment la comtesse de se souvenir de savoir tout de Parafaragaramus. Elle lui répondit qu'elle avait trouvé ce sage enchanteur dans son cabinet, où il l'attendait pour le lui expliquer; mais qu'elle ne lui avait point demandé par où il était

entré, quoique les portes et les fenêtres fussent fermées, et qu'il n'y eût point de cheminée, parce qu'elle savait bien qu'il se rendait invisible quand il voulait, et qu'il passait tout armé et monté sur son grand cheval par le trou d'une aiguille.

Elle poursuivit en disant qu'elle avait appris de lui que c'était le lâche Freston lui-même qui avait enchanté l'épée du chevalier Sancho, parce qu'il n'était qu'un poltron, qui n'aurait jamais osé se moquer de lui ni le braver, s'il avait été en état de défense; que Parafaragaramus lui avait promis de le combattre lui-même en sa présence, et se faisait fort de le renvoyer en enfer aussi vite qu'il en était venu; cependant qu'il n'avait pas pu se dispenser de lui dire qu'en sortant d'avec lui, ce maudit enchanteur avait été dans la caverne de Montésinos, où il avait eu en effet la barbarie de donner vingt coups d'étrivières bien appliqués à la pauvre princesse Dulcinée, et que sans doute il aurait encore porté sa cruauté plus loin, si Parafaragaramus lui-même ne l'en avait empêché, et ne l'avait obligé de prendre la fuite, et d'abandonner cette pauvre dame, après l'avoir traînée long-temps toute nue sur les ronces et les épines; que cette pauvre désolée avait appelé plus de cent fois son fidèle et bien-aimé chevalier don Quichotte à son

secours, et que c'était cela qui avait redoublé la fureur de son bourreau; mais que Parafaragaramus l'avait un peu remise, en lui promettant qu'avant qu'il fût huit jours il la vengerait, et que l'invincible chevalier des Lions romprait son enchantement; que c'était ce que Parafaragaramus lui avait donné ordre de lui dire, et qu'il dormît en repos sur cette assurance. Ah! madame, lui dit le triste chevalier les larmes aux yeux, suppliez de ma part le sage enchanteur de me laisser combattre moi-même contre le maudit magicien Freston; ma princesse, l'incomparable du Toboso, ne serait pas bien vengée si elle ne l'était par mon bras, et je mourrais de rage si un autre que moi le renvoyait en enfer. La comtesse lui promit d'en parler à Parafaragaramus, et de faire ses efforts pour qu'il lui accordât sa demande, et lui ordonna de sa part de se désarmer jusqu'à nouvel ordre, ce qu'il fit tout aussitôt.

Sancho, ne sachant à la fin comment accorder cet enchantement de Dulcinée avec ce qu'il avait fait, se figura que c'était lui-même qui s'était trompé, et que Dulcinée était véritablement enchantée; et la plus forte raison qu'il avait pour le croire, était que Parafaragaramus était trop honnête enchanteur pour lui en avoir parlé à lui-même, si ce n'avait pas été une vérité.

Il lui restait cependant un scrupule au sujet de cet enchanteur, dont il s'ouvrit à la comtesse, qui lui en donna la solution; mais il ne regardait point Dulcinée.

C'était au sujet de son épée, qui avait été enchantée par ce méchant Freston, malgré ce que Parafaragaramus lui avait dit que toutes ses armes étaient à l'épreuve des enchantemens. Je n'ai pas songé à vous expliquer cet article, seigneur chevalier Sancho, lui dit Eugénie, quoique mon bon ami me l'eût pourtant ordonné: c'est que vos armes ne pourront pas être enchantées quand vous voudrez les employer contre un chevalier comme vous, mais un méchant enchanteur peut les enchanter de peur que vous ne vous en serviez contre lui; ainsi, seigneur chevalier, ajouta-t-elle, parlant à don Quichotte, qui avait écouté la demande de Sancho, c'est encore une raison qui vous doit empêcher de vouloir combattre vous-même le méchant Freston. Après cette conversation, nos aventuriers se retirèrent dans leur chambre, occupés de leurs visions, surtout le héros de la Manche, qui aurait voulu être déjà aux mains avec le méchant Freston, et désenchanter son imaginaire Dulcinée. Les Français et les Epagnols en firent autant, après avoir bien ri de la folie extraordinaire de ces deux hommes.

CHAPITRE L.

Dissertation sur la différente manière d'aimer des Espagnols et des Français.

Valerio et Sainville avaient tout-à-fait recouvré leur santé, aussi bien que le comte du Chirou, et le départ de tous ensemble du château de la Ribeyra pour aller à Madrid, avait été fixé au lendemain. Nos chevaliers le savaient, et se disposaient aussi à partir : don Quichotte avec plaisir, parce que la vie qu'il avait menée chez Valerio lui semblait trop molle et trop délicate pour un homme aussi nécessaire au public qu'il croyait être, et qu'il espérait que la campagne lui étant ouverte, il trouverait des aventures à tout moment. Il n'en était pas de même de Sancho, qui ne quittait ce gîte qu'avec peine, parce qu'il y trouvait de quoi se rassasier et de quoi contenter son humeur gloutonne, et qu'outre cela c'était pour aller chez le duc, où il lui était arrivé des aventures qui ne lui plaisaient pas. Il s'était figuré que ce château lui portait malheur, et il ne se trompait pas tout-à-fait, comme on l'a vu ; aussi aurait-il bien meux aimé aller ailleurs, mais il n'en était pas le maître, et il fallait suivre

la compagnie. Il s'y résolut néanmoins, parce qu'il ne pouvait pas faire autrement, en se flattant du moins qu'étant couvert de ses bonnes armes, on ne pourrait plus lui faire ni mal ni peur, puisqu'à leur faveur il était à l'abri des enchantemens.

Avant que de sortir tout-à-fait du château de Valerio, et finir les aventures de don Quichotte et de Sancho, qui se terminèrent chez le duc de Medoc, il paraît à Ruy Gomez qu'après avoir rendu compte des actions et des paroles des deux fous, il doit dire aussi ce que d'honnêtes gens, qui avaient de l'esprit, avaient fait lorsque la santé des uns et la douleur des autres leur avaient permis de se rejoindre ensemble, et de former une espèce de société. L'on a dit plusieurs fois, qu'excepté les visions sur les chevaliers errans, le héros de la Manche n'avait rien que de raisonnable; ainsi il était appelé dans leurs conversations, ou du moins y était souffert, et sa présence n'y apportait point d'autre circonspection que celle de ne point parler du tout de lui que par les beaux endroits, et jamais sur rien qui fût propre à redoubler ses accès, à moins que cela ne fût nécessaire pour le divertissement que la société avait prémédité d'en tirer.

Leurs entretiens ordinaires étaient de galanterie, et roulaient presque toujours sur l'amour

et ses effets : la manière différente dont les Français et les Espagnols traitaient cette passion, fut fort spirituellement discutée, aussi bien que la fidélité des uns et des autres pour leurs maîtresses et leurs épouses, et des dames pour leurs amans et leurs maris. Les Français convinrent que l'amour semblait être né en Espagne, où généralement tout le monde y était porté; qu'il semblait même que les Espagnols aimaient d'une manière plus sérieuse que les Français, puisqu'il paraissait qu'ils faisaient de leur amour une des principales occupations de leur vie; mais que cependant les Français aimaient d'une manière plus engageante, et que si on ne trouvait pas parmi quelques-uns d'eux autant de constance qu'aux Espagnols, on y trouvait du moins plus de feu et de vivacité. Les Espagnols répliquaient que, par le consentement général de tout le monde, l'amour qui n'était point accompagné de la constance, n'était point un véritable amour, et qu'ainsi les Français n'aimant pas avec constance, on pouvait dire que leur amour n'était point un amour, mais seulement un feu de paille. Les Français soutenaient qu'on avait vu des Français aussi constans que des Espagnols, et les Espagnols avouaient que cela se pouvait, parce qu'il n'y avait point de pays qui ne produisît des gens contraires au génie général, mais

que généralement parlant les Espagnols étaient plus constans que les Français, quoique l'Espagne eût aussi produit quelques infidèles. Chacun, pour appuyer ses sentimens par des faits, raconta une histoire; les Espagnols en contèrent d'Espagnols qui avaient aimé jusqu'à la mort, et même par-delà; et les Français, pour leur montrer que tous les Espagnols ne se ressemblaient pas, racontèrent à leur tour des histoires d'Espagnols qui avaient été inconstans. Les Espagnols leur repartirent par une foule d'histoires de Français qui avaient été infidèles, et les Français, par réciproque, en citèrent d'autres de Français qui n'avaient jamais changé.

Ces conversations, qui furent poussées fort loin avec beaucoup d'esprit et de politesse, avaient assurément quelque chose de curieux aussi bien que les histoires qui furent récitées pour et contre; mais pour tout cela ni les uns ni les autres ne changèrent point d'opinion, et chacun donna toujours la préférence à sa nation. Les Espagnols prétendirent que l'indifférence des Français se remarquait jusque dans leur conduite générale, par l'abandon qu'ils faisaient de leurs maîtresses et de leurs femmes mêmes, à qui ils permettaient d'aller partout où bon leur semblait et avec qui il leur plaisait, sans en témoigner le moindre chagrin. Les Fran-

çais en convinrent, et prétendirent que c'était un amour effectif qui leur inspirait cette pleine confiance, qu'ils se mettaient sur le pied de croire toute sorte de vertus dans leurs femmes et dans leurs maîtresses, et que d'ailleurs ils se flattaient d'avoir assez de mérite pour retenir un cœur qui s'était une fois donné à eux; que dans cette persuasion, et surtout dans celle d'être parfaitement aimés comme ils aimaient, ils ne concevaient pas ces soupçons injurieux auxquels les Espagnols étaient sujets; que ces derniers étaient si peu prévenus d'estime pour leurs maîtresses et leurs épouses, qu'ils ne se reposaient de leur fidélité que sur des grilles et des serrures, et que cette manière d'aimer avait quelque chose d'outrageant pour la personne aimée : au lieu que la confiance des Français avait quelque chose de plus noble et de plus généreux, en ce qu'ils s'assuraient entièrement de la fidélité de leurs maîtresses et de leurs épouses sur leur propre vertu et leur sagesse seule, dénuée de tout secours étranger. Ils ajoutèrent, qu'ils convenaient qu'il y avait en France beaucoup de maîtresses, et même d'épouses, qui trompaient cette confiance, et qui étaient véritablement infidèles; mais qu'ils ne doutaient pas qu'il n'y en eût pour le moins autant en Espagne, étant le propre de tout le monde, et surtout des fem-

mes, de se porter avec ardeur à tout ce qui est défendu, et de se dérober à un aussi dur esclavage que celui où elles se voient réduites.

Les Espagnols prétendirent que ce peu de confiance, ou plutôt cette jalousie, était nécessairement fille de l'amour, et qu'il n'y avait qu'elle seule qui le fît naître; qu'une preuve de cela est que nous laissons faire avec indifférence tout ce que veulent faire des gens auxquels nous ne prenons nul intérêt, et qu'au contraire les gens que nous aimons ne font aucune action qui ne nous intéresse, et à laquelle nous ne prenions part en effet. Les Français convinrent encore de cela; mais ils ajoutèrent que ce n'était pas par un motif d'indifférence que les amans et les hommes mariés abandonnaient en France leurs maîtresses et leurs épouses à la garde de leur seule bonne foi, puisque toutes leurs actions les touchaient autant qu'elles pouvaient toucher les Espagnols; mais que cela provenait encore du fonds inépuisable d'estime qu'ils avaient pour elles, et de leur confiance en leur vertu, qui les empêchait de croire qu'elles pussent faire aucune démarche contre la fidélité qu'elles leur avaient jurée, ni même avoir la moindre pensée dont ils pussent tirer aucun sujet légitime de se plaindre. Ils convenaient encore qu'il y en avait plusieurs en

France qui faisaient un mauvais usage de cette confiance, que même le nombre n'en était pas petit; mais ils ajoutèrent que généralement parlant il n'était pas plus grand qu'en Espagne, parce que l'infidélité des femmes provenait plutôt du dépi- et des chagrins, et des soupçons mal fondés que leurs époux leur donnaient, que d'aucun penchant à l'infidélité, et qu'il y avait très-assurément des femmes en Espagne, aussi bien qu'en France, qui seraient toute leur vie restées sages et fidèles, si leurs maris ne leur avaient pas eux-mêmes inspiré l'envie de justifier leurs ombrages et leurs jalousies, et que très-assurément le meilleur parti qu'un homme marié pouvait prendre, était de ne témoigner à sa femme aucun soupçon; et, pour soutenir leur paradoxe, ils citèrent les vers de l'Arioste que je ne rapporterai pas, mais bien la traduction ou la paraphrase faite par monsieur de la Fontaine; c'est dans la Coupe enchantée :

Que doit faire un mari quand on aime sa femme ?
Rien.
Voici pourquoi je lui conseille
De dormir, s'il se peut, d'un et d'autre côté :
Si le galant est écouté,
Vos soins ne feront pas qu'on lui ferme l'oreille.
Quant à l'occasion, cent pour une; mais si
Des discours du blondin la belle n'a souci,

Vous le lui faites naître, et la chance se tourne :
Volontiers où soupçon séjourne,
Cocuage séjourne aussi.

Les Espagnols ne s'inscrivirent point en faux contre un si bon auteur; mais ils prétendirent encore que l'amour des Français n'était point si violent que celui des Espagnols, parce que, disaient-ils, on ne voyait point de Français se jeter, pour l'infidélité de leurs épouses, dans le dernier désespoir, comme on le voyait souvent en Espagne, surtout en Portugal, où un mari trompé se venge sur lui-même, et attente à sa vie de rage et de dépit. Les Français ne purent s'empêcher de rire d'un si faible argument, que les Espagnols croyaient persuasif et convaincant; ils le réfutèrent en Français honnêtes, et qui entendaient raillerie. Ils dirent qu'il était vrai qu'on ne voyait point de Français s'empoisonner, se poignarder, ou se pendre, pour avoir eu le malheur de n'avoir point épousé une vestale, et que, sauf le respect de tous les Espagnols en général, et des Portugais en particulier, ils regardaient comme des fous ceux qui étaient assez sots et assez malheureux pour en venir à ces extrémités; que la manière de France sur un pareil sujet était sans doute plus raisonnable, puisque c'est être en effet extravagant que de se punir des péchés d'autrui, et qu'à le

bien prendre, la mauvaise conduite d'une femme ne devait être imputée au mari qu'autant qu'il la souffrait sans y mettre ordre, lorsqu'il le devait et autant qu'il le pouvait; que du reste un homme n'en devait pas être regardé comme moins honnête, quoiqu'il eût une femme libertine, pourvu qu'il eût fait en homme d'honneur ce qu'il devait pour la ranger à la raison, pour sauver les apparences, et pour éviter l'éclat et le scandale, dont tout le contre-coup et la honte retombaient sur lui lorsqu'il faisait le moindre faux pas.

Pour montrer la différence qu'il y a entre ces divers procédés de gens qui ont des épouses infidèles, dit Sainville, et qu'il y en a qui sont plaints par le public, ou dont on ne parle seulement pas, et d'autres moqués et raillés avec juste raison; pour faire voir en même temps que ce point d'honneur qu'on y attache dépend beaucoup plus de la conduite du mari que de celle de la femme, quoique ce soit elle qui fasse le crime; pour montrer que ce ne sont pas ceux qui examinent la conduite de leurs épouses avec le plus de vigilance qui sont le plus à couvert de leur infidélité, et que c'est cette conduite qui les y pousse, je crois qu'il est à propos que chacun de nous raconte quelque aventure qu'il sache certainement être arrivée de notre temps

en France même, afin de ne point mêler d'histoires étrangères dans nos entretiens; et pour cet effet, je vais, poursuivit-il, en conter une qui montrera que les précautions d'un jaloux donnent déjà de lui un sujet de risée, qui est encore augmenté lorsqu'il a affaire à des gens qui ont l'esprit de les rendre inutiles, et de les tourner contre lui-même, et qui prouvera en même temps que la jalousie est en effet un poison mortel pour ceux qui s'y abandonnent.

Et moi, ajouta la marquise, je raconterai celle d'un fort honnête homme, qui par sa prudence ayant en même temps sauvé sa réputation et celle de sa femme, s'est fait plaindre et louer par tous ceux qui ont appris son aventure, laquelle s'est enfin terminée à faire de son épouse une des femmes de France des plus sages et des plus retirées. Toute la compagnie ayant prié Sainville de commencer son récit, il le fit en ces termes.

CHAPITRE LI.

Le jaloux trompé.

HISTOIRE.

Pour ne point causer de scandale, vous me permettrez de vous cacher le nom des gens à qui l'aventure que je vais dire est arrivée, et même le lieu et la province où elle s'est passée; il suffit que ce soit en France et que le héros soit Français. Je le nommerai Sotain.

C'était un homme qui avait de la qualité, beaucoup de bien, et sans contredit du mérite, si la jalousie ne l'eût jeté dans le ridicule. Il avait pendant plus de dix ans porté les armes, et acquis la réputation d'un fort brave homme, il était d'une des premières maisons de la province, bien fait de sa personne, d'une conversation fort aisée et agréable, et n'avait pas plus de trente ans lorsqu'il se retira chez lui et quitta le service. Il renouvela ses anciennes connaissances avec la noblesse des environs, et comme il parut résolu de se fixer en province et de s'y établir, on lui proposa plusieurs partis. Pour peu que l'ambition de sa femme eût été modérée, il

était en état de la rendre heureuse; ainsi il ne chercha pas tant le bien que la vertu, et pour me servir de ses propres termes, il chercha une femme qui pût lui faire des enfans dont il fût lui-même le père. Il en trouva une de son goût, d'une beauté achevée, parfaitement bien faite, d'un esprit et d'une douceur d'ange, d'une famille égale à la sienne, et qui avait toujours été élevée sous les yeux d'une mère qui passait dans la province pour un exemple de vertu et de sagesse; en un mot, c'était une femme capable de le rendre heureux lui-même, s'il avait su jouir de son bonheur.

Il la demanda en mariage, et l'obtint. Il eut même le secret de s'en faire aimer autant qu'il l'aimait. Les deux premières années de leur mariage passèrent comme un songe, tant elles leur durèrent peu; et deux enfans aussi beaux que la mère, qui leur vinrent en si peu de temps, furent les témoins convaincans de leurs ardeurs réciproques. Leur mariage était regardé et cité comme le modèle d'une union parfaite, sur laquelle le ciel s'épuisait en bénédictions; tout y prospérait; et si le mari, par son indiscrétion, n'en eût point troublé la tranquillité, cela aurait toujours continué par la tendresse, la complaisance et le respect de sa femme pour lui; mais il était écrit que cet homme deviendrait mal-

heureux par sa faute. Tout ce qu'il y avait d'honnêtes gens distingués dans leur voisinage, étaient ravis d'avoir chez eux le mari et la femme, qui les recevaient à leur tour le plus honnêtement du monde. Ils étaient le but de l'amitié et de l'admiration de tous ceux qui les connaissaient; toutes les femmes enviaient le bonheur de l'épouse, et les hommes celui du mari; en un mot on ne voyait chez eux régner que l'amour, la joie et la concorde; lorsque tout d'un coup il prit au mari un chagrin noir et une taciturnité qui ne lui étaient nullement ordinaires, son esprit ayant toujours paru auparavant jovial et amusant. Il commença à chercher la solitude, et à picoter sa femme sur la moindre chose, et le plus souvent sur rien; il voulait la rendre responsable de mille bagatelles qui arrivaient tous les jours chez lui, et qui arrivent d'ordinaire dans une maison de campagne dont elle tenait le détail au-dessous d'elle, et dont en effet elle ne s'était jamais mêlée.

Quoiqu'il fût changé pour elle, elle ne changea pas pour lui; et plus il lui disait de duretés, plus elle lui répondait d'honnêtetés, et croyant que cette mauvaise humeur provenait de quelque maladie interne, elle fit son possible pour l'obliger à consulter des médecins; il la traita de folle de vouloir lui persuader qu'il était ma-

lade d'imagination, et bien loin de répondre à ses caresses et à ses avances, comme il avait coutume, il la repoussait et la regardait avec un certain air de mépris qui lui mettait la mort au cœur. Comme elle l'aimait véritablement, elle fut si vivement pénétrée de ces manières, qu'elle en devint effectivement malade. Il eut d'elle tous les soins imaginables, et devant le monde et sa famille il la traitait comme il l'avait toujours traitée, mais dans le particulier il était toujours enseveli dans son humeur sombre; ce qui fit que bien loin de recouvrer sa santé, elle courut risque de la vie.

La fantaisie qu'il avait dans la tête ne lui avait point ôté l'amour qu'il avait pour elle; on peut dire même que plus il la persécutait, plus il l'aimait, ou, pour parler plus juste, il ne la persécutait que parce qu'il l'aimait; ainsi il ne la vit pas plutôt en danger, que son désespoir parut par toutes les marques qu'on en peut donner, jusque-là que sa femme ayant eu une crise, et quelqu'un ayant crié mal à propos qu'elle venait d'expirer, il voulut se passer son épée au travers du corps; mais en ayant été empêché par ceux qui étaient dans la chambre de sa femme, il en sortit et alla se jeter par une fenêtre, disant qu'il ne voulait pas lui survivre. Le bonheur voulut qu'un charretier de son fermier,

ayant laissé sous cette fenêtre une charrette pleine de gerbes qu'il conduisait à la grange, et étant entré dans la cour du château, Sotain tomba sur ces gerbes, qui sans cela se serait brisé sur le pavé. On alla au plus vite le retirer de cette charrette, où il était tout étourdi de sa chute; il en revint, et ce fut pour faire encore un autre coup de désespoir, en se frappant contre la muraille, où il se donna un si grand coup à la tête, qu'on le crut mort. Il fut en un moment tout couvert de sang, et le chirurgien qui fut appelé pour le panser, eut une très-mauvaise opinion de sa blessure; on le mit au lit toujours gardé à vue; et lui, toujours prévenu de la mort de sa femme, fit en sorte en se tourmentant de défaire les ligatures de sa tête, et ne voulut jamais qu'on y remît la main, qu'après qu'on lui eut dit que sa femme se portait mieux. Comme il ne voulut pas le croire, on fut obligé de le porter auprès d'elle : il l'accabla d'embrassemens, et se laissa panser sans peine.

Elle, dont la maladie n'était causée que par la peur d'avoir perdu le cœur de son mari, étant pour lors certaine du contraire, revint la première en santé, et eut de lui tous les soins qu'une honnête femme et prévenue d'amour peut avoir d'un mari qu'elle idolâtre. Sa blessure était si grande qu'on fut sur le point de le trépaner;

cependant le mal ne fut pas jusque-là, et il en fut quitte pour garder le lit plus de deux mois, avec des transports de temps en temps qui approchaient de la fièvre chaude, pendant lesquels il avait perpétuellement le nom de sa femme à la bouche, avec des transports d'amour si vifs, et qui donnaient à connaître un dessein si formé de mourir avec elle si elle mourait, que qui que ce soit ne put douter que ce ne fût d'amour qu'il fût malade. Cela parut extraordinaire dans un mari, surtout en France; mais enfin c'était la vérité, et je doute que jamais Espagnol ait donné des marques plus sincères d'un amour effectif. Elles étaient trop naturelles pour être étudiées, et c'est en cela qu'elles en sont plus croyables. Tout le monde était donc convaincu que jamais femme n'avait été autant aimée de son époux que celle-là l'était du sien; elle le crut aussi, et ce fut son malheur, parce que cela l'obligea à avoir pour lui plus d'égards et plus de complaisance dans les ridicules démarches que cet esprit incorrigible lui fit faire.

Peu après que sa santé fut rétablie, sa première humeur sombre le reprit, et elle croyant que leur union réciproque lui donnait le privilège d'entrer dans ses secrets, le supplia mille et mille fois de lui dire d'où pouvaient lui provenir ces distractions d'esprit et cet assoupissement

dans lequel il paraissait toujours plongé. Il lui répondit pendant plus de trois mois que ce n'était rien, et enfin persécuté tous les jours par sa femme, il ne se put faire davantage de violence. Il lui dora la pillule le plus qu'il put, et lui avoua son extravagance et sa jalousie. Il lui dit que son cœur et sa possession faisaient tout son bonheur et qu'elle lui était tellement chère qu'il ne connaissait point d'homme plus heureux que lui, et que l'état où elle le voyait ne provenait que de la peur de la perdre, ou de la partager avec un autre aussi heureux et peut-être plus heureux que lui. Sa femme, bien loin de lui reprocher le peu d'estime qu'il faisait d'elle et de sa vertu, reçut sa déclaration comme une preuve de son amour, le remercia de l'avoir tirée de son inquiétude, et lui demanda le plus honnêtement du monde si elle avait eu le malheur de lui donner par quelques-unes de ses actions quelque sujet de soupçon, lui protesta qu'elle n'avait jamais aimé que lui, et qu'elle sentait bien qu'elle n'en aimerait jamais d'autre; mais que pour lui mettre tout-à-fait l'esprit en repos, elle allait prendre un autre train de vie.

Après cela elle l'embrassa, et le supplia de vouloir bien lui prescrire les compagnies qu'il voulait bien qu'elle vît, l'assurant que toutes lui étaient également indifférentes, et qu'elle

n'avait d'amitié ni de liaison de société avec personne, qu'autant qu'il en avait lui-même; que tous les vœux de son cœur se terminaient à l'aimer, à lui plaire, et à n'avoir point d'autre volonté que la sienne. Une manière si honnête parut remettre un peu l'esprit démonté de son mari, qui ne lui prescrivit point d'autre manière de vie que celle qu'elle avait jusque-là pratiquée; mais elle le tint pour dit, et, sur des défaites honnêtes, elle se dispensa peu à peu de rendre des visites, et se retira des compagnies qui venaient chez elle, en sorte qu'elle se retrancha dans son seul domestique, et ne sortait plus du tout de chez elle que pour aller à l'église, encore était-ce avec lui, et outre cela elle eut l'honnêteté de ne dire à qui que ce fût les chimériques visions de son époux, et rejeta sur elle-même la cause de la vie retirée qu'elle menait, sans faire connaître que c'était le fruit des chimères de Sotain.

Elle ne visitait même que fort rarement son père et sa mère, qui plusieurs fois lui en demandèrent la raison, sans en pouvoir tirer d'autre que celle qu'elle donnait à tout le monde. Une conduite si sage et si retirée aurait remis l'esprit de toute autre que d'un jaloux; mais la jalousie est la maladie de l'esprit la plus cruelle et la moins curable. Quoique cette femme fût

tout enterrée dans sa maison, ne voyant pas même ses parens les plus proches, c'est-à-dire, son père et sa mère, et une sœur (car ses frères étaient dans le service et aux études), son mari n'en eut pas l'esprit plus tranquille; et comme il n'y a que la première déclaration ou la première dureté qui coûte, il lui dit brutalement que ses domestiques étaient trop grands. Cela l'obligea à congédier les serviteurs, et à ne retenir à son service que des filles et des femmes; et comme elle allait quelquefois se promener dans les granges et la basse-cour, et qu'il lui dit qu'elle se prodiguait trop parmi les valets de la ferme, elle n'y ella plus du tout. Enfin ayant trouvé à redire qu'elle allât se promener dans le jardin, et lui ayant dit deux ou trois paroles ironiques sur le jardinier, elle se détermina à ne sortir plus du tout de sa chambre.

Quoique cette prudente femme eût pris toutes les précautions possibles pour s'accommoder aux caprices de son mari, et qu'elle eût beaucoup sur le cœur les soupçons qu'il avait conçus d'elle à l'occasion des laquais, des valets et du jardinier, elle tint néanmoins bon, et ne découvrit son malheur à personne; et pour toujours sauver la réputation de son indigne époux, elle prit tout sur elle-même; mais à la fin il l'obligea de faire une chose si indigne d'elle, que cela lui

donna occasion de commencer à le mépriser, et de faire éclater, à la honte de son mari, la chimère extravagante qu'il s'était formée dans l'esprit.

Il eut de l'ombrage du propre père de sa femme, et eut le front de le lui découvrir, et de la prier de faire en sorte de lui interdire l'entrée de chez eux, sans qu'il parût que cela vînt de lui. Pour le coup elle le supplia de la dispenser de lui obéir, lui disant qu'elle avait trop d'obligation à son père, et qu'elle avait été élevée dans un trop grand respect pour lui faire un pareil compliment. Ah! lui dit-il avec la dernière fureur, ce n'est pas par respect que vous le ménagez, j'en sais une cause plus forte, et qui devrait vous faire mourir de honte; et là-dessus il s'emporta à mille extravagances et à mille paroles outrageantes, en ne les menaçant pas moins l'un et l'autre que du poignard et du poison.

Cette femme, pour éviter les malheurs que la fureur d'un fou lui faisait prévoir, fut obligée de faire malgré elle les démarches qu'il en exigeait. Elle prit pour cet effet le temps que son père vint dîner chez elle, et en présence de sa mère et de son mari, elle dit quelques duretés à son père.

Celui-ci, qui était un des plus honnêtes hom-

mes du monde, tomba de son haut, et, en bon père, pour éviter le bruit, tourna tout ce qu'elle lui dit en plaisanterie, si bien que cette pauvre femme, malgré sa répugnance, fut obligée de redoubler ses duretés, et de terminer ce qu'elle lui dit de choquant par le supplier de ne plus revenir chez elle. Le père, choqué pour lors comme il le devait être, le prit sur un ton fier, et, après lui avoir dit qu'elle était trop heureuse d'avoir pour mari un aussi honnête homme que le sien et aussi endurant, il ajouta qu'elle abusait de l'amour qu'il avait pour elle; et si, poursuivit-il, ma femme que voilà présente, en avait dit à son père, en ma présence, la centième partie de ce que vous venez de me dire, je l'aurais fort bien remise dans son devoir, malgré toute la tendresse que j'ai pour elle. Vous n'êtes qu'une insolente, continua-t-il, que je regarde à présent comme une folle indigne d'être ma fille. Je ne remettrai jamais le pied chez vous; mais votre mauvaise humeur ne m'empêchera pas de voir votre mari. Celui-ci fut assez fourbe pour prendre contre sa femme le parti de son beau-père; et cette pauvre créature, qui avait ses ordres précis de jouer ce personnage, fut obligée de soutenir ses premières duretés par d'autres plus fortes, jusqu'à dire à son mari qu'elle le suppliait de n'avoir plus aucun entre-

tien particulier avec son père, et ajoutant, en parlant à lui-même, qu'il n'était capable que de mettre le divorce et la discorde dans leur ménage. Elle sortit de table après ce bel exploit, autant pour cacher des larmes qu'elle répandait du regret d'avoir manqué pour la première fois de respect à son père, que pour s'épargner la honte d'avoir eu une obéissance si aveugle pour son indigne mari.

Elle laissa son père outré contre elle, et bien résolu de ne la regarder de sa vie. La mère, qui n'avait rien dit, et qui connaissait le caractère de sa fille incapable d'une pareille action, y soupçonna quelque mystère. Elle l'avait nourrie et élevée dans une douceur achevée, et dans un trop grand respect pour son père pour la croire capable d'en avoir agi de cette sorte par son propre mouvement; ainsi sur ce sage fondement elle remarqua les acteurs, et aperçut de la contrainte, et quelque chose de forcé dans sa fille, et une maligne joie dans les yeux de son gendre, avec un sang-froid hors d'œuvre dans une pareille occasion. Ainsi elle ne douta plus que cela ne vînt de lui, et résolut de s'en éclaircir sans faire part de ses soupçons qu'après les avoir vérifiés.

A quelques jours de là, son mari étant obligé d'aller dans une ville, à cinq lieues de chez lui,

elle lui persuada d'y mener avec lui son gendre, puisque c'était une affaire de famille qui leur était commune avec eux. Cet homme, qui ne savait point le dessein de sa femme, et qui ne croyait pas qu'elle en eût d'autre que de faire solliciter leurs intérêts avec plus de vigueur, lui en parla, et il consentit de l'y accompagner. Il n'avait garde de soupçonner que sa belle-mère voulût lui jouer un tour, elle qui avait toujours refusé de retourner chez lui, quoiqu'il l'en eût plusieurs fois priée, et qu'il continuât d'aller la voir à son ordinaire; au contraire, elle lui avait toujours témoigné qu'elle ne voulait jamais voir une fille qui avait traité son père avec tant d'indignité, et qui se ressentait si peu de son éducation, et elle avait si bien dissimulé ses vues, que Sotain, qui croyait que tout commerce était absolument ruiné entre son beau-père, sa belle-mère et sa femme, s'applaudissait d'avoir si bien réussi, et d'avoir fait en sorte que sa femme ne vît plus personne, et ne parlât plus à d'autre homme qu'à lui.

Je ne sais, continua Sainville interrompant le fil de son discours, si les dames espagnoles pourraient s'accommoder d'une jalousie pareille; mais je sais bien qu'il y a très-peu de Françaises qui la trouvassent de leur goût. Célénie tint bon cependant, et ne se serait point démentie si son

mari n'eût poussé plus avant. Sitôt que la belle-mère vit son mari et son gendre partis, sachant bien qu'ils seraient toute la journée dehors, elle alla voir sa fille, qu'elle trouva dans une mélancolie profonde et dans un abattement terrible; elle lui en demanda le sujet, et comme Célénie voulait encore lui donner des défaites en paiement : Non, non, ma fille, lui dit-elle, je vois plus clair que vous ne pensez; je ne vous fais point de reproches de ce que vous dîtes dernièrement devant moi à votre père, parce que votre personnage était étudié, et qu'assurément vous ne parliez pas de vous-même. Je vis parfaitement bien d'où provenait votre brusquerie, et par ordre de qui vous agissiez; mais je veux absolument savoir ce qui a pu y donner sujet. Votre mari vient tous les jours au logis, il nous montre toujours un visage égal, et nous à lui; cependant il y a là-dessous quelque chose de caché, vous avez le choix de me le déclarer ou non : si c'est la crainte de découvrir un mystère que vous vouliez tenir secret, qui vous empêche de me le déclarer? je vous jure là-dessus un perpétuel silence; mais si vous ne me le dites pas, et que je le devine, outre que j'en ferai part à d'autres, vous pouvez compter qu'assurément je ne vous regarderai de ma vie. Après cela elle prit sa fille entre ses bras, et à force de caresses,

elle lui arracha une partie de son secret, et devina le reste.

Comme je vous ai déjà dit que c'était une parfaitement honnête femme, vous pouvez juger de là quelle horreur elle eut des sentimens d'un tel gendre, qui soupçonnait le père et la fille d'un crime si exécrable; elle la consola néanmoins le mieux qu'elle put, ou, pour parler plus juste, elle s'affligea avec elle, et lui offrit de s'employer pour la faire séparer d'avec un homme si peu digne d'elle; mais celle-ci, qui aimait son mari, et qui se serait sacrifiée pour lui, la remercia de ses offres, et ne prit point d'autre résolution que de pleurer en secret son malheur, et de le souffrir.

Comme il y avait long-temps que la mère n'avait vu sa fille, elle ne s'ennuya point avec elle, et elle y était encore lorsque Sotain arriva. Quoiqu'il l'eût plusieurs fois priée de venir chez lui, il ne trouva pas bon cependant qu'elle y fût venue. Elle descendit sitôt qu'elle l'entendit, et le rencontra sur l'escalier, où il l'aborda avec trop d'embarras pour bien cacher ce qu'il pensait. La belle-mère ne fit pas semblant de s'en apercevoir, et la chose en fût sans doute demeurée là, s'il avait reconduit sa belle-mère jusqu'à la porte, ou qu'il lui eût fait la moindre civilité; mais n'étant guidé que par sa jalousie, il monta tout

d'un coup dans la chambre de sa femme, et avec tant de précipitation, qu'il laissa sa belle-mère où il l'avait trouvée, sans lui faire la moindre honnêteté, s'étant contenté de la saluer seulement du chapeau. Celle-ci, qui savait pour lors ce qu'il avait sur le cœur, voulut savoir ce qu'il pourrait dire à sa femme, et remonta après lui pour l'apprendre. Elle l'entendit qui s'emportait à des juremens horribles, en lui demandant si sa mère l'avait bien instruite à boucher les yeux d'un mari, à quelle heure elle lui avait fait prendre rendez-vous, avec qui, et en quel endroit, afin qu'il ne s'y trouvât pas, crainte de troubler la fête. Sa femme lui répondit que sa mère était trop vertueuse pour lui donner de semblables conseils, et trop sage pour avoir la moindre pensée criminelle. Il redoubla ses emportemens, et dit de cette dame tout ce que sa fureur lui mit à la bouche. La fille, qui avait supporté sans murmurer tous les mauvais traitemens de son mari, n'eut pas tant de patience sur le chapitre de sa mère, et ne put se passer de la défendre; et ce brutal, se voyant contredit, en vint jusqu'à la frapper.

Ces sortes de caresses sont, à ce qu'on dit, du goût des dames espagnoles; mais elles ne le sont nullement de celui des dames françaises, qui n'aiment pas qu'on leur fasse l'amour à coups

de poing. Cette pauvre femme se mit à pleurer; mais sa mère, qui avait tout écouté à la porte, ne fut pas si tranquille; elle perdit toute patience, entra brusquement dans la chambre, et prit à son tour le parti de sa fille. Sa vue redoubla la colère de Sotain, qui voulut la mettre dehors par les épaules; mais elle se défendit de manière que le bruit qui se faisait dans cette chambre s'étant fait entendre en bas, y fit monter toutes les femmes qui y étaient, c'est-à-dire, celles qui avaient le privilége d'entrer dans l'appartement, car, outre qu'il n'y entrait jamais ni homme ni garçon, toutes les femmes même n'y étaient pas bien venues; elles entendirent une partie des sottises que le gendre dit à sa belle-mère, et des reproches que la belle-mère faisait à son gendre; et comme ils étaient trop animés pour examiner leurs paroles, le secret ne fut plus caché, puisqu'il fut su de tant de femmes. Elles eurent ordre pourtant de n'en rien dire; et en effet elles n'en dirent mot tant qu'elles restèrent au logis; mais lorsqu'elles en furent dehors, ce ne fut plus la même chose : on envoya chercher le beau-père, et sa présence ayant tout calmé, il emmena sa femme et sa fille avec lui, quoique celle-ci voulût rester; mais la mère ne voulut absolument pas la laisser à la discrétion d'un furieux.

Quand sa colère fut passée, il reconnut l'injustice de son procédé, et alla le lendemain chez le beau-père, à qui il demanda pardon ; il fit à sa belle-mère mille satisfactions, jusqu'à se jeter à ses pieds, et autant à sa femme, qui avait passé toute la nuit à pleurer, et qui lui sauta au cou sitôt qu'elle le vit : il la ramena chez lui dans la meilleure intelligence du monde. Quoiqu'il connût bien le ridicule de sa propre conduite, il ne pouvait la réformer, et, quelque résolution qu'il fît de changer de manière, il revenait toujours à son penchant. Sa femme en souffrait tout avec une constance digne d'admiration ; mais enfin, comme il ne se corrigeait pas, elle commença à ne le plus regarder avec des yeux si prévenus en sa faveur, sans changer néanmoins de conduite, et n'en aurait assurément point changé s'il ne l'eût poussée à bout.

Une des femmes qui avait été témoin de ce qui s'était passé dans la chambre entre sa mère, elle et son mari, sortit de leur service quelque temps après ; ce fut encore un effet de la jalousie de Sotain, qui maltraita cette femme assez pour l'obliger de s'en plaindre. Elle en conta de toutes sortes de manières sur le chapitre des extravagances de Sotain ; si bien que cet homme se trouva à la fin perdu de réputa-

tion, et devint la fable et la risée de toute la province, où l'on aime assez à gloser sur autrui, surtout dans le canton. Cette femme, en déchirant son maître, parlait de sa maîtresse avec toute la vénération et l'admiration possibles, et comme de la plus belle et de la plus malheureuse personne du monde. La France est fertile en cavaliers qui cherchent à consoler les belles malheureuses. Il s'en rencontra un jeune, qui n'avait pas plus de vingt-deux à vingt-trois ans, qui passait son quartier d'hiver dans le voisinage de Sotain; il entendit parler comme les autres de cette dame, et il en fut si vivement touché que, sans déclarer son secret à personne, il résolut de tenter l'aventure; il fit en sorte de s'aboucher avec cette femme qui était sortie de chez Célénie, et qui, en la plaignant, en disait tant de bien; il lui demanda si effectivement cette dame était aussi belle qu'on disait. Celle-ci lui répondit que sa beauté était au-dessus des expressions. Il lui demanda s'il était impossible de la voir, et elle lui répondit qu'elle ne sortait point du tout de chez elle, parce que son mari faisait même dire une messe dans une chapelle du château, sous prétexte qu'il était fort éloigné de la paroisse, mais en effet pour empêcher sa femme de sortir.

Le cavalier, que les difficultés animaient,

chercha les moyens de les vaincre : il se déguisa en abbé, et alla, le dimanche dès la pointe du jour, se mettre sur le chemin qui conduit de la paroisse au château de Sotain ; il y attendit le prêtre qui devait y aller ; et sitôt qu'il le vit paraître, il alla à lui, et lui demanda l'aumône, lui disant qu'il était un pauvre ecclésiastique qui revenait de Rome solliciter inutilement des bulles. Ce prêtre lui demanda s'il voulait venir servir la messe qu'il allait dire à un château qu'il lui montra, et lui promit qu'au retour il lui donnerait à déjeûner, et quelque chose pour se conduire. C'était justement ce que le cavalier cherchait ; aussi s'y accorda-t-il volontiers. Il eut le plaisir de voir la dame du logis, et fut charmé de sa beauté ; il ne put que l'admirer, sans tenter autre chose, crainte d'être connu, et s'en alla avec ce prêtre, fortement résolu d'employer, comme on dit, le vert et le sec pour s'introduire dans le château.

Il sut que Sotain, qui avait fort long-temps servi en Italie, entendait parfaitement l'italien, et il ne douta point que la jalousie ne fût une maladie contractée dans le pays ; et comme il avait dupé quelques Italiens, il se flatta de duper aussi un Français attaqué du même mal. Toute la difficulté consistait à avoir accès dans sa maison : il roula mille inventions dans sa tête,

et tenta trois ou quatre moyens qui manquèrent, mais enfin celui-ci lui réussit : il s'arracha le peu de barbe qu'il avait, et s'habilla en Italienne, mais pauvrement; il se mit à la porte de la paroisse de Sotain à demander l'aumône en italien le propre jour de Noël, ne doutant pas que Sotain ne vînt à l'office, à cause de la solennité du jour ; aussi n'y manqua-t-il pas. Sotain, à qui cette fausse Italienne demanda l'aumône en italien, lui demanda d'où elle venait. Elle lui répondit qu'elle venait de Florence, et allait trouver une dame de qualité qu'elle lui nomma, au service de qui elle était, et qui s'était sauvée des mains des bandits qui couraient les Alpes, où elle, qui parlait, était demeurée avec le reste du train, parce qu'elle n'était pas si bien montée que sa maîtresse; elle ajouta qu'elle espérait que cette dame aurait soin d'elle, parce que son mari était mort en la défendant, ou que du moins les parens de son mari, qui étaient à Paris, ne la laisseraient manquer de rien, dans un pays où elle ne connaissait personne. Vous êtes donc veuve? lui dit Sotain. Oui, seigneur, lui répondit-elle, et veuve d'un Français que j'aimais beaucoup, et dont la mémoire me sera toujours chère, parce que c'est à ses soins que je dois la conservation de mon honneur, que les bandits m'auraient ravi,

si lui-même ne l'avait pas mis à couvert de leur violence. C'est donc en vous défendant qu'il a été tué? repartit Sotain. Non, seigneur, répondit-elle, il avait été tué avant que les bandits fussent victorieux. Et comment donc, reprit Sotain, a-t-il pu mettre votre honneur à couvert de leur violence? Dispensez-moi de vous le dire, répliqua-t-elle, ces sortes de secrets-là doivent demeurer entre le mari et la femme. Sotain, qui n'ignorait pas les précautions que les Italiens prennent, se douta de ce que c'était, et crut que le Français en avait voulu prendre de pareilles; dans ce sentiment il demanda à cette fausse veuve, avec un ris forcé, si son mari lui avait fait présent d'une ceinture de chasteté. Elle ne répondit rien à cette demande, et se contenta de baisser les yeux avec une honte qu'elle affecta si naturellement, que notre homme fut convaincu qu'il avait tiré juste; et, ravi de savoir qu'il y eût eu un Français capable de porter son extravagance jusqu'à ce point, il se mit en tête de l'imiter, et d'avoir à quelque prix que ce fût cette digne ceinture, que cette prétendue Italienne disait avoir, pour faire à sa femme un présent digne de lui.

Il donna libéralement l'aumône à cette fausse Italienne, lui en promit encore davantage à l'issue de la messe, et lui fit promettre de l'atten-

dre. Tout ce beau dialogue, si peu respectueux à la porte d'une église, n'avait point scandalisé ses auditeurs, malgré la matière qu'on y traitait, parce qu'il s'était fait en italien, et qu'il n'y avait personne qui l'entendît.

La messe, qui parut extrêmement longue à notre jaloux, finit enfin, et il retrouva à la porte de l'église l'officier déguisé, qui l'attendait avec autant d'impatience que lui, et qui était ravi de voir un si bon commencement. Le mari lui dit de le suivre, et l'Italienne l'ayant suivi, il la fit entrer chez lui; et, après l'avoir bien fait manger en sa présence même, il la mena dans son jardin, tout au bout, afin de n'être entendu de personne, où, lui ayant demandé si elle voulait rester chez lui, il lui répondit que son honneur y serait en sûreté, et qu'il lui procurerait un parti qui l'empêcherait de regretter la dame qu'elle allait chercher, et les parens de son mari. L'Italienne accepta promptement le parti, louant Dieu, d'un air hypocrite, de lui avoir fait trouver un seigneur si charitable, et qui la retirait du malheur et de la honte de demander sa vie dans un pays où on ne l'entendait pas. Après cela Sotain lui avoua la maladie dont il était travaillé, et lui offrit toutes choses au monde pour avoir d'elle la ceinture qu'elle portait. La feinte Italienne ne

se fit pas presser sur le prix, mais elle fit mille difficultés sur la manière de l'ôter de dessus son corps, où elle ne voulait pas, disait-elle, qu'aucun homme portât ni les mains ni les yeux. Elle fut plus de deux heures à se résoudre, et ne se rendit qu'aux sermens extraordinaires qu'il lui fit, qu'il n'attenterait rien sur sa vertu; enfin elle se défendit avec tant de pudeur, que le jaloux la prenait pour une véritable vestale et des plus sévères.

Ils se retirèrent dans un endroit extrêmement obscur, où l'Italienne lui demanda une lime; et, comme elle ne put pas venir à bout elle-même de limer le tenon du cadenas, elle renonça à l'ouvrage, et lui dit résolument qu'il fallait qu'il restât où il était. Ces paroles l'ayant mis au désespoir, il se jeta presque à ses pieds, et l'officier, qui s'en donnait la comédie, n'aurait pas sitôt cessé, s'il n'eût craint de le rebuter : il fit semblant de se laisser vaincre, et ayant mis une serviette en double entre son corps et cette ceinture, il donna la lime à Sotain, qui coupa lui-même le fer du cadenas; mais, comme il n'était pas bon serrurier, il eut toutes les peines du monde d'en venir à bout sans blesser l'Italienne, qui faisait la honteuse à merveille. Il la récompensa au-delà de ce qu'elle en avait attendu, et de ce qu'il lui avait

promis ; et celle-ci, faisant semblant de se laisser tout-à-fait gagner à cette libéralité excessive, consentit à sa prière de rester chez lui pour servir d'argus à sa femme.

Notre jaloux lui fit comprendre qu'il se fierait plus à elle qu'à toute autre ; mais il ne lui en disait pas la raison, qui était que sa femme ne pourrait pas se faire entendre à cette Italienne ; que celle-ci par conséquent ne pourrait pas non plus se laisser corrompre, et que n'y ayant que lui qui pût entendre sa langue, il pourrait, en présence même de sa femme, lui donner tous les ordres qu'il voudrait, et celle-ci lui répondre sur tout ce qu'il lui demanderait sans que sa femme y pût rien comprendre.

Le seul embarras qui se trouva, fut d'avoir un cadenas pour remplacer celui qui avait été limé, car sans cela la ceinture et rien était la même chose. Ces sortes d'instrumens ne sont pas tout-à-fait inconnus en France, mais ils sont en exécration, et il n'y a aucun ouvrier qui veuille y prêter publiquement son ministère ; avec cela il faut un cadenas fait exprès, et malheureusement Sotain n'osait se fier à personne. La fine Italienne s'offrit à le tirer de peine ; il la prit au mot, et lui confia le cadenas rompu pour servir de modèle, avec tout l'argent qu'elle voulut.

Elle sortit de cette maison le jour même, et elle alla à la première ville, qui était celle de son quartier; elle y reprit ses habits de cavalier, ne se découvrit à personne; et comme, à force d'argent, on vient, en France comme ailleurs, à bout de tout, elle trouva un serrurier, habile homme, qui lui donna toute satisfaction en lui faisant un cadenas tout neuf et deux clefs. Après avoir employé deux jours, tant à cela qu'à donner quelques ordres jusqu'à son retour, qu'elle jugeait bien ne devoir pas être fort prompt, elle revint chez Sotain, qui la reçut avec une joie qui ne se peut pas comprendre.

Celui-ci, qui se serait donné à Satan que c'était une femme telle qu'il lui fallait pour son dessein, la présenta à la sienne comme une nouvelle domestique; et Célénie, à qui il était indifférent par qui elle fût servie, la reçut sans répugnance. Ce fut ainsi que la jalousie de Sotain mit dans sa maison celui qui aurait dû lui faire trouver ce qu'il craignait, si sa femme eût été moins sage. Comme il croyait que cette fausse Italienne n'entendait pas le français, il ne se contraignit pas pour parler à Célénie devant elle, et lui dire en sa présence mille extravagances sur sa jalousie, qu'il lui étalait comme si c'eût été la preuve la plus obligeante de son amour, et lui dit enfin le secret qu'il avait trouvé

pour se guérir de ses soupçons. Sa femme ne put s'empêcher de jeter un ris moqueur et de lever les épaules, et consentit néanmoins à tout ce qu'il voulut, espérant qu'après cette ridicule précaution il ne la chagrinerait plus tant. Il fut en effet quelques jours sans lui rien dire de fâcheux; mais un jaloux est un animal qui, par la suite des temps, ne se fierait pas à l'anneau de Hanscarvel; il lui faudrait tous les jours quelque chose de nouveau qui piquât et qui réveillât sa folie. Sotain revint donc à son naturel ordinaire, et recommença à persécuter sa femme de plus belle, sans rime ni raison.

Cependant Julia, c'est le nom que l'officier avait pris, se gouvernait d'une manière conforme à ses desseins, et acquit, par des moyens différens, la bonne grâce du maître et de la maîtresse : il ne disait jamais un mot de français devant lui, et n'avait pour elle que des airs assez froid et assez indifférens; mais lorsqu'il était seul avec elle, il en avait d'empressés, et, faisant semblant d'apprendre peu à peu le français, il lui disait des choses qui la divertissaient, et par de petits soins prévenans il la disposait à lui vouloir du bien. C'était beaucoup; mais ce n'était pas assez pour lui, qui voulait se découvrir, et qui ne l'osait sans voir absolument jour à le faire sans risque.

Le jaloux lui en ouvrit lui-même les moyens.

Sa femme, qui était absolument rebutée de ses manières injurieuses et choquantes, n'avait plus aussi pour lui cet amour violent qu'il ne méritait pas, et ne recherchait plus ses caresses avec autant d'empressement qu'elle les avait autrefois recherchées. Il s'en aperçut, et prétendit qu'elle avait tort, et que bien loin de se chagriner des persécutions qu'il lui faisait, elle devait l'en aimer davantage, puisque ce n'était que des marques de l'amour qu'il avait pour elle. Bien loin de goûter sa morale, elle le tourna en ridicule, et, pour la première fois de sa vie, elle l'obstina, et lui dit qu'elle lui aurait eu beaucoup plus d'obligations de sa haine, puisqu'il n'aurait pas pu la pousser plus loin que de la retirer non-seulement du monde, mais encore de la faire brouiller avec toute sa famille, la retenir dans une prison éternelle, et la mettre dans les fers.

Ce fut là une nouvelle douleur pour lui : il crut qu'elle regrettait la liberté que cette ceinture lui avait fait perdre, et croyant être vulcanisé en idée s'il ne l'était en chair et en os, il s'emporta d'une manière terrible. Sa femme, dont la patience était épuisée, lui ayant répondu contre sa coutume avec assez de liberté, il la frappa, et sans Julia il aurait poussé plus loin

ses mauvais traitemens. Il sortit de chez lui après cette infâme brutalité, et Célénie se renferma dans son cabinet, où elle versa un torrent de larmes.

Julia ayant pris ses précautions pour n'être point surprise par qui que ce fût, entra dans ce cabinet, et se jeta aux pieds de sa maîtresse, et avec une ardeur extraordinaire dans une femme, elle lui embrassa les genoux, lui offrit sa vie et tout ce qu'elle possédait pour la venger d'un époux si indigne; et enfin voyant que Célénie ne l'interrompait pas, elle l'embrassa avec des transports que sa maîtresse n'avait point encore remarqués, et qui la surprirent; mais elle fut encore bien plus étonnée quand la fausse Italienne parlant bon français, se fit connaître à elle pour un amant tendre et passionné. La surprise de Célénie ne lui permit pas de l'interrompre; ainsi le cavalier eut le temps de lui dire qui il était, et tout ce qu'il avait fait pour avoir accès auprès d'elle et pour gagner la confiance de son époux. Il lui parla de cette ceinture comme du plus vif affront que son mari lui pouvait faire, et enfin lui peignit son indigne époux avec des couleurs si naturelles, qu'elle cessa de l'aimer. Il finit par lui offrir de la tirer de la captivité si elle voulait se fier à sa conduite; il ajouta que sa vie était entre ses mains; qu'il savait bien

qu'il était mort pour peu que son mari le soupçonnât, qu'elle pouvait le livrer à sa vengeance; mais il la supplia aussi d'examiner si Sotain méritait ce sacrifice, et si elle était résolue d'user sa jeunesse et sa vie dans toutes les douleurs et les amertumes que la folie de cet homme pouvait et devait lui faire prévoir; il la tourna de tant de côtés qu'il en arracha des larmes, ce qui lui fit redoubler l'ardeur de ses caresses et de ses protestations; de manière qu'il la persuada, et la laissa convaincue de son amour et outrée contre Sotain.

Le cavalier n'en demanda pas davantage pour cette fois-là, espérant que le temps ferait le reste; mais il se trompa, il avait affaire à une femme à qui la mauvaise conduite de son mari ne donnait aucun privilége : elle pouvait bien être rebutée de ses manières, et ne les regarder qu'avec indifférence, et même avec horreur, mais elle avait trop de vertu pour se venger de ses soupçons autrement qu'en les méprisant.

Sotain fut obligé de s'éloigner de chez lui, et de faire un voyage de quinze jours ou trois semaines; il n'en avait point du tout parlé à sa femme, et ne lui en parla que dans le moment qu'il allait monter à cheval. Celle-ci, qui ne lui avait pas dit un mot depuis sa dernière brutalité, et qui ne s'était point encore déterminée sur la

manière dont elle en devait user avec son amant, prit tout d'un coup le parti que sa vertu lui conseilla; elle le supplia de la défaire de Julia avant son départ. Notre fausse Italienne frémit à cette proposition, et se résolut de vendre chèrement sa vie; mais elle fut rassurée par le refus absolu que Sotain en fit. Celui-ci crut que c'était un argus que sa femme voulait éloigner d'elle, et cette pensée, qui le frappa vivement, lui fit regarder cette femme comme une personne plus nécessaire à son repos qu'elle ne lui avait jamais paru : il répondit à Célénie avec fureur et un ris moqueur, qu'elle ne savait pas bien déguiser ses vues, et qu'il voulait non-seulement que Julia restât auprès d'elle, mais qu'il voulait encore qu'elle couchât dans sa chambre, et ne la quittât pas plus que son ombre. Il expliqua sa volonté avec tant d'emportement, que la pauvre Célénie vit bien qu'il n'y avait rien à gagner pour elle, à moins que de lui dire la véritable raison qu'elle avait de la vouloir éloigner; mais comme elle était toute étourdie de ses injures, et que la promptitude de son départ ne lui laissait pas le temps de se déterminer, elle ne lui découvrit point le mystère, et peut-être que quand elle l'aurait fait, la prévention de Sotain lui aurait bouché les yeux. Quoi qu'il en soit, il fit lui-même apporter un lit pour Julia dans

la chambre de Célénie, et sans vouloir ni lui parler ni qu'elle ouvrît la bouche, il emmena avec lui la fausse Julia, à qui il fit encore de nouvelles leçons de vigilance, et partit.

Il fut plus d'un mois à son voyage, et pendant tout ce temps-là Célénie fut exposée à toutes les attaques qu'un amant ardent et passionné peut livrer à la vertu d'une femme. Le chevalier avait cru que Sotain étant éloigné, sa femme, dans la chambre de qui il devait coucher, se rendrait enfin à ses poursuites, à l'occasion et à la facilité, puisqu'il n'y avait rien à craindre, ayant une clef du cadenas, mais il la trouva toujours inébranlable. Elle lui avoua qu'elle était charmée de sa persévérance et de l'amour qu'il lui témoignait, et qu'ayant en partie banni de son cœur l'amour qu'elle avait eu pour son indigne époux, elle l'aimerait si elle était capable de se démentir; mais que sa vertu lui était plus chère que toute chose; qu'elle convenait que Sotain ne méritait pas une femme fidèle; mais qu'aussi ce n'était pas pour l'amour de lui, mais uniquement pour l'amour d'elle-même, qu'elle rebutait ses empressemens; qu'elle voulait encore essayer de faire rentrer son mari dans son bon sens, pour faire un meilleur ménage qu'ils n'avaient fait jusqu'alors, et que si elle n'en pouvait venir à bout, elle ferait avec lui un éternel divorce.

Un jour qu'il la pressait avec la dernière ardeur, il remarqua que son teint était plus vif qu'à l'ordinaire, qu'elle ne parlait qu'avec distraction, et que ses yeux pleins de feu, et néanmoins abattus, le regardaient avec langueur; il crut avoir trouvé le moment de se servir de sa clef: il l'embrassa et voulut entreprendre le reste, mais elle le remit dans le respect par l'air de fierté dont elle s'arma, après quoi elle entra dans son cabinet, d'où elle ressortit un moment après avec un visage tranquille et modeste; et comme elle l'avait laissé sur une chaise dans le dernier abattement et la dernière douleur, elle l'en retira en le prenant par le bras et en l'emmenant se promener dans le jardin.

Elle lui ouvrit là son cœur, et le supplia de s'éloigner d'elle, et d'en trouver lui-même le prétexte pour ne la point brouiller avec son mari. Elle lui dit en riant qu'elle savait bien que sa vertu était en sûreté, non-seulement par l'innocence et la pureté de ses intentions, mais aussi par la précaution de son époux; mais que cependant il n'était ni de son honneur ni de son devoir de rester dans un état de tentation continuelle, à laquelle, quand bien même elle ne succomberait pas, elle se reprocherait toujours la présence d'un homme déguisé auprès d'elle, qui pouvait être reconnu par mille contre-temps

que toute la présence humaine ne pouvait prévoir, et laisser une tache à sa réputation.

C'est-à-dire, reprit-il, que ce n'est pas assez pour vous de nous rendre tous deux malheureux, vous voulez encore que je meure! Qui peut vous empêcher, poursuivit-il, de vous livrer à mon amour? Je passe pour une femme étrangère, et je suis en effet étranger dans ce pays-ci, où je ne suis connu que de deux vieux officiers du régiment où je suis incorporé depuis peu. Votre mari a cru avoir pris et a pris en effet toutes les précautions qu'il pouvait prendre; j'ai de quoi les rendre inutiles, et vous mettre l'esprit en repos. Pouvez-vous espérer un jour heureux avec un homme comme lui? et ne devriez-vous pas vous dédommager avec moi des chagrins qu'il vous donne? Ce n'est pas assez pour lui qu'il vous insulte par l'endroit le plus sensible à une femme, vous en êtes encore maltraitée : songez à vous; et tirez-vous de la tyrannie d'un homme indigne de posséder tout ce que l'univers a de plus beau. Je ne dépends que de moi, j'ai des établissemens plus considérables que les siens; je vous sacrifie tout, n'en croyez que mes actions et non pas mes paroles; dites-moi que vous voulez bien me suivre, et je vous mettrai entre les mains plus d'argent et de pierreries qu'il ne vous en faudra pour vous faire vivre ailleurs, le reste de

vos jours, plus magnifiquement et plus heureusement que vous ne vivez ici. Vous dites que je fais toute votre consolation : quelle cruauté voulez-vous donc exercer contre vous-même en m'éloignant? et pourquoi m'accabler de toutes vos rigueurs dans le moment même que vous êtes près de recevoir dans vos bras le plus malhonnête homme du monde? Si vous ne le quittez pas pour l'amour de moi, quittez-le pour l'amour de vous; l'usage autorise les séparations, et mille femmes de vertu se sont séparées de corps et de biens d'avec leurs maris pour des raisons mille fois plus légères que celles que vous pouvez alléguer; votre patience à souffrir ne servira qu'à le rendre plus intraitable et à l'aigrir, et ce ne sera pas par cette voie-là que vous le remettrez dans son bon sens : plaignez-vous une fois en public, faites connaître à toute la terre ses extravagances, et vous en serez délivrée; madame votre mère vous l'a conseillé, toute la terre vous le conseillera, et toute la terre vous prêtera la main pour cela. Pouvez-vous prévoir à quelles extrémités sa folie le portera? elle dégénère souvent en fureur, vos jours ne sont point en sûreté, et vous avez tout à craindre d'un homme de ce caractère. Ne vous donnez pas à moi, mais arrachez-vous à lui; retirez-vous dans ce moment, et du moins si je n'ai pas le bonheur

de vous posséder, j'aurai le plaisir de vous y aller voir, et de ne plus trembler pour votre vie; en un mot, si vous ne voulez pas être heureuse entre les bras d'un homme qui vous adore, ne vous obstinez pas à rester malheureuse.

Telle est ma destinée! interrompit-elle les larmes aux yeux; je ne suis pas née pour être heureuse, mais du moins je ne mériterai jamais mon malheur. Si vous m'aimiez autant que vous voulez me le persuader, continua-t-elle, me proposeriez-vous un parti comme celui-ci, de vous suivre? cette démarche ne serait-elle pas blâmée de tout le monde, et vous-même ne perdriez-vous pas l'estime que vous avez pour moi? aimeriez-vous long-temps ce que vous n'estimeriez plus? Cessez de me faire de pareilles propositions, ou ne me voyez jamais; je ne vous souffre auprès de moi que parce que les précautions que mon mari a prises me mettent moi-même à couvert des faiblesses que je pourrais avoir, et s'il ne dépendait que de moi et qu'il me fût facile d'y succomber, je me serais mise en garde contre moi-même, et au hasard de tout ce qui en aurait pu arriver, je vous aurais sacrifié à mes craintes et je ne vous verrais jamais. Pour me séparer d'avec lui, je sais que plusieurs femmes m'en montrent l'exemple; mais je sais aussi que c'est un exemple odieux, et que les hommes ne doivent

point séparer ce que Dieu a uni. Je souffre autant et plus que femme du monde; je vois moi-même toute l'horreur de la situation où je suis; mais, puisque Dieu le veut ainsi, je n'ai point d'autre parti à prendre que de m'y résoudre : à quoi servirait la patience des bons si elle n'était pas éprouvée par la malice des méchans? Je ne vous dirais pas ce que je vous dis si mon malheur ne vous était parfaitement connu; c'est à vous à m'aider à le supporter, à l'adoucir par votre présence, à le dissiper par vos bonnes consolations, si vous m'aimez pour moi-même; mais si vous ne m'aimez que pour vous, épargnez-moi par votre retraite les rudes combats où vous m'engageriez; soutenez ma patience si vous voyez qu'elle s'affaiblisse; n'attaquez plus ma vertu, ou souffrez que je me défasse de vous à quelque prix que ce soit, puisque je ne regarderais plus en vous qu'un nouveau persécuteur.

C'étaient là leurs entretiens et leurs conversations ordinaires, qui se terminaient par les promesses qu'il lui faisait de ne jamais lui rien témoigner ni par ses paroles ni par ses actions qui pût alarmer sa vertu ni la choquer. Les conversations et la sagesse de cette femme la lui faisaient regarder avec admiration et vénération; mais l'amour qu'il avait pour elle était trop vio-

lent pour en pouvoir modérer les transports, et il y retombait tous les jours. Elle en avait ri au commencement, mais la suite l'importuna; et quoique Sotain fût enfin revenu chez lui, Julia, qui avait promis à Célénie de changer de conduite, n'en devint pas plus sage; au contraire, il devenait plus hardi et plus entreprenant de jour en jour, de sorte que cette femme craignant qu'il ne manquât enfin de respect pour elle, et que la trouvant seule, comme il en avait à tout moment le privilége, il ne se portât aux dernières violences, elle voulut le prévenir, et lui dit plusieurs fois qu'elle se plaindrait à Sotain de sa conduite.

Le cavalier, qui vit qu'elle n'en avait encore rien fait, et qui effectivement ne crut pas qu'elle fût d'humeur à en rien faire, redoubla ses importunités, et lui marqua une jalousie terrible de son mari. Elle rit quelque temps de sa bizarrerie et des termes dont il l'exprimait; mais, voyant qu'il continuait, elle le pria tout de bon de se retirer; mais, bien loin de le faire, il se mit sur le pied de fomenter quelque froideur qui était entre Sotain et elle, de sorte que Célénie, qui s'en aperçut, jugea à propos de prévenir les suites qu'une pareille correspondance pouvait avoir, et enfin supplia son mari de vouloir bien tout de bon faire sortir Julia de chez elle.

L'empressement avec lequel elle lui fit cette prière fut ce qui lui attira un refus. Sotain fut assez fou pour s'imaginer que sa femme était devenue amoureuse de quelqu'un, et que c'était l'Italienne seule qui lui rompait en visière; dans cette injuste prévention, il la traita avec des termes infâmes et le plus injurieux mépris; et en sortant d'auprès d'elle, il emmena la fausse Italienne, qu'il questionna sur la conduite de sa femme, sur tout ce qu'elle avait fait pendant son absence, et sur ses occupations ordinaires dans sa chambre, si elle n'avait point écrit, si elle n'avait point sorti, et enfin il s'en fit rendre un compte exact. Julia ne lui dit rien que d'avantageux, et l'assura que depuis qu'il était parti elle ne l'avait point quittée de vue, qu'elle avait tous les soirs fermé leur porte en dedans aux verroux et à double tour, qu'elle en avait ôté la clef, qu'elle n'avait ni écrit, ni parlé à qui que ce fût du dehors, et, en un mot, qu'elle ne s'était point aperçue qu'elle eût aucun commerce avec personne, mais qu'elle ne savait point aussi par quel endroit elle avait pu mériter sa haine, d'autant moins qu'elle avait fait son possible pour s'en faire aimer; que tout ce qu'elle en pouvait croire était que son assiduité commençait à lui déplaire.

C'est une folle, répondit Sotain, qui ne cher-

che qu'à éloigner d'elle tous ceux qui peuvent veiller sur ses actions; mais elle n'y gagnera rien; et quand elle devrait mourir de chagrin, je veux que vous y restiez. Ah! seigneur, lui dit la fausse Italienne, il vaudrait bien mieux que je sortisse de chez vous, que de lui causer la mort. Hé! ne voyez-vous pas, répliqua-t-il avec emportement, que si vous sortiez, elle aurait ses coudées franches, et que j'en mourrais de désespoir? laissez-la telle qu'elle est, poursuivit-il, continuez, et ne craignez rien de sa haine, c'est moi qui veux que vous restiez; je suis maître chez moi, et si elle vous chagrine, vous n'aurez qu'à me le dire, et je vous en rendrai justice. Venez, continua-t-il en la reconduisant dans la chambre de Célénie; voilà Julia que je ramène, madame, lui dit-il: nous sommes étonnés de votre empressement à la faire sortir; vous la haïssez, et c'est assez pour qu'elle reste malgré vous, puisque je le veux; et si, par vos airs rebutans, vous l'obligez à se retirer, comme elle en a dessein, comptez qu'une chambre bien fermée me vengera de vous comme d'une bête féroce. Songez-y, Julia, poursuivit-il en parlant au cavalier, passez, pour l'amour de moi, sur toutes ses duretés, mais pourtant avertissez-m'en, je vous assure que j'y mettrai bon ordre. Après ces paroles brutales, il sortit de la cham-

bre de Célénie, et y laissa la fausse Italienne, qui se jeta à ses pieds sitôt qu'il fut dehors. Vous jouez à vous perdre, madame, lui dit l'amoureux cavalier; au nom de Dieu, ayez pitié de vous-même. C'est vous qui causez ma perte! reprit-elle en pleurant; sortez d'auprès de moi, je vous le répète encore : si vous n'en prenez la résolution aujourd'hui, comptez que demain mon mari saura que vous êtes un homme, et mourir pour mourir, j'aurai du moins la satisfaction d'avoir fait mon devoir; c'est à quoi je me résous : tous vos efforts ne me feront pas changer. En achevant ces paroles, elle entra dans son cabinet, et en tira la porte sur elle.

Le cavalier, resté seul, craignait tout de bon que Célénie n'exécutât sa menace, et, après avoir bien combattu en lui-même, et admiré la vertu scrupuleuse de cette femme, il se résolut à lui obéir. Il entra dans son cabinet, et se jeta à ses genoux. C'en est fait, madame, lui dit-il, je me suis vaincu; votre vertu triomphe, je n'ai plus pour vous que de l'amour, de l'admiration, de la compassion et de l'obéissance : vous voulez que je sorte d'auprès de vous, je n'y resterai pas demain : mais avant que je vous quitte, daignez considérer à quel péril ma sortie va vous laisser exposée, et ce que vous devez craindre des fureurs de votre époux, qui se figurera tout

autre sujet de mon éloignement que le véritable. Je sors de chez vous, madame, continua-t-il, mais j'en sors dans le dessein d'en arracher votre indigne époux d'une manière ou d'une autre. J'ai assez d'amis en cour pour le rengager malgré lui dans le service; et si je ne puis en venir à bout, je périrai par sa main, ou je vous vengerai par la mienne; vos souffrances me mettent au désespoir, je ne pourrais pas vivre éloigné de vous et toujours dans la crainte de vous voir périr par la main d'un brutal. Plaignez-moi, lui dit-elle les larmes aux yeux, aimez-moi, ou du moins laissez-moi le croire, c'est la seule consolation que je vous demande; mais ne vous avisez pas de rien entreprendre contre lui; je vous le défends, sous peine de ne vous plus jamais voir; et si vous m'obéissez en cela, il se pourra arriver des changemens qui me permettront d'avoir pour vous de la reconnaissance. Pour ce que j'ai à craindre de lui, Dieu en est le maître, j'espère qu'il ne m'abandonnera pas : il faut attendre un de ces revers qu'il sait faire naître lorsqu'on les espère le moins. Je ne vous promets rien, madame, répliqua-t-il : l'état où je suis est trop douloureux pour ne pas m'engager à chercher les moyens d'en sortir. Vous m'aimez, et vous me chassez! je vous aime, et je vous laisse malheureuse! c'en est trop pour conserver une as-

siette tranquille. A ces mots, ils tombèrent tous deux dans les bras l'un de l'autre, et ne purent prononcer que des paroles entrecoupées de sanglots que leur amour leur mettait à la bouche; mais, malgré leur douleur réciproque, et tout ce que le cavalier put dire, Célénie ne se rendit pas, et s'obstina toujours à vouloir qu'il se retirât; et tout ce qu'il en put obtenir, fut encore quatre jours qu'elle lui permit de rester auprès d'elle.

Ces quatre jours devaient être employés à se faire leurs adieux, et à tâcher de découvrir quelque moyen pour se donner de leurs nouvelles l'un à l'autre; et c'était à quoi ils trouvaient mille difficultés, parce que Célénie ne pouvait parler à qui que ce fût de dehors, et qu'il ne lui était pas permis d'écrire. Ils étaient pourtant en partie convenus de quelque correspondance, lorsqu'ils virent arriver le dénouement de leur aventure. La fausse Italienne avait résolu de faire une querelle en l'air à un domestique ancien, que Sotain aimait, afin de se faire un prétexte de sortir de chez lui sans lui dire adieu, et sans qu'il en pût savoir mauvais gré à sa femme. Il y avait déjà deux jours écoulés des quatre que Célénie lui avait accordés; et comme ils ne comptaient pas de se revoir de très-long-temps, ils se disaient tout ce que des gens qui s'aiment peuvent se dire de plus

tendre et de plus passionné. Célénie, qui voyait la perte qu'elle allait faire, s'abandonnait à sa douleur, et son amant, qui n'était pas moins affligé qu'elle, la secondait de tout son cœur. Ils étaient presque pâmés entre les bras l'un de l'autre, et jamais leur tendresse n'avait été si vive et si touchante ; mais leurs caresses furent interrompues par un grand bruit.

Sotain s'était aperçu que depuis quatre ou cinq jours Célénie et Julia étaient abîmés dans un très-grand chagrin, et comme il avait en même temps remarqué qu'ils avaient les yeux humides, il se figura que cela provenait de la haine de sa femme et du dégoût de la fausse Italienne ; fort résolu de lui rendre justice, il avait voulu voir de quelle manière sa femme la traitait en particulier, et pour cet effet il s'était caché en un endroit d'où il les pouvait voir, et entendre tout ce qu'ils disaient ; de sorte qu'ayant appris par leurs paroles que Julia était un homme, et que sa femme l'aimait, il crut qu'elle ne l'avait prié de le congédier que pour le faire rester plus sûrement. Sa jalousie ne lui permit pas d'écouter assez long-temps pour avoir l'intelligence de tout, et sitôt qu'il les vit entre les bras l'un de l'autre, il se découvrit : Tu mourras, perfide ! cria-t-il en venant à Célénie l'épée à la main ; mais le cavalier, furieux comme un amant qui voit ce

qu'il aime en danger, se jeta sur lui et le terrassa, et Célénie s'étant échappée il ne ménagea plus Sotain, et étant aussi animé et moins troublé que lui, il le désarma, et lui portant à la gorge la pointe de sa propre épée, il le menaça de le tuer s'il faisait le moindre bruit. Tue-moi, lui dit ce furieux, tu ne feras que me prévenir. Julia n'en voulant point à sa vie, fit en sorte de se tirer de ses mains aux dépens d'une jupe qu'il y laissa, de la poche de laquelle la double clef du cadenas tomba ; cette vue acheva de désespérer Sotain. Pour le cavalier, il suivit les pas de Célénie, qui fuyait hors du château sans savoir où ; il la conduisit dans un couvent, où il la laissa en sûreté, et se retira à sa garnison.

Le mari, furieux et troublé, avait conté aux premiers qui étaient entrés dans sa chambre les choses telles qu'il se les était figurées, et avait produit la clef pour témoin irréprochable ; ceux-ci, qui l'avaient dit à d'autres, avaient donné lieu à mille railleries : tout le monde lui donnait le tort et plaignait sa femme, dont l'évasion faisait un bruit terrible. On la chercha vainement de tous côtés pendant plus de trois mois, que son mari, toujours idolâtre d'elle, furieux et jaloux, resta en vie : enfin ne pouvant plus résister au chagrin de sa perte ni au désespoir d'être l'objet des railleries publiques, il mourut

comme il avait vécu les dix-huit derniers mois de sa vie, dans les agitations d'une fièvre chaude qui l'emporta.

Il n'avait fait aucune plainte en justice, et tout le monde le regardait comme un fou, ainsi on voulut bien en faveur de Célénie croire que tout ce qu'il avait dit n'était arrivé que dans son imagination. Elle parut dans le monde plus belle que jamais, et se livra toute à son Italienne, avec qui elle fut mariée au retour de la campagne dernière. Il ne connaît point de bonheur que dans la possession d'une femme si belle et si vertueuse, et elle est aussi heureuse avec lui qu'elle était infortunée avec son jaloux.

Puisque nous sommes sur le pied de parler avec sincérité, dit la marquise après que Sainville eut fini, je vous avouerai que la vertu de Célénie me charme; mais quoique je doive être du parti des femmes, et dire qu'il n'y en a pas une qui n'en eût fait autant qu'elle, j'avouerai pourtant que je ne crois pas que de cent il y en eût eu vingt qui se fussent si bien et si long-temps soutenues. Il n'importe, cette histoire prouve toujours deux vérités: l'une qu'une femme n'est jamais mieux gardée que par elle-même, et l'autre que quelques précautions qu'un jaloux puisse prendre, quelques clefs et quelques serrures qu'il emploie, sa femme trouvera toujours les moyens

d'être infidèle sitôt qu'elle aura envie de l'être.

Je dois une histoire, poursuivit-elle, je vais m'en acquitter, et vous parler d'un homme qui s'est fait plaindre et admirer par le petit nombre de gens qui ont su ce qui lui est arrivé, et qui n'a point donné aux autres matière de rire à ses dépens. J'imiterai la discrétion de monsieur de Sainville, et ne nommerai point les masques ni leurs pays; je leur donnerai des noms tels qu'ils me viendront à la bouche. Ensuite elle commença dans ces termes l'histoire qu'elle voulait conter.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAPITRE LII.

Le mari prudent.

HISTOIRE.

Cléon fut un des premiers d'une des plus riches provinces de France; son bien égalait sa naissance, et ses emplois étaient dignes de l'un et de l'autre. Il a passé pour un des plus beaux génies de son temps, d'une sagesse et d'une prudence consommées. Il avait épousé une fille fort riche, qui mourut trois ans après son mariage, et ne lui laissa qu'une petite fille, que je nommerai Sylvie. Pénétré du regret de la mort d'une épouse qu'il avait parfaitement aimée, il ne voulut plus se remarier, et borna son plaisir à élever l'enfant qu'il avait eu d'elle. Cette petite fille se vit croître, et en même temps les honneurs de son père et son bien, qui était déjà fort ample; elle devint une puissante héritière, et son père,

qui l'aimait autant qu'elle était aimable, songea sérieusement à l'établir sitôt qu'elle eut atteint sa quinzième année. Elle était grande pour son âge, parfaitement bien faite et très-belle; son esprit, cultivé par tout ce qui peut former celui d'une fille de naissance, éclatait à se faire admirer, et enchantait tous ceux qui l'écoutaient; en un mot, c'eût été une fille parfaite si elle eût été plus maîtresse de son cœur.

Un homme de qualité entreprit de lui plaire, et y réussit; mais comme il était d'une maison que Cléon n'aimait pas, ou plutôt parce qu'il n'avait pas un bien égal à celui de Sylvie, on ne lui conseilla pas d'en faire la demande; de crainte d'être refusé, comme le fut un autre de sa famille et de son nom, quoiqu'il fût plus riche et plus établi qu'il n'était. Verville, c'était le nom du cavalier, soupira donc inutilement pour Sylvie, et Sylvie soupira inutilement pour lui, n'étant pas nés pour être joints par les nœuds de l'hyménée, quoique l'amour les unît. Cléon trouva pour sa fille un parti qu'il crut mieux son fait; il ne l'aurait cependant pas obligée à l'accepter si elle lui eût déclaré qu'elle ne pouvait vivre heureuse qu'avec Verville; mais outre la pudeur qui s'opposait à une telle déclaration, elle craignait que son père n'approuvât pas d'autres vues que les siennes. Elle savait que parmi

les gens de sa qualité, ce sont ordinairement le bien et les dignités qui règlent les alliances, sans aucun égard aux inclinations des gens qu'on lie ensemble, qui, à proprement parler, ne sont que les victimes de l'ambition de leurs parens; ainsi elle regrettait Verville dans le fond de son cœur, mais elle laissait à son père le pouvoir de disposer de sa main. Il la destina à un des plus honnêtes hommes du monde, parfaitement bien fait et d'un vrai mérite, en un mot à un homme capable de se faire aimer de tout autre que d'un cœur prévenu.

L'amour dont Sylvie était prévenu pour Verville ne l'empêcha pas de rendre justice à Justin, c'était le nom de son mari, parce qu'elle vit en lui un homme tout aimable. Les fréquentes conversations qu'elle eut avec lui, lui découvrirent tout son mérite; mais son cœur était trop rempli pour lui accorder autre chose que de l'estime. Cependant bien persuadée qu'il était digne d'elle, elle obéit à Cléon, sinon avec plaisir, du moins sans répugnance. Elle fit ses efforts pour lui livrer son cœur, mais elle n'en eut pas le pouvoir, parce que Verville en était trop le maître.

L'amour se nourrit et s'augmente par l'espérance, mais il ne meurt pas par le désespoir. Verville pensa mourir de douleur et de rage, lorsqu'il ne put plus douter de ce fatal mariage.

Il justifiait Sylvie, sachant qu'elle n'avait pu se dispenser d'obéir à son père, et comme il était entièrement persuadé que tout son cœur était à lui, qu'il en était aimé, mais qu'elle n'en était pas moins perdue pour lui, ces pensées firent dans son esprit une telle impression qu'il en tomba malade. Sylvie apprit sa maladie avec une douleur d'autant plus violente qu'elle fut obligée de la cacher. Elle lui envoya dire qu'elle prenait part à sa santé, et qu'elle le priait de faire ses efforts pour la rétablir. Il fut ponctuel à exécuter cet ordre, et parut peu de temps après aux yeux de Sylvie, qui voyant avec étonnement un si prodigieux changement dans sa personne pour une si courte maladie, ne put s'empêcher d'en avoir pitié. Dans le temps qu'elle tâchait d'étouffer dans son cœur les tendres sentimens qu'elle sentait pour lui, elle reçut une lettre de sa part, par laquelle il lui mandait, que ne voyant que des objets de douleur et de rage, il était résolu de quitter le pays et le royaume pour aller chercher une mort qui le délivrât tout d'un coup des supplices éternels où il était exposé dans le lieu de sa naissance, et la suppliait de lui donner un moment d'entretien particulier pour prendre congé d'elle; après quoi, dit-il, il n'aurait plus de regret à sa vie.

A quoi s'expose une femme lorsqu'elle écoute

ses sentimens, ou qu'elle n'est pas en garde contre les premiers mouvemens de son cœur! Sylvie fit réponse à Verville, et ne fit aucune difficulté de lui accorder l'entretien qu'il lui demanda; et sans prévoir quelle en serait la réussite, elle le pria elle-même que ce fût dans un endroit qui ne lui fût point suspect, parce que son dessein n'était pas d'en venir aussi avant qu'elle en vint. La peur de faire connaître à son époux qu'elle avait eu quelque considération pour Verville, ni même qu'elle connaissait sa personne, lui fit faire la plus grande faute qu'une femme puisse faire, qui est d'accepter un rendez-vous dans un lieu où un amant peut être le maître. Verville prévit tout d'un coup ce qu'il en pouvait espérer, et ne se crut pas malheureux. Il lui indiqua une maison écartée où elle se rendit sans en prévoir la conséquence, et seulement dans l'intention de recevoir des adieux et de lui faire les siens; mais sa faiblesse la trompa aisément. Elle trouva Verville au commencement respectueux, et peu à peu entreprenant; ce qu'il lui avait dit l'avait attendrie, l'ardeur qu'il lui témoigna l'anima, elle changea de couleur, il s'en aperçut, il la poussa, et enfin, après quelque résistance qu'elle fit pour honorer sa défaite, elle succomba. Elle avait dû le prévoir, mais son peu d'expérience et la droiture de ses intentions ne

lui avaient pas permis de rien craindre sur sa démarche, ni de faire réflexion qu'une femme présume trop de sa vertu lorsqu'elle compte de se retirer entière d'un rendez-vous qu'un amant lui a donné dans un lieu où rien ne s'oppose à ses vœux, et où au contraire le silence et la solitude le favorisent et donnent tout lieu à ses entreprises.

Une femme qui accorde les dernières faveurs, devient esclave de son amant favorisé. Sylvie s'en aperçut, en ce que Verville ne parla plus de partir, et qu'au contraire il voulut rester pour jouir de sa conquête. Leurs entrevues néanmoins furent rares, mais elles furent tendres.

Justin s'apercevant enfin des dissipations de son épouse, résolut d'en découvrir le sujet, et la surprit un jour qu'elle écrivait une lettre. C'est encore ce qu'une femme ne doit pas faire, parce que ce sont des témoins convaincans qui ne meurent jamais, et qui ne peuvent être récusés. Il la prit, mais n'y ayant point de nom, elle eût la présence d'esprit de prendre tout d'un coup son parti, et de dire qu'elle écrivait à un parent. Cette lettre n'avait rien d'essentiel, n'étant pas achevée; ainsi il ne put faire dessus aucun fondement, mais il l'éclaira ensuite de si près, qu'il apprit qu'elle allait dans une maison empruntée où il se trouvait un homme parfaite-

ment bien fait, qu'on ne connaissait pas. Il y alla, et les surprit tous deux tête à tête; mais ne voyant aucun vestige de ce qui se passait entre eux, et cet époux sage et prudent voulant bien lui-même ne pas s'apercevoir du tour, il leur fut facile de justifier leur surprise sur l'étonnement où sa présence les mettait. Justin le crut, ou fit semblant de le croire, et sans se hausser ni se baisser, il n'en fit pas plus mauvais visage à sa femme, et se contenta de la prier de n'entretenir plus de commerce avec Verville, et de cesser de le voir Elle le promit, et n'en fit rien. Justin en fit ses plaintes à Cléon, qui, bien loin de donner dans le sens de son gendre, lui dit que sa fille était sage, qu'il la certifiait telle, qu'elle avait été trop bien élevée pour rien faire d'indigne de sa naissance, et qu'il ne la croirait jamais criminelle qu'il ne le vît de ses propres yeux. Il ajouta, en parlant à Justin, que dans la figure qu'il faisait dans le monde, il devait se mettre au-dessus de ces faiblesses; qu'il prît garde à ce qu'il allait faire, afin de ne pas se donner lui-même en spectacle à toute la France; que sans doute la jeunesse de Sylvie était cause qu'elle s'engageait dans des parties dont elle ne prévoyait pas les conséquences, mais qu'il était très-certain que ses actions étaient innocentes, et il finit son discours en lui citant ces vers :

Les éclats que l'on fait sur un semblable point,
Sont toujours des éclats dont on ne revient point.
Sur la foi d'un mari le monde s'abandonne
A taxer la pudeur de celle qu'on soupçonne,
Et ne peut présumer, s'il a trop éclaté,
Qu'elle ait de la vertu, puisqu'elle en a douté.

Justin était trop persuadé de la vérité de cette morale pour ne s'y pas rendre, et outre cela il souhaitait trop que sa femme fût sage, ou du moins qu'elle parût telle, pour contredire son beau-père. Il se rendit, ou plutôt feignit de se rendre à ses raisons; il eut même la prudence de le prier de ne point parler à Sylvie de ce qu'il lui avait dit, et cependant continua d'examiner et de faire examiner ses actions, et le hasard lui en fit connaître plus que ses soins n'auraient découvert.

Il revenait un jour avec un de ses amis où il avait été dîner, et d'où il sortait avec lui dans son carrosse; en passant dans une rue détournée, et dans laquelle il ne demeurait que du menu peuple, il vit entrer sa femme déguisée dans une maison de peu d'apparence; il eût eu de la peine à la reconnaître, et aurait cru s'être trompé, s'il n'avait pas vu sa femme-de-chambre avec elle. Ce déguisement lui étant suspect, il retourna dès le lendemain matin dans cette rue, déguisé lui-même, et s'informa des gens qui de-

meuraient dans la maison où il avait vu entrer Sylvie, et en apprit des choses qui redoublèrent ses soupçons. Il sut que c'était un fripier qui l'avait louée et meublée, qu'il la remplissait de gens qu'on ne connaissait pas; et que pour la garde des meubles, il y faisait loger une femme âgée qui nettoyait tout. Il alla trouver cette femme, et s'informa d'elle si elle avait quelque chambre vide, et comme elle lui dit que la seconde était à louer, le marché en fut bientôt fait; il pria cette femme de lui dire quels étaient les autres gens qui logeaient chez elle, parce que, poursuivit-il, comme j'ai beaucoup de nippes et d'argent que j'ai apportés de la campagne, je suis fort aise de savoir avec qui je demeurerai, et si ce sont d'honnêtes gens. Vous n'avez rien à craindre, lui dit cette femme: je loge dans la salle en bas, la porte ferme toujours, et personne ne sort ni ne monte que je ne le voie; outre cela il n'y a pas grand monde ici: la première chambre est occupée par un homme de qualité, qui s'est marié en secret, et qui ne vient ici que deux ou trois fois la semaine, et la femme, qui n'est qu'une simple demoiselle, n'y vient jamais qu'il n'y soit, et ils sont environ une heure ou deux ensemble; pour les autres, ce sont des gens qui sortent dès le matin, et qui ne reviennent que le soir. Je ferai tout au contraire, reprit Justin,

lorsque je serai dans cette ville : je viendrai ici le matin et en ressortirai le soir, parce que j'ai quelques affaires qui ne me permettent pas de paraître pendant le jour, ni de rester chez un parent où je couche ; ainsi, dit-il, je ne vous incommoderai pas beaucoup, que pour aller me faire apporter à manger, et dès demain matin je viendrai prendre possession de votre chambre ; et en même temps il lui donna de l'argent pour arrhes. Il ne manqua pas dès le lendemain d'aller seul dans ce nouveau logis. Il avait dit chez lui qu'il ne reviendrait que le soir, qu'on ne l'attendît pas à dîner. Il s'était déguisé comme la veille, et avait renvoyé ses gens en entrant chez un ami. Sitôt qu'il fut arrivé, il chercha le moyen de voir ce qui se passerait dans la chambre qui était sous la sienne, et n'en trouva point d'autre que de lever un carreau le plus proprement qu'il put. Après cela, en s'amusant à lire pour soulager son inquiétude, il attendit l'arrivée de sa femme et de son amant jusque vers les cinq heures du soir ; il les vit faire collation seul à seul, et tout ce qu'un homme et une femme peuvent faire ensemble.

Messieurs, qui m'écoutez, je suis persuadée qu'il n'y en a pas un parmi vous qui n'eût joué ici des couteaux, et qui ne fût venu poignarder dans le moment la dame et le monsieur. Justin

fut plus sage que vous n'auriez été, et s'il en agit autrement, ce ne fut pas faute de courage, car ses actions ont témoigné en d'autres occasions que le fer et le feu ne l'épouvantaient pas; mais ce fut uniquement par prudence, que sans paraître, ni faire aucun bruit, il vit tout ce qu'un homme trahi peut voir de plus injurieux et de plus accablant; il les entendit se donner un rendez-vous à deux jours de là pour aller se promener ensemble à une maison de plaisance qui était à deux lieues.

Il ne sortit de cette maison que fort tard et long-temps après eux; et ayant rêvé long-temps au parti qu'il avait à prendre, il commença, sous prétexte d'incommodité, à faire lit à part; mais sa plus grande mortification fut les caresses dont sa femme l'accabla. Il lui laissa la liberté d'aller à son rendez-vous, où il l'y suivit encore déguisé; et comme les amans n'avaient aucune défiance de lui, ni de qui que ce soit, il lui fut facile de remarquer toutes leurs actions; il entra même dans l'endroit où ils firent collation, et remarqua tout ce qui s'y passait, qui n'était qu'une suite de leur intelligence.

Il revint chez lui, où elle arriva peu après; ils se mirent à table et soupèrent sans qu'il lui dît rien du tout qui pût lui donner matière de soupçon devant les domestiques; mais après qu'ils

furent retirés, il lui demanda où elle avait passé l'après-midi. Elle ne lui répondit pas juste; c'est pourquoi il se fit un plaisir de la faire couper derechef dans ses défaites. Ne continuez pas vos impostures davantage, madame, lui dit-il avec un ris moqueur, elles me font peine à moi-même; que n'avouez-vous tout d'un coup que vous avez été seule avec Verville vous promener à tel endroit? Après cela il lui particularisa si bien tout, qu'elle connut bien qu'il en était parfaitement instruit. Il ne lui parla nullement de la chambre, ayant ses raisons pour se taire sur cet article; mais du reste il la mit dans l'impossibilité de rien nier. Elle se jeta aux pieds de son mari, et lui fit toutes les protestations imaginables. Il se contenta de l'écouter, et de lui dire qu'il ne s'y fiait plus après avoir été une fois trompé; que désormais elle pouvait agir à sa manière, et qu'il ne la considérait plus assez pour prendre part par la suite à ses actions; que tout ce qu'il lui demandait était de faire l'amour sans conséquence, et de sauver sa conduite par les apparences; qu'en son particulier pour éviter l'éclat et le scandale, il ne prendrait point d'autre vengeance d'elle que de la mépriser comme une malheureuse. Il ne parla pas même de l'aventure à son beau-père, et depuis ce temps-là il n'eut rien de commun avec Sylvie que la table,

et peu à peu, sans affectation et sur des sujets qu'il fit naître, il lui changea tout son domestique.

Jamais femme n'a été plus mortifiée que celle-là le fut du mépris que son mari faisait d'elle; elle se jeta vingt fois à ses pieds, mais inutilement, pour obtenir son pardon; il ne voulut jamais revenir, afin, lui disait-il d'un air dédaigneux, de ne pas servir de manteau à autrui. Verville s'était éloigné, et elle paraissait n'avoir plus de commerce avec lui; mais son époux n'en fut pas plus indulgent, et soutint plus de six mois son rôle d'époux implacable et sans retour. Il avait d'autant plus de sujet de ne se point démentir, qu'il savait que la chambre qu'ils avaient louée dans la même maison où il en avait loué une autre, était toujours payée par les gens prétendus secrètement mariés, ce qui avait été cause qu'il avait aussi toujours retenu la sienne.

Après plus de six mois d'absence, Verville revint; et Justin, qui le sut, observa de si près sa femme, qu'il apprit qu'elle allait dans la maison en question. Il ne fut plus maître de lui; cette intrigue, soutenue si long-temps par sa femme, lui fit connaître qu'elle ne méritait plus ses ménagemens. Il alla trouver Cléon, lui fit un rapport sincère de toute la conduite de sa fille, de ce qu'il en avait vu lui-même, et de

tout ce qu'il en avait souffert, et conclut par offrir à son beau-père de lui faire voir les choses à lui-même de ses propres yeux, et le pria que cela fût; faute de quoi il lui protesta de le faire voir à d'autres, pour s'en faire rendre justice malgré tout l'éclat que cela pourrait faire, au lieu que s'il voulait en être convaincu seul, et servir de juge à sa fille, cet odieux secret ne passerait pas sa famille, et n'en serait point diffamée.

Ce parti était trop juste et trop prudent pour n'être pas suivi. Cléon connaissait son gendre pour homme incapable d'ajouter une syllabe à la vérité; cependant tout certain par-là du désordre de sa fille, il ne laissa pas de lui dire qu'il voulait tout voir de ses yeux, et qu'il n'en croirait point d'autres témoins. C'était ce que son gendre demandait, et ne le remit pas plus tard qu'au jour même, de peur d'accident. Il résolut de ne point du tout quitter son beau-père, et écrivit chez lui qu'on ne l'attendît point pour dîner, ni même à souper, ayant des affaires qui le retiendraient chez Cléon toute la journée.

Sitôt qu'ils eurent dîné ils allèrent ensemble dans cette chambre, où ils ne furent pas longtemps sans entendre ouvrir celle de dessous. Ce fut Verville qui entra le premier, enveloppé dans un gros manteau gris, sous lequel il y avait un panier rempli de tout ce qu'il fallait pour

faire collation ; il couvrit lui-même la table ; et tout étant fait, il but un coup et se mit auprès du feu, un livre à la main. Une demi-heure ou environ après, Sylvie entra enveloppée d'une cape, telle qu'on en portait en ce temps-là, une jupe retroussée, et enfin si bien déguisée, que Cléon ne put la reconnaître que lorsqu'elle eut ôté sa cape et laissé tomber sa jupe. Il ne put pour lors en douter. Elle était coiffée en cheveux, et n'avait qu'une simple robe sans corps. Cléon vit les caresses qu'ils se firent en s'abordant, et enfin voyant qu'ils se joignaient de fort près, il descendit promptement en tirant son gendre après lui ; ils entrèrent tous deux dans la chambre en même temps, et surprirent les deux amans.

Justin, qui s'était armé, leur porta à chacun un pistolet à l'estomac, en menaçant de tuer le premier des deux qui branlerait. Je suis au désespoir, monsieur, dit-il à Cléon, de vous faire voir un objet aussi désagréable, et pour vous et pour moi, que celui que je vous présente ; mais ayez la bonté de vous souvenir que vous m'avez dit que vous ne croiriez jamais rien au désavantage de la vertu de votre fille que vous ne le vissiez de vos propres yeux ; il a fallu vous convaincre, et je n'ai pu me dispenser de le faire : le bonheur qu'elle a d'être

votre fille, lui a sauvé la vie, que je pouvais me sacrifier sans en craindre les suites; je vous la remets pour en faire tout ce qu'il vous plaira, vous assurant que je n'y prends plus aucune part; pour son amant, je lui pardonne de tout mon cœur, et ne lui demande pour toute reconnaissance de la vie que je lui laisse, qu'un secret inviolable sur ce qui s'est passé. Monsieur, ajouta-t-il, en adressant la parole à Verville, retirez-vous, mais comptez que la première indiscrétion vous coûtera la vie.

Verville, qui aurait voulu être bien loin, gagna la porte; mais il ne sortit pas sitôt qu'il l'aurait voulu, parce qu'il fut arrêté par Cléon, qui était resté immobile sur un siège, les larmes aux yeux, tant l'état où il avait vu sa fille lui avait été sensible. Monsieur, lui dit-il en le retenant, et en lui montrant Justin, rendez grâces à monsieur de la vie qu'il vous sauve, car si vous aviez eu affaire à moi, ou qu'il ne vous eût pas accordé votre pardon, vous ne sortiriez d'ici que par la fenêtre avec cent coups de poignard dans le cœur; il vous a demandé le secret, et moi je vous ordonne de plus de sortir de la province dans vingt-quatre heures, et de n'y jamais remettre le pied; sinon comptez que vous êtes perdu; je n'ai rien à vous dire davantage, retirez-vous.

Après cela, Verville sortit, et dans la crainte où il était que Cléon et Justin ne changeassent de sentiment, il ne passa chez lui que pour prendre de l'argent et monter à cheval; et depuis ce temps-là il n'a pas remis le pied dans la province, et n'a eu garde de l'y remettre tant qu'il a vécu. Pour vous, malheureuse, poursuivit Cléon, en parlant à Sylvie, je me réserve votre punition; j'aurai soin de vous faire faire pénitence; je vous rends grâces, monsieur, continua-t-il en s'adressant à son gendre, de la bonté que vous avez eue de l'épargner et de sauver l'honneur de toute ma famille, et le mien en particulier; vous avez raison de croire que le vôtre y était intéressé; mais que ce soit à lui que je doive le mien, je vous promets de n'être point ingrat de votre discrétion; je vous regarde toujours comme mon fils; et n'ayant pour tout enfant que cette misérable, indigne d'être ma fille, et que je destine à une prison éternelle, vous pouvez compter sur tout mon bien, dont je vous fais présent dès maintenant, et dès demain je vous en passerai la donation.

Après cela il voulut sortir et conduire Sylvie dans le moment même entre quatre murailles. Non, monsieur, lui dit Justin en l'arrêtant, nous n'avons jusqu'ici fait aucun éclat, n'en faisons point encore; si vous la meniez présentement,

on chercherait le sujet d'une absence si prompte, et cela donnerait matière à soupçon. Prétextons son éloignement, et reculons-le du moins jusqu'à demain ; vous pourrez d'un esprit rassis me demander en présence de mes domestiques, la permission pour elle d'aller passer quelque temps à la campagne ; j'y consentirai, et vous la menerez où il vous plaira.

Pendant tout ce temps là, Sylvie resta aux pieds, tantôt de son époux, tantôt de son père, dans un état digne de compassion. Ils ne jetèrent seulement pas les yeux sur elle ; enfin elle tomba en faiblesse sur le carreau. Le père, qui sentit à cette vue les mouvemens de la nature, tomba comme elle ; de sorte que c'était un triste spectacle que cette scène. Justin en fut attendri, mais il eut assez de force sur lui-même pour cacher son trouble et son émotion ; il secourut Cléon, et le voyant remis, il le laissa avec sa fille, qu'il renvoya chez elle ; en lui défendant de rien faire voir de sa tristesse, et lui ordonnant de se contraindre si bien que qui que ce soit ne pût s'apercevoir qu'il lui fût rien arrivé d'extraordinaire.

Le lendemain étant à table tous trois avec encore d'autres gens de leur connaissance, elle demanda elle même à Justin la permission d'aller passer quelque temps à une terre de son père,

à plus de vingt lieues de là. Elle lui fut accordée. Cléon se chargea de l'y conduire. Ils partirent en effet le lendemain dans une chaise de poste avec deux domestiques, que Cléon congédia avant son retour, afin que personne ne sût où elle était. Il la mit dans un couvent, où elle est restée plus de dix-huit mois à demander pardon au ciel des désordres de sa vie, et à le prier de fléchir l'esprit de son mari, à qui elle écrivait très-souvent.

Ses prières furent enfin exaucées. Justin, peu de temps après, alla trouver Cléon, et le pria de lui rendre Sylvie. Le pauvre vieillard ne put cacher la joie que cette demande lui donnait. Eh bien, monsieur, lui dit-il en l'embrassant, vous êtes-vous bien consulté? je suis prêt à vous la rendre, et j'espère que dans la suite elle vous donnera tous les sujets du monde de vous louer d'elle; je suis charmé de la demande que vous m'en faites: je ne vous cache pas que c'est la joie la plus sensible que j'aie ressentie de ma vie; je mourrai content si je vous vois réunis; comme au contraire je mourrai de douleur si la réunion n'est pas parfaite. Pardonnez, monsieur, à sa jeunesse les injures qu'elle vous a faites; oubliez tout ce qui s'est passé, et la regardez comme une autre femme, puisqu'en effet vous la retrouverez toute autre; promettez-moi cela,

monsieur, et nous irons la requérir ensemble.

Justin le lui ayant promis, ils montèrent tous deux en carrosse pour aller au couvent où elle était. Cléon ne prit que le temps d'écrire à la supérieure de ce couvent qu'ils partaient, et de quelle manière elle devait la faire sortir pour qu'elle vînt les trouver dans l'hôtellerie qu'il leur indiqua. Il fit partir un homme exprès, avec ordre d'aller plus loin, afin qu'il ne se doutât de rien, et ne les rencontrât pas comme il aurait fait s'il était revenu sur ses pas, après quoi ils partirent. Pendant le chemin, le beau-père félicita son gendre d'avoir eu la prudence de ne point faire éclater ses chagrins domestiques, et blâma ceux qui le faisaient, parce qu'outre qu'ils se rendaient la risée du public, ils se mettaient hors d'état eux-mêmes de suivre des sentimens plus doux lorsque leur cœur était changé. Ce fut là le sujet de leur conversation, qui ne finit que lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtellerie; ils n'y furent pas long-temps que Sylvie arriva aussi, dans un carrosse de voiture, comme si elle venait de plus loin, et ce carrosse fut renvoyé sitôt qu'elle eut mis pied à terre.

Ils descendirent, et allèrent au-devant d'elle, pour toujours sauver les apparences, et défendirent à leurs gens de remonter qu'on ne les appelât, de sorte qu'ils n'entrèrent qu'eux trois

dans la chambre ; sitôt qu'elle y fut, elle se jeta aux pieds de son époux, qui la releva ; elle en fit autant à son père, qui la laissa à ses pieds tout le temps qu'il fut à lui faire une fort sévère réprimande, qu'il finit par lui dire de demander pardon à Dieu pendant toute sa vie des fautes qu'elle avait faites, et de supplier son époux de les oublier, et d'y contribuer elle-même par une conduite toute opposée à celle qu'elle avait tenue. Tenez, monsieur, continua ce bon vieillard en la relevant, et en la présentant à son gendre, voilà votre femme que je vous rends, et quoique vous ne la repreniez qu'à ma prière, oubliez que je suis son père, et n'ayez pour elle aucune considération qu'elle ne s'en rende digne. Et vous, misérable, lui dit-il, comptez qu'après avoir trouvé dans moi un père trop bon et trop facile, vous n'y trouverez qu'un ennemi irréconciliable et un juge sévère, si vous donnez jamais le moindre soupçon ou le moindre sujet de plainte. Enfin il la remit entre les mains de Justin, aux pieds de qui s'étant jetée une seconde fois, il la releva les larmes aux yeux, et l'embrassa ; le beau-père se mit de la partie, si bien qu'ils restèrent tous trois quelque temps dans les bras l'un de l'autre.

Je vous reprends, madame, lui dit enfin son époux, je consens d'oublier tout ce qui s'est

passé, et je l'oublie bien sincèrement; oubliez-le de même, et tâchons, vous et moi, de ne nous donner jamais l'un à l'autre sujet de nous en souvenir. Elle ne répondit que par ses larmes, et son père, qui n'attendait pas d'autre réponse, la tira de l'embarras où elle était, en s'adressant à Justin : C'est une nouvelle femme que vous prenez, lui dit-il, il est juste qu'elle vous apporte une nouvelle dot, et puisque vous n'avez point voulu accepter le don de tout mon bien pendant ma vie, il sera à vous après ma mort; cependant en voici des arrhes que je vous donne, vous m'offenseriez de les refuser : je vous supplie de les accepter comme le gage d'une réconciliation sincère. Justin, qui connaissait le génie de Cléon, accepta ce qu'il lui présentait; et enfin ils revinrent de campagne dans leur demeure ordinaire. Le beau-père les obligea peu de temps après à venir demeurer avec lui, tant pour avoir la consolation de les voir, que pour être toujours à portée d'examiner les actions de sa fille. Comme elle était véritablement changée, elle fut ravie de demeurer dans un endroit qui pût lui servir, auprès de son époux, de caution de sa conduite; elle n'avait pas plus de dix-neuf ans lorsque cette réconciliation se fit, ainsi on ne peut pas dire que ce fût l'âge qui l'eût retirée; on ne peut pas dire non plus que ce fût le regret de la mort

de son amant, puisqu'il ne fut tué à l'armée que dix ans après, et depuis ce temps-là, c'est-à-dire depuis plus de vingt-cinq ans, elle a vécu et vit encore d'une manière toute sainte, en sorte qu'on la regarde comme un modèle de perfection : tous les gens qui la connaissent la regardent avec admiration. Elle est une des plus honnêtes et des plus vertueuses femmes qu'il y ait en France ; du moins elle est la plus retirée dans son domestique.

Voilà, messieurs, continua la marquise, l'histoire que je vous avais promise, et à laquelle je n'ai ajouté aucune circonstance de mon invention. La morale qu'on peut en tirer, est qu'un honnête homme qui a le malheur d'avoir une femme infidèle, doit se contenter de la mépriser, et sauver les apparences, supposé que le désordre de cette femme soit secret; mais s'il est public, il doit la quitter pour toujours. On en peut inférer encore, que les pères et les mères devraient consulter l'inclination de leurs enfans avant que de les engager pour toute leur vie dans un état tel que celui du mariage ; mais la meilleure instruction qu'on en peut tirer, c'est qu'une femme ne doit jamais mettre sa vertu à l'épreuve.

Vous m'avouerez, s'il vous plaît, messieurs les Espagnols, que cette modération de Justin est bien plus chrétienne et bien plus à louer que

cet usage du poignard et du poison, si familier en Italie et parmi vous.

Puisque madame et ces messieurs, reprit le duc de Médoc, après que la marquise eut cessé de parler, nous ont avoué avec sincérité le génie de leur nation, il est juste de leur rendre le change, et d'avouer qu'il est bien plus chrétien de pardonner que de se venger, et qu'ainsi leurs maximes sont préférables aux nôtres; cependant nous ne sommes pas les seuls qui nous servions du poignard lorsque nous surprenons nos femmes en flagrant-délit : les Français, aussi bien que nous, s'en servent assez souvent; et quoique cela soit absolument condamnable, il semble qu'il soit permis de le faire, parce qu'on suppose qu'un homme n'a pas pu résister aux mouvemens impétueux de la nature, ni à la rage qu'un pareil objet lui a inspirée; il est vrai que quand ce meurtre est prémédité, il est sans excuse. Cependant l'usage s'en est introduit parmi nous, et s'est rendu non-seulement tolérable, mais encore familier, et cette vengeance odieuse semble être autorisée par l'impunité. La maxime des Français me paraît bien plus sage que la nôtre : elle pardonne le meurtre dans le moment en faveur des premiers mouvemens de colère, mais elle punit le poison et le poignard comme un assassinat, puisque c'en est un en effet.

CHAPITRE LIII.

Belle morale du seigneur don Quichotte.

Le héros de la Manche n'avait garde de demeurer muet dans une si belle occasion d'étaler sa morale. J'avais résolu de ne traduire aucun de ses sermons, et de les sauter tous; mais celui qu'il fit dans cette rencontre m'a paru si beau et si plein de bon sens, que je n'ai pas cru devoir en priver le lecteur. Il prit la parole après le duc; voici ce que cid Ruy Gomez lui fait dire.

Vous n'avez fait que me prévenir, monsieur, lui dit-il, car j'allais parler à madame avec la même sincérité que vous avez fait, et j'aurais ajouté que ce qui me surprend le plus, c'est que les maris espagnols veulent que toute la raison soit de leur côté, et tout le tort de celui des femmes; cependant s'ils s'examinaient bien, ils verraient que ce n'est que leur amour-propre qui les joue en leur persuadant une chose si fausse. Je m'explique : ils jugent qu'une femme infidèle est digne de mort, et le plus souvent ce sont eux-mêmes qui en sont la partie, le juge et le bourreau; ils ne leur font aucune grâce, et la seule qu'elles puissent trouver, c'est une retraite

dans un couvent lorsqu'elles peuvent s'y jeter, ou bien dans un autre asile où leurs maris ne peuvent porter ni leur vengeance ni leurs fureurs ; ce crime est pour eux un crime sans pardon, sans quartier et sans retour ; et quoiqu'ils punissent leurs femmes avec tant de sévérité, ils se donnent à eux-mêmes toutes sortes de licences : en effet, y a-t-il un Espagnol qui, outre sa femme, n'ait encore une maîtresse publiquement entretenue, et quelquefois plusieurs ? y en a-t-il aucun qui ne se fasse honneur de ses amours, quoiqu'elles ne soient qu'un désordre effectif ? et enfin y en a-t-il aucun qui voulût se retrancher tout-à-fait dans son domestique, à moins que ce ne soit dans les premières ardeurs d'un mariage, ou tout-à-fait dans un âge de retour ? N'est-ce pas là avouer qu'il n'y a pour eux que la force qui impose la loi, puisqu'ils sont, par leur propre confession, beaucoup plus condamnables que leurs femmes, en demeurant d'accord, que comme l'homme a l'esprit incomparablement plus fort que celui d'une femme, qui, à ce qu'ils disent, n'est rempli que de faiblesse, il doit par conséquent employer cette force d'esprit à combattre ses passions et à vaincre les tentations qui l'agitent. Les maris doivent donc montrer l'exemple qu'ils veulent que d'autres suivent ; et s'ils prétendent ne pouvoir pas

résister à ces tentations, comment veulent-ils qu'une femme, plus faible qu'eux, y résiste?

Je dis encore plus : c'est que certainement le crime est plus grand devant Dieu pour eux que pour elles, et je me fonde en cela sur ce que tout au moins une femme ne fait que peu ou point de scandale par le secret qu'elle tâche de garder dans ses intrigues, et qu'eux y vont tête levée, et qu'ainsi outre le scandale public qu'ils causent, ils donnent à la jeunesse un mauvais exemple. C'est peu, à mon sens, pour leur justification que de dire que la mauvaise conduite d'une femme attire après elle plus de désordres que celle d'un homme, parce que, disent-ils, une femme qui reçoit entre ses bras un autre que son mari, met dans sa famille des héritiers qui ne lui sont de rien, et qu'ainsi outre le crime d'infidélité, elle fait encore un vol. Ne le font-ils pas eux-mêmes ce vol? et si c'est là la raison pour laquelle ils ne veulent pas que leurs femmes aient commerce avec d'autres qu'avec eux, pourquoi font-ils leur possible pour avoir commerce avec d'autres femmes que les leurs?

Ne devraient-ils pas se souvenir qu'outre le précepte divin qui attache la femme au mari, et réciproquement le mari à la femme, la fidélité conjugale est d'aussi ancienne date que le monde, où Dieu ne créa qu'une seule Eve pour Adam,

tout de même qu'il n'avait créé qu'un seul Adam pour Eve ? Certes, si Dieu avait prétendu qu'un seul homme eût eu l'usage de plusieurs femmes, il ne se serait pas borné à n'en créer qu'une pour Adam, il lui aurait encore donné d'autres compagnes ; et si par la suite des temps la multiplicité des femmes fut permise, ce ne fut uniquement que pour favoriser la multiplication du peuple, mais non pas pour fomenter la concupiscence des hommes. Outre cela, s'il m'était permis d'entrer dans les vues de Dieu, je dirais que cet assemblage d'un seul homme et d'une seule femme dans le Paradis terrestre, prouve sensiblement que Dieu voulut faire voir, dès le commencement du monde, que l'homme devait se borner à la possession d'une seule femme, comme une femme doit se borner à la possession d'un seul homme, et que ceux qui en usent autrement vont directement contre les décrets de sa providence et de sa sagesse divine.

Je ne comprends pas comment un homme qui a du bon sens et de la raison, et qui connaît les engagemens où il est entré par le mariage, veut exiger de sa femme plus de fidélité qu'il n'en a pour elle ; cependant ce qui n'est pour lui qu'une galanterie, à ce qu'il croit, passe dans son esprit pour un crime irrémissible dans sa femme, et la vengeance qu'il en tire est tout-à-

fait indigne d'un cœur généreux. La véritable générosité ne consiste qu'à humilier ceux qui résistent, à vaincre ceux qui se défendent, et à pardonner à ceux qui sont à notre discrétion; elle ne gît pas, dit-il, dans la vengeance, mais à ne pas se servir du pouvoir qu'on a de se venger; cela étant, est-ce un honneur pour un homme de poignarder ou d'empoisonner une femme qui pour toute défense, n'a que des larmes et des gémissemens impuissans? La vengeance qu'ils prennent des amans de leurs femmes ne leur est pas plus honorable, parce que c'est ordinairement un assassinat. Plusieurs hommes préparés devraient-ils se jeter sur un seul qui ne se doute de rien, qui, étant surpris le plus souvent désarmé, n'a le temps ni le moyen de se défendre? Oui, poursuivit notre héros en colère, les Français, ont à mon sens un fonds de générosité et de probité que les Espagnols n'ont pas; je l'avoue à la honte de la nation, mais la vérité me force à faire cet aveu.

Il serait à souhaiter pour nous, seigneur chevalier, lui dit en riant la duchesse de Medoc, que nos maris fussent chevaliers errans, ou qu'ils eussent vos sentimens, nous en serions mille fois plus heureuses. Ils en seraient plus heureux aussi devant Dieu et devant les hommes, reprit don Quichotte: devant Dieu, puisqu'ils lui tien-

draient la promesse qu'ils lui ont faite à la face des autels, de garder la fidélité à leurs épouses, comme ils veulent que leurs épouses la leur gardent; et devant les hommes, parce qu'on ne verrait point parmi eux ces haines invétérées qui passent de père en fils, et qui semblent être éternelles, contre les exprès commandemens de Dieu; les assassinats ne seraient point si fréquens, les crimes feraient plus d'horreur, et l'enfer n'engloutirait pas les âmes de ceux qui, étant surpris de la mort sans y être préparés, ne peuvent mériter leur salut par une sincère pénitence dans une longue vie.

Je ne puis m'empêcher, poursuivit notre héros, de reprendre dans nos Espagnols cette inclination qu'ils ont à la vengeance, qui, étant réservée à Dieu seul, comme ils le disent eux-mêmes, parce que c'est le morceau le plus friand et le plus délicat, et qui est seul digne de lui, ils osent cependant, par une fureur impie, partager avec lui ce qu'il s'est réservé à lui seul. N'est-ce pas vouloir, par un orgueil damnable, s'égaler à lui que de prétendre attenter ainsi sur ses droits ? On ne peut pas disconvenir que les anciens chevaliers errans n'aient été des hommes parfaits et des modèles de vertu : qu'on m'en cite quelqu'un qui ait manqué de fidélité à sa maîtresse ou à son épouse. Nos Espagnols ne

devraient-ils pas se faire aussi bien qu'eux un point d'honneur de leur fidélité et de leur constance? Il n'y a qui que ce soit qui ne soit sujet à être tenté, cela est même assez ordinaire; mais quoiqu'il soit difficile, il n'est pas impossible de résister à la tentation et aux appétits désordonnés que peut donner une belle fille ou une belle femme qui vient s'offrir; il faut appeler à son secours toute sa raison et l'idée de la dame de son cœur, et sans doute on en sortira à son honneur. Notre héros dit cela avec un visage si content et si rempli de lui-même, que la duchesse de Médoc vit bien qu'il songeait à Altisidore. J'ajouterai, poursuivit-il, que la conduite de nos Espagnols sur ce sujet est une chose étonnante : ils disent qu'il leur est impossible de résister à la tentation, et veulent que des femmes y résistent, quoiqu'ils les estiment remplies de faiblesses; ils prétendent que la vue d'une belle se rend tout d'un coup si bien maîtresse de leur cœur, qu'ils ne peuvent se défendre de ses caresses empoisonnées, et ôter de leur esprit l'idée que leurs charmes y ont imprimée. Si cela est, par quelle raison prétendent-ils que l'aspect d'un homme ne fasse pas la même impression sur le cœur d'une femme? Je dirai bien plus : si eux, qui s'attribuent la fermeté, sont si facilement vaincus, comment des femmes qui n'ont que de

la faiblesse, s'empêcheraient-elles de succomber, puisqu'avec cela cette impression est bien plus vive et bien plus forte dans leur cœur que dans celui des hommes, parce que la douceur d'esprit d'une femme la porte naturellement à la tendresse ? Je ne veux point d'autre exemple que celui d'Angélique : que devint-elle sitôt que Médor parut à ses yeux ? L'amour dans le cœur d'une femme est toujours plus impétueux et plus violent que celui d'un homme, et pour preuve de cela, c'est qu'on voit peu d'hommes, mais plusieurs femmes, mourir d'amour ; témoin Didon pour Énée, Isabelle pour Zerbin, et mille autres que je passe sous silence : c'est donc une tyrannie aux hommes de vouloir obliger des esprits plus faibles que les leurs à avoir plus de fermeté qu'ils n'en ont eux-mêmes ; et c'est une cruauté et une barbarie de punir dans autrui des fautes qu'on commet soi-même, pendant qu'on ne les regarde dans soi que comme une galenterie dont on se fait honneur.

On avait craint que le héros de la Manche, par la citation de ses romans, ne se jetât dans les abîmes sans fond de la chevalerie errante ; mais loin de cela il raisonna toujours, comme on le voit, de fort bon sens. Les Espagnols, ses auditeurs, ne lui repartirent rien, crainte de dispute, et les Français et les dames qui avaient

fort goûté et approuvé ce qu'il avait dit, se regardaient l'un l'autre, et ne savaient que penser d'un homme qui, ne passant dans leur esprit que pour un fou, parlait néanmoins si à propos, et mêlait dans ses discours une morale si pure et si chrétienne parmi tant d'impertinences.

J'ai dit que c'était ordinairement le sujet de leurs conversations, qui pour cette fois fut poussé plus loin qu'il ne l'avait encore été. C'était la veille du départ de toute la compagnie du château de la Ribeyra ; et comme le curé du village des Chevriers où Valerio avait été porté, venait de prendre congé de lui et de la comtesse Eugénie, et qu'il était présent à tout ce que don Quichotte avait dit, il ne put s'empêcher de l'approuver, et convint que le péché devant Dieu était en effet plus grand pour les hommes que pour les femmes, et donna une raison qui parut très-juste, savoir, que rarement les femmes font les premières démarches ou avances d'une aventure, et qu'il est bien plus difficile de se défendre que d'attaquer ; au lieu que les hommes qui attaquent toujours et ne se rebutent point par les refus, marquent un esprit diabolique, non-seulement en offensant Dieu dans le cœur par un dessein constant et persévérant de l'offenser, mais aussi en poussant et en obligeant les autres de l'offenser avec eux, ce qui était

un péché prémédité, un péché raisonné, un péché d'action et de volonté, et par conséquent tellement atroce qu'il n'y avait que la miséricorde de Dieu qui pût le pardonner.

Voilà la morale que j'ai trouvée dans mon original espagnol, et que j'ai trouvé à propos de traduire en français, comme quantité d'autres, parce qu'elle m'a paru juste, naturelle, et capable de faire impression sur l'esprit du lecteur, particulièrement s'il a la crainte de Dieu et son salut en recommandation, sans parler de son honneur, qui n'est jamais réel et véritable s'il n'a pour fondement la probité.

Après cette digression, je retourne à don Quichotte qui releva encore ce que le curé venait de dire. Ajoutez, monsieur, lui dit-il, qu'un homme qui jette une femme dans le désordre, est cause de la perte du plus parfait ouvrage qui soit sorti des mains de Dieu. Ah! monsieur, lui repartit le curé, sauf le respect que je dois aux dames qui m'écoutent, vous me permettrez de vous dire que votre sentiment choque celui de tous les théologiens et de tous les physiciens ou naturalistes, qui tous unanimement donnent la préférence à l'homme, et conviennent que la femme n'est qu'un informe composé de la nature. L'Écriture-Sainte même élève l'homme au-dessus de la femme lorsqu'elle dit qu'il en

est le chef, et quelle ordonne aux femmes d'être sujettes à leurs maris. Tout beau, monsieur, répliqua notre chevalier, laissez-moi vous répondre. Pour l'Écriture, il est vrai qu'elle ordonne à la femme d'obéir à son mari, mais elle ordonne aussi au mari de tout quitter pour s'attacher à sa femme, et ne lui permet pas d'en rechercher d'autres ; elle dit que le mari est le chef de la femme, cela est vrai, mais le chef ou la tête n'est pas la plus noble partie du corps, c'est le cœur. Mais sans parler de l'Écriture, voici quel est mon raisonnement pour prouver que la femme est plus parfaite que l'homme.

A l'égard des théologiens et des philosophes qui soutiennent le contraire, je n'en dirai qu'un mot, c'est qu'ils étaient et sont encore hommes remplis d'amour-propre : ainsi il n'y a pas à s'étonner que de leur autorité privée ils se soient donné la préférence ; mais la raison qu'ils ont eue de décider en leur faveur n'est pas convaincante pour moi : remontons plus haut, et vous verrez mon argument. Quand Dieu créa le monde, il fit tous ses ouvrages de plus parfait en plus parfait ; c'est de quoi vous ne pouvez pas disconvenir ; ne regardons que les espèces animées : il créa les animaux avant de créer Adam, qui était plus parfait qu'aucun autre animal ; il créa Adam avant Eve, et si j'ose me

servir de ce terme, Adam fut le modèle d'Eve. Adam ne fut formé et pétri que de boue ; cette boue s'était amollie par l'attouchement des doigts de Dieu, et par le mélange de la salive de Dieu. La nature de cette boue se changea en une espèce plus noble et plus parfaite ; Dieu tira une côte d'Adam pour former Eve : donc Eve ne ne fut point formée de boue, mais d'une matière plus excellente ; Eve fut créée après Adam, et fut le terme des ouvrages de Dieu : donc elle était plus parfaite qu'Adam, puisque Dieu créa tout de plus parfait en plus parfait. Il me semble que toutes les parties de mon argument se suivent, et que la conséquence que j'en tire est juste et naturelle, et par conséquent convaincante.

Le curé allait relever un raisonnement si captieux, et la dispute n'en serait pas demeurée là, si Sancho lui avait donné le temps de prendre la parole ; mais une pinte de vin qu'il avait dans la tête, ne lui permit pas de garder le silence plus long-temps : Tout beau, monsieur, dit-il à son maître en l'interrompant, n'allez pas parler de même devant ma mauricaude, vous augmenteriez encore la bonne opinion qu'elle a d'elle ; et elle m'a dit mille fois que je ne suis qu'une bête, qu'un animal ; vraiment elle me dirait bien cette fois-là que Dieu m'a mis au monde avant Adam. Votre femme est donc méchante, cheva-

lier Sancho ? lui demanda la duchesse , puisque vous vous en plaignez. Pardi, madame, répondit Sancho, elle est tout comme les autres femmes. Comment, comme les autres femmes ! reprit la duchesse ; croyez-vous qu'elles soient toutes méchantes ? Mon Dieu, madame, lui répliqua Sancho, ne remuons point l'eau qui dort, laissons-là les femmes telles qu'elles sont, et la mienne comme les autres ; monseigneur don Quichotte prend leur parti, parce qu'il n'en a pas ; s'il en avait une il parlerait autrement. Et comment en parlerait-il ? lui demanda le duc. Ma foi, monseigneur, lui répondit Sancho, il en parlerait comme moi. Dites-nous donc ce que vous en pensez, lui dit le comte Valerio. J'en pense, répliqua Sancho, que... je ne veux rien dire à cause de ces dames qui m'écoutent. Au contraire, ami Sancho, lui dit la belle Dorothée, dites tout ce que vous pensez, nous vous en prions toutes, et cela servira à nous faire connaître nos défauts pour nous en corriger. Vous ne ressemblez donc pas à ma femme, qui ne se corrige de rien, leur dit-il. Mais enfin que pensez-vous de toutes les femmes ? lui dirent-elles toutes en même temps. J'en pense, leur dit-il, qu'Adam fut formé de boue, puisque boue y a, mais que Dieu se servit de la plus dure de ses côtes pour former Eve, et qu'il commença par la tête, car les têtes des

femmes sont dures comme le diable, surtout celle de la mienne.

Tout le monde se mit à rire de la réponse de Sancho; mais don Quichotte, outré de son effronterie, lui dit qu'il ne devait pas parler des femmes comme il en parlait, surtout devant les dames qui l'écoutaient. Pardi, monsieur, répondit Sancho avec une pointe de colère, elles m'ont forcé de parler; et puis au fond je ne me plains pas de ces dames, et ne prétends point les offenser; mais j'entends dire par tant de gens que leurs femmes ont des têtes de fer, et d'ailleurs la mienne en a une si forte, que je m'imagine qu'elles se ressemblent toutes, et que c'est queussi queusmi; et de plus, avec tout cela, je ne me plains que de ma femme, parce que je n'en ai qu'une, et je crois que tous les autres aussi bien que moi ne se plaignent que de la leur, parce qu'ils n'en ont pas deux; en un mot, monsieur, voyez-vous, chacun sent son mal; tous les souliers du monde paraissent bons et bien faits, et il n'y a que ceux qui les portent qui sentent où ils les blessent. Mais, chevalier Sancho, lui dit Eugénie, vous déchirez là les femmes sans pitié! Eh non, madame, reprit-il, je ne parle que de la mienne, et en effet il n'y a qu'elle qui me fasse enrager. C'est votre faute, lui dit la belle Provençale, vous deviez étudier son humeur

avant que de l'épouser. Eh oui, oui, lui dit Sancho, t'y voilà, laisse-t'y choir; une fille qui a envie d'être mariée ne se déguise pas, n'est-ce pas? elle ne fait pas la sainte sucrée? on ne la prendrait pas pour être toute de miel et de beurre? Mais quand le oui est dit, et qu'elle voit bien qu'un mari ne peut plus s'en dédire, c'est pour lors qu'elle ne se contraint plus, et qu'elle met le diable à la maison. Mais, Sancho, lui dit la duchesse, il semble que vous vouliez faire entendre que toutes les femmes fassent désespérer leurs maris? Non pas toutes, madame, répondit-il: il y en a qui sont bien douces, mais en récompense il y en a aussi qui ne le sont guère, et d'autres qui ne le sont point du tout. Toute la compagnie se faisait un plaisir d'augmenter l'embarras de Sancho, qui les divertissait; mais enfin ennuyé de répondre à tout le monde, et sans parler à personne en particulier, il dit tout résolument et en colère, qu'il n'avait parlé que de sa Thérèse, et au bout du compte, ajouta-t-il, qui se sent morveux se mouche.

Monsieur le chevalier, lui dit le curé, il faut que vous vous désabusiez: si vous avez eu le malheur de trouver une mauvaise tête, cela ne mérite pas d'en faire une thèse générale. Ce n'est pas à vous à parler des femmes, monsieur le licencié, lui dit brusquement Sancho, il ne faut

pas qu'un savetier passe sa semelle ; vous ne devriez pas avoir assez de commerce avec les femmes pour savoir si elles sont bonnes ou méchantes; je ne m'étonne pas si vous croyez qu'elles sont douces, vous autres gens d'église, vous ne les voyez que dans leur bonne humeur.

Le chevalier Sancho a raison, dirent en même temps les ducs et le comte, toutes les femmes ne sont bonnes qu'à faire désespérer leurs maris. C'est ce que je disais l'autre jour, reprit Sancho, ravi que les gens mariés fussent de son parti. Mais, chevalier Sancho, lui dit Eugénie, il faut prendre en patience les contradictions de votre femme, et croire que c'est Dieu qui vous l'a donnée telle qu'elle est pour vous faire faire pénitence. Non, non, madame, lui dit-il, ce n'est pas le bon Dieu, c'est le démon qui me la laisse. Voilà de terribles paroles que vous lâchez, lui dit le curé. Oh, monsieur, mêlez-vous de votre bréviaire, lui dit-il, car franchement vous m'embarbouillez l'esprit; je sais bien ce que je dis: un valet de pied de madame la comtesse, poursuivit-il, lisait tout haut l'autre jour auprès de mon lit l'histoire du bon homme Job; il dit que Dieu avait donné pouvoir au démon de le persécuter, et de lui ôter tout ce qu'il avait : celui-ci lui ôta ses maisons, ses troupeaux, ses enfans, en un mot tout ce qu'il aimait, et lui donnait de la sa-

tisfaction; mais il avait trop d'esprit pour lui ôter sa femme; il savait bien qu'elle seule ferait plus enrager le bon homme Job par son babil et ses reproches, que toutes les pertes qu'il avait faites. Les ulcères dont il était couvert, la vermine qui le mangeait, et le fumier sur lequel il était étendu, ne purent ébranler sa constance, mais sa femme pensa le désespérer. Et pourquoi ne voulez-vous pas qu'il m'ait aussi laissé la mienne dans le même dessein? Vous faites là une mauvaise application de l'Écriture-Sainte, lui dit encore le curé. Oh, pardi, dit le chevalier en se levant, c'est dommage que vous ne soyez pas femme, vous contestez toujours sans pouvoir vous taire; et en même temps il sortit de la salle avec un air de dépit et de colère, qui fit rire tout le monde autant et plus que ce qu'il avait dit.

Sa sortie n'interrompit point la conversation, qui fut encore continuée comme elle avait commencé. Il était allé chercher l'officier, pour se désaltérer, suivant sa coutume, et pour jaser avec lui; mais ne l'ayant pas trouvé, il revint en peu de temps, et rentra tout doucement de peur d'interrompre son maître qui parlait, et que toute la compagnie écoutait avec beaucoup d'attention.

La suite de son discours l'avait obligé de citer

une petite aventure. Cid Ruy Gomez croit que c'est celle d'Angélique, qui fut tout d'un coup aimée de Roland, comme elle aima depuis tout d'un coup le beau Médor. Il la représentait comme une parfaitement belle personne couchée sur l'herbe, et empruntait pour la peindre tous les lieux communs qu'il avait lus dans les romans : les roses des joues, les perles dans la bouche, le corail des lèvres, l'albâtre du front, et mille autres semblables impertinences, y tinrent leur place; en un mot rien n'y fut oublié. Sancho, qui l'écoutait attentivement, fut ennuyé d'une description si pompeuse, qui n'était point de son goût, parce qu'il n'y comprenait rien; mais il acheva de se fâcher tout de bon lorsque son maître vint à peindre les cheveux qui tombaient négligemment sur les épaules de celle dont il faisait l'éloge, et qui pendaient à grosses ondes tout le long de son corps; c'était à son dire autant de liens où les amours enchaînaient les cœurs, et les petits zéphyrs s'y jouaient avec eux, et les faisaient nonchalamment voltiger. Tenez, tenez, monsieur, lui dit-il promptement en l'interrompant, ne serait-ce pas là un petit zéphyr qui se joue dans les vôtres. En même temps il lui porta la main auprès de l'oreille, et fit semblant d'en tirer quelque chose, qu'il mit entre ses deux pouces, et faisant la

même figure que les gens font quand ils écrasent la vermine.

Cette malice de Sancho interrompit et déconcerta notre héros, qui devint en un moment rouge comme du feu, et ensuite pâlit de colère. Toute la compagnie riait à gorge déployée. Sancho, qui vit que sa malice n'avait nullement plu à notre héros, se retira auprès de la duchesse de Medoc, qui, pour adoucir don Quichotte, fit à son écuyer une sévère réprimande de son peu de respect, d'avoir mal à propos interrompu un discours que toute la compagnie écoutait avec plaisir. Sancho avoua qu'il l'avait fait exprès, et en demanda pardon à son maître. On lui demanda à quel dessein, et il répondit avec plus d'esprit qu'on ne pensait, qu'il y avait quelque temps que son maître étant en conversation avec le curé de son village et son neveu, ils avaient trouvé à redire aux choses inutiles qu'on mettait dans les livres, et que peut-être le sage enchanteur qui écrivait leur histoire, et qui n'en oubliait pas une circonstance, serait embarrassé d'entendre des choses qu'il n'entendait pas lui-même; qu'on ne parlait que pour se faire entendre, et que cela étant on n'avait que faire de se servir de termes obscurs; par exemple, ajouta-t-il, au lieu de dire que les saphirs... Il faut zéphyrs, lui dit la duchesse en l'interrompant. Hé

bien, reprit-il, au lieu de dire que les zéphyrs, puisque zéphyr y a, se jouaient dans les cheveux de la dame dont monseigneur et maître parlait, et les faisaient voltiger, je ne sais comme il a dit, ne valait-il pas mieux dire tout d'un coup que le vent les soufflait? cela aurait été plus court et je l'aurais mieux entendu. Tout le monde se mit encore à rire de cette belle expression de Sancho, à qui son maître fit signe de se taire, et continua son histoire, qui ne fait rien à celle-ci, puisqu'elle est écrite ailleurs.

CHAPITRE LIV.

Départ de la compagnie. Comment Sancho fait taire le curé. Aventures diverses arrivées à cet infortuné chevalier.

On partit le lendemain pour aller au château du duc de Medoc, et avant que de monter en carrosse et à cheval on dîna. Le curé en fut, et comme cette fois-là il était instruit de la qualité de nos deux aventuriers, il ne se mit pas sur le pied d'avoir pour Sancho autant de considération qu'il en avait eu la veille. En effet il n'avait été empêché de le relancer que par la présence des ducs et des autres, et parce que sur la foi de son habit il l'avait cru un homme de conséquence; sans cela il n'aurait pas souffert si tranquillement ses brusqueries. Notre chevalier, qui était à table, mangeait et buvait si vite et si dru, si j'ose me servir de ce terme, qu'un morceau n'attendait pas l'autre. Le curé fut choqué de sa gourmandise, et lui en dit quelque chose. Sancho lui répondit en glouton; et comme il était jour de jeûne, et que malgré lui il était à jeûn; il n'en mangea ni plus modérément ni avec moins d'avidité. Le bon curé lui dit que ce n'était point

jeûner que de se remplir comme il faisait; qu'on ne devait jamais manger et boire que pour vivre; mais qu'on devait, les jours de jeûne, se priver d'une partie de sa subsistance ordinaire, et non pas manger et boire dans un seul repas autant qu'on buvait et mangeait dans deux; qu'en un mot, pour bien jeûner il fallait dérober quelque chose à la nature. Sancho, après avoir écouté, en mangeant et buvant, la morale du bon curé sans l'interrompre, prit la parole à son tour. Doucement, monsieur le curé, dit-il, personne ne court après nous. Il semble que vous me gardiez votre sermon comme des œufs après Pâques. Chacun a deux rangées de dents, et personne ne peut mâcher à vide. Je ne veux pas prendre le Paradis par famine, les austérités ne sont pas pressées; il y a du temps pour tout, ne précipitons rien, et n'usons point imprudemment de la vie que Dieu nous a donnée. Il y a plus d'un jour à la semaine, et plus d'une semaine au mois. Peu manger et mal nourrir, font bientôt l'homme mourir. Tout bien compté et bien rabattu, je jeûne plus que ceux qui prêchent le jeûne aux autres. Il en est de cela comme des autres vertus chrétiennes : les gens d'église les prêchent, et en laissent la pratique aux autres; témoin la charité, au diable le liard qu'ils donnent aux pauvres; témoin la paix et l'union, on

ne voit qu'eux plaider; et pour les jeûnes, ne trouvent-ils pas toujours des prétextes pour s'en dispenser? Tenez, poursuivit-il, je ne suis pas plus savant qu'un novice Augustin; mais ne réveillons point le chat qui dort; les gens maigres comme des clous à crochet, n'entrent pas plus tôt dans le Paradis que les autres, et je le sais de certitude, car tous les chanoines que je connais, gens remplis de doctrine et de sagesse, sont pourtant tous gras à lard; les moines tout de même, témoin le proverbe : Il est gras comme un moine; et ils ont raison, puisque le Paradis est un lieu de plaisir, où l'on ne doit voir que des visages contens, rians et fleuris, et non pas des faces décharnées et maigres, qui par leurs figures hideuses inspireraient de la tristesse aux autres. Pour moi, si je fais quelquefois bonne chère, il ne faut pas me le reprocher, cela ne m'est pas aussi ordinaire qu'aux gens d'église, qui se nourrissent comme des poulets de grain; moi, qui le plus souvent couche et dors à la belle étoile, le ventre creux comme un tambour, après avoir mangé un morceau de pain bien dur, et bu de l'eau telle que je l'ai trouvée. Après tout, monsieur le curé, ventre affamé n'a point d'oreilles; il souvient toujours à Robin de ses flûtes : ne remuez point ce qui est dans mon pot, l'odeur vous en ferait éternuer jusqu'aux larmes;

laissez-moi tel que je suis, et demeurez tel que vous êtes, à mon tour je prêcherais les prédicateurs, et chacun le sien ce n'est pas trop. Toute la compagnie riait de la colère et des proverbes de Sancho, et le curé, qui ne s'attendait pas à tirer d'un fou une pareille réponse, ne jugea pas à propos de lui répliquer, crainte de lui faire dire encore d'autres sottises, et sitôt qu'on fut sorti de table, il prit congé de la compagnie, qui se disposait à partir.

Avant que de la conduire au château du duc de Medoc, et de la mettre en chemin pour y aller, il est à propos de dire ce qui s'était passé à la Ribeyra, dont nos aventuriers n'avaient aucune connaissance, quoique cela ne regardât qu'eux. On a dit que le duc de Medoc était un fort honnête homme, aussi bien que le duc d'Albuquerque, le comte Valerio et le comte du Chirou, et tous, comme on l'a vu, avaient obligation à don Quichotte, tant par rapport à eux-mêmes, qu'à cause de leurs épouses, surtout le duc et la duchesse de Medoc, le comte de la Ribeyra, Eugénie son épouse, et le comte du Chirou, qui tous lui devaient la vie, et les femmes leur honneur; et comme la reconnaissance est le propre des bons cœurs, ils avaient résolu de faire paraître la leur dans toute son étendue, et de renvoyer notre héros chez lui dans

un état à ne lui rien laisser à souhaiter pour la vie; mais ils avaient résolu de lui faire recevoir les présens comme venant de la main d'un enchanteur, parce qu'ils étaient bien persuadés qu'il était trop généreux pour les accepter de main à main. Sur ce fondement ils avaient résolu de finir leurs enchantemens, afin de faire évanouir les visions que le pauvre gentilhomme avait là-dessus, en ôtant la cause qui les produisait, et en tirant de lui tout le plaisir qu'ils en pourraient tirer, sans le jeter dans aucun danger ni dans aucune raillerie visible, mais seulement en le traitant suivant ses idées chimériques; après quoi ils comptaient de lui remettre l'esprit peu à peu, en lui procurant la santé par tous les meilleurs alimens qu'on pourrait lui fournir, et de le renvoyer mourir chez lui en repos. En effet, ç'aurait été une chose digne de pitié qu'un aussi honnête homme que notre héros fût mort dans ses imaginations; mais avec ces favorables sentimens pour le maître, ils étaient bien résolus de fatiguer son malheureux écuyer de toutes manières, et d'en tirer tout le divertissement qu'un misérable paysan tel que lui, et avec cela fou à lier, peut donner à des gens de qualité.

Dans ce dessein, le duc avait envoyé quérir le curé du village de don Quichotte, le bachelier Samson Carrasco, le barbier, la nièce et la gou-

vernante; ils étaient tous venus, et avaient amené avec eux ce jeune officier, neveu du curé, qui était chez son oncle lorsque nos aventuriers étaient partis de leur village, et qui s'y trouva encore quand on alla les prier de venir à la Ribeyra. Le capitaine Bracamon, ce Bohême qui avait le premier fait le personnage de Parafaragaramus, et qui, déguisé en ermite, avait dérobé le cheval de don Quichotte, et le lui avait renvoyé chez Basile, se trouva chez Valerio. Ces sortes de gens cherchent leur profit, et il avait espéré en trouver à la Ribeyra, où il avait appris qu'il y avait beaucoup de gens de qualité. Le hasard voulut que Ginès de Passamont, autrement Ginesile de Parapilla, ce fameux filou que don Quichotte avait délivré des galères, avait été surpris en vol dans le château de Medoc, où on l'avait retenu, et on en avait averti le duc, qui avait envoyé ordre de le retenir jusqu'à son retour, étant bien persuadé qu'il lui serait utile dans ses desseins. Par le moyen du curé et de Samson Carrasco, le duc avait découvert l'endroit où demeurait pour lors Alonza Lorenço, que don Quichotte, sans lui avoir jamais parlé, avait fait dame de ses pensées et maîtresse de son cœur, et qu'il avait rendue fameuse sous le nom de Dulcinée du Toboso, qu'il lui avait donné; on l'avait envoyé quérir, et elle était venue

avec son mari, qui, quoique assez fâcheux, n'était pas néanmoins fâché de trouver occasion de rire. La vérité est qu'elle était fort jolie, fort sage, et avait beaucoup d'esprit. Elle fut extrêmement surprise de la folie du pauvre gentilhomme, et ne voulut point se résoudre à faire ce qu'on voulait qu'elle fît; mais tout le monde lui ayant représenté que c'était le seul moyen de lui rendre son bon sens, et son mari lui-même s'en mêlant, elle promit de faire ce qu'on voudrait, pourvu qu'elle le pût, et que ce fût selon les règles de la bienséance; ce qu'on lui promit, et ce qu'elle fit aussi, comme on le verra par la suite.

Les Français, les Espagnols, et ces nouveau-venus, qui n'avaient point paru aux yeux de nos aventuriers, tinrent conseil sur ce qu'ils avaient à faire pour parvenir aux fins qu'ils s'étaient proposées. Nos chevaliers, comme on voit, étaient en bonne main, surtout Sancho, qui était bien recommandé. Sitôt que tout fut résolu, le duc les fit partir pour son château, avec ordre de mettre tout en état de bien recevoir les aventuriers errans. Le duc de Medoc avait dit au curé les obligations que tous tant qu'ils étaient avaient à don Quichotte, et lui avait fait le récit de la bravoure qu'il avait fait paraître tant en la défense d'Eugénie et du comte du Chirou, qu'en

la défaite des voleurs dans la forêt. Celui-ci n'en avait point été surpris, parce qu'il le connaissait pour un homme intrépide et tout-à-fait infatué de ses chevaleries. Il avait pris prétexte de là de louer toutes ses bonnes qualités, et sur-tout son bon esprit, qui n'avait été gâté que par ses ridicules visions ; il s'était étendu sur sa probité et sur sa droiture, qui le faisaient généralement estimer de tout le monde ; il avait poursuivi par le plaindre du ridicule où sa folie exposait un des plus honnêtes hommes d'Espagne ; et sans faire semblant de vouloir taxer qui que ce soit, il avait fortement blâmé ceux qui l'entretenaient dans ses imaginations ; il avait fait entendre que c'était une action contraire à la charité de se divertir aux dépens d'un cerveau démonté, qu'on pouvait facilement remettre dans une assiette tranquille, en lui donnant du repos, au lieu d'entretenir et de fomenter ses égaremens.

Le duc et les autres voyant bien que la morale ne regardait qu'eux, avouèrent qu'au commencement ils l'avaient regardé comme un fou, sans espérance de retour ; mais qu'ensuite ayant eu de l'estime pour son esprit, et de l'admiration pour sa bravoure, cela avait attiré leur pitié, et que c'était pour lui faire prendre tout un autre train de vie qu'ils avaient imaginé ce qu'ils allaient exécuter, et que ce n'était qu'à ce dessein

qu'ils l'avaient envoyé quérir, lui, sa nièce, sa gouvernante et les autres, et leur donnèrent parole à tous de ne se plus divertir de lui sitôt que ce qu'ils avaient concerté aurait été exécuté; mais qu'il n'en était pas ainsi de Sancho, à qui, bien loin de faire aucun quartier, on était au contraire fortement résolu de lui faire acheter, tant l'argent qu'il avait que celui qu'on lui destinait encore. Tous lui passèrent condamnation sur cet article, surtout la gouvernante, qui les aurait incités à ce dessein, si elle ne les y avait pas vus portés d'eux-mêmes. Après cela, tous ces nouveau-venus prirent congé, et allèrent au château de Medoc faire tout mettre en état pour la réception qu'on avait préméditée.

C'était après leur départ que Sancho s'était battu contre un enchanteur pour regagner ses armes, et que don Quichotte avait été si maltraité de paroles par le méchant Freston, après s'être battu contre Sancho à coups de poing. Tout étant disposé pour partir, Sancho chargea Rossinante et Flanquine de tout le bagage de son maître et du sien, et se chargeant lui de l'argent qu'il avait pris aux bandits, il attacha les deux chevaux de voiture au derrière d'un fourgon. Tout le monde monta en carrosse, excepté nos aventuriers, qui, armés comme des Amadis, montèrent sur leurs bons chevaux. On avait mis des

petits clous fort pointus sur les sangles de celui de Sancho; de sorte qu'il fit tant de bonds sous lui, que le pauvre écuyer ne put se tenir en selle. On lui fit croire qu'un nécromancien avait enchanté son cheval, et on lui conseilla d'en changer. Le malheureux, qui avait le corps roué des saccades de sa monture, mit pied à terre du mieux qu'il put, transporta son bagage sur son bon cheval, et monta sur Flanquine, qu'on délia sitôt qu'il fut dessus. On avait laissé cette bête pendant deux jours au ratelier avec de l'avoine, et on ne l'avait point menée boire, de sorte qu'elle enrageait de soif. A peine son écuyer eut la bride en main, qu'elle prit à toutes jambes le chemin d'une petite rivière qui était tout proche, et où on avait coutume de la mener abreuver : elle s'y jeta si promptement, et s'arrêta si court, que son chevalier sauta dans l'eau la tête la première, et par-dessus celle de sa monture, qui s'était baissée pour boire; ainsi, quoiqu'il n'y eût pas deux pieds d'eau, la peur et la chute l'avaient si bien étourdi, qu'il lui aurait été impossible de se lever, et qu'il se serait assurément noyé si l'on n'avait point été à son secours pour le retirer, après néanmoins l'avoir laissé boire un peu plus que sa soif. Entre ceux qui lui rendirent ce pieux office, fut un petit Bohême de la compagnie de Bra-

camon, qui s'était vêtu d'un juste-au-corps des livrées du duc, et qui passait pour un des valets de pied de la duchesse. Celui-ci, qui avait ses ordres, et qui n'avait été retenu que pour cela, fouilla Sancho, et lui prit son trésor, avec tant de subtilité que personne ne s'en aperçut, et qu'on crut qu'il avait manqué son coup. Il l'apporta au duc, qui le lui rendit, avec ordre d'aller les attendre de l'autre côté du même ruisseau, à un détour où il fallait encore passer, de se cacher derrière un arbre, d'attacher la bourse à une petite ficelle, et de la laisser en vue du côté où ils étaient, afin que Sancho la vît, et de la retirer lorsqu'il voudrait la reprendre; ce qui fut exécuté de la manière qu'on va voir.

Sancho fut rapporté plus mort que vif; et, après avoir demeuré quelque temps sur le fourgon, il revint à lui, et son premier soin fut de chercher son argent. Il faudrait une plume plus éloquente que la mienne pour exprimer de quel désespoir il fut saisi quand il ne le trouva plus. Comme il s'était déshabillé pour faire sécher ses hardes, il les tourna et retourna de tous côtés, avec des cris et des regrets si perçans, qu'il en aurait attendri tous autres que ceux qui s'en divertissaient. Cid Ruy Gomez dit que la douleur acheva de le faire devenir fou, et que si l'effusion du sang ne lui avait pas fait peur,

il se serait passé son épée dans le corps; mais qu'il n'avait différé sa mort que jusqu'à ce qu'il eût trouvé une corde et un arbre pour s'y pendre. Don Quichotte y perdit son latin, et toute la compagnie sa rhétorique, en le voulant consoler; et comme on lui voulut persuader qu'il l'avait laissé tomber dans la rivière, il se serait jeté dedans si on ne l'eût empêché. Il pestait contre son bon cheval, contre Flanquine, et contre les magiciens qui les avaient enchantés. Il invoquait les saints les meilleurs et les plus fréquentés de son pays. Marchand qui perd ne peut rire, disait-il : toutes vos consolations sont de la moutarde après dîner; les messes ne servent de rien aux damnés, quand le pape même y ferait l'office; tout ce que vous dites est bon, mais mon argent valait mieux; quand la bourse est lâche, le cœur est serré; de me venir dire des fariboles, c'est chercher *magnificat* à matines, et midi à quatorze heures. Hélas! continuait-il en pleurant, pourquoi faut-il que je dise : Autant de gagné, autant de perdu; il est entré par une porte et sorti par l'autre; il n'était pas venu au son de la flûte, et pourtant il retourne au son du tambour. Il réclamait à haute voix le bon et le sage Parafaragaramus, et il criait avec plus de désolation qu'une mère qui aurait vu poignarder son enfant entre ses bras.

La compagnie, et surtout la duchesse, n'avaient jamais ri de si bon cœur. Il aurait toujours continué, si on ne fût venu dans un vallon où le même ruisseau faisait un coude bordé d'arbres des deux côtés.

La vue de ce ruisseau renouvela les douleurs de Sancho; il y alla néanmoins, mais ce fut dans le dessein de lui chanter pouille, et de le bien battre avec un gros bâton, qu'il avait été chercher pour cet effet. Cid Ruy Gomez a avoué qu'il lui avait été impossible de peindre le désespoir de Sancho lorsqu'il s'aperçut de sa perte, non plus que les transports de sa joie lorsqu'il aperçut au bord de ce ruisseau la même bourse qu'il regrettait tant. Comme il voulut se jeter dessus à corps perdu, et qu'elle s'échappa de ses mains et sauta dans l'eau, il s'y jeta brusquement après elle; mais ce fut inutilement, car l'agitation de l'eau lui en fit perdre la vue et la trace. Il la chercha et rechercha, et fut plus de deux heures à faire le plongeon à la vue de toute la compagnie, qui s'était assise sur l'herbe, et qui y faisait collation avec le plus grand plaisir qui se puisse imaginer.

Quoique la nuit approchât, Sancho ne se rebutait pas, et aurait passé toute sa vie dans cette recherche, s'il n'avait pas été retiré de son embarras par la voix du sage Parafaragaramus, qui

vint de l'autre côté du ruisseau lui faire une belle remontrance sur le peu d'attache qu'un honnête homme doit avoir pour les biens de ce monde, et surtout un chevalier errant. Quoique Sancho fût fort attentif à ce qu'on lui disait, la morale ne lui en plaisait nullement, et il ne l'écoutait même qu'avec chagrin, et n'en aurait pas tant laissé dire à l'enchanteur sans lui répondre, s'il ne l'eût accoutumé à un grand respect. Celui-ci lui rendit enfin sa joie en lui disant que la rivière où il avait perdu sa bourse répondait, aussi bien que le ruisseau où il était, à la caverne de Montesinos; que c'était Freston qui la lui avait volée, et qu'il l'avait portée à Merlin, pour se payer de tout ce que la princesse Dulcinée lui devait; que ce sage enchanteur n'avait point voulu se satisfaire de l'argent d'autrui, et qu'il avait promis de la rendre lorsque cette princesse serait désenchantée. Je l'ai prié, continua Parafaragaramus, de me la prêter uniquement pour te la faire voir, afin que tu ne soupçonnes plus qui que ce soit de la compagnie de te l'avoir volée; mais comme il ne me l'avait confiée qu'à condition de la lui rendre, je viens de la lui renvoyer. Reprends cœur, ajouta-t-il, elle te sera rendue en peu de temps, puisque le brave chevalier des Lions rompra dans quatre jours l'enchantement de son incomparable Dulcinée. Pré-

pare-toi à cette aventure, qui sera pour toi la plus glorieuse et la plus laborieuse, mais aussi la plus lucrative de ta vie; va reprendre tes armes et tes habits, et ne monte sur aucun cheval, parce que les tiens sont enchantés. Sancho, tout remis et tout réjoui du gain qu'on lui promettait, ne se le fit pas répéter, et reprit son équipage, puis rejoignit la troupe. Qui perd pèche, dit-il en demandant pardon de ses soupçons, me voilà gai comme Pierrot; un bon tiens vaut mieux que deux tu l'auras, mais ce qui est différé n'est pas perdu. Courage, mon maître, dit-il à don Quichotte, le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme; dans quatre jours vous aurez Dulcinée, et moi mon argent; d'un échelon on vient à deux, et de deux au haut de l'arbre; attendons seulement, et les alouettes nous tomberont toutes rôties dans la bouche; nous n'aurons qu'à tirer, la vache est à nous; le terme ne vaut pas l'argent; quand j'y serai vous verrez de quel bois je me chauffe; il ne faut pas jeter le manche après la cognée, car quand on est mort on ne voit goutte; n'est pas marchand qui toujours gagne, mais le bon est qu'il n'y aura rien de perdu. On le félicita d'avoir eu une si bonne nouvelle, et on lui mit en main une bouteille, qu'il vida d'un seul trait; cela acheva de le remettre en bonne humeur, et on se remit en chemin.

Comme on entendit un cor en arrivant au château, nos aventuriers crurent que c'était un nain qui en sonnait. Tout le domestique vint au-devant de la compagnie avec des flambeaux, et entre autres Altisidore, qui fit semblant de se pâmer à la vue de don Quichotte, lequel, poursuivant son chemin sans faire semblant de la voir, fut arrêté par les deux duchesses; et comme la comtesse et les Françaises leur demandèrent ce que c'était que cet accident, la duchesse de Medoc leur dit que cette demoiselle mourait d'amour pour l'incomparable chevalier des Lions, dont elle n'avait pu ébranler la fidélité qu'il avait promise à la princesse Dulcinée. Elles plaignirent toutes cette pauvre fille, et blâmèrent la cruauté du chevalier. Pardi, dit effrontément Sancho, pourquoi aussi s'y obstine-t-elle? je lui ai offert mon service, et lui ai dit qu'elle trouverait en moi un coq qui chanterait autrement que mon maître. Altisidore, qui parut revenir dans ce moment, regarda don Quichotte avec fureur, et Sancho d'un air tout attendri; elle lui tendit la main, et il la prit sans façon de la sienne et la baisa; elle lui serra celle qu'elle tenait, et le regarda languissamment, comme voulant lui dire quelque chose. Cela donna au brutal écuyer l'effronterie de lui dire tout bas des paroles qui la firent rougir, et ensuite elle le regarda en souriant.

Dès le soir même elle lui fit présent en cachette de deux chemises parfumées, de deux fraises, et d'un bouquet de plumes pour mettre à son chapeau, et lui dit quelques douceurs. Sancho crut tout de bon que cette fille ne pouvant rien avancer auprès de son maître, se rabattait sur lui; il eut le front de lui demander la permission d'aller la trouver seule dans sa chambre. Elle lui répondit qu'elle ne le pouvait pas cette nuit-là, parce qu'elle ne couchait pas seule, mais que s'il voulait venir le lendemain dans une chambre qu'elle lui indiqua au bout du château, où elle irait coucher sans compagne, sous prétexte de maladie, elle le recevrait de son mieux, et qu'il lui ferait plaisir; elle ajouta qu'elle pourrait y monter sitôt que tout le monde serait retiré, ce qu'il connaîtrait lorsqu'elle ouvrirait sa jalousie, et lui recommanda surtout le secret, et de ne point faire de bruit. Le brutal, qui brûlait dans son âme, la remercia, bien résolu de profiter de ses avances, et se mit le lendemain sur son propre, sans non plus songer aux aventures que s'il n'avait point été chevalier errant.

Cid Ruy Gomez dit qu'il eut assez de délicatessé pour attendre avec impatience l'heure du rendez-vous, et que quoiqu'il passât la journée à boire, il ne laissa pas de la trouver fort longue. Don Quichotte, qui avait entendu que Parafa-

ragaramus avait dit que dans quatre jours il délivrerait Dulcinée d'enchantement, était dans l'impatience de voir la fin du terme; mais comme on n'avait pas encore tout préparé, il fallut malgré lui qu'il attendît. Les Français et les autres passèrent cette première journée à visiter le château du duc de Medoc, et à se promener dans son jardin : il était beau et vaste, et ils n'eurent pas plus de temps qu'il ne leur en fallait pour le parcourir jusqu'au souper, pendant lequel on parla d'Altisidore, et après l'avoir plainte d'une passion si mal reconnue, la duchesse de Medoc ajouta que cette pauvre fille s'était séparée de toute la compagnie, et l'avait priée de souffrir qu'elle se retirât seule dans une chambre, pour y pleurer en repos son malheur, et qu'elle n'avait pas cru lui devoir refuser cette grâce. Je laisse à penser au lecteur quels étaient pour lors les sentimens du héros de la Manche et ceux de son écuyer.

Chacun s'étant retiré, Sancho, qui avait la puce à l'oreille, laissa coucher son maître, et sortit de la chambre sitôt qu'il le vit endormi : il alla se promener dans le parc jusqu'à l'heure du rendez-vous; il voyait toujours de la lumière dans la chambre d'Altisidore, et comme il en vit enfin ouvrir la jalousie, il courut à ce signal; mais il ne put le faire si doucement qu'il ne fût

entendu de deux gros chiens qu'on avait lâchés exprès pour lui faire les premières civilités : ceux-ci le saisirent aux fesses et aux jambes d'une cruelle manière ; il commençait à se repentir de son incontinence, et allait crier au secours, si Altisidore, qui était descendue au-devant de lui, et qui était connue de ces chiens, ne leur avait fait lâcher prise, et ne l'eût prié de ne faire aucun bruit, crainte d'exposer sa réputation. Il la suivit dans sa chambre, où il trouva qu'elle lui avait préparé une collation fort propre. Le brutal vouloit d'abord venir à la conclusion ; mais la belle Altisidore lui dit que ce ne serait qu'après qu'il aurait bu et mangé. Il se mit donc à table, où il dit à Altisidore mille effronteries, et fit mille railleries de la sagesse de son maître, qu'il traitait de ridicule et de bêtise. Enfin Altisidore se jeta sur son lit, et Sancho, qui croyait de bonne foi y aller prendre sa place, se mit en devoir de la suivre ; mais le lit fut tout d'un coup élevé au haut du plancher, où il se perdit, et Sancho, qui était à moitié dessus lorsqu'on l'avait enlevé, avait été poussé à terre, où il avait fait une rude chute, dont il fut relevé par quatre figures d'anges vêtus de blanc de bleu, ayant des ailes de même couleur. Ils le lièrent comme un criminel, lui mirent un bâillon, après quoi ils lui ôtèrent de dessus le corps l'habit et la chemise, et, à grands

coups de verge dont ils frappaient par mesure, ils le mirent en un moment tout en sang. Après l'avoir si bien étrillé, ils le portèrent dans les fossés du château, où après l'avoir assis sur une pierre, ils le lièrent à un pieu et le laissèrent dans l'eau jusqu'au cou, afin, lui dirent-ils, d'éteindre les feux de la concupiscence. Le malheureux pécheur y demeura jusqu'à ce que son maître réveillé par ses imaginations, sortit pour prendre l'air à son ordinaire, et alla par hasard du côté où était son malheureux écuyer tout transi de froid. Il le reconnut, le délia, lui ôta le bâillon, et lui demanda qui l'avait mis là, et lui avait si bien moucheté le corps et les épaules. Sancho, plus mort que vif, le prit quelque temps pour un fantôme, mais l'ayant enfin reconnu il se rassura, et avec des soupirs très-vifs, ou plutôt un cliquetis de dents extraordinaire, il lui conta toute son aventure.

Notre héros, qui était la continence même, ne le plaignit que fort peu, et lui dit au contraire qu'il n'avait que ce qu'il méritait; qu'il devait se souvenir de ce que leur avait attiré l'envie qui avait pris à Rossinante de faire l'amour, et de quelle manière les Yangois avaient châtié sur leurs personnes l'incontinence d'un cheval; et conjecturer par-là que ce serait bien pis quand ils voudraient eux-mêmes se laisser aller

aux tentations de la chair. Tu devais prendre exemple sur moi, ajouta-t-il, quand tu as vu avec quelle froideur j'ai rebuté les marques d'amour de cette fille; ne sais-tu pas qu'un chevalier errant doit être chaste du corps et du cœur? mais, mon enfant, il faut prendre ton mal en patience, et ne faire semblant de rien, parce qu'on se moquerait de toi, et que monsieur le duc et madame la duchesse seraient choqués s'ils savaient que tu eusses voulu souiller leur château par tes impuretés. Ne sais-tu pas bien qu'il y a des démons qui gardent tous les trésors, et devais-tu douter qu'il y en ait de commis à la garde de l'honneur d'Altisidore, que tu voulais ravir? tu en es quitte pour des coups de verge et pour avoir été rafraîchi; tout cela ne peut que te faire du bien, pourvu que tu en fasses un bon usage. Je te conseille seulement de te tenir couché pour toute la journée, sous prétexte d'indisposition, aussi bien ne vois-je pas que tu te portes trop bien.

Sancho, qui n'en pouvait plus, et qui se repentait d'avoir voulu faire une mauvaise action, convenait par son silence que son maître avait raison, et contre son ordinaire n'osait ouvrir la bouche. Don Quichotte alla lui quérir du linge et son habit, qui avaient été rapportés dans sa chambre par art de négromacie, et le ramena

avec lui plus honteux qu'il n'avait été de sa vie. En entrant ils entendirent de grandes acclamations, et virent tous les gens du château qui firent les étonnés. Ils voulurent passer outre sans en demander la cause, mais la duchesse les retint malgré eux. Ah! seigneur chevalier, dit-elle au héros de la Manche, nous avons besoin de vous pour la pauvre Altisidore: elle a été emportée cette nuit de son lit jusque dans l'étang du château, où elle a pensé mourir de frayeur et de froid; les enchanteurs qui l'ont persécutée sans doute à cause qu'elle vous aime, l'ont traitée avec la dernière rigueur: elle est toute déchirée de coups de fouet, et on vient de la remettre dans sa première chambre plus morte que vive. Est-il possible que vous ne vengiez pas une fille qui vous aime tant? Madame, répondit don Quichotte avec un air froid à glacer et d'un ton tout magistral, si Altisidore avait été bien sage dans son cœur, les enchanteurs qui l'ont maltraitée auraient été ses défenseurs, et non pas ses bourreaux; elle n'a que ce qu'elle mérite, et elle a tort de me demander vengeance d'eux, puisque j'aurais fait moi-même ce qu'ils ont fait; Dieu bénit les bonnes intentions et punit toujours les mauvaises; permettez-moi de ne vous en pas dire davantage, elle peut s'expliquer elle-même. Notre cavalier passa outre

après ce discours, avec son triste écuyer qui crut tout de bon qu'Altisidore avait eu le même sort que lui, dans la pensée qu'elle avait la même mauvaise intention.

Ceci fut encore une nouvelle matière de sermon, que le triste et fustigé Sancho écoutait avec plus de docilité qu'il n'avait fait de sa vie; mais enfin son maître ayant cessé de parler, parce qu'il n'en pouvait plus de la gorge, Sancho reprit la parole, et avoua qu'il avait tort d'avoir tenté Altisidore ; qu'il savait bien qu'il suffisait pour perdre une fille de lui dire une fois qu'on l'aime, parce qu'après cela le diable le lui répète sans cesse. Et ma foi, monsieur, poursuivit-il, toutes les filles et les femmes en sont logées là, et elles font toutes là-dessus les saintes mitouches ; mais les brebis du bon Dieu ont beau être regardées et comptées, le diable trouve toujours le moyen d'en tondre quelqu'une s'il ne l'emporte pas tout-à-fait ; en un mot, une étincelle fait un grand brasier, et fille qui jase avec un amant enfile la mère Gaudichon, comme un aveugle son oraison ; mais le jeu n'en vaut pas la chandelle, et si il ne faut qu'un petit caillou pour faire verser une charrette ; un fromage n'est pas long-temps entier quand on le laisse guigner au chat, et de nuit tous chats sont gris. Tu seras toujours farci de proverbes, lui dit son maître.

Oh bien, reprit Sancho, je consens d'aller rôtir des châtaignes en enfer, si j'ai jamais rien de commun avec aucune fille ni femme que la mienne, et je recevrai Altisidore en fille de bonne maison, si elle me vient davantage rompre la tête.

Son maître le laissa; et comme il avait passé une fort mauvaise nuit, après avoir bien mangé et bien bu il se mit dans son lit, et s'endormit aussi tranquillement que s'il ne lui fût rien arrivé. Les prétendus esprits qui l'avaient si bien régalé étaient le bachelier Samson Carrasco, le barbier, le capitaine Bracamon et Ginès de Passamont, qui avaient inventé la manière d'enlever le lit d'Altisidore. Sancho se leva le soir et vint souper avec toute la compagnie, qui le questionna sur son absence; mais il n'eut garde de rien dire, et on ne parla pas plus d'Altisidore que si elle n'avait jamais été au monde. Notre héros, qui profondément enseveli dans ses rêveries ne disait pas un mot, en fut retiré par les félicitations qu'on lui adressa sur le désenchantement de la princesse Dulcinée, et sur le plaisir qu'il aurait de rendre au jour une personne si belle et si parfaite. Le duc dit qu'il en voulait faire les noces, et que pour cet effet il ferait publier un tournois avec le plus de magnificence qu'il se pourrait, tant pour rendre la fête plus

belle, que pour honorer en même temps une beauté incomparable, la fleur et l'élite de toute la chevalerie errante. Tout le monde lui applaudit, et chacun le pria de donner les ordres pour l'accomplissement d'un hyménée si illustre. Notre héros ne se sentait pas d'aise, et Sancho, qui avait toujours sa bourse en tête, dit qu'il voudrait que la chose fût déjà faite et avoir rattrapé son argent. On passa la soirée fort agréablement, après quoi nos deux chevaliers se retirèrent dans leur appartement, non pour dormir, car ils ne purent fermer l'œil de toute la nuit, mais pour s'entretenir des grandes choses qui devaient bientôt arriver. Le lendemain ils sortirent avec les autres pour aller à la chasse. On leur demanda à quel dessein ils s'étaient armés, puisqu'ils n'allaient faire la guerre qu'à des perdrix et à des lapins. Don Quichotte répondit pour tous deux, que des gens de leur profession devaient toujours être en état de mettre à fin les aventures, et que peut-être l'enchanteur Freston était là autour, qui ne cherchait qu'à leur faire pièce. On ne leur en demanda pas davantage; et toute la compagnie, c'est-à-dire les deux Français, prirent le chemin de la plaine; on chassa tout le matin, et le soleil commençant à être ardent, on prit le chemin d'un petit bois pour se mettre à l'ombre.

CHAPITRE LV.

Don Quichotte et Sancho vont à la caverne de Montesinos. Ce qu'ils y virent et comment se fit le désenchantement de Dulcinée.

Le lecteur doit se souvenir de la fosse où Sancho était tombé à son retour du gouvernement de l'île Barataria, et qu'elle n'était pas éloignée du château du duc de Medoc, puisqu'elle en faisait partie, et qu'elle était en effet un conduit souterrain. Il fallait passer pardevant cette fosse pour aller à ce petit bois dont on vient de parler. Don Quichotte était dans une impatience terrible de jouer des mains pour rompre l'enchantement de son imaginaire Dulcinée; et abîmé dans ses rêveries, il ne suivait les autres que parce que son cheval l'y contraignait. Sancho allait derrière lui, triste et pensif, ne croyant jamais voir assez tôt l'heureux moment qui lui rendrait sa bourse. Ils furent retirés de leur assoupissement par une voix plaintive qui se faisait entendre plus clairement à mesure qu'ils avançaient. Don Quichotte, qui croyait n'être pas éloigné de l'endroit d'où cette voix sortait, y courut, et entendit distinctement

unc femme qui se plaignait et qui criait au secours. Traître, disait-elle, n'est-il pas temps que tu me laisses retourner sur terre, après avoir été un nombre infini d'années ensevelie toute vive? Au secours! cria-t-elle de rechef à pleine tête; et en même temps elle se montra sur le bord de la fosse, et parut faire un effort pour la franchir, comme elle fit en effet. Elle fut suivie par un homme armé de toutes pièces qui paraissait vouloir la retenir malgré elle, et qui s'arrêtant sur le bord de cette fosse à la vue de nos chevaliers, se rejeta dedans sitôt qu'il les vit aller à lui.

Cette femme vint en courant se jeter aux pieds du cheval de don Quichotte. Ah! seigneur chevalier, lui dit-elle, si vous cherchez les grandes aventures, comme je n'en doute pas, entrez là-dedans, suivez ce perfide, et allez délivrer d'esclavage des princesses que l'enchanteur Merlin retient dans la caverne de Montesinos, où elles sont battues et outragées par le cruel Freston, dont la fureur me poursuit. Je suis une des filles d'honneur de l'infortunée Balerme, qui songe à pleurer Durandart, son amant, dont elle porte le cœur à la main, pendant que lui, couché comme un veau, dort comme une toupie sans remuer non plus qu'un rocher; si vous n'êtes pas touché de son malheur, soyez-le de celui d'une

princesse nommée Dulcinée, qui y est arrivée depuis peu, faite et bâtie comme une gueuse dans de certains temps, et quelquefois tirée à quatre épingles comme une poupée, et dorée comme un calice; c'est la beauté et la vertu mêmes, et le parangon de toutes sortes de bonnes qualités. Le maudit enchanteur Freston vient de la laisser presque morte de coups d'étrivières qu'il lui a donnés en ma présence, en haine d'un certain chevalier nommé don Quichotte, dont elle a toujours le nom dans la bouche, et qu'elle appelle sans cesse à son secours, et son neveu ne me poursuit et ne m'a battue qu'à cause que je n'ai pu souffrir une si grande barbarie sans prendre son parti. Eh! bon, bon, interrompit Sancho, les femmes ont toujours été ce qu'elles sont, elles ont toujours fourré leur nez dans les affaires d'autrui.

Don Quichotte, à qui il n'en fallait pas tant dire pour l'obliger à tout faire, ne s'amusa pas à écouter son écuyer, mais il alla au neveu de Freston, qui dans ce moment se jeta dans la fosse et lui fit face. Il était, comme j'ai dit, armé de toutes pièces et à pied, ayant à la main gauche une épée nue, et à la droite un fouet de cordes garni de molettes de fer. Viens, dit-il au chevalier, si tu oses descendre à armes égales, je pourrai te satisfaire, et mon écuyer se battra

contre le tien. Don Quichotte aurait bien voulu prendre son cheval, mais voyant qu'il lui était impossible de le faire passer, il mit pied à terre et sauta dans cette fosse. Sancho, persuadé que c'était là le véritable chemin de retrouver son argent, l'imita en criant: Allons, ici mourra Samson et tous ceux qui sont avec lui. Les Français et les Espagnols, qui avaient joint don Quichotte, firent semblant de vouloir se jeter après lui dans cette caverne, et en furent empêchés par une grille de fer qui se leva tout d'un coup à leurs pieds, et qui leur en boucha l'entrée. Don Quichotte, qui vit cet empêchement, les remercia de leur bonne volonté, et leur dit que c'était une aventure qui leur était réservée, et qu'en peu de temps il leur promettait de leur faire savoir de ses nouvelles ; après cela il se recommanda tout haut à Dulcinée, et entra brusquement dans la caverne. Sancho se recommanda aussi à sa mauricaude, et suivit son maître en lui jurant de n'avoir point de peur, pourvu qu'il ne le quittât pas de vue. Ils suivirent fort longtemps ce neveu de Freston, qui s'éloignait à grands pas dans une très-grande obscurité. Tout ce que nos aventuriers purent faire, était de l'apercevoir à la faveur d'une lumière fort éloignée. Ce prétendu neveu de Freston était Ginès de Passamont, à qui on avait ordonné de com-

battre notre héros, avec défense de le blesser sur peine de la vie. Celui-ci était adroit comme un filou ; et outre cela il avait mis lui-même ses armes à l'épreuve du coup. Il s'arrêta dans un espace assez large, à plus de huit cents pas de l'entrée de la caverne, et fit face à notre chevalier, qui allait à lui l'épée à la main avec beaucoup de résolution. Ils se battirent quelque temps avec beaucoup de valeur, et ne furent séparés que parce que le jour leur manqua, c'est-à-dire, que toutes les bougies furent éteintes ; et dans l'instant un bruit effroyable de cris de victoire se fit entendre, et fut suivi d'un concert de quelques sortes d'instrumens. La clarté reparut quelque temps après, plus belle et plus vive qu'auparavant, et fit voir à notre héros son ennemi terrassé et rendant le sang de tous côtés, ou plutôt il crut le voir, car Passamont était disparu, et c'était une figure d'homme armé qu'on avait jeté à sa place : on avait mis dans la représentation de ce corps des vessies pleines d'une liqueur rouge comme du sang, et on les avait percées, de sorte que le héros de la Manche crut avoir tué le neveu de Freston, et avoir déjà commencé à se venger de son ennemi.

Il allait à ce prétendu corps pour lui lever le haumet et l'armet, afin de le voir au visage, mais il en fut empêché par un nouveau specta-

cle : la terre qui s'ouvrit à côté de lui, vomit feu et flammes, et il vit un démon vêtu de rouge et armé qui en jetait aussi de tous côtés, en un mot, la même vision qu'il avait eue dans la forêt, mais plus horrible et plus hideuse. Don Quichotte reconnut Freston ; et le malheureux Sancho, qui le reconnut aussi, en fut si épouvanté, qu'il commença à se repentir de son entreprise, et voulut se jeter derrière son maître ; mais il ne put le faire si promptement que ce démon ne l'atteignît d'un coup si rude sur les épaules, qu'il le jeta étendu aux pieds du chevalier des Lions. Celui-ci allait bravement venger son écuyer, quand il en fut émpêché par une nouvelle vision : la voûte parut illuminée d'une lumière vive et pure, et représenter un ciel couvert de nuages ; en même temps il entendit distinctement ces paroles proférées d'une voix forte : « Arrête invincible chevalier des Lions ; c'est contre l'enchanteur Freston que tu veux combattre, et tu dois te souvenir que je me suis réservé l'honneur de la victoire. » Ces paroles arrêtèrent la fougue de notre héros, qui resta en pied où il était. Quelques éclairs ayant éclaté, un coup de tonnerre se fit entendre, et ces nuages s'ouvrirent et firent voir le sage enchanteur Parafaragaramus sur un char doré tiré par deux cygnes. Il était vêtu de blanc, tenant encore un

livre à la main, et tel qu'il avait paru dans la forêt lorsqu'il avait séparé nos aventuriers qui se battaient à coups de poing. Ce char descendit peu à peu, et les feux que jetait Freston s'éteignirent, ce qui le rendit tout tremblant et immobile.

Perfide, lui dit Parafaragaramus après qu'il fut descendu, est-ce ainsi que tu exécutes les ordres de Pluton ton maître! il t'avait permis d'attaquer ce chevalier sur terre à armes égales, et quand il est en disposition de combattre contre toi, tu te rends invincible de peur d'être vaincu. Tu n'es qu'un lâche qui n'as jamais osé le regarder en face depuis qu'il est armé; tu le vis lorsque tu volas la bourse de son fidèle écuyer, tu l'as rencontré encore il n'y a que deux heures, et tu as eu la lâcheté de te dérober à ses yeux; tu es indigne de ses coups et des miens; va reprendre pour toujours tes chaînes dans les enfers, je te l'ordonne par tout le pouvoir que j'ai sur toi. Et vous, esprits infernaux, continua-t-il, noirs habitans du séjour ténébreux, sortez du fond de vos abîmes, et venez y précipiter ce perfide, qui n'est hardi qu'à maltraiter une jeune princesse sans défense; redoublez ses chaînes, dont il ne sorte jamais, et qu'il languisse éternellement sous leur poids!

A ces mots, la terre s'ouvrit encore de quatre

côtés et il en sortit quatre figures de diables qui se jetèrent sur Freston, et qui fondirent en même temps avec lui parmi les feux et les flammes, presque aux pieds de notre héros et à ses yeux. Toutes ces visions avaient achevé d'étonner Sancho ; mais la présence du sage Parafaragaramus le rassura peu à peu, et une fiole de rossolis qu'il lui fit avaler, en lui disant que c'était de l'ambroisie, acheva de lui rendre ses esprits ; il en fit prendre aussi au héros de la Manche, ce qui lui fit du bien, parce que, outre qu'il était à jeûn, il puait dans cette caverne d'une terrible force le salpêtre et le soufre qu'on y avait brûlés. Voyez, leur dit Parafaragaramus, quelle puanteur et quelle infection les habitans d'enfer laissent après eux! mais il faut la faire dissiper. En même temps il fit semblant de faire de nouvelles conjurations, et le haut de la voûte s'ouvrit en trois endroits, par où la fumée sortit comme par autant de soupiraux. Après que la puanteur fut dissipée, la voûte se referma comme auparavant, et il ne parut plus qu'une lumière sombre, mais assez claire pour se conduire.

Je t'ai promis, dit Parafaragaramus à don Quichotte, de t'ouvrir le chemin au désenchantement de la princesse Dulcinée, et je vais te tenir parole, et t'aider à en tenter l'aventure, si tu te sens assez de force et de courage pour

cela ; en ce cas, tu n'as qu'à me suivre, et ton écuyer aussi, pour retrouver son argent, car l'un et l'autre sont en la puissance du sage Merlin, qui doit commencer aujourd'hui à goûter un vrai repos, en ne se mêlant plus des affaires du monde, pourvu que tu mettes à fin les aventures qui t'attendent, sinon il gardera les trésors dont il est en possession, jusqu'à ce qu'il se rencontre quelque chevalier plus heureux que toi. Don Quichotte lui ayant dit et assuré qu'ils étaient prêts à le suivre partout où il voudrait les mener, ils marchèrent environ deux cents pas dans un chemin étroit et parmi les ténèbres, et se trouvèrent tout d'un coup dans un petit endroit aussi éclairé de lumières qu'en plein midi. Ils n'y virent rien qui méritât leur attention ; mais, au-dessus d'une porte qui leur parut de jaspe, ils virent un écriteau de marbre noir sur lequel ces paroles étaient écrites en lettres d'or :

« Qui que vous soyez, qui venez affronter Merlin dans son palais, et lui enlever les princesses qu'il y tenait enchantées, préparez-vous à de rudes combats, dans lesquels, si vous demeurez victorieux, outre l'honneur que vous en rapporterez, vous trouverez aussi des richesses qui vous appartiendront ; mais sachez qu'il faut être d'un cœur pur et net, n'avoir rien à autrui sur

sa conscience, et n'avoir jamais menti, ou vous attendre, avant que d'en sortir, à en faire une rude pénitence; il ne sera plus temps de reculer quand vous aurez une fois franchi cette porte. Examinez-vous avant que d'avancer, et laissez plutôt votre entreprise imparfaite, que de vous exposer à l'inutile repentir de l'avoir tentée. Le succès heureux n'en est réservé qu'au plus fidèle et au plus brave chevalier qui jamais ceignit épée, sans en excepter les Amadis, les Roger et les autres illustres de l'ordre, vivans et morts. »

Oh pardi, dit Sancho, après que son maître eut lu à haute voix, un cœur pur, une conscience nette, rien à autrui, et n'avoir jamais menti, il demande l'impossible; cela était bon pour les gens de l'autre monde. N'importe, poursuivit-il, l'homme propose et Dieu dispose : nous sommes bien équipés, après cela bon pied bon œil, à bon jeu bon argent; j'aurai toujours le mien quitte pour en faire pénitence; aussi bien la faut-il faire dans ce monde ou dans l'autre. En même temps il fut le premier à pousser la porte, et à entrer l'épée à la main. A peine fut-il dans la salle, qu'il aurait bien voulu n'être pas tant avancé, et il aurait retourné en arrière, s'il n'avait pas été saisi par deux démons qui lui firent une si grande peur, qu'il n'eut pas la force de soutenir son épée,

qui lui fut ôtée, et parut de sa main s'aller rendre elle-même dans celle du géant de plus de quinze pieds de haut, qui paraissait au milieu d'une grande salle, assis sur un cube, l'épée de Sancho d'une main et une grosse massue de l'autre, sur laquelle il s'appuyait. Il avait la tête couverte d'un casque plus gros qu'un tambour, ses épaules étaient chargées de deux grandes peaux de lion par-dessus ses armes ; il avait sur l'estomac une figure de diable en relief, dont les yeux éclataient comme des chandelles ; en un mot, c'était une figure capable de faire peur à tout autre qu'au chevalier de la Manche. Quatre gros lions, qui étaient aux pieds de cette figure, faisaient mine de vouloir se jeter sur nos aventuriers. Cid Ruy Gomez croit que Sancho en eut une telle épouvante, que l'harmonie de son corps en fut déconcertée, et que les conduits de la nature s'ouvrirent, mais c'est ce dont on n'a jamais eu de connaissance certaine.

L'intrépide don Quichotte avança vers le géant, bien résolu d'en venir aux mains avec lui, malgré les lions qui lui servaient de corps-de-garde. Qui es-tu, toi qui oses venir où jamais homme vivant n'a mis les pieds? lui demanda l'horrible figure. Tu sauras mon nom après ma victoire, lui repartit don Quichotte, qui avait déjà l'épée haute pour le frapper, lorsqu'il fut

retenu par Parafaragaramus. Il est juste de dire qui vous êtes, lui dit celui-ci, parce que le savant Merlin, que vous voyez, sait par qui les princesses enchantées doivent être mises en liberté, et si c'est à vous que cette glorieuse aventure est destinée, je suis certain qu'il est trop honnête enchanteur pour vouloir éprouver un combat dont il ne remporterait que la honte. Si cela est, reprit notre héros, je lui apprendrai avec joie que je suis don Quichotte de la Manche, ci-devant nommé le chevalier de la Triste-Figure, et maintenant le chevalier des Lions, et toujours l'esclave de l'illustre princesse Dulcinée du Toboso, que je viens délivrer, ou perdre la vie.

A ce nom de don Quichotte, Merlin laissa tomber sa massue et rejeta l'épée à Sancho, les lions tombèrent sur le côté, et vinrent un moment après en rampant baiser les pieds du brave chevalier de la Manche; le tonnerre se fit entendre avec un si grand bruit qu'il semblait que tout allait bouleverser; les démons qui tenaient Sancho le lachèrent, ils allèrent se remettre avec les lions aux pieds de Merlin, et tous ensemble fondirent en terre, et la salle où ils étaient parut en un moment tout unie, et s'ouvrant aussitôt, en fit voir une autre fort magnifique. Notre héros y entra, et y entendit une musique douce

et agréable qui retentissait de ses louanges, et le comblait de bénédictions. Après cela parut Balerme, suivie de douze filles, qui vinrent deux à deux se prosterner aux pieds de l'invincible chevalier, exaltant sa bravoure et son intrépidité au-dessus de tous les héros vrais et fabuleux, et surtout sa fidélité pour Dulcinée, à laquelle était due leur liberté et la fin de leur enchantement. Ensuite de cela, Balerme le prit par la main, et le fit entrer dans une salle telle qu'il avait lui-même dépeint celle où il avait vu Durandar. Elle tenait son cœur à la main, et avec un canif elle ouvrit le côté de son amant, et lui remit le cœur dans le ventre en présence de notre héros. Durandar se leva tout d'un coup, et sauta aussitôt aux pieds de sa maîtresse, à qui il fit autant de caresses que s'il y avait eu en effet huit cents ans qu'il ne l'eût vue. Il remercia Montesinos de ses soins; et ayant appris qu'il voyait devant lui l'invincible chevalier qui avait rompu leur enchantement, il vint se jeter à ses genoux, le cœur si saisi en apparence qu'il ne put pas ouvrir la bouche.

Notre héros le releva fort honnêtement, et Parafaragaramus les fit tous passer dans la première salle où Merlin était disparu. Il leur dit là qu'il y avait assez long-temps qu'ils n'avaient ni bu ni mangé pour avoir appétit. A ce mot de

manger, Durandar, Balerme, Montesinos et leur suite, se mirent à faire un bruit de diable, et à crier : Du pain! du pain! à la famine. Don Quichotte, qui n'avait jamais rien lu de pareil dans ses romans, ne savait où il en était; mais enfin la vue de la table qui parut tout d'un coup dressée, et leur avidité à se jeter sur ce qui était dessus leur ayant imposé silence, il les regarda avec plus de tranquillité. Ils mangeaient comme des loups, et avec une voracité qui rendit don Quichotte confus, et qui étonnait Sancho même. Parafaragaramus lui dit qu'il n'y avait rien là de surprenant, et que des gens qui avaient été huit cents ans sans rien prendre, devaient avoir besoin de se remplir, et le convia de se mettre à table. Il en fit au commencement difficulté, parce qu'il voulait, disait-il, trouver Dulcinée; mais Balerme lui ayant dit qu'elle était à ses œuvres de piété, où il ne fallait pas l'interrompre, le pieux chevalier se rendit, et se mit avec les autres, au grand plaisir de Sancho, qui fit voir qu'il avait autant de faim que ceux qui étaient à jeûn depuis tant de siècles.

Après que chacun fut bien repu, le tonnerre se fit entendre plus fort que jamais, les nuages qui couvraient le haut de la salle offusquèrent la lumière, la table disparut, les éclairs éclatèrent, et deux démons fondirent des nuées sur

Sancho, qui l'enlevèrent au haut, et se précipitèrent tout aussitôt avec lui dans le même fond où Merlin s'était abîmé, et où la table venait de se perdre; la promptitude de son enlèvement et de sa chute avait empêché son maître de s'y opposer, et il n'entendit plus de lui que des hurlemens effroyables. Ce trou où il s'était abîmé avait été tout aussitôt refermé, et rien ne paraissait qu'un plancher ordinaire. Comme notre héros ne savait que dire ni que faire, Parafaragaramus, qui vit sa perplexité, lui dit qu'il fallait que Sancho fût purifié avant que Dulcinée fût désanchantée, qu'il ne devait pas s'en mettre en peine, et qu'il le reverrait bientôt. En effet, Montesinos lui ayant dit qu'il était temps d'aller chercher l'incomparable Dulcinée, ils passèrent tous dans la salle, où Durandar leur avait paru enchanté. Ils n'y virent plus aucune marque d'enchantement, mais seulement trois laides paysannes bien dégoûtantes et bien malpropres, en un mot trois salopes à faire mal au cœur. Elles se levèrent sitôt que la compagnie parut, et sans regarder qui que ce fût, elles se mirent à faire trois sauts, se gonflèrent les joues, et avec leur main droite en cul de poule, elles jouèrent du tambour dessus.

Ah! seigneur chevalier, s'écria Montesinos, voilà la princesse Dulcinée qui n'est point encore

désenchantée, et qui ne vous reconnaît pas. Don Quichotte voulut aller à ces filles; mais elles se jetèrent promptement dans un cabinet, dont elles tirèrent la porte après elles. Hélas! dit Balerme, cette infortunée princesse change de figure à tout moment. Il n'y a pas deux heures qu'elle était belle comme les amours et leste comme une reine, et à présent elle est toute maussade, c'est sans doute la honte qu'elle en a qui fait qu'elle se cache. Non sans doute elle n'est pas désanchantée, dit un démon qui parut sortir de terre, et elle ne le sera pas que l'écuyer Sancho n'ait accompli la pénitence qui lui avait été imposée, et pour en voir la fin je suis député de Pluton, qui vous envoie dire de vous rendre auprès de lui dans les enfers, où il vous attend sur son trône. Ayant dit cela, ce fantôme rentra en terre, toute la lumière disparut, et on ne voyait guère que par les éclairs que jetaient les nuées. Il s'éleva une grille de fer autour de Parafaragaramus, de don Quichotte, de Montesinos, de Durandar, de Balerme et de ces filles : le tonnerre gronda; ils sentirent la terre trembler sous leurs pieds, et se baisser peu à peu jusqu'au niveau d'un tribunal, où ils virent à la lueur d'une sombre et triste lumière, Pluton tout vêtu de rouge, d'un visage affreux, une couronne de fer sur la tête, une fourche d'une main et un

sceptre de fer de l'autre. Minos et Rhadamanthe, qui étaient à ses pieds, n'avaient pas meilleure mine que lui, et leur trône à tous était entouré de plus de trente démons plus épouvantables l'un que l'autre, armés de fouets, d'escourgées, de pincettes, de tenailles, de fourches, de crocs, et de toutes sortes d'autres instrumens propres à des supplices. La grille de fer qui les avait entourés s'ouvrit et disparut. Parafaragaramus en sortit le premier, et après s'être mis à genoux devant Pluton, et avoir obligé les autres d'en faire autant, il se releva, et lui adressant la parole :

« Puissant dieu des enfers, lui dit-il, tu vois devant toi un héros qui, à l'exemple de Thésée, qu'il a pris pour modèle de sa vie, a purgé la terre de monstres et de brigands. Il est comme lui venu dans ton empire, mais c'est la vertu qui l'y a conduit, et non pas un amour criminel. Plus amoureux qu'Orphée il te demande son Euridice ; le sage Merlin lui a cédé la victoire, parce qu'il a connu dans les destinées qu'il la lui aurait vainement disputée. Le lâche Freston n'a point exécuté tes ordres, et s'étant rendu indigne de jouir de la liberté, je l'ai renvoyé dans ses chaînes. L'illustre princesse Dulcinée du Toboso devrait être désenchantée ; cependant nous la venons de voir encore sous son

infâme figure de laide et dégoûtante paysanne : c'est de quoi l'invincible et le fidèle chevalier des Lions, don Quichotte, l'honneur de la Manche, te demande justice par ma voix, comme il va te la demander lui-même. »

Qu'il se lève et qu'il parle, répondit Pluton d'une voix effroyable. Don Quichotte se releva, et, avec son intrépidité ordinaire, il prit la parole. Je ne suis venu dans ton empire, dit-il, que pour tenter les aventures et pour délivrer Dulcinée. Ceux qui étaient commis à sa garde ne m'ont pas fait courir beaucoup de risque, et si tous tes démons ne sont pas plus méchans que ceux que j'ai trouvés dans mon chemin, je les défie et jure par ma barbe de les défaire tous à coups de fouet. Dis-moi à qui il tient que je ne délivre cette pauvre princesse; montre-moi son ennemi et le mien, et tu verras beau jeu. Il ne tient à aucun de nous, répondit Pluton ; je ne m'oppose point à sa liberté, et tu peux la reprendre partout où tu la trouveras aussi belle qu'elle ait jamais été, sans que je t'en empêche. Ah ! seigneur, interrompirent Minos et Rhadamanthe en même temps, allez-vous souffrir que les lois des destinées soient violées? Écoute, hardi chevalier, poursuivit Minos seul, l'incomparable Dulcinée n'est point dans les enfers, et par conséquent elle n'est point sous la puissance

du dieu Pluton, elle est trop sage pour avoir mérité nos supplices, et étant encore vivante, elle n'est point descendue dans ce sombre empire des morts ; elle est encore au nombre des vivans, quoiqu'elle n'y paraisse pas ; comme tu sais, Merlin l'a enchantée, et il a fait sagement, parce que si elle avait paru telle qu'elle était, elle aurait armé tous les chevaliers les uns contre les autres, et n'étant occupés que de leur amour, ils n'auraient pas mis fin, ni toi non plus, aux grandes aventures qui rendent leur vie si illustre là-haut. Merlin, convaincu de ta valeur et de ta probité, n'est point ton ennemi ; mais il a fallu accomplir les décrets du destin. Nous allons savoir de lui pourquoi elle n'est point désenchantée, puisque le terme en est venu. Qu'on fasse entrer Merlin, reprit Pluton.

A peine cet ordre fut donné, que Merlin parut en vieillard vénérable et non plus en géant, et il était suivi de quatre diables qui tenaient au milieu d'eux Sancho Pança désarmé, lié et garroté, et qui le mirent sur une petite selle au pied du trône de Pluton. Don Quichotte s'inscrivit en faux contre ce changement de figure : il prétendit que ce n'était qu'un Merlin supposé, et que le véritable était plus grand de huit pieds au moins. Non, non, lui dit Minos, c'est Merlin lui-même ; mais c'est que ce qui vous paraît si

grand sur terre est dépouillé de sa grandeur et de son éclat lorsqu'il entre dans le royaume des morts, où il est rendu égal à tous ceux qui dans le monde étaient ses inférieurs, parce qu'ici on n'a aucune acception de la grandeur mondaine, et qu'on ne regarde dans l'homme que l'homme seul et ses actions, et non pas ses titres fastueux et cet éclat qui lui attiraient sur terre le respect, l'admiration et la flatterie du reste des mortels, ses semblables.

Notre chevalier se rendit à ces raisons, parce qu'en effet la mort remet au même niveau ceux que la naissance ou la fortune avaient distingués. Pluton demanda à Merlin pourquoi la princesse Dulcinée du Toboso n'était point encore désenchantée. Tu sais, seigneur, lui répondit Merlin, que les décrets du destin sont inviolables : il était écrit dans le ciel qu'elle serait transformée en une vile paysanne, et qu'elle serait renfermée dans la caverne de Montesinos, d'où elle serait retirée par le plus fidèle de tous les chevaliers, au bout de trois ans deux mois quatorze jours et quatre heures. Je conviens que le terme est expiré, aussi n'est-elle plus retenue par le temps; mais tu sais aussi que son enchantement doit être rompu non par la force des armes, puisqu'elle n'avait été enchantée que pour empêcher des batteries et des combats, mais par la péni-

tence que devait faire pour elle le plus gourmand de tous les écuyers de la chevalerie errante : il avait consenti à se donner trois mille six cents coups de fouet, et a paru en effet se les donner moyennant la récompense que le généreux chevalier des Lions, que tu vois, lui avait promise ; cette satisfaction n'était pas déjà bien suffisante puisqu'elle était intéressée ; il n'importe, telle qu'elle était je m'en serais contenté si les coups avaient été sincères ; mais le fourbe que tu vois, faisait semblant de frapper son corps, et frappait sur un arbre contre lequel il était appuyé, et ainsi fraudait la maltôte de l'enfer ; c'est ce qui a fait que ta justice a abandonné cette malheureuse princesse à la fureur du barbare Freston, qui a fait faire au corps de cette infortunée une rude pénitence de la délicatesse de Sancho, qui ne s'est jamais donné que quarante coups qui puissent être alloués ; la pauvre Dulcinée en a reçu à plusieurs et diverses fois la somme de trois mille cinq cent trente-six, en sorte qu'il en reste encore vingt-quatre à donner pour lever la souffrance de l'état final du compte, et je requiers que Sancho les reçoive en ta présence, après quoi Dulcinée sera désenchantée, et tu la verras toi-même dans un état de beauté dont tu seras ébloui, et pour lors le brave et le fidèle chevalier des Lions pourra

l'emmener comme sa conquête, à la remise que je lui fais des frais de capture, gîte et geôlage.

Sancho, sachant bien que l'accusation était juste, n'eut rien à répondre à ces paroles; il vit bien qu'un orage de coups de fouet allait tomber sur lui, et en tremblait depuis les pieds jusqu'à la tête. En effet, il ne se trompait pas, car Minos ayant fait semblant de recueillir les voix, se mit gravement sur son siége, et prononça hautement la sentence qui condamnait le pauvre écuyer à être de nouveau fustigé. Les quatre démons auxquels il fut livré l'enlevèrent d'où il était, et lui mirent le ventre sur une espèce de balustre, lui lièrent les pieds et les mains, en sorte qu'il avait toutes les épaules et le derrière à leur discrétion, et une simple chemise dessus. Pluton dit qu'il était nécessaire de faire venir Dulcinée, afin qu'elle fût présente elle-même à la satisfaction qu'on allait lui donner: il entra aussitôt une infâme paysanne, dont les juges d'enfer parurent avoir frayeur. Elle prit la parole, et accusa Sancho de la laideur qui couvrait sa beauté, et de la métamorphose de ses habits dans les haillons qui la couvraient; elle en demanda réparation, et parut toute réjouie lorsqu'elle sut qu'on la lui allait faire. Elle regarda pour lors Sancho; mais par une action de modestie, elle lui tourna le dos, et dit qu'un hom-

me dans l'état où il était, choquait sa pudeur. Pluton la fit mettre au pied de son trône, entre Minos et Rhadamanthe, le visage tourné vers les assistans et vers le patient; après quoi il s'adressa à l'infortuné Sancho : Perfide, lui dit-il, toi qui as tâché de nous tromper, et qui n'a pas eu pitié de ton prochain, prépare-toi à recevoir vingt-quatre coups de fouet bien appliqués; ce n'est rien pour un corps aussi gros, aussi gras et aussi potelé que le tien, mais c'est toujours assez pour punir le soin que tu prends de ta carcasse; je n'aime pas le bruit, ajouta-t-il d'un ton sévère et en fronçant le sourcil, souviens-toi que les coups seront redoublés si tu jettes le moindre cri et que tu m'étourdisse les oreilles; je t'impose silence, observe-le si tu veux. Après cela il commanda qu'on commençât l'exécution.

Don Quichotte voulut dire à son écuyer quelques paroles consolantes. Courage, dit le désolé écuyer, voilà pour m'achever de peindre; qu'ai-je à faire du désenchantement de madame Dulcinée! que me sert que Guillot soit homme de bien, si sa bonté ne me fait rien! mais c'est, monsieur, que le mal d'autrui n'est que songe, et chou d'autrui n'est que fumier; je ne vous ai rien coûté à nourrir, il vous est indifférent qu'on m'écorche. Pour lui donner cœur, Mer-

lin lui fit paraître la bourse. A une vision si agréable, Sancho revint à lui, et dit qu'on n'avait qu'à travailler, puisque la boutique était ouverte, qu'il ne branlerait pas puisqu'il ne pouvait pas branler, et qu'il tâcherait de se taire.

Les quatre démons se mirent donc tous quatre à ses côtés, deux d'un côté du balustre et deux de l'autre : ils avaient des fouets de corde avec des nœuds au bout qui valaient les plus rudes disciplines, et les faisaient tomber d'un bras vigoureux, tous quatre en même temps ; on peut s'imaginer quelle douleur en ressentait le patient : il ne jeta pourtant pas un cri, par la raison qu'outre la bourse qui était à terre, et qu'il regardait comme la fin de ses travaux, il voyait de ses yeux l'enchantement de Dulcinée se dissiper peu à peu : il y avait un petit Bohême caché entre Pluton et elle, qui à chaque coup qu'on déchargeait sur Sancho, détachait une des épingles qui soutenaient les guenilles dont elle était couverte ; et elle, sous prétexte de pudeur, baissait de temps en temps la tête, et essuyait les vilaines couleurs dont on lui avait barbouillé le le visage ; de sorte que don Quichotte, qui avait toujours les yeux sur elle, s'aperçut de ce changement, et le fit remarquer à Sancho, qui tout aussi bien que lui se serait donné au diable que

ce désenchantement était une vérité constante; il commença à reconnaître effectivement les traits d'Alonza Lorenço vers le douzième coup, et en reprit courage pour souffrir le reste de la flagellation, qui fut appliquée avec une grande vivacité, et reçue avec une égale patience.

Au dernier coup l'illustre Dulcinée, magnifiquement vêtue, et d'un visage fort agréable, se leva et lui vint tendre la main en le remerciant de la meilleure grâce du monde; elle remercia aussi don Quichotte de sa constance et de sa fidélité; et s'adressant à Pluton, pendant qu'on déliait Sancho, elle le supplia de lui permettre de reconnaître les travaux que le fidèle écuyer avait soufferts pour elle. Pluton le lui ayant permis, elle se rapprocha de Sancho, et lui donnant une bourse : Tenez, lui dit-elle, ô le plus fidèle et le plus digne écuyer de la chevalerie errante! recevez toujours quatre cents écus que je vous donne pour arrhes de ma reconnaissance; votre portion aurait été plus grosse, si le maudit Freston ne m'en avait pas volé pour subvenir à la dépense qu'il a faite sur terre à chercher l'illustre chevalier des Lions et vous, et pour acheter les verges dont il m'a si cruellement déchirée; le sage Merlin, qui a vu le mauvais usage que ce méchant faisait de mon argent, le lui a ôté, et vient de me le rendre, et je vous

le donne. A l'aspect de ces quatre cents écus d'or, Sancho se jeta à ses pieds, lui protestant qu'il était trop bien payé, et que le reste de son corps était à son service.

CHAPITRE LVI.

De ce qui suivit le désenchantement de Dulcinée.

Après cela, Sancho voulut ramasser l'autre bourse qui était à terre; mais un démon qui n'avait encore rien dit, fut plus subtil que lui, et s'en saisit promptement, et, s'adressant à Pluton, il lui demanda audience. Sancho se jeta à corps perdu sur le démon; mais celui-ci lui fichant ses griffes dans le bras, lui fit jeter les hauts cris : malgré la douleur que lui faisait le lutin, il criait que cette bourse était à lui, et qu'il l'avait gagnée de bonne guerre. Tais-toi, lui dit Pluton d'une voix épouvantable, on fait ici justice à tout le monde : laisse-le parler, on t'écoutera après dans tes défenses. Le lutin prit donc la parole, et l'adressant à Sancho lui-même : Je ne veux, lui dit-il, pour témoin de ce que je vais dire, que toi-même et l'illustre don Quichotte.

Te souviens-tu bien que lorsque tu trouvas dans la montagne Noire une petite valise, tu te saisis de cent douze écus d'or qui étaient dedans? te souviens-tu bien qu'un bûcheron te dit

qu'ils appartenaient à un jeune homme qui courait dans la forêt? te souviens-tu bien que tu voulais empêcher ton maître d'aller chercher ce jeune homme, parce que tu craignais d'être obligé de lui rendre son argent? regarde si tu ne fis pas là deux vols pour un? le malheureux Cardenio avait besoin de subsistance et de nourriture, et tu lui ôtas les moyens d'en trouver, en le volant de guet-à-pens. Ne dis point que cet argent était perdu pour lui, tu sais bien qu'il lui appartenait, et que de vils ouvriers avaient eu la modération de n'y point toucher; joint à cela, quand cet argent aurait été perdu, quel droit y avais-tu? ne savais-tu pas que les trésors égarés ou perdus appartiennent aux démons, qui en sont les gardiens naturels, et en deviennent enfin les propriétaires? c'était à moi que cet argent aurait appartenu; mais je ne voulus pas te l'ôter dans le moment, dans la pensée que tu aurais assez de probité pour le rendre à Cardenio après qu'il serait rentré dans son bon sens, et qu'il aurait retrouvé sa chère Luscinde. L'as-tu fait, et as-tu même eu aucune envie de le faire? Je demande présentement la restitution de cet argent, puisque tu es en état de me le rendre, ou bien compte que je te vais mettre tout le corps en lanières et en charpie avec mes griffes.

Sancho fut bien étonné qu'on lui demandât

la restitution d'un argent à quoi il ne songeait plus. Les griffes effroyables dont le lutin était armé, et dont il avait déjà ressenti la pointe, lui causèrent un frisson depuis les pieds jusqu'à la la tête, et la peur qu'il en eut fut telle qu'il ne put ouvrir la bouche. Parafaragaramus entreprit sa défense. Grande divinité, dit-il à Pluton, vous, sévère Minos, et vous, équitable Rhadamanthe, souverains juges des enfers, vous venez d'entendre l'accusation qui vient d'être intentée par Plutus contre le chevalier Sancho; son étonnement ne lui permet pas d'ouvrir la bouche pour défendre son innocence, qui éclate dans son silence, mais souffrez que je vous la représente en son entier : il est vrai qu'il a trouvé l'argent qu'on lui redemande; il est vrai aussi qu'il ne l'a point rendu, et il avoue même qu'il n'a pas eu l'intention de le rendre; mais quel droit a Plutus de redemander cet argent? il avoue lui-même qu'il n'était ni égaré ni perdu; il avoue qu'il appartenait à Cardenio; ainsi Cardenio a pu en disposer; il a su que le chevalier Sancho l'avait trouvé, et puisqu'il ne lui a pas redemandé, n'était-ce pas consentir qu'il le gardât, et le lui donner tacitement? je sais même qu'il le lui a donné tacitement; par conséquent la propriété de cette bourse, qui a été transportée à Sancho, rectifie ce qui paraît criminel dans le

commencement de la possession; ainsi je conclus à ce qu'il soit renvoyé absous de l'accusation contre lui intentée, Plutus, condamné à lui restituer sa bourse, et aux dépens. Sancho fut rassuré par un si beau plaidoyer, et voulut y ajouter quelque chose du sien; mais Plutus ayant demandé, comme les avocats font au barreau, un mot de réplique, et l'ayant obtenu, Sancho fut obligé de se taire.

Je conviens, dit Plutus, que l'argent appartient au chevalier Sancho, puisque le sage Parafaragaramus dit que Cardenio le lui a donné; je consens qu'il en profite, et renonce à toute propriété dessus, tant au principal qu'à l'accessoire; mais le tribunal des enfers ne punit pas seulement les mauvaises actions, il punit aussi les mauvaises intentions : celle du chevalier a été de retenir cet argent à l'insu du propriétaire, et par conséquent de faire un vol; cette intention n'a pu être rectifiée par la propriété postérieurement acquise, qui ne peut avoir d'effet rétroactif, et qui par conséquent n'a pu justifier une intention antérieurement criminelle, et c'est sur quoi je demande justice.

Les juges imposèrent silence à Parafaragaramus et à Sancho, qui voulaient parler, et Minos ayant été aux opinions, prononça l'arrêt en ces termes : La cour a ordonné que Plutus ren-

dra au chevalier Sancho la bourse et l'argent qu'elle renferme, et que préalablement, avant la restitution d'icelle, icelui Sancho, pour punition de sa mauvaise intention, recevra vingt coups de bâton sur ses épaules, si mieux n'aime renoncer à toute propriété sur la bourse, ce que la cour laisse à son choix et option sans déplacer, dépens compensés.

Pardi, bon, reprit Sancho après cette belle décision, j'ai eu vingt-quatre coups pour quatre cents écus d'or, et je laisserais ma bourse pour vingt! non, ferais-je pas pour cent. Mais, messieurs les juges des enfers et des diables, ajouta-t-il, ne serait-il pas à propos d'envoyer chercher ma femme pour lui en faire recevoir sa part? la bonne bête a plus profité que moi de l'argent, ainsi il serait juste qu'elle en payât la meilleure partie; les cordeliers n'ont pas de manche si large qu'est sa conscience; et de mauvaise dette il faut tirer tout ce qu'on peut, quand on devrait être payé en chats et en rats, autrement celle qui a mangé le lard ne le payerait pas, et moi qui n'ai mis qu'un bout du doigt dans la sauce, je la payerais toute entière avec le poisson. Oui, ma foi, elle a bonne gueule, autant de servi autant de mangé; bien gagné bien dépensé, il ne faut point de bourse pour le serrer, et cependant Sancho a bon dos, il est battu et paie l'amende;

ainsi va le monde, les bons paient pour les méchans; mais si j'en étais le maître, bon gré malgré, je la ferais chanter. Il a raison, interrompit Minos, nous avons eu tort d'imposer au seul Sancho une punition qui doit être commune à sa femme et à lui, puisqu'il n'a eu sa mauvaise intention que pour enrichir sa mauricaude; ainsi il faut réformer notre arrêt, et trouver deux différentes pénitences qui conviennent à l'un et à l'autre. Ils retournèrent aux opinions, après quoi Minos prononça ordre à Sancho de donner à sa femme douze coups de bâton bien appliqués tout aussitôt qu'il la verrait, et que pour lui il en serait quitte pour trente poils de barbe qui lui seraient arrachés sur l'heure.

Cette proposition lui fit froncer le sourcil; mais on l'y fit résoudre malgré lui, malgré ses dents. Deux démons lui ayant lié les bras derrière le dos, et assis sur la sellette, lui prirent chacun une oreille avec des tenailles pour lui faire tenir la tête ferme, et les deux autres vinrent se mettre à côté de lui, et avec des pincettes à barbier ils lui arrachèrent les poils de la barbe en même temps; en sorte que, l'un tirant à droite et l'autre à gauche, ils lui faisaient faire une grimace de chat fâché, toute plaisante et toute risible. Il cria plus haut qu'il n'avait jamais fait; mais cela ne servit de rien, non plus

que la douleur qu'il ressentit aux oreilles, qui pensèrent aussi d'être arrachées. Il fallut aussi compter les poils de la barbe qu'on lui avait arrachés, et comme il s'en trouva six de trop, Minos ordonna qu'ils seraient précomptés sur les coups de bâton ordonnés à Thérèse, attendu que l'homme et la femme n'étant qu'un, ce que l'un recevait devait être au profit de l'autre. Non, non, dit Sancho, *quod gripsi, gripsi*, quand elle a bien bu, je ne laisse pas d'être à jeûn : il ne faut pas réformer un arrêt, elle en aura sa part; on m'a donné un chapon, je lui rendrai une poule. Après cela, Sancho ayant été lâché, reprit sa bourse avec tant de joie, qu'il ne se sentait plus ni des coups de discipline, ni des poils de sa moustache, non plus que de ses oreilles.

Comme il aurait voulu déjà être bien loin avec son argent, il regardait s'il ne verrait pas une porte ouverte pour sortir au plus vîte; mais le pauvre homme n'avait garde d'en voir, ayant toutes été fermées avec une grande exactitude. Son inquiétude se remarquait par ses fréquens tournemens de tête et son agitation continuelle; mais le malheureux n'en était pas encore où il pensait, car un démon dameret, c'est-à-dire fort proprement vêtu, et nullement effroyable comme les autres, mais au contraire parfaitement bien mis avec de la broderie d'or et d'ar-

gent, de belles bagues et de beaux anneaux aux doigts, de beau linge et de belles dentelles, poudré, frisé, en un mot, tiré à quatre épingles, et d'un visage fort doux, fort mignon et fort beau, s'approcha du trône de Pluton, et ayant posé sur le premier degré deux petits paniers qu'il portait, l'un rempli de petites cornes de différentes couleurs, et l'autre de petites fioles d'essence, de pots de pommade, de tours de cheveux, de boîtes à mouches, de fard et d'autres ingrédiens propres aux femmes, se mit à genoux, et d'une voix fort douce et fort agréable, se mit à le supplier de lui accorder une audience.

Un diable de si bonne mine attira l'attention de nos deux chevaliers, et Pluton lui ayant permis de parler, il commença par remontrer toutes les peines qu'il se donnait pour rendre les femmes belles et attirantes, qu'il inventait tous les jours quelque pommade et quelque essence pour conserver leur teint, ou bien pour en cacher les rides; qu'il avait depuis peu de temps travaillé à cela avec beaucoup de succès, puisqu'il y avait des femmes âgées de plus de soixante ans qui ne laissaient pas par son moyen de paraître avec des cheveux bruns, une peau unie et délicate, et enfin si jeunes, qu'il faudrait avoir en main leur extrait baptistère pour les croire plus vieilles que leurs enfans; que cela faisait augmenter le

nombre de leurs amans, et augmentait en même temps celui des sujets de l'enfer; mais que malgré tous ses soins il courait risque de perdre son temps s'il y avait encore dans le monde deux hommes de l'humeur du chevalier Sancho, qui à tout moment disait pis que rage des femmes, et tâchait d'en dégoûter tout le monde; que si cela était souffert, il n'avait qu'à laisser en enfer son panier plein de cornes, parce qu'il ne trouverait plus de femmes qui en pussent faire porter à leurs maris, n'y ayant plus aucun homme qui leur voulût aider à les attacher; qu'il avait employé un temps infini pour en faire qui fussent propres à tout le monde, qu'il y en avait de dorées pour les maris pauvres, et qui se changeaient sur leur tête en cornes d'abondance; qu'il y en avait d'unies et de simples pour ceux dont les femmes faisaient l'amour but à but; qu'il y en avait de jaunes pour ceux qui épousaient des filles qui avaient déjà eu quelque intrigue, de blanches pour ceux qui épousaient des veuves, de noires pour ceux qui épousaient des fausses dévotes, de diaphanes et transparentes pour ceux dont les femmes savaient cacher leur infidélité, de vertes pour ceux qui épousaient des filles élevées dans un couvent ou dans une grande retenue, et de rouges pour ceux dont les femmes payaient leurs amans, à qui d'ordinaire elles ne

se contentaient pas de sacrifier la bourse et l'honneur, mais le sang même de leurs époux; que chaque couleur convenait parfaitement à la qualité d'un chacun; qu'il y avait dans le monde assez de femmes de vertu qui rebutaient les hommes, sans que Sancho voulût mettre les hommes sur le pied de rebuter les femmes; que c'était de quoi il demandait justice, et protestait en cas de déni, de laisser toutes les femmes et les filles en garde à leur propre vertu, sans les tenter dorénavant par lui-même, et sans les faire tenter par d'autres, ni leur fournir les occasions d'être tentées.

Sancho, qui n'avait jamais cru qu'on eût dû lui faire un crime de cinquante bagatelles qu'il avait dites sans dessein, tomba de son haut à ce plaidoyer. Qu'as-tu à répondre à cette accusation? lui demanda Pluton. Il n'y répliquera rien, dit Parafaragaramus en prenant son parti, et en effet ce n'est qu'une accusation en l'air où il n'y a rien à répondre. Supposé même qu'il fût vrai qu'il eût voulu détourner les hommes de l'amour des femmes, il n'aurait fait que ce que font tous les jours les confesseurs, les directeurs et les prédicateurs, sur qui la puissance de l'enfer ne s'étend pas : ainsi il y a lieu d'appel comme de juge incompétent; d'ailleurs il ne suffit pas au démon

Molieros d'accuser le chevalier Sancho, il faut qu'il le convainque, qu'il montre quelque preuve d'homme ou de femme que ses discours aient converti : c'est de quoi je le défie, et c'est ce qu'il ne peut pas faire, parce qu'en effet Sancho n'a fait que perdre sa morale ; et comment ne la perdrait-il pas, puisqu'il n'en a jamais débité qu'en plaisantant, et que les gens d'église la perdent bien, eux qui la prêchent avec le plus grand sérieux qu'ils peuvent, et qui même l'appuient des préceptes et des commandemens qui leur viennent d'en haut et d'un pouvoir supérieur à tout.

Outre cela, poursuivit un démon qui n'avait pas encore parlé, le chevalier Sancho ne parle point contre les femmes par malice, le bon seigneur les aime autant et plus que les autres. Je ne ressemblerai pas à Molieros, et je rapporterai preuve de ce que j'avance. Il ne faut que savoir l'aventure qui lui est arrivée il n'y a pas long-temps avec une fille nommée Altisidore. Je la sais aussi bien que vous, repartit Molieros, c'était moi qui lui en avais inspiré la tentation, et je l'avais conduite jusqu'au point de réussir, quand des esprits d'en haut, gardiens de l'honneur de cette fille, vinrent mal-à-propos les séparer tous deux, et les châtièrent de leur mauvais dessein sans leur avoir permis de l'accom-

plir. Cependant ce n'est pas là ce qui me chagrine le plus, puisqu'ici la volonté est punie aussi bien que l'action, et que Sancho en voulant déshonorer cette fille, l'a déshonorée en effet autant qu'il a pu, et est autant coupable du crime que s'il l'avait commis, puisqu'il n'a pas dépendu de lui de le commettre : aussi cet article est-il marqué sur mon journal en lettres rouges, mais ce ne sera qu'après sa mort qu'il en tiendra compte. Ce qui me choque, c'est qu'il me rompt en visière; témoin une fille de son village qui allait se laisser aller à son amant lorsqu'il vint mal-à-propos leur rompre les chiens par sa présence, et qu'il leur dit quelque chose que cette fille a toujours contre lui sur le cœur, ce qui fait que depuis ce temps-là elle lui a toujours fait la mine. Ai-je menti? dit-il à Sancho en le regardant; ce que je dis n'est-il pas vrai? Pardi, dit Sancho, ce diable-là tient un registre bien exact de ce que je fais; c'est peut-être lui qui a écrit ma vie. Il allait continuer lorsqu'il fut interrompu.

Alte-là, messieurs les avocats, leur dit Rhadamanthe d'un ton effroyable. La cour est assez instruite du fait dont il s'agit. Le chevalier Sancho t'a rompu en visière, poursuivit-il, s'adressant à Molieros, mais tu n'es qu'un jeune diable apprenti; les crimes dont tu l'accuses de-

vant nous ne sont point de notre compétence, ils n'offensent que toi et nous, et nous ne sommes pas juges dans notre propre cause. Je conviens qu'il a voulu déshonorer Altisidore; mais puisque les esprits d'en haut l'en ont puni, ce n'est pas à nous à redoubler sa peine, et nous l'en tenons absous. Après cela il arrêta un moment; et Sancho, qui croyait en être quitte, prit ce temps-là pour dire à son maître que les juges d'enfer ne sont pas si diables qu'on le dit, puisqu'ils entendent raison.

Mais, reprit Rhadamanthe en le regardant d'un visage affreux, et le faisant trembler, je trouve que les démons accusateurs ont pris le change, et qu'au lieu de s'attacher à des faits graves, ils n'ont objecté que des minuties. C'est d'avoir voulu violer les droits de l'hospitalité, en voulant d'un lieu d'honneur où il était bien reçu en faire le théâtre de ses débauches, dont il mérite des reproches et des châtimens; c'est d'avoir eu plus d'indulgence pour soi-même que pour autrui, c'est d'avoir été hypocrite, d'avoir voulu priver les autres des plaisirs infâmes où il tâchait de se souiller lui-même, d'avoir voulu, sous les dehors d'une vie honnête et d'un mépris affecté des femmes, cacher le penchant vicieux qu'il a pour elles, c'est là vouloir en imposer à Dieu et aux hommes, avoir deux me-

sures, l'une pour soi, l'autre pour autrui; c'est cela, encore un coup, dont on devait l'accuser; il devait se souvenir de son proverbe ordinaire: médecin, guéris-toi toi-même. Quoi! perfide, lui dit-il, tu prêches la vertu aux autres, et tu ne l'exerce pas? ne sais-tu pas que le meilleur sermon se tire de l'exemple qu'on donne? Voilà ce qu'on appelle hypocrisie, qui est sujette à notre justice, et pour laquelle il lui doit être imposé une punition. En même temps il se leva et alla avec les autres aux opinions, et Minos prononça l'arrêt en ces termes:

Attendu que les crimes dont l'accusé est prévenu et convaincu, sont d'avoir voulu satisfaire Dieu et les hommes d'une belle apparence qui n'est que de la fumée, et qui provient d'un cerveau gâté qu'il faut purger; ordonné qu'il sera parfumé de deux cassolettes d'enfer dans le moment. Après quoi il fit signe aux démons, qui étaient toujours restés proche de Sancho, de se saisir de lui. Ils le prirent donc encore, et deux lui tenant la tête comme quand on lui avait arraché la moustache, les deux autres prirent chacun une bande de papier qu'ils roulèrent en flèches, et en ayant allumé un bout, ils le mirent dans leurs bouches, et l'autre dans la narine du patient, et soufflèrent chacun leur camouflet à perte d'haleine, ce qui était capable

de faire crever un cheval, et qui fut aussi plus sensible à Sancho que tout ce qu'il avait encore souffert; les yeux lui sortirent presque de la tête, et jamais son cerveau ne fut mieux purgé, car il en éternua plus de cent fois avec des ébranlemens de tête extraordinaires. S'il n'en fût pas revenu si promptement, les peines de l'enfer auraient été bornées là; mais ayant tout-à-fait repris ses sens et sa connaissance par un grand verre de vin qu'on lui fit boire, on acheva la cérémonie.

Le pauvre diable croyait bien encore cette fois-là être quitte de toutes ses persécutions, mais un autre démon l'entreprit en lui disant: N'as-tu pas entendu lire par ton maître ce qui est écrit au-dessus de la porte du palais de Merlin, et qui conduit à celui de Pluton où tu es? n'as-tu pas entendu qu'il n'y doit entrer que des gens d'un cœur pur, qui ne possèdent rien du bien d'autrui, et qui n'ont jamais fait aucun mensonge? On a purifié ton corps et ton cerveau, on t'a justifié sur l'argent que Plutus disait qui ne t'appartenait pas; je requiers qu'on purifie ton esprit pour tes menteries. Combien en as-tu fait en ta vie? les voilà toutes écrites, poursuivit-il en lui montrant un gros livre; mais comme le temps me presse, je ne t'en ci-

terai qu'une, parce qu'elle est grave, et qu'elle était contre les intérêts de ton bon maître et bienfaiteur, et contre la princesse Dulcinée, qui a été privée par ta négligence de la consolation qu'elle aurait eue et quelle attendait de recevoir des nouvelles de son chevalier : fus-tu seulement la chercher? et tout ce que tu vins en rapporter à ton bon maître, n'était-il pas faux? Parle, perfide! est-ce ainsi que tu dois reconnaître les générosités du grand don Quichotte, qui t'avait fait présent de deux ânons à la place de ton âne, que tu t'étais sottement laissé prendre? As-tu renoncé au présent et au don quand tu eus retrouvé ton cher camarade? Souverains juges, continua-t-il en s'adressant à Pluton et aux autres, je vous en demande justice suivant votre équité et votre prudence ordinaires.

On demanda à Sancho s'il avait quelque chose à dire, et son silence ayant fait connaître qu'on ne lui imputait rien dont il ne s'accusât lui-même, on alla aux opinions, et Minos prononça qu'étant l'ordinaire de punir les parties coupables, et le mensonge qui lui était reproché étant fait à une fille, la cour ordonnait que la bouche de Sancho serait frappée de douze coups de poing appliqués par elle-même. Dulcinée, qui

était à côté de don Quichotte, supplia Pluton et les autres de la dispenser d'être l'exécutrice de leur arrêt, et à sa prière l'exécution en fut commise aux douze filles de Balerme, qui voulurent aussi s'en défendre; mais on les y obligea, sous peine de rester enchantées. Sancho fut donc retiré de la balustrade, et porté par les quatre démons au milieu de ces demoiselles, ou du moins des douze figures qui paraissaient telles. Il y fut assis à plat de terre, et là chacune, l'une après l'autre, en tournant autour de lui de sa gauche à sa droite, lui appliqua un soufflet de toute sa force; il ne fut nullement ménagé, parce que la nièce et la gouvernante, qui étaient au nombre de ces filles, y déployèrent toute la vigueur de leurs bras. Le pauvre homme n'osait branler crainte de pis, et souffrit tout malgré lui, malgré ses dents. Il en eut la mâchoire gauche ébranlée, et la joue toute déchiquetée en dedans, de sorte qu'il crachait du sang en très-grande quantité. Après cela, Pluton demanda s'il y avait encore quelqu'un qui eût quelque chose à reprocher à Sancho et aux autres, et tout le monde ayant gardé le silence, il les déclara tous innocens, et ordonna que Sancho fût vêtu d'une robe purifiée. Là-dessus Minos présenta aux démons une grande mandille d'un beau brocard blanc, dont ils vêtirent le chevalier, qui

se laissa faire de son bon gré, et qui fut rendu à son bon maître.

Dans ce moment un coup de tonnerre se fit entendre ; les lumières du palais de Pluton, qui ne jetaient qu'une lueur fort sombre, n'étant que des bougies dans des lanternes de papier brouillard, disparurent, et une obscurité fort épaisse succéda à cette lueur. La première grille de fer tomba, et en un moment le théâtre sur lequel ils étaient tous, les remit dans la salle dont ils étaient descendus ; la grille de fer tomba, le tout au bruit du tonnerre et dans une obscurité très-grande. Parafaragaramus leur dit de les suivre, et pour cet effet ils le prirent par la main, et étant dans la même salle où ils avaient vu Dulcinée en paysanne, il parut tout d'un coup de la lumière, et au lieu du spectacle affreux du trône de Pluton, il ne se présenta rien à leurs yeux que d'agréable à la vue. Ce n'était que miroirs de tous côtés, lustres éclatans d'or et d'argent, et une musique charmante s'y faisait entendre ; enfin, ils croyaient être effectivement dans un palais enchanté, et Sancho n'aurait pas cru sortir de l'enfer, si son corps, sa barbe et ses joues n'en avaient porté des marques. Six des filles de Balerme lui demandèrent congé, et elle l'accorda à toutes celles qui le voulurent ; il en sortit huit avec Parafaragara-

mus, qui se chargea du soin de les conduire. Sancho voulait les suivre ; mais le sage enchanteur lui ordonna de rester avec les autres, l'assurant qu'il n'avait plus rien du tout à craindre.

CHAPITRE LVII.

Du repas magnifique où se trouva don Quichotte, et du beau et long discours qu'il y tint.

Durandar et Balerme qui étaient des Bohémiens, dansèrent une sarabande ancienne au son de toute sorte d'instrumens, comme aussi Montesinos et les filles de Balerme, qui obligèrent don Quichotte d'en faire autant. Ce devait être une belle figure qu'un homme armé de toutes pièces parmi des filles proprement mises, quoiqu'à l'ancienne mode ; il voulut prendre Dulcinée, mais elle le pria de l'en dispenser, et parut toujours extrêmement triste, surtout en le regardant. Il lui demanda le sujet de sa tristesse, et elle lui dit d'un air languissant qu'il ne le saurait que trop tôt pour l'un et pour l'autre. Dans ce moment les filles de Balerme vinrent le désarmer, ce qu'il ne souffrit qu'à la prière de Dulcinée ; après quoi elles fatiguèrent tellement son écuyer à danser, qu'elles le firent tomber à terre de lassitude. Il n'en pouvait plus, et ne savait comment se tirer de leurs mains ; mais Merlin le tira d'embarras en venant les prier

tous de venir se mettre à table : il n'était pas avec sa figure gigantesque ; mais tel qu'il avait paru devant Pluton. Dulcinée prit la main de don Quichotte, et les autres venant après eux, ils repassèrent dans la première salle, où Merlin avait paru en géant ; mais elle avait si bien changé de décoration, qu'il était impossible à nos aventuriers de la reconnaître, et ils n'y virent rien que de magnifique.

Ils virent à leurs yeux sortir de terre une table parfaitement bien couverte, et un buffet fort riche, dont les nappes traînaient plus bas que le plancher. Ils y trouvèrent avec abondance tout ce qui pouvait rassasier la faim et la soif, et crurent être encore servis par enchantement. Merlin, qui parut être le maître des cérémonies, fit mettre don Quichotte et Dulcinée à côté l'un de l'autre, dans des fauteuils si bien dorés qu'ils paraissaient être d'or effectivement ; Durandar et Balerme furent mis vis-à-vis d'eux dans des sièges moins magnifiques, et Sancho et Montesinos furent mis, celui-ci entre Durandar et don Quichotte, et Sancho entre Dulcinée et Balerme, et cela, parce que Dulcinée avait absolument voulu se placer entre nos deux aventuriers, et donner la droite à son chevalier. Les filles de Balerme et les deux de Dulcinée, qui étaient venues avec Merlin la

rejoindre, et qui étaient toutes six des filles fort jeunes et fort aimables, les servaient au buffet; deux donnaient largement à boire, une rinçait les verres, deux servaient et desservaient en changeant les couverts et les serviettes, et l'autre avait le soin d'entretenir un feu et de brûler des parfums exquis; en un mot, don Quichotte n'avait jamais rien lu dans ses romans qu'il ne vît et ne trouvât effectivement dans ce repas enchanté.

Durandar et Montesinos, qui étaient deux Bohêmes du capitaine Bracamont, et qui buvaient comme des éponges, eurent bientôt gâté le cerveau de Sancho, qui fut rempli d'autres vapeurs que de celles des camouflets, en leur faisant raison. Il ne se souvenait plus des mauvais traitemens qu'il venait de recevoir: il mangeait et buvait mieux que jamais, et le trésor qu'il possédait lui mettant le cœur en joie, il en dit des meilleures; mais don Quichotte ne lui permit pas de s'étendre.

La profonde tristesse où Dulcinée lui paraissait ensevelie, lui faisait peine, et ne s'accordait point avec la gaîté de son écuyer ni des autres. Elle parut toute rêveuse, et pria notre chevalier de réserver leur conversation jusqu'après le souper, où elle promit de lui dire bien des choses en présence de Durandar et de Montesinos.

Notre héros s'enquit de la bataille de Roncevaux, et ils lui répétèrent tout ce qu'il en avait déjà lu dans ses romans, et eux s'enquirent à leur tour de ce qui était arrivé sur terre depuis leur enchantement. Don Quichotte, qui savait l'histoire, le leur dit assez succinctement et assez juste, quoiqu'il y mêlât beaucoup de ses visions romanesques. Ce discours de guerre les fit tomber sur les armes qui étaient alors en usage : Durandar et Montesinos feignirent de ne savoir pas ce que c'était que des canons, des mousquets, de la poudre et d'autres instrumens de guerre, et prièrent don Quichotte de le leur expliquer. Lui, qui n'en savait pas grand'chose, fit ce qu'il put; mais comme il ne pouvait par ses discours leur faire comprendre les choses, il tâcha de les leur faire entendre par les effets. Sancho se mêla de la conversation, et maudit mille fois ces armes diaboliques, dont il portait encore des marques. La suite de l'entretien les poussa toujours de plus en plus, et de telle sorte qu'ils firent presque un parallèle des mœurs des anciens et des modernes. L'intégrité de leurs jugemens fut admirée : la vénalité des charges qui donnent à un homme le pouvoir de disposer de la vie et des biens de son prochain, fut détestée; on y maudit le juge qui achetait en gros le droit de vendre à son choix l'injustice en détail; le

babil inutile des avocats, qui ne fait qu'obscurcir la vérité; cette multiplication infinie de procédures et de chicanes, qui donne le tort dans les formes à un homme à qui le fond donne gain de cause, tout cela fut blâmé; on condamna les ambitieux ecclésiastiques qui recherchent et briguent les dignités de l'église; on se moqua de l'hypocrisie de ceux qui ne disent que des lèvres, *nolo episcopari*; l'avidité de ceux qui ont plusieurs bénéfices, dont un seul pourrait suffire aux besoins de la vie, et à faire leur salut, parut exécrable, aussi bien que le faste outré de ceux qui dissipent dans de vains plaisirs un bien qui n'a été destiné qu'aux pauvres, et dont ils ne sont que les économes et les dispensateurs, et non pas les propriétaires.

O l'heureux temps, continua don Quichotte, où les veuves et les enfans n'étaient point pillés, et où chacun leur prêtait du secours! la médiocrité et la pureté des mœurs ne permettaient pas pour lors qu'on s'enrichît des dépouilles d'autrui; les fortunes n'étaient point si subites ni si opulentes; on ne voyait pas tant de faste parmi les gens sortis de la lie du peuple, et aussi n'y voyait-on point tant de malheureux et d'oppressés : les dignités étaient la récompense des services et de la vertu, et ne s'acquéraient point à prix d'argent; les arts étaient en vogue et en

honneur, l'ouvrier s'occupait et vivait du travail de ses mains, et on n'était point obligé d'acheter à prix d'argent la liberté de gagner sa vie; les meilleurs ouvriers travaillaient le plus, parce qu'ils étaient les plus recherchés, mais les autres n'étaient point obligés de travailler en cachette, ou de mendier leur pain; on n'était point accablé de tout ce fatras de lois qui se contredisent les unes les autres, et qu'on peut appliquer au pour et au contre: elles sont filles de la corruption des mœurs, qui paraissant la vouloir réformer par la multiplicité, ne font que la fomenter; les lois simples et intelligibles étaient interprétées par des chevaliers, l'épée au côté, qui suivaient toujours les voies que la raison et l'équité leur suggéraient; personne ne s'enrichissait à éterniser des procès: les parties plaidaient leurs causes simplement et sur la vérité, et comme on donnait dans le moment une sentence et un arrêt sans appel, on ne passait point par vingt tribunaux avant que d'arriver à celui qui décide souverainement; la vérité paraissait nue, et n'était point défigurée par mille fausses couvertures dont on tâche à présent de l'obscurcir, sous le faux prétexte de la rendre plus claire; les gens à qui on confiait son bien sous la bonne foi, le rendaient de même, ou du moins montraient et prouvaient qu'ils avaient

en même temps perdu le leur par des coups du ciel, dont ils n'avaient pas été les maîtres, et qu'ils n'étaient point cause de sa perte, à faute de quoi ils étaient punis comme des voleurs; on ne savait ce que c'était que banqueroute ni banqueroutiers, ou bien on les punissait plus sévèrement que les voleurs de grands chemins, contre qui tout le monde est en garde, par la raison que les voleurs ne violent point la bonne foi, puisqu'on se méfie d'eux, au lieu que les autres font servir ce puissant et premier lien de la société civile pour voler impunément des gens dont ils trahissent la confiance; le laboureur travaillait tranquillement, et nourrissait en même temps les peuples de son pays et les étrangers, en mangeant avec eux le pain qu'il recueillait; le vigneron buvait une partie du vin dont il avait façonné la vigne, et du reste qu'il communiquait aux autres, en retirait sa subsistance; le commerce florissait et rapportait des pays éloignés de quoi enrichir un peuple qui, ayant dans le sien surabondamment de tout ce qui est nécessaire à la vie, en faisait part à ces mêmes pays en échanges de leurs trésors; l'artisan y avait part en y envoyant les ouvrages qu'il avait travaillés de ses mains, et chacun vivait dans l'opulence, parce que chacun vivait dans l'innocence; on ne se ravissait point l'un

à l'autre le fruit de son travail et de son industrie : les maisons des particuliers étaient propres, mais modestes ; on n'y voyait rien qui choquât les bonnes mœurs ; les palais étaient magnifiques et d'une architecture achevée, mais on n'y voyait point de ces sculptures ou de ces peintures infâmes, qui par leur nudité bannissent la pudeur et soulèvent les sens ; leur magnificence n'approchait point de celle des églises et des temples : Dieu étant le mieux logé, contre la mauvaise coutume de notre siècle, où l'on place les hommes dans de vastes enceintes qui ont épuisé la nature et l'art, pendant que Dieu n'est placé que dans un simple petit réduit ; chacun mesurait son ambition à son état, et non pas son état à son ambition ; on ne voyait pas, comme on voit aujourd'hui, de malheureux publicains, dont l'opulence n'a tiré sa source que de l'usure et de la mauvaise foi, dans la levée des deniers du prince, faire réformer et rendre plus vastes et plus magnifiques pour leur usage particulier, les mêmes palais dont peu de temps auparavant les princes s'étaient contentés ; les peuples n'étaient point épuisés pour fournir à la subsistance des gens de guerre, et à la fabrique de mille inventions que les démons ont inventées pour la destruction du genre humain ; on n'y faisait point la guerre par le

vide de l'air : les armes étaient simples et naturelles ; le nombre des combattans n'était point si grand, mais ils étaient plus braves ; on ne faisait point consister l'habileté d'un général d'armée dans la surprise qu'il peut faire à son ennemi : elle consistait à bien ranger ses troupes dans un combat, à secourir à propos les endroits faibles, à rendre ses gens obéissans, et à les faire vivre partout avec discipline et modération, et à ne pas souffrir qu'ils fissent la guerre aux amis aussi bien qu'aux ennemis : on prenait une journée, chacun y amenait ses forces, on combattait corps à corps, et la victoire finissant la guerre, était suivie de la paix ; les villes étaient mieux défendues par la valeur de leurs habitans, que par la force de leurs murailles ; dans la paix, chacun faisait son travail, et personne ne restait armé comme dans un temps de guerre ; les mêmes mains qui venaient de manier une lance et une épée, retournaient manier la charrue et la serpette, sans en être déshonorées ; les seuls chevaliers errans restaient armés, et allaient par le monde défaisant les tors et réparant les dommages ; les femmes n'étaient servies que par des femmes, le grand monde leur était inconnu, leur domestique faisait toute leur occupation, et leur propre jardin bornait leur promenade ; assez parées de la seule nature, elles faisaient

consister leur beauté dans leur vertu, et leur mérite dans leur attachement pour leurs époux, sans témoigner aucun empressement pour ces sortes de parures que le monde invente tous les jours ; leur honneur ne courait aucun risque : armées de leur seule modestie et de leur pudeur, elles retenaient tout le monde dans le respect, et ôtaient la hardiesse de leur rien dire de malhonnête ; le service de Dieu se faisait avec plus de dévotion et plus de recueillement, parce qu'on le servait d'un cœur pur et véritablement contrit ; les gens d'église n'étaient point dissipés : ils étaient attachés à leur office et à leurs fonctions ; les moines ne sortaient point de leur couvent pour courir parmi le monde, et s'y mêler de mille choses qui ne les regardent pas, surtout de mariages et de procès ; une seule abbaye suffisait à un abbé, et on aurait regardé celui qui en aurait eu plusieurs comme un homme qui aurait eu plusieurs femmes ; il n'était point permis à un évêque de quitter son église pour une autre ; ou si cela se faisait, on était forcé de le faire par le besoin qu'avait un diocèse d'un pasteur dont on avait déjà éprouvé la vigilance et la doctrine : il n'en est pas de même aujourd'hui, où l'on saute de l'un à l'autre uniquement, parce que celui qu'on prend est plus riche que celui qu'on quitte ; cela aurait été regardé comme

un homme qui aurait répudié une femme légitime à cause de sa pureté, pour s'attacher à une riche concubine, et vivre avec elle dans un adultère perpétuel.

CHAPITRE LVIII.

Des tristes et agréables choses que Parafaragaramus apprit au chevalier de la Manche.

NOTRE héros allait continuer son chemin et sa morale, s'il n'avait pas été interrompu par Parafaragaramus, qui parut sortir du mur à ses yeux et devant lui. Tous se levèrent à l'aspect de ce sage enchanteur, qui était toujours vêtu de blanc, et tenait pour lors à la main un autre livre que celui qu'il avait coutume de porter. Il s'approcha de don Quichotte avec un visage assez triste. J'ai beaucoup de choses à te dire, lui dit-il, dont quelques-unes te seront agréables, et les autres te chagrineront; mais ton courage te les doit faire prendre d'un visage égal. Je commencerai par ce qui te peut plaire, et la princesse Dulcinée m'aidera dans le reste. Voici un livre où toute la destinée est écrite; je viens de faire en sorte de l'avoir de Pluton, à qui le destin a bien voulu le prêter. Les souverains juges des enfers sont charmés de ce qu'il ne s'est présenté aucune accusation contre toi. Comme ils savent punir les crimes, ils savent aussi récompenser la vertu. Ils ne peuvent disposer de rien en ta

faveur que de ce qu'ils ont eux-mêmes en leur pouvoir. Ils te font présent de toutes les richesses que tu vois sur ce buffet, et te recommandent seulement d'en garder quelques pièces pour te ressouvenir d'eux, et de troquer le reste contre le premier qui te le demandera, tu ne perdras rien au change ; assure-moi donc que tu les reçois, afin que j'en sois sûr moi-même.

Je n'ai jamais été attaché au bien, lui dit don Quichotte, mais puisque cela m'est donné de si bonne part, je le reçois de bon cœur, et vous offre le tout pour reconnaissance de votre protection. Je t'en rends grâce, lui répondit Parafaragaramus, parce que j'en ai autant et plus qu'il ne m'en faut ; reçois ce qui t'est donné de la main des puissances infernales. Ils avaient résolu de te faire roi, mais tes mœurs sont trop simples pour gouverner des hommes aussi corrompus qu'ils le sont à présent ; reste dans le premier endroit où tu te trouveras sur terre, et ne pense qu'à te divertir, à te promener, et à te bien nourrir ; en un mot, vis dans un état tranquille, et abandonne pour toujours la chevalerie errante, parce qu'elle te serait désormais infructueuse et déshonorable, et que tu verrais ternir l'éclat de tes grandes actions en périssant mal. Tel est l'ordre du destin que voilà écrit dans mon livre.

Voilà ce que j'ai à te dire qui peut te plaire; le reste qui ne sera pas de ton goût doit t'être expliqué par la princesse du Toboso. Quoique tes grandes actions et tes glorieuses entreprises semblent te la devoir acquérir, elle ne peut cependant être à toi, pour les raisons qu'elle pourra t'en dire elle-même, afin que tu y ajoutes plus de foi.

A peine l'enchanteur eut achevé, que Dulcinée se jeta aux pieds du franc chevalier, qui la releva malgré les efforts qu'elle fit pour y rester. Parafaragaramus prit un siége le premier, et les obligea de s'asseoir. Seigneur chevalier, lui dit Alonza Lorenço, les yeux tout humides, je sais ce que je vous dois pour tous les pénibles et glorieux travaux que vous avez entrepris pour m'acquérir; je ne les méritais nullement, mais votre bon cœur a suppléé à mon peu de mérite; vous n'avez paru à mes yeux que comme j'ai paru aux vôtres: nous étions enchantés tous deux, vous pour moi, et moi pour vous. Plût à Dieu, poursuivit-elle, que je vous eusse parfaitement connu comme je vous connais à présent, je n'aurais jamais fait le vœu que les cruels traitemens du méchant Freston m'ont arraché. Ce traître prenait si juste le temps de l'absence du sage Parafaragaramus pour me déchirer, qu'il m'a cent fois traînée parmi les ronces et les

épines ; mon faible corps succombait sous ses coups, et n'attendant ma liberté que de Dieu, j'ai fait vœu, pour sortir de ma captivité et de l'enchantement qui me retenait, de me faire religieuse sitôt que je serais retournée au monde. Pardonnez-moi ce vœu, que le désespoir m'a fait faire ; je suis mille fois plus à plaindre que vous : vous ne perdez dans moi qu'une princesse malheureuse et infortunée, et je perds en vous la fleur de la chevalerie, le miroir de la vraie valeur, le prototype de la fidélité, et un parfait modèle de toutes les vertus.

A peine Dulcinée pùt-elle achever cette triste harangue, interrompue par tant de sanglots. Don Quichotte paraissait tout pensif ; mais Parafaragaramus le retira de ses rêveries en lui montrant son livre, et en le forçant à lire le décret du destin. Il le prit donc, et y lut qu'il était arrêté que cette princesse serait religieuse. Après quoi on lui montra le résultat du destin en cas qu'il n'y voulût pas consentir, et qui était conçu en ces termes : Et si le chevalier des Lions n'y consent pas, elle ne sera pourtant jamais à lui, parce qu'elle tombera morte à ses pieds devant le prêtre qui voudra les marier ; ainsi la vie et la mort de cette princesse seront entre ses mains. C'en est trop, dit-il en rendant le livre ; oui, belle princesse continua-t-il, c'en est trop, vous

êtes libre de vos actions, et je vous encourage moi-même à soutenir votre vœu ; je n'ai rien fait pour vous que ce que tout autre que moi aurait pu faire, et sans doute plus heureusement et plus promptement ; je ne prétends avoir acquis aucun droit sur vous, ou j'y renonce pour vous rendre toute à vous-même.

A cette parole la musique recommença à célébrer les louanges du chevalier des Lions, qui s'était vaincu lui-même. Après quoi Dulcinée lui promit d'aller le remercier sur terre partout où il serait, et notre héros lui promit de la conduire dans tel endroit qu'elle voudrait se retirer.

Sancho, plus qu'à demi-ivre, remercia l'enchanteur de lui avoir servi d'avocat en enfer, et le pria de lui dire aussi sa bonne aventure. Parafaragaramus s'en mit en colère, et lui demandant s'il le prenait pour un Bohême, lui dit : Ne sais-tu pas qu'il y a des choses à dire et d'autres à celer? Vois-tu que j'aie dit quelque chose à ton maître touchant l'avenir? et crois-tu que Pluton s'intéresse autant à un malheureux pécheur comme toi, qu'à un aussi honnête homme que lui? Tu sais bien ce qu'il t'en a coûté pour tes médisances, tes menteries et ton avarice; et ce qu'il en doit coûter à ta femme, que tu dois payer sitôt que tu la verras, sous peine d'être encore étrillé en chien renfermé; souviens-t'en

bien ; on a sans doute oublié exprès ta gloutonnerie, mais prends-y garde, tu t'en sentiras dans peu de temps, si tu ne songes à te réformer. La robe blanche que tu portes prouve que tu es sorti innocent de l'enfer : pense donc à te corriger, ou bien compte que la seconde punition sera plus rude que la première. Mais toi, poursuivit-il, qui prétends m'interroger, que feras-tu de ton argent? Je sais bien, lui dit Sancho, que les richesses sont dommageables aux uns et profitables aux autres, mais je n'en abuserai pas; je ne suis pas homme à prêter à usure; et il n'y a pas d'argent mieux employé qu'à un ange gardien ; dites-moi donc vous-même ce qu'il faut que j'en fasse. Voilà parler en honnête homme, lui répliqua Parafaragaramus; eh bien, remets tout entre les mains du curé de ton village, sans en parler à ta femme; il est homme d'honneur, et aura soin de marier ta fille, et de t'empêcher de jamais tomber en nécessité. Pardi, reprit Sancho tout rejoui, en se frappant de la main droite dans la gauche, tenez, nous aurions fait un pape, car nous sommes tous deux de même avis. Eh! non, non, ma mauricaude n'en saura rien; un secret n'est plus secret quand une femme le sait, et une femme ne sait le secret de son mari que pour le trahir : ce sont des importunes à demander, et des diables à rendre. Thé-

rèse n'en croquera que d'une dent; la bonne pièce a fait de l'autre comme des choux de son jardin; mais patience, à bon chat bon rat: découvre ton trésor aux voleurs et dors tranquillement si tu es une bête; à bon entendeur, salut; chacun est maître à son tour, et qu'elle ne m'échauffe pas les oreilles, car je redoublerais la dose, vous savez bien ce que je veux dire. Sancho aurait continué ses impertinences, si Parafaragaramus ne se fût retourné vers Balerme et son amant Durandar.

Rien ne s'oppose à votre mariage, leur dit-il, et vous serez mariés quand vous voudrez. Là-dessus ils se donnèrent la main, et la joie recommença de plus belle. Merlin et Parafaragaramus y prirent part; et comme on avait dessein de griser tout-à-fait Sancho, pour le mieux faire dormir, et d'endormir aussi don Quichotte, Merlin leur dit qu'avant de sortir de son palais, il fallait solenniser les noces des amans. Là-dessus il se mit le premier à table, et convia tous les autres d'en faire autant, en sorte que Sancho n'eut plus besoin que d'un lit. Pour son maître, comme il était extrêmement sobre, et qu'il ne buvait qu'en honnête homme, Dulcinée y perdit sa peine, et on fut obligé de mêler dans ce qu'il mangeait et dans son verre des compositions assoupissantes. Sitôt qu'on le vit bâiller, on parla d'aller se re-

poser. La princesse Dulcinée fut conduite dans la chambre qui lui était destinée ; et Balerme, Durandar, Montesinos, Merlin et Parafaragaramus conduisirent nos aventuriers dans celle qu'on leur avait préparée, et qui était d'une magnificence achevée, l'or et l'argent y brillant partout ; les glaces, qui en faisaient la tenture, rendaient la lumière qu'elles recevaient de deux lustres d'argent chargés de vingt-quatre bougies, dont la réflexion était si vive, qu'il était impossible d'y jeter les yeux sans être ébloui ; deux lits de brocart d'or avec leurs housses traînantes jusqu'à terre, garnies d'une grosse frange d'or à campanes, en faisaient l'ornement, et étaient accompagnées de deux fauteuils dorés, garnis comme les lits, et d'une table qui paraissait d'argent massif, qui tout ensemble faisaient à la vue un effet tout agréable. Ils croyaient être dans le palais enchanté de Circé ou d'Alcine, ne leur semblant pas vraisemblable qu'un enchanteur dût être si curieux dans ses meubles. Ils en admirèrent la beauté, et remettaient à leur réveil à l'examiner de plus près ; mais leur étonnement fut extrême lorsqu'à ce réveil ils se trouvèrent dans la même chambre où ils couchaient ordinairement.

Le désolé Sancho, malgré les douleurs qu'il ressentait dans tout son corps, crut que tout ce

qui lui était arrivé n'était qu'un rêve. Il chercha au plus vite son trésor, et ne le trouvant pas sur lui, c'est-à-dire sur son estomac, où il l'avait mis : Oh ! oui, s'écria-t-il, fiez-vous aux promesses des démons ! notre curé a raison de dire que ce sont des trompeurs ; Parafaragaramus ne vaut pas mieux que les autres ; autant fait celui qui tient le pied que celui qui écorche. Il se leva tout en jurant, mais il aurait bien voulu retenir ses paroles à la surprise agréable qu'il eut de voir au pied de son lit ses armes en bon état ; ses habits ordinaires, deux autres habits fort propres, sa robe blanche, et pardessus tout, un petit coffre d'ébène garni de lames d'argent, et la clef à la serrure. Il alla promptement l'ouvrir et trouvant ses deux bourses dedans, et tout son argent qu'il compta pièce à pièce, l'esprit acheva de lui en tourner de la joie qu'il en eut.

Ah, mon cher maître, cria-t-il en courant ouvrir les rideaux du lit à don Quichotte, *vivat !* le diable n'est pas toujours à la porte d'un pauvre homme : je ne me changerais pas pour l'archidiacre de Tolède ; j'ai mon pain gagné, au pis aller je n'aurai qu'à me faire moine, la pitance est assurée. Retournons à notre village, pierre remuée n'amasse point mousse ; je ne mériterai rien que le bât du plus grand âne de la Manche, si je ne me fais suivre comme un

barbet, à présent que j'ai le vent en poupe ; adieu, je m'en vais marier Sanchette, et trouver un gendre avec qui je ferai *gaudeamus*. Qu'y a-t-il donc de nouveau ? lui dit don Quichotte, qui n'avait encore rien vu, parce que les rideaux du pied de son lit étaient fermés, et cachaient les richesses qu'on lui avait données. Levez-vous, levez-vous promptement, lui dit Sancho. Vive Dieu ! vous êtes aussi riche que Crésus, et moi aussi à mon aise. Troussons nos bras jusqu'au coude, la huche est grande, et il y a suffisamment de la pâte pour faire des galettes et des miches ; on ne jouit de l'argent que lorsqu'on l'emploie ; nous n'avons qu'à vivre à gogo ; vie de cochon, courte et bonne : nous n'avons dans ce monde qu'aujourd'hui et demain, et le reste de notre vie ; l'habit ne fait pas le moine, ni la soutane l'habile homme ; trois pas sur le pavé en découvrent la sottise ; un âne chargé d'or est toujours un âne ; mais n'importe, chacun lui ouvre la porte, il est bien reçu partout, et trouve des parens où il n'en cherchait pas ; nul n'a honte de parens vicieux pourvu qu'ils soient riches : bref, tant y a que je veux m'en aller, car on pétrit de bon pain partout.

Pendant que Sancho s'épuisait en proverbes, son maître s'était levé, et vit toutes ces richesses sans aucune émotion. Je m'y étais bien at-

tendu, ami Sancho, lui dit-il, mais qu'est devenu l'illustre princesse Dulcinée du Toboso? ne l'ai-je retrouvée que pour la perdre! Astres ennemis, s'écria-t-il, fallait-il me montrer cette merveille pour me l'ôter sitôt! Il continua pendant une demi-heure toutes les imprécations qu'il avait lues dans ses romans, et cid Ruy Gomez dit qu'il les faisait de bon cœur, parce qu'il croyait avoir senti pour Alonza Lorenço une douceur de cœur et des émotions qui jusque-là lui avaient été inconnues.

Il est constant que cette femme était fort aimable, et l'art joint à la magnificence des habits ajoutant du lustre à la nature, il ne faut pas s'étonner si notre chevalier, qui n'avait jamais rien aimé, s'était trouvé sensible, surtout ayant le cœur préparé à l'amour par les sottises qu'il avait lues dans ses romans, et dont il avait encore la mémoire et la tête remplies.

Il pesta donc d'abord contre les astres et les destins; mais se ressouvenant qu'elle avait fait vœu d'être religieuse, et qu'il y avait consenti, il se calma aussitôt. Son écuyer l'obligea ensuite de faire la revue du présent qu'on lui avait fait, qu'il trouva d'une magnificence qui le surprit; aussi était-il effectivement très-riche et digne des Espagnols et des Français qui le faisaient en commun, et qui s'étaient cotisés pour

cela les uns aux autres. Les Français, cependant, qui n'avaient pas été fâchés de trouver une occasion de témoigner leur générosité, et de reconnaître en quelque façon les honnêtetés des Espagnols, y avaient contribué plus abondamment, sous prétexte de reconnaître les services que le héros de la Manche leur avait rendus, surtout le comte de Chirou, qui était puissamment riche, et qui avouait qu'il lui devait la vie, aussi bien que Valerio, Eugénie, et la duchesse de Medoc. Don Quichotte trouva dans sa revue trois habits complets et superbes, du linge très-beau et très-fin, une grande bourse dans laquelle il y avait cinq cents pistoles d'or, et pour plus de dix mille écus de vaisselle d'argent; mais il ne trouva point ses armes.

Quoiqu'il ne fût nullement taché d'avarice, il ne laissa pas d'avoir de la joie de se voir si riche en si peu de temps; mais il est certain que cette joie fut celle d'un honnête homme, c'est-à-dire qu'elle fut modérée. Il en était occupé, lorsque le duc de Medoc entra dans sa chambre, qui, contrefaisant l'étonné d'y voir toute cette vaisselle étendue, et d'en admirer la fabrique et l'art, demanda à notre héros si c'était à lui, et qui la lui avait apportée. Don Quichotte se contenta de lui dire que tout lui appartenait, et la lui offrit; il allait lui dire de quelle manière cela

lui avait été donné, lorsque le duc lui demanda s'il voulait troquer sa vaisselle contre son pesant d'argent monnoyé et le dixième de plus pour la façon. Don Quichotte, qui se souvenait de l'ordre qu'on lui avait donné, accepta l'offre sur-le-champ, et excepta seulement une paire de flambeaux de vermeil qu'il voulait, disait-il, garder par des raisons qu'il lui dirait. Le troc fut fait dans le moment, et quelque instance que lui pût faire le duc, il ne voulut jamais être présent aux pesées, et s'en rapporta à la bonne foi de ceux qui voulurent s'en mêler. Il voulut de plus obliger les officiers du duc de recevoir de lui quelques présens; mais comme ils avaient des ordres contraires, ils le remercièrent, et pour l'empêcher de les en presser davantage, le duc fut obligé de lui dire que le premier qui prendrait de lui la moindre chose, ne resterait pas une heure à son service.

Pendant qu'on avait fait le troc, don Quichotte avait été habillé par les officiers du duc qui leur en avait donné ordre, sans que notre héros s'y opposât, parce que, espérant que Dulcinée viendrait lui rendre visite, et qu'il était naturel de vouloir plaire à ce qu'on aime, il s'était laissé accommoder plus magnifiquement qu'il n'avait jamais été. Sancho lui-même, qui se comptait pour un gros seigneur, s'était mis

sur son propre, et commençant à se donner des airs de conséquence, il eut l'effronterie de dire aux gens du duc, en présence de leur maître, et en leur montrant les richesses de don Quichotte et les siennes : Tenez, messieurs, quand vous viendrez ici, faites comme dans un jardin, où il est permis d'avoir des yeux, mais point de mains. Le chevalier le regarda de travers à cette insolence; mais Sancho soutenant la gageure : Un bon aventurier en vaut deux, dit-il. Le duc qui ne voulait plus donner à notre héros aucun sujet de se fâcher, ne fit pas semblant de prendre garde à ce que Sancho disait, et l'ayant pris par la main il l'emmena dîner où tout le reste de la compagnie les attendait, et Sancho les suivit.

Ce fut là qu'ils furent questionnés sur ce qu'ils étaient devenus la veille et sur ce qui leur était arrivé. Don Quichotte le raconta sans en oublier la moindre circonstance, et Sancho le certifia par des preuves incontestables d'une manière à faire étouffer de rire. On feignit de ne pas croire que Dulcinée fût effectivement désenchantée, car, disait-on, elle serait déjà venue vous voir pour vous remercier. Ils allèrent après le dîner faire un tour dans les jardins du château, où, après avoir continué long-temps la même conversation, tout le monde s'éloigna insensible-

ment de don Quichotte, qui de sa part ne fut pas fâché d'aller seul entretenir ses rêveries environ une heure, après quoi les deux ducs, le comte Valerio et les deux Français, allèrent le trouver avec beaucoup d'empressement en apparence.

Ah! seigneur chevalier, lui dit le duc de Medoc en l'abordant, il vient d'arriver au château une dame qui paraît d'une qualité éminente, tant par sa personne que par son train, et qui est la plus belle créature que j'aie jamais vue. Elle n'a pas voulu dire qui elle est, mais elle a promis qu'on le saurait en votre présence, et elle vous demande avec beaucoup d'impatience. Je l'ai conduite dans l'appartement de la duchesse mon épouse, où madame d'Albuquerque et les autres dames lui tiennent compagnie et l'admirent. Don Quichotte, qui avait l'idée remplie de sa Dulcinée, ne douta pas un moment que ce fût elle, et suivit le duc et les autres, qui l'emmenaient comme en triomphe, en publiant la beauté de cette dame inconnue.

Sitôt qu'ils parurent, Dulcinée, car c'était en effet elle-même, alla au devant d'eux, et voulut encore se jeter aux pieds du tendre chevalier, qui l'en empêcha, et qui ne put voir la perte qu'il faisait d'une si belle personne sans répandre des larmes. Elle le remercia encore de

la liberté qu'il lui avait procurée, et le pria de trouver bon qu'elle allât accomplir son vœu. Le chevalier consentit à tout ce qu'elle voulut, et lui dit qu'il était prêt à la conduire partout où elle avait dessein d'aller. Non, seigneur, répondit-elle en faisant semblant de pleurer, les sentimens que j'ai pour vous ne cadrent point avec les vœux que je vais faire ; n'entretenons point une blessure que nous devons l'un et l'autre tâcher de fermer, notre séparation en est le seul moyen. Si je vous voyais plus long-temps, je ne ferais que me rendre malheureuse ; ainsi permettez-moi de prendre de vous un congé éternel : les chemins sont sûrs, et mon équipage est assez grand pour me garantir de toute mauvaise aventure ; gardez cette bague pour l'amour de moi, je vous la donne. En même temps elle lui présenta un fort beau diamant ; le chevalier le prit après quelque difficulté, en lui baisant la main et en mettant un genou à terre. Après cela, Dulcinée embrassa toutes les dames, et se couvrit le visage en passant devant don Quichotte comme pour lui cacher ses pleurs. Le duc de Medoc lui présenta la main et la conduisit jusqu'à son carrosse, d'où elle regarda encore le désolé chevalier, et lui défendit de la suivre. Il la vit partir dans son carrosse traîné par six chevaux, et plus de vingt cavaliers la

suivaient : c'étaient ceux qui avaient si bien fait les juges d'enfer, les enchanteurs et les démons, tous de la bande de Bracamont et de Ginez de Passamont, qui s'en retournaient fort bien récompensés du divertissement qu'ils s'étaient donné à eux-mêmes. Elle avait fort bien joué son personnage, et son mari, qui avait fait celui de Merlin, s'en était aussi bien acquitté.

laient se donner le plaisir de voir ensemble ce spectacle, et particulièrement la réception que Sancho ferait à sa femme, qu'on avait envoyé quérir avec sa fille. Le duc d'Albuquerque et Dorothée son épouse en parlèrent les premiers à table en soupant, et toute la compagnie y ayant applaudi, la duchesse de Medoc en prit occasion de faire connaître à la compagnie l'empressement où elle était de voir sa bonne amie Thérèse. Don Quichotte ne s'opposa point au dessein de la troupe; et Sancho, qui mourait d'envie de se faire voir luisant et brillant dans son village, s'offrit à les aller quérir lui-même. On s'y opposa, et on se contenta de l'obliger d'écrire à sa femme de venir et d'amener sa fille. Il fit, et encore quelque chose qu'on n'attendait pas de lui, et qui prouve ce que dit cid Hamet Benengely, que c'était un homme sans malice. Il donna à celui qui y allait vingt écus d'or, sans que personne en vît rien, et le pria de les donner à la ménagère pour s'habiller elle et Sancha. Peut-être que le bon homme ne voulait pas que tant de gens de conséquence les vissent mal mises comme elles étaient. Mais cid Ruy Gomez aime mieux croire charitablement que ce fut en bon père et en bon mari, plutôt que par vaine gloire. Quoi qu'il en soit, le duc, qui le dit tout haut après le départ du courrier, témoigna en

être bien content, et toute la compagnie, qui eut les mêmes sentimens, en fit des complimens à Sancho, qui ne se sentait pas de joie. Don Quichotte écrivit au curé pour tous après avoir écrit pour Sancho. On fit partir un exprès le soir même pour la famille de Sancho, car pour les autres ils étaient à Medoc depuis long-temps.

Après que nos aventuriers furent couchés, et lorsque Sancho allait éteindre la bougie, Parafaragaramus, qui s'était caché derrière le rideau du lit, se présenta tout d'un coup à ses yeux. Don Quichotte, dit-il à notre chevalier, je viens te rendre la dernière visite que tu recevras de moi de ta vie. Je viens de la part de Pluton te dire qu'il est fort satisfait que tu aies reçu son présent, et que tu en aies déjà fait le troc. Tous les honnêtes gens de l'enfer sont réjouis que tu aies consenti à laisser partir Dulcinée, et disent que c'est la plus glorieuse victoire que tu aies jamais remportée sur toi; persiste donc dans la résolution de te vaincre en cela, en ne songeant plus du tout à elle; ressouviens-toi des ordres du destin, d'abandonner pour toujours la chevalerie errante, et que c'est pour cela qu'au lieu de te rendre tes armes, on les a retènues dans le palais de Merlin; demeure où tu es jusqu'à ce que tu t'y ennuies, et pour lors retire-toi dans ton domestique auprès de ta famille et

de tes amis, sans changer dorénavant ton train de vie ; observe la tranquillité que je t'ai commandée, et le reste de ta vie tu seras heureux ; mais si tu en agis autrement, prépare-toi à mourir avec infamie, et à succomber au malheur qui te suivra partout. Balerme et Durandar, qui ont été mariés ce matin, n'ont pas pu te dire adieu, parce que je les ai tout d'un coup transportés chez eux avec Montesinos, comme je t'ai transporté ici. Merlin se recommande à toi ; la caverne de Montesinos est bouchée, et qui que ce soit n'y sera jamais enchanté. Le méchant Freston gémit sous le poids de ses chaînes dans les horreurs d'un supplice qui ne doit jamais finir. Voilà tout ce que j'avais à te dire, il ne me reste qu'à te recommander de ne le pas oublier.

Pour toi, incrédule Sancho, continua-t-il, s'adressant à lui, ton avarice te tiendra donc toujours ? tu as douté des ordres de l'enfer, tu nous as traités de traîtres et de trompeurs ; mais ce mépris ne sera pas sans punition, tu la sentiras lorsque tu y songeras le moins ; tu reverras ta femme en peu de temps : songe à t'acquitter des promesses que tu m'as faites sitôt que tu la verras, ou prépare-toi à redevenir un misérable paysan. Adieu, je vais aussi prendre congé d'Eugénie, dans la chambre de qui je veux entrer

par la porte, de crainte d'épouvanter Valerio, qui n'est point accoutumé à mes apparitions. En leur disant cet adieu, il ouvrit la porte de leur chambre, et sortit en leur défendant de le suivre et de faire aucun bruit. Nos aventuriers le laissèrent aller, et reposèrent tranquillement le reste de la nuit.

Le lendemain le courrier revint, et rapporta que ceux qu'il était allé quérir allaient arriver, excepté la fille et la femme de Sancho, qui ne viendraient que deux jours après, parce qu'elles étaient obligées d'aller auparavant à trois lieues de là. On se douta que c'était pour se faire habiller, comme en effet c'était la vérité. Il dit en particulier qu'il croyait qu'elles étaient devenues folles de joie, si elles ne l'étaient auparavant. Le curé et son neveu, la nièce de don Quichotte et les autres, furent reçus comme s'ils n'eussent fait que d'arriver, et ne trouvèrent rien d'extraordinaire dans la personne de notre héros qu'un grand fonds de tristesse, dont on se promit de le retirer avec le temps. Il les caressa néanmoins tous avec beaucoup de tendresse, et les reconnut parfaitement bien, dont ils tirèrent bon augure.

Sa nièce, qui n'avait appris qu'avec confusion les présens qu'on lui avait faits, parce qu'ils ne regardaient qu'elle, qui était son héritière, ne

laissa pas d'en être bien aise, en ce qu'ils lui donnèrent lieu d'espérer que cela lui ferait trouver un bon parti, ou plutôt attacherait plus fortement à elle un homme qui l'aimait et qu'elle ne haïssait pas. Cet homme était le neveu du curé, qui était venu la consoler du départ de don Quichotte, et dans les visites duquel elle avait trouvé beaucoup d'agrémens, comme aussi lui, avait pris beaucoup de plaisir à sa conversation. Elle était bien faite et d'un esprit fort doux et complaisant, ce qu'on doit principalement chercher dans une femme; et ils auraient été le fait l'un de l'autre s'ils avaient eu plus de bien. Il avait volontiers suivi le curé son oncle chez le duc de Medoc pour ne le point quitter, dans l'espérance que se faisant connaître à lui et au duc d'Albuquerque, ils lui faciliteraient l'obtention de ce qu'il sollicitait à la cour, surtout étant appuyé d'abondant du comte Valerio, sous lequel il avait servi. Il ne se trompa pas, car sitôt qu'il fut connu de ces messieurs, ils s'offrirent fort généreusement à lui rendre service. Il ne se cacha point d'eux dans les sentimens qu'il avait pour la nièce de don Quichotte, et qu'il n'avait point déguisés à son oncle le curé, lequel connaissant la vertu et le mérite de cette fille, ne s'y était point opposé. Ce bon prêtre s'était seulement contenté de lui représenter

que la médiocrité de sa fortune ne lui permettait pas de suivre tout-à-fait les mouvemens de son cœur; mais voyant l'augmentation qui était arrivée au bien de don Quichotte, il avait été le premier à lui dire qu'il ne pouvait mieux faire; de sorte que pour conclure, il ne manquait plus que le consentement de l'oncle, qui n'était pas difficile d'obtenir, et qu'on remit à lui demander lorsque sa santé serait un peu rétablie. En effet, il l'accorda de fort bonne grâce, et ce fut la dernière action de sa vie, comme nous le dirons en son lieu. Cependant le duc de Medoc avait reçu des nouvelles de Naples, qui lui apprirent que le marquis en était parti pour se rendre à Madrid, suivant les ordres de la cour. La duchesse, à qui son frère avait écrit, avait trouvé dans son paquet une lettre adressée à la marquise, qu'elle lui donna; et celle-ci, qui la reconnut pour être de son époux, la lut avec empressement. Elle y trouva la confirmation de son départ pour l'Espagne, avec bien des civilités et des remercîmens pour la duchesse de Medoc, des bons traitemens qu'il avait reçus du vice-roi son frère, depuis qu'elle avait eu la bonté de lui écrire en sa faveur, il chargeait son épouse d'en bien remercier cette dame, et de rester auprès d'elle jusqu'à ce qu'il lui fît savoir son arrivée à Barcelonne. Deux jours après le désen-

chantement de Dulcinée, elle en reçut une autre, par laquelle son époux lui donnait rendez-vous à Madrid. Elle se disposa donc à partir avec deux ducs espagnols et Valerio, qui y étaient appelés, et avec le comte du Chirou, qui ne voulait point quitter la belle provençale, sa parente. Sainville ne voulait pas non plus abandonner Sylvie, qui avait résolu de lui tenir compagnie, et toute cette belle troupe fixa son départ à quatre jours de là, n'étant pas dans la nécessité de faire une plus grande diligence. Dans la bonne volonté où ils se trouvaient tous pour notre héros, ils s'étaient préparés d'éloigner Sancho de lui, sitôt qu'ils auraient vu la réception que celui-ci aurait faite à sa femme. Ils cherchaient les moyens de le faire partir de son bon gré, afin d'ôter de devant les yeux du pauvre gentilhomme tout ce qui pouvait entretenir ou réveiller ses visions sur le fait de la chevalerie errante; ils étaient même résolus d'emmener avec eux son écuyer à Madrid, tant pour s'en divertir que pour ne pas le laisser auprès de son maître, à la santé de qui chacun tâchait de contribuer, mais le destin en ordonna autrement, comme on le verra bientôt.

Altisidore parut aux yeux de Sancho avec une confusion fort bien étudiée. Sitôt qu'il la vit, il se ressouvint des coups de fouet qu'il avait re-

çus, et du bain où il avait passé la nuit, et il ne la put regarder qu'avec horreur ; il ne lui dit pourtant rien de désobligeant ; mais quand il vit qu'elle recommençait ses poursuites, et qu'elle lui proposa un autre rendez-vous, il perdit toute patience et ne garda plus de mesure. *Ab renuntio, ab renuntio, vade Satanas*, dit-il, arrière de moi, tison d'enfer ; chat échaudé craint l'eau froide ; à quelque chose malheur est bon ; le dé en est jeté, et si vous voulez vivre long-temps, il faut que vous soyez plus saine de corps que vous n'êtes de la conscience ; je tomberais encore de la poële au feu ! je ne suis pas d'humeur à vous flatter ; tirez, tirez pays, et que je ne vous voie jamais. Quoi ! traître, lui dit-elle avec colère, après m'avoir presque deshonorée tu me planteras là pour reverdir ? il faut que je t'arrache les yeux, et ce qui te reste de barbe, malotru de paysan, et gredin revêtu que tu es. Courage, courage, repartit Sancho, injures de coureuse sont des bénédictions. Comment, veillaque, répliqua-t-elle, tu m'appelles coureuse ! je n'ai jamais couru que pour toi, et en vérité je suis entière et nette comme un beau petit denier ; viens, mon cœur, continua-t-elle en faisant semblant de s'apaiser et de pleurer, je te donnerai un habit tout neuf. Eh, non, non, j'ai été trop bien étrillé en enfer, j'aime mieux porter ma peau

sur mon col en paradis comme saint Barthélemi, que d'aller en enfer bien chaussé et bien vêtu. Tenez, ajouta-t-il, mademoiselle, vos douceurs et vos injures n'avanceront pas d'un clou, c'est frotter un caillou de beurre. Eh bien, dit-elle, si tu es si scrupuleux, épouse-moi : quand tu seras marié avec moi, tu seras bourgeois jusqu'aux oreilles, et marguillier prédestiné ; c'est une savonnette à vilain, il ne te manque que cela pour être honnête homme. Pardi oui, répondit Sancho, je tomberais bien de fièvre en chaud mal! mort de ma vie, je n'ai qu'une femme qui m'a fait fort enrager ; ce serait bien le diable si j'en avais deux. Non, tout ce que vous pouvez dire, c'est de la pluie de la Saint-Jean qui n'apporte pas un denier de profit. Que je suis malheureuse ! dit Altisidore en feignant de pleurer, j'ai sauté du maître au valet, j'ai bien changé mon cheval borgne contre un aveugle. Tu m'avais offert ton service, et tu t'en dédis ! continua-t-elle avec fureur. Jour de Dieu ! il faut que je t'étrangle ; et en même temps elle lui sauta au collet, et déchira toute sa belle fraise.

Des gens du logis arrivèrent dans le moment, qui empêchèrent Sancho de la rosser ; les dames parurent aussi, et demandèrent d'où venait un si grand bruit. Altisidore voulut répondre, mais la duchesse lui imposa silence. Bien ou mal il

faut s'en taire, dit-elle en s'en allant; où la force commande, justice n'a point de loi. Eh oui, ma foi, de la justice! dit Sancho en colère. Qu'est-ce que c'est donc que vous avez eu à démêler ensemble? lui demanda la duchesse. Pardi, madame, ne le voyez-vous pas bien? elle est éveillée comme une potée de souris, et croit qu'il n'y a qu'à se baisser et à en prendre. Je l'ai envoyée filer, et à cause de cela elle jette foudres à poignée et écume comme un lion. Elle m'a une fois refusé, je l'ai refusée à mon tour, et n'est-il pas juste que qui peut et ne veut pas, veuille après et ne puisse pas? Jarni, continua-t-il, vous ne devriez pas souffrir chez vous une créature si perdue, et capable de corrompre jusqu'au dernier marmiton! Je la mettrai dehors, dit la duchesse. C'est bien fait, répliqua Sancho, mais retenez-lui sur ses gages la valeur de ma fraise. La duchesse lui promit, et chacun s'en alla en éclatant de rire.

Le curé, qui avait eu sa part de la comédie, ne pouvait s'empêcher de rire. Il emmena Sancho dans la chambre de notre héros, à qui le bon écuyer fit le récit de ce qui venait de lui arriver. Don Quichotte le loua de sa continence, et l'exhorta à persévérer. Je n'aurai pas grand' peine, lui répliqua Sancho : filles et femmes qui s'offrent, perdent tout leur prix; mais, mon-

sieur, c'est une diable d'affaire que l'amour dans le cœur d'une fille, il n'est qu'en dira-t-on qui tienne. Voyez la belle proposition! que je l'épouse, dit-elle; pardi bon, comme si je n'avais pas déjà trop d'une femme! O ma foi, si j'avais le bonheur de devenir veuf, diable emporte si je ne laissais toutes les femmes pour ce qu'elles sont. On peut faire une fois la folie de se marier, mais c'est sottise de la faire une seconde; et puis encore avec qui? avec Altisidore, qui a sauté de vous à moi, et qui pourrait bien sauter de moi à un autre. Non, non, ajouta-t-il en fureur, je n'ai que faire d'elle, et elle me payera ma fraise, ou bien nous serons deux. Madame la duchesse a promis de vous la faire payer, lui dit le curé, vous pouvez vous fier à sa parole. Je le sais bien, dit Sancho, mais on ne court pas après son éteuf, quand on le tient à la main. Elle exécutera sa promesse, lui repartit le curé. Dieu le veuille, répliqua Sancho. Pour moi, puisque vous êtes ici, je vais en exécuter une. Tenez, monsieur le curé, poursuivit-il, nous sommes riches, monseigneur don Quichotte et moi, avec cette différence que ses richesses viennent de l'enfer, et ne lui ont presque rien coûté, et que les miennes me coûtent bonne..... Dieu vous sauve de la main des diables, monsieur le curé, je sais ce qu'en vaut

l'aune; mais n'importe, le mal passé réjouit quand on en a tiré du profit. Voici le mien, ajouta-t-il en apportant son trésor et en le donnant au curé, les écus sont beaux et de bon or, et non pas des feuilles de chêne, comme on dit que le diable en donne. Il n'y a que celui qui gagne de l'argent, qui sache ce qu'il coûte à gagner, et qui l'épargne; et le sage enchanteur m'a conseillé de ne le pas donner à ma femme, qui est une boute-tout-cuire; vraiment si elle l'avait, elle en ferait passer la moitié par la vallée d'entonne; mais moi je prétends m'en servir à marier ma fille, et à vivre en paix et aise, et à ne rien faire, comme le seigneur de notre village. Tenez, monsieur le curé, prenez-le, et ne lui donnez que quand il en sera temps; je ne vous en demanderai que pour boire de temps en temps chopinette avec mes amis, car pour chez moi j'aurai du vin en cave; taillez, rognez, tout ce que vous ferez sera bien fait; pourvu que Sanchette soit mariée, et que je ne manque de rien, je ne me soucie pas du reste. Le curé prit cet argent, et se contenta de dire qu'il n'en donnerait pas un sou à personne, sans son consentement. Après cela, il emmena don Quichotte promener dans le jardin, tant pour pouvoir l'entretenir en particulier, et voir dans quelle situation était son esprit, que parce qu'il

ne voulait pas être présent au spectacle qui se préparait, et qu'il n'était pas à propos non plus que don Quichotte en vît ni entendît rien.

C'était Thérèse qui arrivait, à ce qu'on venait d'apprendre par celui qu'on avait mis en sentinelle sur le chemin. Toute la compagnie, et surtout la duchesse, était fort aise de parler à elle, avant que Sancho la vît, et qu'il eût un peu de vin dans la tête. Le curé avait emmené don Quichotte, comme nous avons dit; l'officier, qui avait ordre de bien faire boire Sancho, l'avait séparé d'avec eux, et l'avait emmené dans son office pour déjeûner, et là il lui avait fait répéter tout ce qui lui était arrivé en enfer; et, sous prétexte du grand secret que méritait une relation de si grande conséquence, il l'avait fait consentir à sortir du château, et à emporter de quoi déjeûner sur l'herbe, à l'entrée de la forêt. Nous les y laisserons pour voir ce que fit Thérèse à son arrivée.

Sitôt que la duchesse la vit, elle la reçut fort honnêtement, et celle-ci, en entrant dans la salle, fit une révérence à la paysanne. Sa fille voulut lui remontrer qu'elle ne s'y prenait pas bien. Chaque pays, chaque guise, ma mère, lui dit-elle. Tais-toi, sotte, lui dit la mère, ce n'est pas à toi à me montrer à marcher droit. Eh bien, madame, me voilà venue, dit-elle à la

duchesse ; je vous aurais apporté un présent si le gland avait été mûr, mais la saison n'est pas assez avancée ; car à tous seigneurs tous honneurs. Je vous en rends grâces, répondit la duchesse en riant ; monsieur le duc vous a envoyé chercher, poursuivit-elle, pour participer à la fortune du seigneur Sancho, qui est à présent fort riche ; vivez-vous bien ensemble ? O madame, répondit Thérèse, nous avons toujours bien vécu, quoiqu'avec beaucoup de peine, car on ne gagne guère ; nous n'avons pourtant pas demandé l'aumône ; mais vingt-quatre heures font un jour, trente jours font un mois, et douze mois font un an ; et, depuis que nous sommes mariés, chaque saint amène sa fête, c'est-à-dire que nous avons trouvé de quoi nous nourrir jour par jour, et que nous ne sommes morts ni de faim ni de soif ; nous n'avons pas mangé de bons morceaux, mais un morceau de pain bis nourrit aussi bien que du pain blanc, et on dort aussi bien sur une gerbe de paille, quand on a sommeil, que dans un bon lit. Cela est bien, lui dit la duchesse ; mais votre mari est-il honnête homme, et vous traite-t-il bien ? Hélas, madame, répondit Thérèse, il est bon comme le bon pain : il n'a ni os ni arète. On dit pourtant que vous querellez souvent ensemble, et que vous êtes un peu têtue ? Eh, mais, dit Thérèse embarrassée, pardi,

si on ne querellait quelquefois, on n'aurait rien à se dire, et le ménage serait trop uni; et puis, au fond, chacun a sa tête aussi bien comme une épingle en a une. N'est-il pas un peu ivrogne, demanda la duchesse, et vous, ne buvez-vous pas un peu? En bonne foi, madame, dit Thérèse, vous êtes bien instruite : oui, il aime à boire, et moi aussi un peu, mais j'y suis forcée, car, lorsqu'il revient au logis, le ventre bien plein et les dents mêlées, nous ne nous entendrions pas l'un l'autre, si j'étais à jeûn. Mais ne vous bat-il pas quelquefois? Jour de Dieu, madame, répondit Thérèse, nous sommes deux, et quand il a une fois commencé, je tâche d'achever, et cela dérange un peu notre ménage, car nous cassons tout, en nous le jetant à la tête; mais ne sautons point de la messe au sermon, suivons notre pointe : vous m'avez dit qu'il est riche, à la bonne heure, mais dites-moi donc aussi où il est, afin que j'aille l'embrasser. Vous le verrez bientôt, répondit la duchesse; cependant j'ai à vous dire qu'il veut marier sa fille. Ah, ma mère! reprit aussitôt la fille, me voilà comtesse; n'allez rien dire du moins qui me fasse tort. Tais-toi, sotte, encore une fois, lui dit sa mère; ne sais-je pas bien qu'il ne faut parler de rien? Il se trouve ici un fort bon parti, continua la duchesse, sans faire semblant

d'avoir pris garde à ce que la mère et la fille s'étaient dit, mais on dit que votre fille a une amourette, et qu'un certain homme ou garçon, nommé..... Non, non, madame, interrompit la mère; jour de Dieu! Nicolas a sauté par la fenêtre, avant le jour, aussitôt qu'il m'a entendue, et personne n'en peut parler, puisque personne ne l'a vu, et que Sanchette couche à mes côtés. On le sait pourtant, comme vous voyez, dit la duchesse d'Albuquerque. Oh bien, madame, répondit la fille en colère, qu'on le sache ou qu'on ne le sache pas, je n'y ai fait aucun mal; honni soit qui mal y pense; bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée : il était entré chez nous sans que nous le sussions, et dans le fond, bonne conscience se moque de la médisance, s'il n'y a de la rime, il y a de la raison. Je le crois, dit la duchesse, vous me paraissez trop sage pour faire entrer votre amant dans votre chambre, mais vous ne sauriez empêcher le monde de parler. Tenez, madame, lui dit Sancha, Nicolas est un animal qui y va tout à la bonne foi comme un âne qui pète : il est maigre comme un pic et court comme un daim; il va me chercher de l'eau à la fontaine pour laver mon linge, et à cause de cela on en dit du mal dans le village. Un aveugle veut voir clair dans les affaires d'autrui, reprit la mère; c'est

la grosse Marie qui fait courir tous ces bruits-là, à cause qu'il ne lui fait plus les doux yeux, et qu'il ne va plus dormir dans sa grange : merci de ma vie, je les ai une fois surpris tous deux; tiens, Sanchette, je te tordrais le cou si je te voyais de même. Eh, ma mère, reprit la fille, laissez-la parler; ne savez-vous pas bien que les envieux meurent, et non l'envie? mais tenez que si je trouve un monsieur qui me fasse madame, vous verrez si je ne plante pas là Nicolas comme une borne, et si je me soucie plus de lui que des neiges de l'année passée!

Cette conversation, qui plaisait infiniment à tous les auditeurs, fut assez longue pour donner le temps à Sancho de boire autant qu'il lui en fallait pour se mettre dans l'état où on le voulait. Nous l'avons laissé avec l'officier qui avait fait le personnage de Parafaragaramus, à qui il contait tout ce qui lui était arrivé en enfer, dans le palais de Merlin et dans la caverne de Montesinos; cet officier contrefit si bien l'étonné, que tout autre que Sancho en aurait été la dupe. Il lui disait que s'il était à sa place, il exécuterait au plus tôt les ordres de Pluton, qu'il remettrait tout l'argent entre les mains du curé, comme il l'avait promis, et qu'au lieu de six coups de bâton à sa mauricaude, il lui en donnerait plus de vingt, afin de n'avoir plus

rien à se reprocher sur cet article, et de peur que les démons ne le fissent encore payer pour elle. J'y suis bien résolu, disait Sancho, et si je ne me trompe au compte, ce ne sera que sur le plus, car pour le moins j'y mettrai bon ordre.

Ils en étaient là, lorsque la compagnie, qui n'avait pas jugé à propos que la première scène d'entre Sancho et sa femme se passât dans le château, obligèrent insensiblement Thérèse à l'aller chercher, et le firent avertir qu'elle était arrivée. Elle courut au plus vite avec sa fille du côté de la forêt où on lui avait dit qu'il était. Les Espagnols, la duchesse et les autres dames, se mirent avec les Français aux fenêtres, pour se donner le plaisir de l'entrevue. Sancho ayant appris qu'elle venait au-devant de lui, coupa une branche d'arbre, et s'en fit un bâton de grosseur raisonnable, et puis il alla au-devant d'elle; et comme on compassait leurs démarches, ils se trouvèrent face à face en dehors du château, à l'entrée du pont-levis, et à la vue de tous les spectateurs.

Thérèse voulut embrasser son mari, qui pour première honnêteté lui déchargea sur les épaules un coup de bâton si furieux, qu'il la jeta les quatre fers en l'air, et redoubla en comptant deux, trois, quatre.... Thérèse qui n'avait pas accoutumé d'être si bien régalée, et qui ne s'é-

tait nullement attendue à ces caresses, se releva en fureur, se jeta au visage de son mari, qu'elle égratigna de son mieux. Sanchette, que l'étonnement avait rendue immobile, reprit ses esprits et se jeta bravement entre les combattans : toutes deux seraient venues à bout de Sancho s'il s'était laissé prendre au corps ; mais en faisant tourner son bâton comme un bâton à deux bouts, et en reculant, il les empêchait de le joindre ; il donna encore un bon coup à sa Thérèse, en criant cinq, et disant : Ne dis mot, femme, il n'en faut plus qu'un. Bien loin de se taire, la mère et la fille commencèrent à lui chanter goguette, et à lui reprocher tous ses péchés, et ramassant des pierres, lui en envoyèrent une grêle.

Les gens du château, qui n'en pouvaient plus de rire, vinrent enfin les séparer ; mais les parties étaient trop échauffées, et Sancho, qui était tout en sang, s'était mis en colère tout de bon ; mais ayant trouvé le moyen de donner encore à Thérèse un coup en traître, il s'apaisa, et se mit à crier : C'est à ce coup-là, ma Thérèse, qu'il faut nous réconcilier et demeurer bons amis, car voilà qui est fait. Les ducs, les comtes et les dames, arrivèrent en ce moment, et la duchesse d'Albuquerque remontrant à Sancho qu'il était indigne d'un chevalier de battre sa femme,

que cela était infâme à un honnête homme, et qu'à peine le pardonnerait-on à un crocheteur, et que monsieur le duc était en droit de s'en offenser, cela s'étant passé dans son château et à ses yeux; celui-ci lui répondit qu'il n'avait fait que ce qui lui avait été commandé par les juges d'enfer, et par le sage Parafaragaramus, et de plus qu'entre le bois et l'écorce il n'y faut pas mettre le doigt.

Thérèse était cependant dans une colère épouvantable, et voulait avoir sa revanche; mais la duchesse de Medoc la prit, et lui conta le sujet du traitement que son mari lui avait fait. Bon, bon, dit-elle, railleries de grands seigneurs, qui ne plaisent qu'à ceux qui les font; jour de Dieu, je ne veux pas être battue, ou je veux me défendre. Tout en parlant ils étaient entrés au château, et pour faire leur paix, on les fit entrer dans la salle où le couvert était mis. Malheureusement la gouvernante de don Quichotte s'y trouva, soit que le hasard l'y eût conduite, ou que par un coup de malice les Espagnols et les Français, qui savaient qu'elle haïssait Sancho, l'y eussent introduite. Quoi qu'il en soit, elle s'y trouva, et le traita Dieu sait comment. Celui-ci lui rendit son échange le mieux qu'il put; et elle, offensée et piquée au vif, voulut lui donner par la tête d'un pot qu'elle tenait; mais lui

se reculant, tomba à la renverse, et sa femme se servit de ce temps-là pour se venger : il y avait sur un siége un jeune chat qui jouait sans prendre part à la querelle ; Thérèse le prit par les pieds de derrière, et brisa de la tête le visage de son mari : comme il est naturel à tout animal de vouloir se retenir à quelque chose, et surtout à un chat, celui-ci étendit ses griffes, et les appliqua sur le visage de Sancho, d'une manière qu'il le mit tout en sang. La douleur qu'il en sentit acheva de le mettre tout de bon en colère : il se jeta sur sa femme de bonne guerre, et la rossa tant qu'il put et qu'on lui en donna le temps.

Les spectateurs riaient à n'en pouvoir plus. Les hommes suivirent Sancho, en lui parlant toujours, sans qu'il pût répondre à personne, tant il était outré. Enfin la duchesse de Medoc arriva, qui lui fit un beau sermon, et lui dit qu'il ne devait se prendre qu'à lui-même de ce qui lui était arrivé. Oui, madame, lui répondit-il, vous avez raison ; mais vous savez pourquoi je l'ai fait, et avec tous vos beaux discours, les hommes seraient heureux s'ils ressemblaient aux linottes, dont il n'y a que le mâle qui chante ; car franchement vous me faites enrager en me traitant avec vos raisonnemens comme si j'avais tort ; ma femme est un diable, comme vous

voyez bien : je l'ai battue, n'ai-je pas bien fait? avec les gens sans raison n'est-il pas juste qu'un bâton tienne lieu de rhétorique? cette créature, qui aura sa part de l'argent, ne devrait-elle pas aussi prendre sa part de la peine que j'ai eue à le gagner? cependant elle jure comme un diable dans un bénitier, et fait la moue d'un pied de long et de deux de large.

D'un autre côté, Thérèse se faisait tenir à quatre, et vomissait feu et flammes, et disait entre autres choses, que puisqu'on la traitait si mal, elle voulait s'en retourner dans le moment. Hé bien, va-t'en, lui dit Sancho, qui était retourné sur ses pas, diable emporte si je cours après toi; celui-là est un fou qui court après sa femme quand elle veut s'en aller. Eh mais, ami Sancho, lui dit la duchesse, que tout ce tintamarre divertissait extrêmement, il ne faut pas renvoyer votre femme, car vous savez bien vous-même qu'une femme est un mal nécessaire. Je ne le sais que trop, reprit-il en colère, et pour mon malheur, cela tient comme glu; et puis voilà madame la gouvernante qui vient mêler son museau où elle n'a que faire; n'est-ce pas assez que ma femme me fasse enrager, sans que les autres qui ne me sont de rien, viennent encore à la charge? mardi, poursuivit-il, votre château m'a toujours porté guignon; j'y ai reçu

plus de taloches et de horions en un jour, que je n'en ai reçu ailleurs en un an ; gardez Thérèse si vous voulez, je vous la donne, puisque le diable n'en veut point, et si je ne vous demande rien de retour ; pour moi je m'en vais, on cuit de bon pain partout, et l'herbe sera bien courte si je ne trouve à paître. En disant cela il se retira promptement dans sa chambre, où s'étant armé, il descendit à l'écurie, accommoda lui-même son cheval, et sortit dans la résolution de prendre le premier écuyer qu'il trouverait, et de revenir quérir Flanquine, son bagage et de l'argent. Il rencontra don Quichotte et le curé, qui lui demandèrent où il allait. Pardi, leur dit-il, je m'en vais chercher les aventures ; je n'ai point d'argent, mais n'impore, quitte pour jeûner, et je ne serai pas longtemps ; le point d'hôte est un point de misère, la bouche donne et le cœur refuse ; il semble que tous les diables soient déguisés en femmes pour me faire enrager dans ce maudit château-là. En même temps, sans attendre leur réponse, il se mit à piquer des deux, quoiqu'ils le rappelassent.

CHAPITRE LX.

De l'aventure qui arriva au malheureux Sancho, peu de temps après qu'il fut hors de chez le duc de Medoc, et de plusieurs autres choses qui ne sont pas de grande importance.

Il n'alla pas fort loin sans trouver plus qu'il ne cherchait : le hasard voulut qu'à l'entrée d'une petite ville, à une lieue de là, il rencontra un enterrement; il demanda ce que c'était, et on lui répondit que c'était une femme qu'on allait enterrer dans le cimetière à cent pas de là, et on lui montra le mari qui accompagnait le corps. Sancho, qui était encore animé de colère contre Thérèse, ne fut pas maître de lui : Il est bienheureux celui-là! s'écria-t-il, plût à Dieu que je fusse à sa place! A peine eut-il lâché la parole, que le mari, qui paraissait fort affligé, redoubla ses larmes, et poussa des soupirs à toucher les cœurs les plus insensibles. Sancho, trop pitoyable, crut devoir le consoler : il s'approche de lui, et ne consultant que la raison : Il faut, lui dit-il, que vous soyez fou pour pleurer comme vous faites; il semble que vous ayez perdu père et mère et toute votre pos-

térité, jusqu'à la vingtième génération : quoi! faut-il tant se désoler pour une femme? pardi, pour une de morte mille retrouvées ; allez, allez, la perte n'est pas grande, je voudrais bien qu'il m'en fût arrivé autant ; ma foi j'enterrerais la mienne en chantant plus haut que les gens d'église quand ils enterrent un trésorier ; Dieu vous a ôté la vôtre, c'est une grâce qu'il vous a faite, et qu'il ne fait pas à mille honnêtes gens qui la lui demandent tous les jours ; vous devez l'en remercier, plutôt que de la porter en terre avec tant de chagrin : vous mériteriez pour votre pénitence qu'elle ressuscitât, et vous fît enrager comme ma mauricaude.

Des gens d'un esprit tranquille auraient regardé Sancho comme un fou ; mais ceux qui l'écoutaient étaient trop abîmés dans leur tristesse pour songer à plaisanter : un des parens de la défunte, entre autres, s'approcha de l'indiscret consolateur, et lui porta un coup de poing dans le ventre, dont il se fit à lui-même plus de mal qu'à Sancho, parce qu'il avait frappé sur le corselet dont le chevalier était armé. Il s'en aperçut bien, et voulut recourir à une autre arme, mais Sancho ne lui en donna pas le temps, et poussant son cheval sur l'agresseur, le lui fit passer sur le corps, après l'avoir blessé et terrassé d'un coup de lance. Alors les autres as-

sistans s'armèrent de ce qu'ils purent trouver : les uns se saisirent des chandeliers, les autres des flambeaux, les autres prirent les bâtons qui servaient à porter le cercueil, et tous tombant en même temps sur le misérable chevalier, lui firent bientôt vider les arçons, et se mirent à travailler sur lui comme à l'envi l'un de l'autre ; de manière qu'ils l'auraient bientôt expédié, si les gens que le duc avait envoyés après lui ne fussent arrivés assez à temps pour lui sauver la vie. Ils se firent connaître, et arrêtèrent la grêle de coups qui tombaient dru et menu sur l'infortuné Sancho. Ils le portèrent au château si moulu de coups, qu'il ne pouvait remuer ni pieds ni pattes ; il jetait le sang de tous côtés, et avait la tête fracassée en plusieurs endroits ; de sorte que les chirurgiens qui le visitèrent, dirent d'abord que sa vie était en danger. La fièvre chaude dont il fut bientôt attaqué lui faisait dire mille impertinences dont on ne pouvait s'empêcher de rire, quelque pitié qu'on eût d'ailleurs de l'état où il était. Il disait, en parlant des femmes, car il retombait toujours sur leur article : Mardi, ces créatures m'ont toujours porté guignon ; celles qui sont en vie m'ont fait enrager, m'ont battu et m'ont fait battre, et celles qui sont mortes me fort assommer. Je ne m'étonne pas si je n'en ai point vu en enfer,

les diables ont trop d'esprit pour en souffrir parmi eux; ils les tiennent éloignées, et ma foi ils ont raison, car elles ne sont bonnes qu'à..... Dieu m'entend bien.

Sitôt que Thérèse vint à paraître devant ses yeux : Ote-toi de là, lui dit-il, et me laisse en repos. Eh! mon pauvre mari, lui répondit-elle, je vous demande pardon, mourez en paix. Tu n'as donc qu'à t'en aller, lui repartit Sancho, car une femme et la paix, c'est le feu et l'eau. Quand je serai dans l'autre monde, je ferai amitié avec quelque démon, que je prierai de te venir emporter, et puis je te verrai de bon cœur; jusque-là, serviteur aux orgues.

On lui retrancha l'usage du vin, et on ne lui donnait que de la tisane, breuvage qui n'était point de son goût. On eut tant de soin de lui, que ses blessures, quoique dangereuses, furent bientôt guéries. Comme les chirurgiens, le voyant hors d'affaire, lui permirent l'usage du vin pour hâter son rétablissement, il demandait incessamment à boire, et trompant sa garde, qui n'osait en cela acquiescer à ses volontés, crainte d'une rechute plus dangereuse que la maladie, lorsqu'il pouvait s'emparer d'une bouteille de vin, il la suçait jusqu'à la dernière goutte.

Sancho avait repris toutes ses forces lorsque les ducs de Medoc et d'Albuquerque, le comte

de la Ribeyra, la marquise, la belle la Bastide, le comte du Chirou, Sainville et Sylvie partirent pour Madrid; le curé et son neveu, le bachelier Samson Carrasco, le barbier, la nièce et la gouvernante de don Quichotte, s'en retournèrent au Toboso. Il ne resta au château que les duchesses de Medoc et d'Albuquerque, la comtesse Eugénie et les deux chevaliers; Thérèse et sa fille y demeurèrent aussi, parce que les dames les voulurent retenir pour s'en divertir. Ces deux paysannes n'avaient jamais été si aises qu'elles l'étaient de se voir bien nourries et bien entretenues; elles commençaient à se croire des gens de conséquence, et la duchesse ne trouvait pas un plus grand plaisir que celui de les faire jaser. Elle dit à Thérèse qu'elle voulait marier sa fille avec le fils de son défunt fermier. Est-il riche, madame? demanda Thérèse, car quand une femme apporte de quoi dîner, il est juste que le mari apporte de quoi souper. Outre cela, sait-il gagner sa vie? il vaut mieux un gendre pauvre qui sache parler, qu'un riche qui ne sache qu'avaler. Il faut encore qu'il soit bon ménager : celui qui dépense prudemment ne fait point de mauvaise emplette; mais ceux qui achètent ce dont ils n'ont que faire, sont souvent obligés de vendre ce dont ils ont besoin. Quand on vend pour vivre,

on ne mange pas de bon cœur, et le rire et la faim ne sont pas bien ensemble. La duchesse, après l'avoir assurée que le mari qu'on destinait à sa fille était tel qu'il le fallait, le lui fit voir, et elle en fut contente; mais elle dit qu'il fallait que Sanchette le fût aussi, puisque c'était pour elle. On fit venir la petite fille. Écoute, Sanchette, lui dit sa mère en présence de toute la compagnie, madame la duchesse veut te marier avec ce jeune homme-là; si c'était moi, j'aurais bientôt dit oui; mais c'est pour toi, fais comme tu voudras; au moins si dans la suite il te frotte un peu l'échine, ne me viens pas étourdir les oreilles, car je ne te force pas: si tu dis oui, à la bonne heure; si tu dis non, tant pis pour toi; il a la mine de ne pas manquer de femmes. Sanchette, qui ne savait que répondre, demeura confuse. La duchesse de Medoc, voyant son embarras, dit à sa mère qu'il ne fallait pas la presser, et qu'il était juste de donner aux parties le temps de se connaître. Cependant ce mariage ne tarda guère à s'achever, et peu de temps après, Thérèse, son gendre et Sanchette, s'en retournèrent au Toboso.

CHAPITRE LXI.

Comment don Quichotte et Sancho sortirent du château pour s'en retourner chez eux ; de ce qui leur arriva sur la route. Mort de don Quichotte, et ce qui s'ensuivit.

Le chevalier Sancho, parfaitement rétabli, continuait à divertir les dames par ses saillies et ses proverbes. Pour don Quichotte, quelques égards que tout le monde eût pour lui dans le château, il ne pouvait sortir de la profonde mélancolie que lui causait la perte de sa princesse ; la défense que Parafaragaramus lui avait faite de chercher de nouvelles aventures, avait aussi quelque part à sa tristesse. Il était dans cette disposition, lorsqu'un matin Sancho, à la sortie de l'office, où le maître-d'hôtel l'avait bien régalé, vint le trouver dans sa chambre avec sa gaie humeur, et lui dit en entrant : Bonjour, seigneur don Quichotte, je viens de mettre fin à une aventure qui m'a bien fait du plaisir ; et ce qui m'en plaît davantage, c'est que je n'ai pas besoin de charpie. Le chevalier de la Manche, à ces paroles, sortit de la profonde rêverie où il était, pour demander ce que c'était que cette aventure. Pardi, monsieur, lui répondit Sancho, c'est un lapin que je viens de

déchirer à belles dents dans les offices ; le maître-d'hôtel, qui est un bon vivant, m'a fait manger tout mon soûl, et je n'ai pas fait un repas de chèvre, non, car il m'a fait boire des rasades à la santé de toutes les dames qui sont ici, et du seigneur Parafaragaramus ; que le ciel veuille le confondre, plutôt que de souffrir qu'il m'arrive aucun des malheurs dont il m'a menacé!

Point d'imprécations contre cet enchanteur, répondit don Quichotte ; ne te déferas-tu jamais de la mauvaise habitude où tu es de maudire les personnes dont tu n'as pas sujet de te plaindre ? mais, que dis-je, Parafaragaramus, au contraire, n'est-il pas le meilleur de nos amis ? c'est par l'intérêt qu'il prend à ma gloire, qu'il m'a conseillé de renoncer à la chevalerie errante ; il sait ce qui m'arriverait si j'exerçais plus long-temps cette profession ; il veut me dérober au déshonneur que je ne pourrais sans doute éviter si je suivais le penchant que j'ai pour les aventures. Il y a dans la vie des héros un terme de bonheur et de gloire où ils doivent s'arrêter, sans vouloir passer outre, de crainte qu'en voulant forcer, pour ainsi dire, les destinées, ils ne tombent dans des malheurs qui leur attirent le mépris des mêmes hommes dont ils auraient acquis toute l'estime. Pour prévenir un si triste sort, je suis résolu, plus que jamais, à passer le

reste de mes jours dans la tranquillité ; mais au reste, je t'avouerai que je commence à m'ennuyer dans ce château. Je sais bien que madame la duchesse n'épargne rien pour m'en rendre le séjour agréable ; mais dans la situation où se trouvent mon cœur et mon esprit, il me semble que le Toboso me convient mieux que tous les autres lieux du monde.

Sancho, qui se plaisait fort dans le château, fut très-fâché d'entendre parler ainsi son maître. Eh, vive Dieu, seigneur don Quichotte, lui dit-il, où pouvez-vous aller pour être mieux? nous faisons ici bonne chère et bon feu ; on a autant de considération pour vous, que si vous en valiez la peine, car toutes les chimères de chevalerie à part, vous n'êtes qu'un simple gentilhomme, et vous mangez avec des ducs et des duchesses, vous riez tous ensemble, et êtes camarades comme cochons. Si vous allez au Toboso, vous entendrez depuis le matin jusqu'au soir crier votre nièce et votre gouvernante, et vous n'aurez point d'autre compagnie que le barbier, maître Nicolas et monsieur le curé, qui n'est bon qu'à faire des prônes et l'eau bénite. L'écuyer ajouta mille autres choses à cela; mais il ne put persuader son maître, qui, deux jours après, pria la duchesse de Medoc de lui permettre de s'en retourner chez lui. Comme on

ne voulait pas contraindre don Quichotte, et que d'ailleurs on le connaissait pour un homme incapable d'aller contre les ordres de Parafaragaramus, on consentit à son départ.

Le héros de la Manche et son écuyer, après avoir pris congé des dames, et avoir remercié la duchesse, prirent le chemin du Toboso, et couchèrent le premier jour dans une hôtellerie, que don Quichotte prit alors pour ce qu'elle était, et il ne leur arriva rien de particulier; mais le lendemain s'étant remis en marche, et se trouvant sur le midi fatigués de la chaleur et du chemin qu'ils avaient fait, ils gagnèrent un bois fort épais, qui pouvait être à trois cents pas du grand chemin. Ils descendirent tous deux de cheval, et entrèrent dans la forêt pour s'y reposer. A peine étaient-ils assis, qu'ils entendirent à quelques pas d'eux le bruit que faisait une source d'eau qui tombait du haut d'un rocher, et formait au bas un ruisseau qui allait en serpentant arroser une prairie émaillée de mille sortes de fleurs. Les chevaliers tournèrent la tête du côté qu'ils entendaient le murmure de l'eau, et eurent d'autant plus de joie d'apercevoir une fontaine, qu'ils se sentaient extraordinairement altérés. L'écuyer, pressé par sa soif, se préparait à la satisfaire sans façon; mais don Quichotte se mit en tête que cette source d'eau

était la fontaine de Merlin. Arrête, Sancho, dit-il en retenant son écuyer, qui avait déjà ôté son bonnet pour boire dedans, arrête, mon ami, tu ne connais pas la propriété de cette eau : nous sommes ici, mon fils, dans la forêt des Ardennes, et la fontaine que tu vois, est l'ouvrage du sage Merlin; cet enchanteur l'a faite exprès pour guérir un chevalier de ses amis, de la passion qu'il avait pour une princesse, car il faut que tu saches que cette eau a la vertu de changer en haine le plus violent amour. Quoi! monsieur, dit Sancho, un chevalier amoureux n'a qu'à boire de cette eau pour cesser d'aimer? Rien n'est plus certain, reprit don Quichotte, et je suis tenté d'en boire, pour perdre entièrement l'amour malheureux dont je ne puis me défaire ; après cela rien ne troublera plus le repos de ma vie, et mes jours ne seront composés que de momens heureux; oui, j'en veux boire, continua-t-il en élevant la voix, je prétends m'affranchir d'un joug trop pesant : Puisque vous ne pouvez être à moi, adorable Dulcinée, puisqu'il faut me résoudre à me priver pour jamais de la vue de vos charmes, je vais éteindre en moi les feux dont je suis vainement consumé. En disant ces paroles, il prit son casque, le remplit d'eau, et le vida jusqu'à la dernière goutte. Sancho suivit son exemple pour se désaltérer

seulement, car il n'avait pas besoin, disait-il, de boire de cette eau pour haïr sa mauricaude. Comme l'eau était extrêmement froide, et qu'ils en burent tous deux beaucoup, don Quichotte, dont la tête s'échauffait à mesure que ses entrailles se rafraîchissaient, demeura plus persuadé qu'auparavant que c'était là la fontaine de Merlin; il crut même éprouver sur-le-champ la vertu de l'eau, la princesse Dulcinée ne lui paraissant plus qu'une laide paysanne, et s'étonnant de l'avoir choisie pour l'objet de ses amours. Enfin elle lui sembla telle qu'Angélique parut à Renaud de Montauban, après que ce paladin eut bu dans les Ardennes de l'eau de la fontaine de Merlin. Sancho, qui de son côté n'était guère plus sage que son maître, s'imagina aussi qu'il en haïssait davantage sa Thérèse. Par là jarni, s'écria-t-il, je sens que l'eau opère dans mon gésier : je hais ma femme comme tous les diables; et si elle était ici présentement, je lui casserais les dents devant vous à coups de poing. Les deux chevaliers, après avoir d'autant plus bu qu'ils s'imaginaient que chaque goutte ajoutait un nouveau degré de haine à leurs sentimens, se reposèrent sur l'herbe, et commencèrent à s'entretenir de la tranquillité qu'ils venaient de se procurer. Sur quoi le héros de la Manche fit un long discours moral, que cid Ruy

Gomez a fort sagement fait de supprimer. S'ils se persuadèrent follement que l'eau avait changé leurs cœurs, elle ne laissa pas de produire réellement un fort mauvais effet, en leur causant une pleurésie dont ils ne tardèrent guère à sentir les atteintes, car à peine se furent-ils remis en chemin, que Sancho se plaignit d'un grand mal de côté. Tu n'en dois pas être surpris, ami Sancho, lui dit don Quichotte, il est impossible que cette eau merveilleuse change la disposition du cœur sans que le corps s'en ressente ; j'ai comme toi des douleurs au côté, et de plus un très-grand mal de tête, qui ne fait qu'augmenter de moment en moment. Pour moi, répondit Sancho, je crois que l'eau ne me vaut rien, et que si j'avais bu autant de vin, je serais à présent plus gai qu'un pinson.

A mesure que la pleurésie se formait, nos héros se sentaient accablés de la violence du mal, et ils arrivèrent au Toboso avec une grande fièvre. D'abord on mit don Quichotte au lit, et le barbier accourut à son secours. Dès ce temps-là la saignée était en usage pour les pleurésies, et maître Nicolas, malgré l'expérience, qui devait lui avoir appris que les fréquentes saignées emportent plus de pleurétiques qu'elles n'en sauvent, ouvrit la veine à don Quichotte, et lui tira dès la première fois quatre bonnes

palettes de sang. Cette saignée fut bientôt suivie de beaucoup d'autres, et accompagnée d'une tisane rafraîchissante, ce qui réduisit en peu de temps don Quichotte à l'extrémité. A l'égard de Sancho, son instinct le porta d'abord à demander du vin, il ne voulut jamais souffrir qu'on le saignât; il but en arrivant deux ou trois pintes de vin presque tout d'une haleine, il se coucha et s'endormit; il continua le même remède, et se trouva parfaitement guéri au bout de trois jours; au lieu que don Quichotte, en suivant fort religieusement tous les avis du barbier, après huit saignées et grand nombre de bouteilles de tisane, mourut entre les bras de son curé, avec tous les sentimens d'un bon chrétien. Avant que d'expirer, il laissa tout son bien, par testament, à sa nièce, et consentit qu'elle épousât le neveu du curé; et ce jeune homme, satisfait de sa fortune, cessa de solliciter à la cour l'emploi qu'il voulait obtenir. On fit de superbes funérailles au héros de la Manche, et son écuyer reprit son premier métier, et passa commodément le reste de ses jours avec le bien qu'il avait mis en dépôt entre les mains du curé.

FIN DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.

TABLE DES CHAPITRES

DU TOME SIXIÈME.

TROISIÈME PARTIE.

LIVRE TROISIÈME.

LIVRE QUATRIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TOME SIXIÈME ET DERNIER.



